R. P. Fr. V. RAYMOND, O. P.
Aumônier du Kneippianum à Wœrishofen

Le Guide des Nerveux et des Scrupuleux

(Vade-Mecum de tous ceux qui souffrent ou qui voient souffrir)

PRÉFACE
DU
Docteur MASQUIN
ET
LETTRES DES Drs BONNAYMÉ ET DUBOIS

HUITIÈME MILLE

ALMA COLLEGE
243.44
LIBRARY
R214
Alma, California

PARIS
Gabriel BEAUCHESNE et Cie, Éditeurs
Rue de Rennes, 117
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

Tous droits réservés

1909
DÉPÔT A LYON ; *3, Avenue de l'Archevêché*

45874

A LA

MÉMOIRE DE MA CHÈRE SŒUR

FILLE DE LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT-DE-PAUL

RAPPELÉE A DIEU EN CHINE OÙ ELLE SE CONSACRAIT AU SERVICE DES ORPHELINS

PRÉFACE DU Dr MASQUIN

—

Le Guide des Nerveux et des Scrupuleux. — *Le titre justifie le succès de l'œuvre qui est toute d'actualité et surtout une bonne œuvre : j'ajouterai aussi que c'est une œuvre vécue, et ce n'est pas là sa moindre qualité. Quand j ai rencontré le Père Raymond pour la première fois, en Allemagne, il était en pleine crise de névrose et par conséquent à même de comprendre les tortures physiques et morales qui désespèrent les malheureux qui en sont atteints. A peine rétabli, sa charité lui dicta comme un devoir de tendre une main secourable aux malades de cet ordre qu'il appelle « ses chers amis », en leur indiquant la voie à suivre pour combattre le mal dans ses origines. Le Père Raymond se mit à l'œuvre d'autant mieux armé qu'il parle plusieurs langues étrangères et que depuis près de quinze ans il*

est appelé à entendre les confidences de milliers de névropathes venus de tous les points du globe dans ce pays de Wœrishofen, rendu célèbre par le nom et les bienfaits de Kneipp. Chaque jour, sa collection déjà riche s'augmentait d'une physionomie nouvelle, ayant son caractère bien distinct, car il n'y a pas des névroses mais des névrosés. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que son ouvrage, écrit dans un style sobre, clair et précis, illustré de nombreuses citations empruntées aux auteurs anciens et modernes, aux textes sacrés, aux docteurs de l'Église, etc., renferme des descriptions aussi exactes et aussi saisissantes. Il part de la souffrance inévitable et pour qui sait lire entre les lignes, on voit que l'auteur connaît parfaitement la grande cause morale des névroses, — l'ignorance des lois qui président à la destinée de l'homme. Les parents sont les premiers coupables : il faut éviter à l'enfant toute peine, même légère. C'est ainsi que par une éducation ouatée on étouffe la propre initiative. Plus tard, à l'école sans Dieu, on l'instruit de tous ses droits, *en restant muet sur ses* devoirs ; *on lui enseigne la recherche du bonheur par tous les moyens : seront vraiment bonnes les actions qui le rendront heu-*

reux. Les philosophes matérialistes lui diront que l'homme peut se suffire à lui-même et qu'il ne doit suivre d'autre guide que celui de la raison. Il arrive ainsi à l'âge de vingt ans semblable à une outre gonflée d'orgueil qui ne résistera pas à la moindre piqûre. Il ne tarde d'ailleurs pas à les sentir les piqûres, sous forme de déceptions, de contrariétés de toutes sortes. L'homme dont la volonté n'est pas établie sur les solides assises de la foi, s'effondrera dans la névrose d'autant plus facilement qu'il est déjà ébranlé par l'hérédité et le surmenage.

Le Père Raymond nous montre alors le pauvre névropathe, tantôt déprimé, *tantôt* excité, *en proie aux affres angoissantes de* l'aboulie *et de la* peur *et d'autant plus découragé que son entourage le considère trop souvent comme un malade imaginaire. La description est excellente, peut-être un peu écourtée sur les obsessions, mais suffisante cependant pour montrer aux malades que leurs souffrances sont comprises et appréciées. N'est-ce point déjà les adoucir ?*

Le chapitre qui a trait à l'hystérie est bien documenté et il faut savoir gré à l'auteur de ses efforts, car cette question est encore fort embrouillée à l'heure actuelle. Nous comptons

déjà plus de soixante définitions de l'hystérie et ce n'est pas fini. Le Père Raymond connaît les hystériqaes par expérience ; il souligne finement leur caractère de faits démonstratifs. L'inconstance, l'égoïsme et le mensonge devraient céder le pas à la suggestivité qui est simplement mentionnée. Mais n'oublions pas que l'auteur n'a pas voulu faire une œuvre didactique. Les personnes qui touchent les malades de près ou de loin devraient suivre à la lettre ses conseils. On pourrait, en toute vérité, lui appliquer les paroles du poète :

Homo sum,et nihil humani a me alienum puto.

La charité et l'expérience du prêtre, jointes au talent du psychologue, dominent l'étude des scrupules et des scrupuleux. Ces malades, rarement compris des médecins, ne reçoivent pas toujours les conseils éclairés *dont ils ont un si grand besoin. Les directeurs de conscience doivent étudier la question des scrupules, car ils s'exposent, faute d'une connaissance suffisante, à commettre des erreurs dont la moindre est encore énorme si l'on veut bien admettre que leur rôle est surtout d'*apaiser *les consciences. Or, la conscience est profondément troublée chez les scrupuleux par le* doute *et aussi par la* peur. *Cette peur se décuple par*

celle du sacrilège et de la sanction terrible dont on les menace peut-être un peu trop souvent. Le Père Raymond connaît bien ce mal et il insiste particulièrement sur le vrai remède : la Confiance. *C'est bien là, en effet, le baume salutaire qui pansera ces plaies, la confiance à donner au malade dans la Providence, la confiance dans son médecin et son directeur, puis la confiance en lui-même, en le rehaussant à ses propres yeux. La confiance le conduira à l'*Obéissance, *seul moyen efficace de guérison. J'ai toujours recours à ces procédés psychothérapiques ; ils ont souvent contribué à me donner des résultats remarquables, tout dernièrement encore chez deux protestantes, l'une atteinte de folie mystique, l'autre scrupuleuse à l'excès. La confiance d'ailleurs, pas plus que la persuasion, ne saurait constituer toute la psychothérapie. C'est là une science et un art difficiles qui demandent beaucoup de tact, de patience et une longue expérience des malades.*

Les chapitres suivants sont d'un intérêt tout aussi palpitant que les précédents car ils touchent au grand problème de la destinée humaine et révèlent chez l'auteur, avec une connaissance approfondie du cœur humain,

un zèle ardent pour le bien d'autrui : Le Guide des nerveux et des scrupuleux *sera lu par les malades et même par les gens bien portants ou qui se croient tels. Il sera également d'une grande utilité aux directeurs de conscience et même aux médecins, car il renferme des conseils d'une excellence incontestable qui n'excluent pas la largeur des idées et une parfaite tolérance. Aussi un ancien professeur de théologie de Cologne pouvait-il dire : « La lecture de ce travail est d'un intérêt international et révèle chez l'auteur beaucoup d'expérience, de prudence et de charité. » Un protestant me disait un jour : « Je salue ce religieux chaque fois que je le rencontre, car il faut avoir du respect pour un homme qui a écrit un tel ouvrage. » Le lecteur, quelle que soit sa religion, en tirera donc grand profit : le* calme *et l'*espérance *? Il tournera ses regards vers l'au-delà et reprendra courage, l'âme sereine et la volonté affermie.*

Je termine cette courte esquisse en souhaitant à l'auteur que cette nouvelle édition soit aussi rapidement épuisée que la précédente et ce sera pour le plus grand bien de ses lecteurs.

Dr A. Masquin.

Institut neurothérapique de Saint-Didier (Vaucluse), le 10 mai 1909.

LETTRE DU Dr BONNAYMÉ

Mon Révérend Père,

Personne ne se réjouit plus que moi du succès de votre ouvrage : *Le Guide des Nerveux et des Scrupuleux*, pour lequel je vous ai donné tant d'encouragements. D'autre part, je dois à notre amitié de joindre mes félicitations à celles de vos éminents critiques. La valeur du fond et de la forme, votre accent de sincérité et de bonté justifient ces jugements très favorables. Vous me dites que j'ai eu le don de prophétie en prévoyant ce succès, auquel vous ne vouliez pas croire. Mais vous aviez trop d'expérience et de documents pour que j'aie pu douter un seul instant de l'excellente façon dont vous réussiriez. Il n'est pas jusqu'à votre talent de polyglotte qui ne vous ait servi pour étudier le nervosisme chez tous les peuples de la terre, où la civilisation le sème de plus en plus.

Combien de fois nos pensées se sont portées sur de tels sujets, sur ces affections dont souffre extrêmement notre époque ! Vous

rappelez-vous, mon Père, nos entretiens philosophiques dans ces belles forêts de sapins ou dans ces charmantes prairies que nous parcourions souvent ensemble à Wœrishofen? Lorsque votre robe blanche de Dominicain apparaissait au détour d'un chemin, il y avait toujours un malheureux, un malade qui s'adressait à vous comme à celui qui savait comprendre ses souffrances et les consoler. Très souvent aussi j'ai vu des nerveux que je connais bien sortir heureux de votre petite chambre du vieux monastère. Je vous retrouve, dans ces pages, tels que je vous ai connu, toujours bon et compatissant. C'est l'œuvre d'un directeur de conscience sûr et avisé.

C'est aussi une œuvre scientifique, et les médecins ont été surpris d'entendre votre voix. Vous ne vous attendiez guère à ce que votre livre, réellement très original, ait le privilège d'attirer leur attention, et vous n'aviez que l'idée de rendre service aux malades. C'est que vous dites des choses vraiment nouvelles sur un tel sujet, ce qui n'est pas du tout banal. Vous traduisez la pensée de beaucoup de médecins, de tous ceux qui observent bien ces patients, à savoir que le point de vue psychologique est ici de la plus haute importance, je dirai même essentiel.

Le dédain de ces notions a causé un trop grand nombre d'insuccès dont se sont plaints à juste titre les malades nerveux qui ne guérissent ni par les bromures ni par aucun autre médicament. Ce qui fait la supériorité de votre livre, c'est que vous restituez leurs droits à ce monde intérieur qui régit l'autre et à ces forces puissantes qui sont nos pensées, nos sensations, nos volitions. La doctrine que vous exposez, la façon dont vous parlez de la psychothérapie, l'exactitude avec laquelle vous expliquez son rôle, en dehors de tout esprit de système, sont vos mérites inappréciables.

Vous proposez à vos contemporains sceptiques un remède nouveau contre le nervosisme, fruit d'une civilisation trop avancée. C'est cette simplicité d'esprit dont parle l'Évangile, et la foi, levier d'une puissance extraordinaire. Les guérisons qu'on obtient par ces moyens ne sont plus contestées. Vous montrez au névrosé la bonté divine qui veut sauver tous les hommes et qui augmente le secours en proportion du péril. Car il faut qu'aux heures de tristesse, que nul ne peut guère éviter ici-bas, on soit soutenu par l'espoir d'une vie meilleure que nous pouvons obtenir par ces épreuves. Or, le bien décuple la puissance de nos facultés, le mal les ruine

et exerce surtout ses ravages sur la volonté, trouble tout notre être psychique.

Cependant vous ne voyez dans ces patients que des dévoyés dignes avant tout de pitié. Cela est particulièrement vrai pour les scrupuleux, qui comprennent mal la religion. Vos chapitres sur ce sujet sont des chefs-d'œuvre d'observation et d'analyse. Avec quelle patience et quel bon sens vous redressez ces erreurs, auxquelles des prêtres même peuvent être exposés !

Vous étudiez toutes les formes du nervosisme. Votre livre renferme un grand nombre d'exemples qui vous sont personnels, des citations de savants et d'écrivains qui ont le mieux connu le cœur humain. Vous insistez aussi sur les moyens de guérir ces affections et vous proclamez qu'à côté du prêtre il faut le médecin. Certes, un ensemble de mesures diététiques et hydrothérapiques, surtout lorsqu'elles sont employées suivant les nouvelles méthodes que j'ai exposées dans mes ouvrages, calme sûrement les nerfs. Vous savez que j'ai institué dans ce coin paisible et ravissant qu'est la *Villa des Roses*, à Lyon, un traitement fondé sur ces principes, et j'ai soigné des milliers de ces malades dont j'ai pris par écrit toutes les observations. Or, j'attribue en grande partie mes succès aux pres-

criptions psychiques que je mets en tête de mes ordonnances. Pour cela, mes études approfondies de la philosophie m'ont été très utiles.

La psychothérapie est une spécialité bien justifiée. A voir toutes les qualités nécessaires pour diriger les névropathes, il semble que peu de personnes en soient capables. Il faut toutes les qualités du penseur et du médecin. Il faut du bon sens, de la méthode, une ingéniosité et une érudition peu ordinaires, du tact, de la bonté, souvent une grande énergie, et toujours le dévouement, l'amitié, une extrême patience et cet instinct particulier qui fait que l'on comprend ces malades, qu'on les attire. La souffrance que l'on a éprouvée soi-même est ici le meilleur guide. Elle seule donne cet accent de sincérité, la sollicitude et je dirais presque la tendresse pour les nerveux. C'est là aussi votre supériorité, mon Père.

Une analyse psychologique attentive découvre le point faible chez le neurasthénique ou l'hystérique. Ces données acquises, le traitement psychique varie presque à l'infini, car il n'est pas d'affections plus individuelles. Il faut profiter de toutes les occasions, des mille circonstances de la vie pour aider le malade à remettre en ordre ses facultés non pas dé-

truites ou faussées mais mal employées.

S'il m'était permis de hasarder une hypothèse sur la nature des névroses, je dirais que peut-être cette force magnétique ou psychique, que j'ai étudiée dans mon dernier ouvrage, joue ici un rôle. Quoi qu'il en soit, dans ces questions, la morale est incontestablement le fil conducteur, la seule chose vraiment essentielle. L'idée du bien qui resplendit au sommet du monde psychique explique et influence tous ses phénomènes. Une chose certaine est que la volonté qui se conforme au bien ne peut décliner. Combattre un égoïsme masqué souvent par des qualités brillantes, défendu par une argumentation subtile, devenir plus vertueux, apprendre à prier comme il faut, c'est, je crois, faire de la vraie psychothérapie.

Veuillez bien agréer, mon Révérend Père, mes sentiments d'affection et de profond respect.

Docteur Bonnaymé,

Spécialiste pour les maladies nerveuses et de l'estomac.
Avenue Félix-Faure, 190, à Lyon.

Lyon, le 24 mai 1909.

LETTRE DU Dr DUBOIS

Professeur de Neuropathologie à l'Université de Berne (1)

Berne, le 28 juillet 1907.

Monsieur,

J'ai eu grand plaisir à la lecture de votre intéressant ouvrage. Vous savez que nous partons de bases très différentes, vous religieux dominicain, moi libre-penseur élevé dans le protestantisme.

Mais, malgré ces divergences fondamentales, je me trouve très souvent plus en communauté d'aspirations avec des gens religieux qu'avec les non-penseurs qui se qualifient à tort de libre-penseurs.

Je tiendrai à faire connaître votre livre à mes malades scrupuleux pour peu qu'ils

(1) Cette lettre nous a été adressée à la réception du volume que nous avions envoyé au Dr Dubois en reconnaissance de l'autorisation qu'il nous avait accordée de le citer dans notre ouvrage.

aient la foi religieuse ; vous m'aidez dans la tâche.

J'espère que vous ferez bientôt paraître l'édition française, car mes malades sont le plus souvent Français et je vous prie de m'avertir sitôt que l'ouvrage aura paru.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Prof. Dubois.

AVANT-PROPOS A LIRE

Si je me couche, je dis : « Quand me lèverai-je? Quand finira la nuit? » Et je suis rassasié d'angoisses jusqu'au jour.

(Job, vii, 4).

Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !

(Matth., v, 5).

Tous les théologiens, les sermonnaires, les auteurs de mystique ont écrit sur la souffrance. Sur ce sujet inépuisable, il existe donc des ouvrages nombreux et appréciés (1). Aussi, n'aurions-nous

---

(1) *En dehors de l'Écriture, — qu'on ne lit malheureusement pas assez, — nous recommandons les ouvrages suivants : Saint François de Sales,* Pensées consolantes, *par le R. Père Huguet, S. M. Paris, Castermann. — Le B. H. Suso, Dominicain,* Œuvres mystiques, *2 vol. ; Abbé Bolo,* Ceux qui pleurent ; *Abbé Seytre,* La Sainteté dans la souffrance ; *Père*

jamais eu la pensée d'écrire sur cette matière, s'il ne s'agissait d'un cas spécial, qui est le nôtre, et dont, à notre connaissance, on n'a pas encore parlé au point de vue pratique qui nous occupe et qui intéresse tant de pauvres malades.

---

de Caussade, S. J., Abandon à la Providence divine, *2 vol. Paris, Lecoffre.* — *Mgr Bougaud*, De la Douleur. *Paris, Poussielgue.* — *Abbé Perreyve*, La journée des malades ; *Auteur des avis spirituels*, Un aide dans la douleur, *Paris, Téqui.* — *Blanc de Saint-Bonnet*, La Douleur. *Chanoine Decorne*, Dans la chambre du malade, *1 vol.* Dans l'âme du malade, *1 vol. Paris, Maison de la Bonne Presse.* — *Boudon*, Les saintes voies de la Croix. *Paris, Périsse.* — *P. Chardon, Dominicain*, La Croix de Jésus, *2 vol. ; P. Charmoy, Dominicain*, L'abandon à la volonté de Dieu, *d'après le R. P. Piny. Paris, Lethielleux.* — *Abbé J. Guillermin*, Les voix consolatrices. *Paris, Bloud et Barral.* — *P. Louis Dupont, S. J.*, Du trésor caché dans les maladies et les afflictions. *Paris, Oudin.* — *Mgr de Ségur*, A ceux qui souffrent. *Paris, Tolra.* — *P. Bouhours, S. J.*, Paroles tirées de l'Écriture Sainte pour servir de consolation aux personnes qui souffrent ; *Abbé Vedrenne*, Heureux ceux qui pleurent. *Lyon, Nouvellet.* — *Chaffanjon*, Le Crucifix. *Lyon, Vitte.* — *Abbé Buathier*, Le Sacrifice. *Paris, Beauchesne.* — *Mgr Turinaz*, La troisième béatitude ; *P. Vaudon, S. C.*, La Douleur et la Mort. *Paris, Retaux.* — *P. Efflnger, O. S. B.*, Die Leidensstunden. *Einsiedeln, Benziger.* — *Dr. von Kepler, Das*

Toutefois, notre but n'est pas de leur offrir un ouvrage détaillé sur une question aussi complexe, mais un simple Guide pratique très simple et à la portée de tous.

Si nous parlons aussi de la souffrance en général et des moyens de la rendre méritoire en se sanctifiant, c'est uniquement parce que nous y avons été amené par la nature même du sujet.

Il importe peu que la maladie dont nous parlons soit désignée sous des noms divers et qu'elle ait été l'objet de savantes classifications, — classifications qui ne tarderont pas à faire place à de nouvelles. Peu importe également qu'elle soit aussi ancienne que le monde, qu'elle ait été signalée par Hippocrate, Platon ou Galien ou qu'elle soit de date récente (1); notre seul but est de venir en

---

Problem des Leidens ; Dr. Hense, Die Versuchungen. *Fribourg (duché de Bade), Herder. — P. Hattler, S. J.*, Das blutige Vergissmeinnicht. *Innsbruck, Rauch. — Emmy Giehrl*, Kreuzesblüten. *Paderborn, Schöningh.*

(1) En dehors de ces autorités, nous avons le témoignage d'auteurs ascétiqaes très anciens. Dans les études qu'ils nous ont laissées des scrupules, des inquiétudes, des angoisses de l'âme, nous trouvons une description partielle, il est vrai, mais très exacte de ces maladies qui nous occupent. A cette époque, ces maladies étaient assez rares et on ne savait généralement pas qu'il s'agissait des effets d'un mal physique.

aide à tous ces malades, d'autant plus dignes de compassion qu'ils en ont plus besoin que les autres et en rencontrent moins, car la plupart d'entre eux n'offrent aucun signe apparent qui les distingue des personnes saines de corps et d'esprit.

Pour atteindre ce but, nous avons cru devoir insister sur cette maladie et ses conséquences, afin que les malades, voyant la connaissance que nous avons de leur état, aient confiance aux conseils que nous leur donnons au sujet de leurs devoirs et croient à l'efficacité des remèdes que nous leur indiquons. Ces remèdes, d'ailleurs, sont seuls capables de les soulager en leur apprenant à lutter contre le mal, à sanctifier leurs actions et en rendant ainsi méritoires leurs horribles souffrances. Il y a plus. Les gens bien portants eux-mêmes verront, en nous lisant, que ces malades sont atteints d'un mal étrange et douloureux, et qu'ils ont un droit particulier à la pitié, à la charité et au dévouement de tous ceux qui ont assez d'intelligence, de cœur et de générosité pour comprendre les devoirs imposés en pareille occurrence par la charité chrétienne la plus élémentaire.

Si ce modeste ouvrage, écrit sans prétention littéraire ou scientifique, dans les moments de liberté que nous ont laissés la souffrance et nos humbles fonctions, peut rendre quelques services, soulager

une misère, il faut l'attribuer surtout aux personnes de tout âge, de toute condition et de tout pays qui nous ont honoré de leur confiance et engagé à le publier. En réalité, nous ne faisons guère que résumer ici les entretiens, naïfs souvent, que nous avons eus avec elles pendant les longues années que nous avons passées dans ce milieu cosmopolite (1).

En dehors de notre longue expérience personnelle, — acquise en souffrant et en voyant souffrir, — notre travail est basé sur la théologie et la doctrine des saints et des maîtres de la vie spirituelle, en même temps que sur les meilleurs ouvrages de médecine, car nous avons fait une étude approfondie des travaux scientifiques les plus récents et les plus importants consacrés à ce sujet.

Nous avons aussi cru devoir faire de nombreux

---

(1) Nous nous plaisons à rendre hommage ici au fondateur de cette station, qui a eu dans le monde chrétien et ailleurs son heure de célébrité. Qui ne connaît ce bienfaiteur de l'humanité qu'a été Mgr Kneipp, ce prêtre animé de l'esprit de son divin Maître qui, « sans acception de personnes, se faisait tout à tous », ne pensait qu'aux âmes auxquelles il s'était dévoué ? Il méritait d'être « chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction » auprès de ceux qui l'ont connu et aimé, car le connaître, c'était l'aimer.

emprunts à ces saints et à ces savants, car ils sont plus capables que nous de guider les malades dans la voie douloureuse et complexe où Dieu les a placés et veut les sanctifier.

Puissent nos lecteurs accepter cette preuve de notre sincère et ardent désir de leur venir en aide, avec la même indulgence, la même charité que les malades, nos chers amis !

C'est dans cette espérance que nous déposons humblement ces pages aux pieds de la Créature qui a le plus souffert et le mieux compris le mystère de la Croix, qui est la plus capable de nous comprendre et de nous venir en aide, et que l'Église, « dans cette vallée de larmes », invoque sous le nom de « Mère de douleurs » et de « Reine des Martyrs ». Aussi est-ce avec la plus grande confiance que nous prions cette « Consolatrice des affligés », ce « Salut des infirmes », d'avoir pitié de nous, de prier pour nous, surtout de nous aider à porter notre Croix, à rendre méritoires toutes nos souffrances. Que, touchée par nos prières, elle nous obtienne de pouvoir célébrer avec Elle, avec tous les amis de la Croix, avec toutes les âmes de bonne volonté et pendant toute l'Éternité, les victoires remportées par la Croix, et les « miséricordes infinies du Seigneur », et « chanter ce cantique que ne pourront jamais chanter les chœurs des

anges, parce qu'ils n'ont jamais souffert ».

Nous profitons de cette nouvelle édition pour répondre à quelques remarques auxquelles cet ouvrage a donné lieu.

1° L'omission de la question de la responsabilité est, dit-on, une grave lacune qui en diminue la valeur scientifique. — *C'est à dessein que nous nous sommes abstenu de traiter cette question. Ce problème est si difficile qu'il peut souvent embarrasser même les hommes les plus instruits et les mieux équilibrés. Or, nous avons affaire à des scrupuleux, à des nerveux, sujets émotifs à l'excès, dont l'imagination est sans frein, — hantés par la peur, — et qui par conséquent, sont portés à ne voir et à ne retenir, en toutes choses, que ce qu'il y a de troublant. Dans une théorie de la responsabilité, ils ne verraient que la responsabilité elle-même avec ses conséquences graves; les cas de non-responsabilité leur échapperaient ou les laisseraient indifférents. L'effet produit sur eux serait le même que celui d'une mission ou d'une retraite. Dans ces sortes d'exercices, les instructions ou sermons sur les fins dernières frappent tellement leur imagination qu'ils n'en retiennent pas autre chose et qu'ils n'y gagnent trop souvent qu'une aggravation de leur mal. Si on ne leur*

parlait pas de la mort, du jugement, de l'enfer, ni surtout de confessions ou de communions sacrilèges, etc., ces exercices n'auraient pour eux, comme pour les bien portants, que d'heureux résultats. C'est pour ce même motif que nous leur défendons la lecture des ouvrages de théologie morale et de médecine, et que nous nous appliquons à leur parler le langage le plus clair et le plus simple, car un mot mal compris suffit souvent pour leur causer un mal considérable et peut-être irréparable.

2° Nous avons fait trop de citations. — *Il faut se rappeler que nous nous adressons à des malades, dont la guérison est rendue particulièrement difficile par leur manque de foi et de confiance à l'égard des médecins et des directeurs de conscience : ils ne peuvent croire à l'efficacité de leurs conseils. Pour triompher de cette méfiance presque invincible, ce n'est pas trop du poids d'autorités indiscutables, fondées sur la compétence et accompagnées du don de persuader. Nous avons été heureux de dire ce que notre propre expérience nous avait appris ; mais nous avons jugé indispensable de confirmer ces leçons par les enseignements des savants et des saints dont la haute valeur est incontestable.*

3° On rencontre trop souvent des considéra-

tions, parfois même etendues, sans grand rapport avec le sujet traité. — *Nous nous sommes cru obligé d'exposer des notions nécessaires et trop souvent ignorées, en vue d'éclairer les malades, leur entourage et les personnes chargées d'instruire les autres, à qui leurs fonctions imposent le devoir de les posséder. Comment parler de la résistance aux tentations à des personnes qui ne sauraient pas la différence entre la tentation et le péché? des défauts de la prière à ceux qui en ignorent la nature et les qualités? Comment relever le courage des malades, s'ils ne connaissent pas le prix de la souffrance, et s'ils n'ont pas, comme cela arrive souvent, la moindre notion de la vie, du néant des biens de ce monde, et de la raison d'être de leur existence. — Cette remarque s'applique également aux nombreuses et longues notes placées en plusieurs endroits.*

Fr. V. Raymond.

Wœrishofen (Bavière), le 1er mai 1909.

PREMIÈRE PARTIE

LE MAL ET SES REMÈDES

CHAPITRE PREMIER

DE LA SOUFFRANCE

Déjà, au IIe siècle de notre ère, Galien constatait que l'œil seul pouvait être atteint de cent douze maladies. Pline en compte trois cents qui livrent à l'homme un combat sans trêve ni merci, cherchant à l'entraver dans ses fonctions, à altérer ou à ruiner les facultés et les forces qu'il a reçues de son Créateur.

Si l'on voulait compter ou classer toutes les maladies, tous les genres de souffrances morales ou physiques, en un mot toutes les épreuves qui visitent l'homme et l'accompagnent dans sa course vers ses destinées éternelles, depuis le berceau jusqu'à la tombe, — les médecins, les moralistes et les auteurs ascé-

tiques n'y arriveraient jamais. « L'homme né de la femme, nous dit l'Écriture, vit peu de jours, et il est rempli d'une multitude de misères » (1).

Quels que soient les progrès des sciences médicales, les maladies se compliquent à mesure que l'homme s'écarte de la vie normale, se crée des besoins nouveaux, et veut remplacer la morale de l'Évangile par une morale soi-disant naturelle, qui conduit peu à peu, mais infailliblement, au paganisme et à toutes ses hontes.

Pour juger des effets produits, ne suffit-il pas de jeter les yeux sur le nombre des hôpitaux, des maisons d'aliénés et des prisons qui augmentent en proportion des loges maçonniques et des synagogues, ou de parcourir la liste des travaux sur la médecine, qui se succèdent sans interruption ? Les ouvrages traitant d'une seule maladie, tout à fait récente en son triste développement, — nous voulons parler de celle qui nous occupe et que l'on nomme pour cette raison « maladie moderne », suffiraient à eux seuls pour emplir une bibliothèque.

Nous savons tous que la souffrance a toujours existé et qu'elle existera toujours. Les sots et les impies sont seuls assez dénués de sens ou pour prétendre s'en affranchir, ou la faire retomber sur Dieu, sur leur entourage ou sur la société

(1) Job, xiv, 1.

qui exige trop de travail. Si cette façon d'agir leur paraît plus avantageuse ou moins humiliante, elle ne prouve pas qu'elle soit logique et digne de l'homme qui n'est pas tout à fait perverti ou dépourvu de bon sens.

« Cherchez un empire ici-bas plus sûrement fondé que celui de la douleur, dit Blanc de Saint-Bonnet. L'homme a ébranlé bien des choses, mis fin à de puissants règnes, renversé de formidables lois ; il n'a rien pu contre l'empire de la douleur. Depuis six mille ans, il a tout essayé pour échapper à sa domination ; il a traversé les temps, quitté les lieux, passé de nombreuses civilisations : les temps et les civilisations ont été remplis de ses larmes, et ses larmes sont encore le tribut le plus sûr qu'il puisse offrir à l'avenir » (1). Le Père Lacordaire avait dit : « Depuis six mille ans, de même qu'il tombe du ciel une certaine quantité de pluie par année, il tombe du cœur de l'homme une certaine quantité de larmes. L'homme a tout essayé pour échapper à cette loi ; il a passé par bien des états différents, depuis l'extrême barbarie jusqu'à l'extrême civilisation ; il a vécu sous des sceptres de toute forme et de toute pesanteur ; mais, partout et toujours, il a pleuré, et si attentivement qu'on lise son his-

(1) *La Douleur*, chap. XXVIII, Paris, Maison de la Bonne Presse.

toire, la douleur en est le premier et le dernier mot » (1).

Tel est l'héritage que recueille tout homme venant en ce monde. Mais s'il n'est pas libre de choisir entre la santé et la maladie, la jouissance et la douleur, il est libre de choisir entre le bien et le mal ; il est libre d'écouter la voix de Dieu qui l'invite à le suivre en portant sa Croix (2), ou la voix de Satan qui, en lui montrant les biens de ce monde lui dit : « Je te donnerai toutes ces choses si tu te prosternes et m'adores » (3).

Selon les desseins que Dieu a sur chacun de nous et les moyens de nous conduire à notre fin, il donne aux uns une forte constitution, une santé parfaite, capable d'accomplir les plus pénibles travaux, de résister à toutes les fatigues et il ne leur fait sentir que rarement le poids de la Croix ; à d'autres, au contraire, il refuse tous ses dons et ne laisse en partage que la souffrance. Les premiers doivent mettre à son service toute cette vigueur, en la dépensant dans la vie active, les œuvres, les travaux pénibles, irréalisables sans la belle santé dont ils jouissent. Les autres doivent accepter une vie

---

(1) *Œuvres du P. Lacordaire*, t. III, p. 366. Paris, V^e^ Ch. Poussielgue.

(2) Matth., xvi, 24.

(3) Ibid., iv, 19.

plus dure, plus simple, plus humble, plus cachée aux yeux du monde, mais pourtant précieuse aux yeux de Dieu puisqu'il l'a choisie pour lui-même et en fait don aux saints, ses meilleurs amis. L'essentiel alors, c'est d'accomplir patiemment les œuvres compatibles avec le genre de vie auquel Dieu les appelle. L'apôtre saint Jacques ne dit-il pas que « la patience produit des œuvres parfaites » (1) ?

D'ailleurs, et les plus vaillants eux-mêmes le savent bien, personne, en fait, ne peut être complètement à l'abri de la souffrance, qui nous atteint tous, quoique inégalement. Il faut donc renoncer au bonheur pour lequel nous avions été créés et subir les suites du péché de notre premier père. « Le bonheur de ce monde, dit Bossuet, se compose de tant de pièces qu'il en manque toujours quelques-unes ». D'ailleurs, quel que soit notre sort, « nos jours seront toujours courts et mauvais » (2) et la vie la plus longue comme la plus courte ne sera qu'une épreuve. « Qu'est-ce que vivre longtemps, dit saint Augustin, sinon subir une plus longue torture ? »

« L'homme lui-même, dit Louis de Grenade, que de changements ne subit-il pas dans son âme et dans son corps ! Et Job avait raison de con-

(1) Jac., I, 4.
(2) Gen., XLVII, 9.

clure le dénombrement de ses misères par celle-ci : « Qu'il ne demeurait jamais dans le même état » (1). Pour ne parler que des changements dont l'âge est le principe, considérez aujourd'hui les traits d'un homme ; dans quinze ans d'ici, vous aurez de la peine à le reconnaître. Il serait inutile de rappeler les maladies, les chagrins, les afflictions, les soucis, les sentiments de toute espèce par lesquels nous passons. Dans la vie, la tristesse se trouve toujours mêlée à la joie, le deuil succède ordinairement au bonheur, et la fin d'une épreuve est le commencement d'une autre » (2).

Qu'est-ce qui donc nous donnera l'intelligence de cette vie de souffrances et nous aidera à porter nos Croix en les rendant méritoires ? Sera-ce la philosophie, la science, la morale naturelle, les consolations humaines ? Quelle efficacité auraient ces consolations pour guérir les maux dont on souffre ? Elles ne seraient qu'un palliatif illusoire qui n'aboutirait, comme l'expérience le prouve, qu'à la déception et souvent même au désespoir ou au suicide. « Le nombre des suicides augmente sans cesse, dit Coppée, des cris de désespoir retentissent de toutes parts, et jamais chez les hommes qui pensent, l'horreur de vivre ne fut plus manifeste qu'aujour-

(1) Job, xiv, 2.

(2) 2e Sermon du dimanche dans l'Octave de l'Épiphanie.

d'hui » (1). C'est donc ailleurs qu'est le remède. Ce n'est que l'Évangile qui, en nous donnant la vérité, nous apporte en même temps les consolations et les forces nécessaires à toute âme qui souffre.

« La foi seule peut donner une explication du mystère de la souffrance, dit l'abbé Seytre; elle possède seule le secret d'en tempérer les amertumes, de la faire supporter avec résignation et avec amour, en la justifiant à nos yeux dans son principe, en nous montrant sa relation profonde avec nos véritables besoins et en nous faisant entrevoir la félicité qu'elle peut nous mériter un jour » (2). L'Évangile ne nous présente-t-il pas la souffrance comme la voie ordinaire et sûre qui nous conduit au Ciel ? « La vie de Notre-Seigneur qu'il retrace si bien, nous dit le cardinal Goossens, n'a été qu'une Croix et un martyre. Aucun genre de douleur ne lui a été épargné, et il s'est, pour ainsi dire, rassasié de la volonté de souffrir. En faut-il davantage pour nous faire bénir la souffrance, nous la faire recevoir avec joie ou, du moins, la faire supporter avec résignation, puisque grâce à elle nous portons imprimé sur nous le caractère même du Sauveur, et qu'associés ici-

(1) *La bonne Souffrance*, chap. IX, Paris, Lemerre.

(2) *La Sainteté dans la Souffrance*. Préliminaires, chap. I, Paris, Lecoffre.

bas à ses humiliations, nous avons le droit d'espérer de participer plus tard à sa gloire » (1).

Oui, c'est de Dieu que nous relevons, dans l'état de santé, comme dans celui de la maladie. Toutes ses œuvres, disent plusieurs saints docteurs, sont, eu égard aux circonstances, si accomplies, qu'elles ne sauraient l'être davantage, et si bonnes qu'elles ne sauraient être meilleures. Aussi, devons-nous, selon saint Basile, nous bien pénétrer de cette pensée, que nous sommes l'ouvrage d'un bon ouvrier, et qu'il nous distribue, avec une Providence très sage, toutes choses, heur et malheur, en sorte que rien ne nous arrive contre sa volonté, rien qui soit mauvais, rien même que l'on puisse concevoir meilleur. « Les œuvres du Seigneur sont grandes, dit l'Écriture, elles sont admirablement ordonnées selon ses volontés » (2). Et c'est particulièrement dans cette juste proportion entre les moyens et la fin voulue par Lui que sa sagesse éclate. « Elle atteint avec force d'une extrémité du monde à l'autre et dispose tout avec douceur » (3).

Les épreuves ne sont donc qu'une préparation à un autre état, à un état plus élevé. Elles

---

(1) *Lettre pastorale sur la douleur.*

(2) Ps. CX, 2.

(3) SAP., VIII, 1. P. DE LEHEN, S. J. *La voie de la paix intérieure*, chap. I, Paris, Haton.

nous font comprendre l'instabilité des choses de ce monde en nous préparant à recevoir des grâces qui nous perfectionnent et nous sanctifient. Elles ne nous sont envoyées que pour la gloire de Dieu et notre sanctification, et elles disposent l'âme à recevoir des lumières particulières, si toutefois elle sait se soumettre et accepter cette visite de la Croix comme les saints et les âmes de bonne volonté savent le faire.

Croyons-en un grand serviteur de Dieu, quand il nous dit : « Tout ainsi que pour bien imprimer le cachet dans la cire, il faut premièrement la rendre molle avec les doigts ou avec le feu ; de même afin que l'âme puisse être distinctement marquée du sceau de Dieu, comblée de ses grâces et perfectionnée en la vertu, il est nécessaire qu'elle y soit préparée par les maladies et beaucoup d'afflictions, au moyen desquelles elle s'amollit et prend la disposition requise pour recevoir ses divines impressions. Car, comme en l'Église primitive, Dieu opéra cet excellent effet dans les chrétiens par les persécutions des tyrans, et les cruels supplices qu'ils leur faisaient souffrir : actuellement, il produit le même effet dans les âmes de ses élus par les infirmités et les tribulations, qui pour elles tiennent lieu de ces persécutions, et forment la ressemblance et les traits de la bonté de Dieu dans leurs cœurs : c'est pourquoi il faut soigneusement prendre garde que nous recevions volon-

tiers et embrassions avec reconnaissance les maladies et les peines d'esprit qu'il nous envoie, et que nous lui rendions grâces ; car de cette façon elles nous serviront comme d'un second martyre » (1).

« La douleur forme des familles remarquables, dit Blanc de Saint-Bonnet, et toutes ces personnes révérées qui deviennent le trésor de ceux qui les entourent. Il semble que la douleur soit la source de toute profondeur dans le caractère et dans l'esprit. Elle fait atteindre aux sentiments une réalité à laquelle, ici-bas, l'amour ne serait pas arrivé. Rien n'est tel que la douleur pour chasser la légèreté, éteindre l'indifférence, donner son prix à la sagesse et à tout ce qui vient du cœur. Ne confiez que peu de choses aux personnes qui n'ont pas souffert » (2).

La valeur de la souffrance n'a pas échappé aux anciens. « Il n'y a pas moins de grandeur à souffrir de grands maux, dit Tite-Live, qu'à faire de grandes choses ». « C'est un grand malheur de n'avoir pas éprouvé de peines », écrit Cicéron. Eschyle affirmait que « dans la souffrance réside la science » et Sénèque croyait « le lit d'un malade aussi digne d'exercer le courage qu'un champ de bataille ».

---

(1) S. Diodochus, cap. xciv.

(2) *Op. cit.*, chap. iv.

Oui, le chrétien, le vrai chrétien digne de ce nom, ne doit jamais se laisser aller au découragement, quand même il serait chargé d'une Croix encore plus effrayante que celle dont nous allons parler (1). A l'école de cette Croix, qu'il prête une oreille docile à la voix, à l'enseignement de Celui qui la lui envoie, et qu'il attende

---

(1) Si le temps des persécutions sanglantes a cessé, une nouvelle ère de persécutions non moins redoutable s'est ouverte. Une presse éhontée mise au service des ennemis de l'Église ne cesse de répandre partout le mensonge, l'impiété et le blasphème avec une hypocrisie et une activité sataniques ; et les maux qu'elle cause sont d'autant plus grands qu'elle ne rencontre que peu ou point de résistance de la part de ceux qui ont les moyens et le devoir de lui en opposer.

C'est donc à la vie de l'âme qu'elle s'attaque et c'est sans doute pour punir une partie de ces crimes que Dieu se choisit de nouvelles victimes si cruellement affectées de ce mal nouveau, étudié ici, qui fait d'elles, en quelque sorte, des martyrs.

Que de fois, comme dans certains sinistres de ces dernières années, Dieu ne s'est-il pas choisi des victimes pures pour expier les fautes et les crimes qui se commettent dans la vie privée ou dans cette société si pervertie ! N'est-ce pas pour laver toutes ces hontes que ces ordres si sévères, Chartreux, Trappistes, Carmélites et autres, prient, souffrent et pratiquent ces mortifications qui étonnent et font peut-être sourire les impies et les mondains ? — Cf. *Le Péril religieux*, par le Père Weiss, Dominicain, Paris, Lethielleux, 1907 ; *Les malfaiteurs littéraires*, par l'abbé Cornut, Paris, V. Retaux ; *Un Fléau plus redoutable que la Guerre, la Peste, la Famine*, par le chanoine A. Lémann, Lyon, E. Vitte, 1908.

avec patience et confiance l'heure de la délivrance et l'immortelle récompense qui la suivra.

Que nous serions heureux si, dans les pages qui vont suivre, nous pouvions inspirer cette confiance à ceux qui souffrent et engager ceux que la souffrance semble épargner, à tendre une main secourable et sympathique à ceux qui sont ainsi éprouvés ! Les uns, comme les autres, apprendront à connaître et à guérir, dans la mesure du possible, cette forme nouvelle de la maladie. Puissent nos conseils profiter chrétiennement aux malheureux qui en sont atteints et leur faire conclure que la souffrance fait mieux comprendre et sanctifier la vie la plus éprouvée et regarder avec sérénité, sinon avec joie, l'approche de la mort.

CHAPITRE II

DE LA NÉVROSE

« Une grande affliction a été créée pour tous les hommes, et un joug pesant est sur les enfants d'Adam, depuis le jour où ils sortent du sein de leur mère jusqu'au jour de leur sépulture dans le sein de la mère commune (1). » Ces paroles, vraies de tous les hommes et de tous les temps, ne semblent-elles pas destinées à caractériser ces maladies nerveuses qui varient à l'infini, selon leur nature et le sujet dont elles s'emparent, et qui l'emportent souvent en intensité sur les souffrances physiques, comme l'âme l'emporte en perfection sur le corps (2) ?

---

(1) *Eccli.*, XL, 1.

(2) « Les plus grandes souffrances sont les souffrances morales », dit le Dr Dubois. — Cf. S. THOMAS, 1, 2, q. 31, a. 5 ; q. 35, a. 6 ; q. 37, a. 1 ad 3 ; 2, 2. q. 180, a. 7 ; 3a p., q. 46, a. 6.

Les maladies nerveuses ont préoccupé les médecins dès la plus haute antiquité, mais le mot de *névrose* a été employé seulement au XVIII[e] siècle par le médecin écossais Cullen qui le substitue aux termes de « vapeurs », « maladies vaporeuses ». Ces affections sont pendant longtemps considérées comme des « maladies extraordinaires ». Sandras, dans son *Traité des névroses*, publié en 1851, en donne une définition où intervient une conception nouvelle : l'absence de lésions organiques. Huchard et Axenfeld donnent une bonne description de la neurasthénie, mais ne font pas autrement avancer la question (1). Les psychologues commencent à s'en occuper et voient que les troubles névropathiques sont en rapport avec les phénomènes mentaux : ils sont plus simples, présentent plus d'unité, quand on les considère sous leur aspect mental plutôt que sous leur aspect physique. Bernheim et ses élèves confirment cette idée que les névroses sont caractérisées par des troubles psychiques et notamment par des « troubles suggestifs », opinion évidemment exagérée. P. Janet, en 1889, les désigne sous le nom de « maladies psychologiques » (2). Les psychiâtres allemands, Krafft-Ebing et Schule, en particulier, Dubois,

(1) 1883.

(2) *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan, 5[e] édition.

de Berne, les appellent « psychonévroses » et font rentrer dans ce groupe une foule d'autres affections comme l'hypocondrie, la mélancolie, certains états de dégénérescence classés nettement dans les vésanies par les neurologistes français. C'est ainsi que cette dénomination de « psychonévrose » prête à la confusion. Tout n'est d'ailleurs pas psychique dans les névroses et nombre d'auteurs se refusent à les considérer comme des maladies de l'esprit. La conception du Dr A. Deschamps, qui voit dans ces affections des troubles de l'énergie, paraît beaucoup mieux cadrer avec les faits. L'énergie vitale « est constituée par un mouvement perpétuel d'assimilation et de désassimilation : opérations physico-chimiques très nombreuses ; fonctionnement incessant de tous les organes ; opérations qui libèrent les énergies alimentaires et créent des forces *intérieures* (1) ».

D'autres auteurs admettent que la neurasthénie est consécutive à une intoxication, produite par l'atonie des voies digestives.

On peut voir, d'après ces quelques théories, — et tant d'autres qu'il nous est impossible d'exposer ici, faute d'espace, — les causes et les variétés multiples de neurasthénies et combien attentif devra être leur traitement. Et encore, le terme de neurasthénie serait insuffisant, car

(1) *Les maladies de l'Énergie*, ch. I. Paris, Alcan, 1908.

il ne s'appliquerait qu'à une catégorie de faits, le système nerveux n'étant qu'un transformateur et un canal de l'énergie. Le Prof. Raymond avait d'ailleurs déjà insisté sur ce point que la neurasthénie n'était pas une entité morbide, mais seulement un syndrome, un ensemble de symptômes communs à de nombreuses maladies. Avec P. Janet, il en distrait la psychasthénie (faiblesse mentale) à laquelle il rattache un grand nombre d'affections ou plutôt de symptômes, tels que les obsessions, les phobies (craintes), etc.

La neurasthénie, décrite par l'Américain Beard en 1880, a eu son moment de fortune et elle est encore fort à la mode. Elle identifiait une foule d'affections, très bien décrites, mais qui se rapportaient à une seule et même maladie : irritation spinale (1), névralgie protéiforme (2), nervosisme (3), névropathie cérébro-cardiaque (4). De plus, elle dispensait souvent les médecins d'un diagnostic précis et créait une sorte de mode parmi les malades. Cette appellation insuffisante est encore employée aujourd'hui.

Après avoir étudié la nature du mal, il nous

---

(1) Frank.
(2) Cerise.
(3) Bouchut.
(4) Kirshaber.

faut remonter à sa source : ce sera le meilleur moyen de le combattre victorieusement.

Les causes de la névrose viennent, d'après le Prof. J. Grasset (1), de l'hérédité, du milieu et du sujet. L'hérédité peut être nerveuse ou non ; dans ce dernier cas, elle agit par l'alcoolisme, la tuberculose, l'état moral ou l'arthritisme des ascendants.

Le milieu intervient par la contagion. « Les nerveux font naître les nerveux autour d'eux », dit Grasset. Ce facteur prend une importance capitale dans la genèse de l'hystérie.

Les causes venant du sujet lui-même, relèvent notamment du tempérament et du caractère, des excès, de l'éducation et du surmenage, du genre de vie, des émotions et des passions, des maladies antérieures, infections, intoxications, etc. Le rôle de l'éducation est considérable et les parents devraient bien en tenir compte en la surveillant de très près. Elle ne doit être ni trop faible ni trop sévère, en rapport avec le caractère de l'enfant dont il faut avant tout fortifier l'énergie morale et développer

(1) J. Grasset, *Thérapeutique des maladies du système nerveux*. Paris, Doin, 1907. — « Si Duclaux a pu dire que l'hérédité en général est « la grande force qui gouverne le monde », si depuis Jérémie on répète que « les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées », la chose est encore bien plus vraie quand il s'agit de l'hérédité nerveuse. » *Ibid.*, ch. II.

l'initiative personnelle. Il entrera plus tard dans la vie avec un système nerveux armé de la résistance nécessaire, prêt pour la lutte (1). L'éducation sera religieuse, car « la foi est un puissant aiguillon. Elle trempe les caractères, ce dont nul n'a jamais douté ; mais son rôle ne se borne pas là. En éveillant les émotions chez l'enfant, elle stimule aussi son intelligence, et

---

(1) Comment, du reste, entend-on l'éducation ? Trop souvent pour se débarrasser des enfants, on les confie à des maîtres étrangers dès qu'ils peuvent marcher seuls. Ces maîtres, quelque habiles et dévoués qu'ils puissent être, ne peuvent pas remplacer la famille : ils doivent simplement la compléter. Il y a une énorme différence entre la vie dans ces casernes d'enfants qu'on appelle internats et la vie de famille. La mission que les parents ont reçue de Dieu, ne se borne pas à mettre au monde des enfants et à se décharger de leur éducation sur des étrangers. Personne ne peut tenir lieu d'une mère dont la place est au foyer et non au théâtre, aux soirées frivoles ou à l'Université. Puis enfin, combien de maîtres sont insouciants et peu entendus en matière d'éducation ! Combien s'acquittent de leur tâche sans méthode, à l'aveugle, sans autre guide que leur humeur variable, usant de procédés inintelligents et faisant presque de l'éducation à rebours, déformant l'esprit et le caractère au lieu de le former !

En tout cas, ce n'est pas en faisant à la jeunesse des cours de morale civique, en lui lisant ou commentant le Code pénal, qu'on développera en elle une volonté ferme et un jugement sain et qu'on la rendra capable de servir utilement Dieu et la patrie. — Cf. Mgr Delamaire, *Les dangers de l'école sans Dieu*, Paris 1907 ; Nicolaï, *Les enfants mal élevés*. Perrin. Paris,

sur le cerveau préparé par la vibration émotive, permet la greffe ultérieure des idées. La foi n'est pas seulement inspiratrice d'énergie morale et intellectuelle. Elle apparaît aussi comme une merveilleuse productrice d'énergie physique (1)».

Nous avons cru devoir insister sur les causes, pensant être ainsi utiles aux malades et aux prédisposés : avertis du danger, ils en éviteront plus facilement les conséquences.

Les neurasthéniques sont des fatigables, incapables de tout effort : le moindre exercice épuise leurs ressources minimes d'énergie et les réduit à l'impuissance complète. La plupart sont nés « insuffisants », suivant l'expression du Dr Deschamps. Ceux-là ne sont pas guérissables par la persuasion : ils ont surtout besoin de « forces considérables d'énergie, de ténacité volontaire, de patience, de résignation et d'attention (2) ». D'autres sont momentanément épuisés sous le coup d'un surmenage violent, physique ou moral, ou d'une intoxication qui entrave la mise en œuvre de leur énergie. Chez les uns comme les autres, le traitement de l'âme sera d'un grand secours, car il viendra en aide à l'énergie défaillante, en même temps que la cure physique causale la libèrera des obstacles.

---

(1) Dr Ch. Fiessinger, *Science et Spiritualisme*, ch. III. Paris, Perrin.

(2) Dr Albert Deschamps, *op. cit.*, ch. III.

Les troubles de la sensibilité ne sont pas moins importants : ils sont tels chez quelques-uns que le simple frôlement des vêtements leur cause de véritables douleurs. Ces malades craignent le chaud et le froid et ils ne supportent que les climats tempérés. La sensibilité spéciale est également affectée : les maux de tête sont constants et de forme variable; tantôt et le plus souvent c'est une sensation de casque, d'où le nom de « galeati » donné par Charcot à ces malades; tantôt ils éprouvent une sensation de chaleur, de brûlure ou bien au contraire de froid intense. La douleur se propage la plupart du temps le long de la colonne vertébrale au niveau du dos et des reins, ce qui leur fait croire qu'ils sont atteints d'une maladie de la moelle épinière. Notons aussi l'hyperesthésie sensorielle (sensibilité excessive des organes des sens) : leurs yeux sont douloureusement impressionnés par une lumière un peu vive, de même qu'un bruit, même léger, les fait sursauter. Enfin, ils sont incommodés par les plus minimes odeurs ; ils ont l'horreur des parfums.

Aussi l'insomnie est-elle un symptôme aussi banal que pénible, qu'elle soit consécutive à l'excès de fatigue ou aux souffrances tant physiques que morales.

Nous passons volontairement sur les autres manifestations d'ordre physique, car si elles sont encore nombreuses, elles sont moins cons-

tantes que les précédentes et il nous tarde d'arriver à l'étude de l'état mental, le plus important au point de vue qui nous préoccupe. Il est caractérisé par l'instabilité, l'inquiétude et les préoccupations maladives, l'affaiblissement des facultés psychiques : mémoire, attention, volonté, l'émotivité, l'impressionnabilité, l'anxiété et la peur.

Les uns vivent dans une *agitation perpétuelle*, comme si tout leur corps était chargé d'électricité et ne croient trouver de tranquillité que dans un autre milieu, une autre situation, en un mot que là où ils ne sont pas. C'est l'inconstance même, le *mouvement perpétuel* (*perpetuum mobile*). Toujours prêts à tout entreprendre ou à tout abandonner, selon l'impression du moment, ils paraissent n'avoir d'énergie et d'attention extrême que pour s'occuper de leur maladie ; ils ne cessent d'en parler que si leurs forces ou leurs auditeurs les abandonnent. On a beau leur répéter que l'on connaît parfaitement leur état, qu'on les comprend très bien, que ces explications redondantes sur un même sujet sont fastidieuses, et qu'en agissant ainsi ils n'aboutiront à rien, eussent-ils à leur disposition tous les docteurs en théologie et en médecine, et qu'enfin cet état d'esprit n'est que la conséquence de leur maladie : c'est prendre une peine inutile. On n'arrivera jamais à les convain-

cre et rarement même à les tranquilliser.

Un jour nous recevions la visite d'une personne dont les traits et l'accent de la voix disaient assez le mal dont elle était atteinte. Dans l'espoir de la calmer et de lui éviter la douleur de revenir sur un sujet aussi pénible, nous la laissons parler jusqu'au moment où la cloche appela les malades au dîner. Cet entretien avait duré plus de deux heures. A partir de ce jour, les lettres se succédèrent sans interruption. Ces lettres étaient d'une longueur extraordinaire. L'une d'elles comptait quarante-deux pages grand format. Ces visites et ces lettres, qui, naturellement, n'aboutissaient à rien, ne prirent fin ou plutôt ne diminuèrent qu'à partir du jour où cette personne comprit qu'il fallait absolument agir autrement. Combien de fois ne lui avons-nous pas répété que, dans ces conditions, il lui faudrait plusieurs théologiens et plusieurs médecins? Cet exemple, pris au hasard, suffit pour donner une idée de la mentalité de ces pauvres névrosés.

Ces malades, que Charcot appelait les *geignards*, ne manqueraient certainement pas d'agir avec leur médecin comme avec leur directeur de conscience, selon les dispositions de chacun, si les visites étaient au même prix.

L'été dernier, l'un de ces malades entre précipitamment dans la chapelle de l'Établissement vers quatre heures et demie du matin,

et prie la Supérieure de nous dire de lui administrer les derniers Sacrements immédiatement, car il allait mourir. Nous allons le voir aussitôt. Il ne tarde pas à se calmer et à convenir que le danger n'était pas aussi grave qu'il se l'était imaginé. A midi, il mange d'un très bon appétit, fait une longue promenade et reprend son train de vie ordinaire en suivant le traitement prescrit. Toutefois, ce calme fut de courte durée. Les mêmes inquiétudes reviennent bientôt, mais cette fois le malade part tout à coup pour revenir quelques semaines plus tard. Lorsque nous le rencontrâmes, il nous dit que, voyant que nous lui avions refusé les derniers Sacrements, il était allé dans sa famille pour se les faire administrer, car il ne voulait pas mourir sans les avoir reçus. Il ajoute qu'il était allé dans un autre Établissement, car ayant quitté celui-ci furtivement, il n'avait pas osé y revenir. Nous lui demandons des nouvelles de sa santé, il nous répond qu'il allait de plus en plus mal et qu'il n'y avait rien à faire, car chez lui tout était malade : ce qui n'était pas précisément une nouveauté pour nous.

D'autres, atteints d'*aboulie* ou d'incapacité de vouloir, sont réduits à un tel état de dépression que ce qui leur reste de force physique ou d'énergie morale, de vitalité, en un mot, est anéanti. Il y a d'ailleurs plusieurs degrés dans

cette diminution de la volonté ; elle commence à l'indécision, dans les cas légers, pour aboutir à la disparition complète de cette faculté dans les cas graves qui relèvent alors de la psychasthénie.

Souvent incapables de toute espèce de travail et d'occupation suivie, il leur est impossible de coordonner des idées, d'écrire quelques lignes sur une matière qu'ils connaissent parfaitement. Souvent même, dans le courant d'une conversation, ils ne peuvent trouver un mot, une expression et surtout un nom propre, et cependant ils ont été autrefois de brillants causeurs. La mémoire leur fait défaut. Cette faculté est chez eux souvent sérieusement atteinte. La pensée même de ce qui autrefois faisait leur bonheur, les laisse indifférents ou ne fait qu'augmenter leur mal. Ils se croient à charge à leur entourage, abandonnés, méprisés ou trahis par leur famille ou leurs amis les plus fidèles et les plus dévoués ; ils ne voient en eux que des indifférents, des égoïstes ou des ennemis qui s'entendent avec tel ou tel pour attenter à leur sécurité. Quelques-uns se croient menacés ou même atteints d'aliénation mentale. D'ailleurs, leur parle-t-on d'un malheur ? ils s'en croient menacés ; d'une maladie ? ils l'ont ; d'une faute ? ils s'en croient coupables (1), et

(1) Aussi doivent-ils éviter avec le plus grand soin la lec-

l'appréhension de maux qui ne leur arriveront jamais leur cause plus de tourments que ne feraient ces mêmes maux, s'ils étaient réels ; ils sont continuellement en proie aux angoisses d'un homme qui est sur le bord d'un précipice et que le moindre mouvement peut faire tomber dans l'abîme. Ce qui, pour d'autres, passerait tout à fait inaperçu, pénètre en eux et s'y imprime comme les objets extérieurs sur une plaque photographique, les sons dans un phonographe ou comme l'eau s'absorbe dans une éponge, et y produit une profonde révolution.

Chez certains même ces impressions restent. Ils sont obligés de faire un effort de mémoire pour se rendre compte de leur âge. Ils ont l'impression d'avoir encore l'âge qu'ils avaient lorsque cette maladie se déclara.

Là où les pensées, les représentations, les désirs plus ou moins mauvais, malsains ou criminels même, les tentations de toute espèce, en un mot, ne sont que l'effet d'un état morbide ; là où il n'y a pas même la faute la plus légère, en tout cela ils voient autant de fautes graves, quelquefois même de véritables crimes et croient ainsi perdre la grâce de Dieu, et encourir toutes ses malédictions, et cela parce

---

ture des ouvrages de théologie morale ou de médecine vers lesquels ils sont parfois attirés.

que le mal ne leur permet pas de distinguer la *tentation* du *consentement*, ni par conséquent d'apprécier exactement leur responsabilité.

Dans les cas de ce genre, qui, de prime abord, paraissent graves, on rencontre parfois des scrupules ordinaires, simples, légers, relevant du manque d'instruction, d'une mauvaise hygiène morale. Ils disparaissent assez facilement du champ de la conscience, sous l'influence d'une direction éclairée. Mais il en est de plus graves, de plus tenaces. Ce sont alors les vrais scrupules : *phobies* qui relèvent d'un état morbide, que nous étudierons dans un chapitre spécial.

Nous avons connu des malades qui, dans l'espace de quelques heures, venaient plusieurs fois pour nous parler et s'en retournaient sans le faire, parce que, arrivés à la porte, ils n'avaient pu se décider à frapper ; d'autres, une fois arrivés, n'avaient pas le courage de nous dire le véritable motif de leur visite, et ceux que nous pouvions amener à parler ou à prendre une décision ne savaient comment nous exprimer leur reconnaissance de ce qu'ils appelaient un grand service. Beaucoup remettent à plus tard la lecture de leur correspondance, surtout dans la crainte qu'elle leur apporte de mauvaises nouvelles ou pour d'autres motifs. L'un d'eux partant d'ici em-

porta une fois une lettre et ne la lut que plusieurs semaines après son arrivée. Ce sentiment d'insécurité provient en grande partie de l'émotivité et de l'impressionnabilité.

« Les névrosés, dit le Dr Dubois, présentent à un haut degré cette émotivité exagérée qui les rend incapables de supporter ce que la vie leur apporte. Les moindres événements sont pour eux des catastrophes, le plus minime insuccès les décourage. Ils ne se contentent pas de grossir les obstacles qui se dressent devant eux, de reculer à leur vue ; ils se créent des émotions bien réelles, hélas ! en elles-mêmes, mais provoquées par l'imagination. Ils s'émeuvent d'un télégramme avant d'avoir pris connaissance de son contenu, lisent entre les lignes d'une lettre, assignent à un événement quelconque les causes les moins probables et les plus terribles (1). »

Beaucoup d'entre eux sont craintifs, timides ; ils n'osent rien dire, rien entreprendre, se croyant au-dessous de leur tâche ; certains sont portés à la mélancolie et recherchent la solitude ; d'autres, au contraire, ne peuvent la supporter. Presque toujours inquiets, tristes, abattus, incapables d'un effort, d'une décision ;

---

(1) *Les Psychonévroses et leur traitement moral*, Leçon XIII. Paris, Masson, 1905.

ils passent le temps à réfléchir à ce qu'ils ont fait pour le regretter, ou aux moyens d'éviter ce qu'ils ont à faire dans la crainte de ne pas agir comme ils le devraient et d'avoir à le regretter. Ils paraissent indifférents à tout, même à leur état, et quand on leur demande des nouvelles de leur santé, ils se contentent de répondre avec hésitation ou lenteur qu'ils souffrent partout et qu'ils ne peuvent rien faire ou qu'ils sont incurables.

Une personne atteinte d'un commencement de cécité rendait compte avec le plus grand calme de la consultation que venait de lui donner un oculiste distingué. Comme on s'étonnait de son calme, à raison même du diagnostic peu rassurant du praticien : « Ce mal, répondit-elle, n'est rien à côté de *l'autre* ». *L'autre mal* dont elle souffrait et qui la préoccupait tant, c'était la *neurasthénie*.

Plus ou moins esclaves de cette impressionnabilité maladive, et, dans la même mesure, plus ou moins responsables de certains actes, les névrosés — hélas ! il faut bien l'avouer pour dire toute la vérité, — ont souvent des aspérités de caractère qui font beaucoup souffrir leur entourage. Une chose imprévue, une remarque, une contrariété, un simple mot suffira quelquefois pour les impatienter ou les fâcher. Pendant les périodes de tristesse, de mauvaise humeur, quand la température

change surtout, certains d'entre eux sont tellement irascibles que pour des futilités, des *riens*, ils se laissent aller à des plaintes, des critiques, des réprimandes, souvent même à des emportements dont ils sont les premiers à s'étonner dès que le calme est revenu, ou que cette mauvaise période est passée. Ils comprennent d'autant moins cette impuissance à dominer leurs impressions que les bonnes résolutions ne leur ont pas plus manqué que la conviction de triompher de ces faiblesses. Il faut dire aussi que l'entourage de ces malades est parfois bien sévère, surtout si cet entourage n'est pas très religieux ou ne comprend pas cette maladie, ce qui est malheureusement trop souvent le cas. Il ne voit que l'acte extérieur et ne sait pas ou ne veut pas savoir que cet acte n'est ordinairement qu'un premier mouvement irréfléchi (*motus primo primus*).

Il ne faut donc pas s'étonner d'entendre des réflexions du genre de celle-ci, faite par une jeune Hongroise atteinte de la névrose. « Ah! s'écria-t-elle à la vue de notre ouvrage (1), ces pauvres nerveux, ils ne sont pas toujours commodes, aussi ne les aime-t-on guère, ils n'ont pas beaucoup d'amis ; au moins ils en auront un en vous! »

---

(1) L'édition allemande a pour titre *L'Ami des Nerveux* (Der Freund der Nervösen).

Ce qui augmente encore beaucoup ces souffrances, du moins chez un certain nombre de ces malades, c'est l'impossibilité de les faire comprendre à leur entourage, quel que soit le degré de charité, d'intelligence ou de bonne volonté de celui à qui ils s'adressent, s'il n'a pas souffert ou ne souffre pas des mêmes maux. Pour cela, il faudrait un vocabulaire nouveau. Il n'y en a point et il n'y en aura jamais, si ce n'est pour ceux qui ont passé par les mêmes épreuves. C'est ce qui explique leur séjour prolongé dans des lieux qui n'ont d'intéressant ou d'agréable que la société des victimes des mêmes maux. S'ils se comprennent entre eux, ce n'est donc pas parce qu'ils parlent un langage technique, n'ayant à leur disposition que le vocabulaire ordinaire, mais bien parce qu'il suffit de quelques mots, du nom même de la maladie pour se rappeler les uns aux autres et se représenter, avec la rapidité de l'éclair, des scènes de douleur indescriptibles, dont la plume ne peut donner l'idée la plus élémentaire, pas plus que le savant ne peut arrêter l'éclair qui sillonne les nues.

Vouloir comprendre cette maladie en la comparant à d'autres maladies, ainsi que persistent à le faire certaines personnes, c'est vouloir connaître l'alcool et ses effets parce que l'on connaît l'eau qui est aussi un liquide et un liquide de la même couleur. Un vénérable évêque de la

Bavière, qui avait ressenti pendant quelque temps les cruelles atteintes de ce mal, nous disait un jour : « Pour comprendre cette souffrance, il faut y avoir passé soi-même ».

A toutes ces misères, — et nous en passons — il faut en ajouter encore une, et non la moindre, car, hélas ! elle affecte souvent tous les actes de nos malades : c'est la *peur*. Toujours victimes de leur imagination maladive, beaucoup en sont tellement hantés que l'on peut dire d'eux ce que saint François de Sales disait de certains scrupuleux : Ils ont « peur d'avoir peur ».

« Le plus grand philosophe du monde, dit Pascal, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique la raison le convainque de la sûreté, son imagination prévaudra (1). Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer. » Ce qui est pour nos philosophes une simple réflexion ou idée spéculative est pour nos malades une véritable réalité. Leur sphère d'action semble se limiter à un terrain mouvant, hérissé de difficultés et de dangers de toute espèce. Tandis que les personnes bien portantes marchent ou accomplissent leurs actes sur la terre ferme, le

(1) *Pensées*, Ire partie. Montaigne avait dit : « Qu'on jette une poutre sur ces deux tours..., il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse vous donner courage d'y marcher. » *Essais*, l. II, ch. XII.

névrosé doit marcher ou agir sur une passerelle ou une poutre placée à une grande hauteur et dépourvue de garde-fou. Saisi de vertige, il tombera dans le vide, et se brisera quelque membre ou trouvera la mort. Tous les raisonnements ne sauront le convaincre de l'inanité de ses craintes, de sa *peur*, car il agit sous l'impulsion de la maladie, puissance trompeuse qui l'enlace comme un serpent monstreux pour l'étouffer. Si, sous cette terrible étreinte, plus heureux que Laocoon, il échappe à la mort, il n'échappera pas à une espèce de paralysie morale et physique plus ou moins complète qui l'envahit, lui enlève toute énergie, tout ressort et le rend ainsi souvent incapable de toute action. Triste mentalité due à un état émotif, conséquence de la débilité générale.

« L'anxiété, dit le Dr Zbinden, est la note prédominante du nervosisme. Elle provient du fait suivant : les malades ont le sentiment d'être dans un labyrinthe, dont ils ne pourraient plus sortir ; ils sentent leur mentalité transformée ; ils ne sont plus ce qu'ils étaient avant, et se demandent pourquoi ils en sont arrivés là et comment ils en sortiront. Mais actuellement, nous pouvons répondre en toute sincérité, et c'est l'explication de leur mal qui tend à faire disparaître en eux l'anxiété (1).

(1) « En face de l'incertain et de l'inconnu, ajoute-t-il,

Ces trois derniers caractères l'*aboulie*, l'*anxiété* et la *peur*, peuvent exister isolément, occuper le champ de la conscience et devenir ainsi de véritables attitudes mentales. Quand la peur est systématisée, circonscrite à une idée, à un objet, à un fait ou à une catégorie d'objets, de faits ou même d'êtres vivants, elle prend le nom de *phobie*. La plupart du temps, la phobie s'impose

---

on a la tendance à être anxieux. En voyant l'anxiété de nos malades, il m'est souvent venu à la mémoire une aventure de ma fillette Marguerite, alors âgée de trois ans. L'enfant avait reçu comme cadeau de Noël un âne en carton qui branlait la tête dès qu'on le remuait. Marguerite aimait beaucoup son âne tant qu'il était en repos ; mais, dès qu'elle le prenait et que la tête se mettait à bouger, elle pleurait et se sauvait. J'essayai de lui expliquer qu'elle n'avait aucune raison d'avoir peur, que l'âne était en carton et ne pouvait lui faire de mal. Elle n'était pas persuadée et continuait à s'effrayer. Alors, je décrochai la tête de l'âne et lui montrai le mécanisme ; dès ce moment l'enfant n'a plus eu peur.

« On s'efforce donc, dans la psychothérapie moderne, de montrer aux malades le mécanisme de leur état, pour supprimer leur anxiété.

« L'état nerveux, quelque pénible qu'il soit, n'a en effet rien de grave, et les malades n'ont pas plus de raisons d'être anxieux que ma fillette d'avoir peur en voyant bouger la tête de son âne. Cette anxiété fait voir tout en noir et diminue considérablement la confiance en soi-même. *Conseils aux nerveux et à leurs familles*, par le Dr H. Zbinden, privat-docent de neuropathologie à l'Université de Genève, Paris, Lemoigne, 1906.

à l'esprit et devient une *obsession* (1). Nous voici en plein dans le domaine de la psychasthénie dont nous avons déjà dit un mot au commencement de ce chapitre. Cette maladie a beaucoup de liens communs avec la neurasthénie constitutionnelle de Charcot : cérébrasthénie des anciens auteurs. L'hérédité, et en particulier l'hérédité nerveuse, joue un grand rôle dans la psychasthénie qui se caractérise surtout par des phénomènes psychiques.

L'un des principaux et l'un de ceux qui préoccupent le plus les malades est précisément constitué par l'*obsession*. Nous en dirons quelques mots. D'après le Prof. F. Raymond, « les *obsessions* sont des idées qui s'imposent à la conscience des malades, en dépit de leur volonté, d'une manière plus ou moins irrésistible, et qui s'accompagnent d'une certaine angoisse et, souvent, d'*impulsions* (2) ». Nous soulignons à dessein pour bien montrer au lecteur que ces idées sont *automatiques* et *involontaires*. Elles sont très variées, mais peuvent être réunies en deux groupes : le premier comprend les obsessions de sacrilèges, de crimes, de la honte de soi, de la honte du

(1) L'obsession peut d'ailleurs exister indépendamment de la phobie.

(2) *Névroses et Psychonévroses*, p. 62, Paris, Delarue, 1907.

corps (1) et correspondent en grande partie aux scrupules. Le second groupe contient les obsessions du doute. Le champ de la conscience de ces pauvres malades est envahi par l'interrogation perpétuelle. Pourquoi les hommes marchent-ils ? Pourquoi les arbres sont-ils verts ? Et les interrogations se posent ainsi dans l'ordre des phénomènes physiques, physiologiques, psychiques, etc. Elles ont quelquefois trait aux vérités élémentaires de la religion et sont alors la source de souffrances indicibles.

« Au bout d'un certain temps, l'obsession devient une sorte de *besoin psychologique* ; les malades ne peuvent plus se passer d'elle, bien qu'ils s'en plaignent amèrement et qu'ils en souffrent (2). »

Les obsessions s'accompagnent souvent de manies. Certains de ces malades éprouvent le besoin irrésistible de répéter un mot, une phrase ou des abréviations de phrases qui ont pour eux un sens déterminé et dont le but est de tranquilliser leur esprit, sans pouvoir jamais y arriver. D'autres répètent un acte. Ils ouvriront ou fermeront dix fois la même porte pour

---

(1) P. Janet, *Les Obsessions et la Psychasthénie*, 2 vol. ; t. I, en collaboration avec le Dr F. Raymond, Paris, Alcan.

(2) F. Raymond, *op. cit.*, p. 65.

s'assurer si elle est bien fermée, etc., etc. (1).

Notons enfin un caractère important de l'obsession, grave dans ses conséquences, au point de vue social et religieux, c'est la « tendance à l'acte ». Elle peut être accusée au point de devenir une impulsion. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle est rarement irrésistible.

Nos malades se rendent d'autant plus facilement compte de l'état d'infériorité où ils sont réduits que, de l'avis des médecins qui ont le plus spécialement étudié ces maladies, ils sont généralement intelligents. Ces malades forment une catégorie à part, un corps distinct, un État dans l'État. Ce sont des nègres parmi les blancs, et ils vivent en marge de l'humanité dont il ne leur est plus possible de suivre les usages ni même les lois. En proie à un dégoût de la vie, à un désespoir de tous les instants, ils voudraient ne pas exister, et sous l'action de ces tourments qui « passent jusque dans la moelle de leurs os », beaucoup d'entre eux appellent la mort à grands cris pour mettre fin à une existence aussi misérable ; et si malheureusement dès le principe ils n'ont pas la force de réagir énergiquement contre ces horribles pensées qui

---

(1) Ces manies, tics, etc. sont appelés *agitations forcées* par P. Janet et correspondent aux Zwangs-Processus des Allemands.

autrement iront toujours en se fortifiant, ils ne tarderont pas à considérer le suicide comme une chose toute naturelle et permise ; et, sans l'intervention d'un ami, d'une âme charitable, sans une surveillance de tous les instants, ou sans un secours spécial de Dieu, ils mettront à exécution ce triste dessein avec la conviction que le Juge suprême ne saurait leur en demander compte.

« La position du médecin, dit le Dr Dubois, est difficile en face de ces cas si variés de mélancolie. Dans un cas qui paraît bénin, le suicide peut survenir tout à coup et le praticien ne doit jamais oublier le mot de Gudden, qui périt avec le roi de Bavière pour avoir enfreint cette règle qu'il avait donnée lui-même : Ne vous fiez jamais à un mélancolique ! (1) »

Combien de ces personnes n'avons-nous pas connues qui étaient poursuivies, absorbées par cette pensée de suicide, ou qui avaient tenté, même plusieurs fois, de mettre fin à leur vie. L'une d'elles qui a suivi le traitement avec beaucoup de succès et qui, ayant échappé à la surveillance de sa famille, s'était jetée dans l'Inn, nous raconta plusieurs fois les sensations qu'elle éprouva lorsqu'elle se sentit entraînée par le courant, en nous demandant, si, dans le

(1) *Op. cit.*, Leçon XV.

cas où elle serait morte, elle eût été damnée, ainsi qu'on le lui avait affirmé.

Une autre avait pris une dose de poison insuffisante. On pénétra dans sa chambre à temps, on comprit l'intention criminelle et on enleva ce qui restait. Comme elle est douée d'une forte constitution, elle en fut quitte pour quelques mois de souffrances. Sans cesse hantée par cette pensée, elle conservait toujours du poison chez elle pour en finir avec la vie quand elle ne pourrait plus supporter ces terribles souffrances, surtout cet horrible désespoir. Nous lui fîmes promettre de s'en défaire et de renoncer à ces pensées criminelles. L'a-t-elle fait? Elle pourra peut-être nous le dire si elle lit ces lignes.

Encore une fois, aucune langue n'est capable de faire comprendre une semblable torture, et rien en ce monde ne saurait donner une idée plus juste du désespoir des réprouvés : c'est un enfer anticipé. Cette souffrance est si étrange que le malade lui-même, lorsqu'il va mieux, ou que ce mal lui laisse un instant de répit, est incapable de se faire une idée exacte, approximative même, de ses maux et croit se les être exagérés, et cela jusqu'au moment où ces mêmes maux viendront encore le rappeler à la réalité. Ce sont bien ces malades qui pourraient s'écrier : « O vous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne!... Ma force a été affaiblie... Mes

yeux se fondent en larmes... Oh! peuples, écoutez tous et voyez ma douleur... J'ai appelé mes amis et ils m'ont trompé... On entend mes gémissements ; personne qui me console ! » (1)

L'*Ecclésiaste* dit :

« Mieux vaut un pauvre sain et vigoureux,
Qu'un riche flagellé dans son corps *par la maladie.*
La santé et la bonne complexion valent mieux que tout l'or,
Et un corps vigoureux est préférable à une immense fortune.
Il n'y a pas de richesse préférable à la santé du corps,
Comme il n'y a pas de joie meilleure que la joie du cœur.
Mieux vaut la mort qu'une vie d'amertume,
Et l'éternel repos qu'une souffrance continuelle » (2).

On pourrait écrire des volumes sur ces maladies qui varient comme les traits du visage de l'homme. Ce que nous venons de dire, déjà bien long pour notre ouvrage, suffira, nous l'espérons du moins, à atteindre notre but, surtout à décider les malades à suivre les conseils que nous leur donnons. Ce sont des enfants à mener par la main !

Chez beaucoup, nous l'avons dit, l'accomplissement de leurs devoirs religieux, la pensée même de ces devoirs suffit pour les inquiéter ou les exciter. Certains même ne peuvent dormir

---

(1) Jerem., *Thren.*, I, 12-22.

(2) Eccles., XXX, 14-18.

la veille d'une confession ou d'une communion.

Nous avons connu un excellent prêtre, docteur en théologie, qui ne pouvait dormir chaque fois qu'il devait, le lendemain, distribuer la sainte communion aux fidèles pendant la messe.

Dans la crainte de se tromper, des prêtres très instruits et très intelligents ne veulent plus célébrer la messe.

Les malades le savent par expérience. Ils savent également ou doivent savoir que c'est pourtant dans ces actes religieux — ET LA SEULEMENT — qu'ils trouveront le calme nécessaire à la santé de leur corps comme à celle de leur âme, et aussi les moyens de rendre leurs souffrances agréables à Dieu et partant méritoires (1).

---

(1) Nous ne saurions assez leur recommander la Communion fréquente et quotidienne. Nous l'avons toujours fait et toujours nous en avons constaté les merveilleux effets. Quoi de plus naturel ! La sainte Communion n'est-elle pas la source de tous les biens ? « Avec Jésus-Christ, vont toutes les grâces, dit Bossuet au sujet de la Communion, toutes les lumières, toutes les consolations, enfin toutes les richesses du ciel et de la terre. Tout nous est donné avec Jésus-Christ ; et qui se donne soi-même ne peut rien refuser. »

D'ailleurs, en agissant ainsi, nous ne faisons que suivre la doctrine de l'Église et en particulier les dernières instructions de Notre Saint-Père le Pape Pie X, qui, dans l'audience du 17 décembre 1905, a ratifié, confirmé et enjoint de publier le *Décret* dont nous donnons les principaux passages :

1° La communion fréquente et quotidienne, étant tout à

« Dans le mystère du confessionnal, écrit Fiessinger, ces paroles de réconfort et de foi sont bues avec avidité par les âmes inquiètes qui étaient venues, dans un agenouillement

---

fait conforme aux désirs de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'Église catholique, doit être accessible à tous les fidèles de n'importe quelle classe ou condition, de sorte que personne, pourvu qu'il soit en état de grâce et s'approche de la sainte table avec une intention pieuse et droite, n'en puisse être exclu.

2° L'intention droite consiste en ce que celui qui s'approche de la sainte table n'y aille pas pour suivre l'usage, ni par vanité ou pour des motifs humains, mais bien pour correspondre au désir de Dieu, lui être plus étroitement uni par la charité, et, à l'aide de ce divin remède, guérir ses infirmités et corriger ses défauts.

3° Quoiqu'il importe tout à fait que ceux qui font la Communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et d'affection à ces mêmes péchés, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucun péché mortel sur la conscience, et qu'ils se proposent de n'en jamais commettre à l'avenir ; s'ils ont ce ferme propos, il est impossible que, communiant chaque jour, ils ne se dégagent pas peu à peu de leurs péchés même véniels et de toute affection à ces péchés.

4° Comme les sacrements de la loi nouvelle, bien qu'agissant *ex opere operato*, produisent cependant d'autant plus d'effet que les dispositions pour les recevoir sont meilleures, on aura soin de faire précéder la sainte Communion d'une préparation sérieuse, et de la faire suivre d'une convenable action de grâces, selon les capacités, la condition et les devoirs de chaque fidèle.

5° Pour que la Communion fréquente et quotidienne se

anxieux, conter le désordre de leur âme. Une grande sérénité descend en elles quand le prêtre a parlé. Elles rentrent dans la vie, le cœur allégé d'un grand poids, armées de pensées droites, résolues aux sacrifices nécessaires. La confession, au point de vue médical, doit être considérée comme un merveilleux agent d'équilibre mental. « La con-

---

fasse avec plus de prudence et un plus grand mérite, le confesseur devra être consulté. Les confesseurs, toutefois, se garderont de détourner de la Communion fréquente ou quotidienne quiconque sera en état de grâce et voudra communier avec une intention droite.

6° Comme il est évident que, par la réception fréquente et quotidienne de la Sainte Eucharistie, l'union avec Jésus-Christ est augmentée et la vie spirituelle alimentée plus abondamment, que l'âme acquiert des vertus plus solides et que le gage du bonheur éternel se raffermit, en conséquence les curés, confesseurs et prédicateurs devront, selon l'enseignement autorisé du catéchisme romain, exhorter fréquemment et avec grand zèle le peuple chrétien à une aussi pieuse et salutaire pratique.

7° La Communion fréquente et quotidienne sera encouragée surtout dans les instituts religieux de tout genre ; on maintient cependant à leur égard le décret *Quemadmodum* du 17 décembre 1890, porté par la S. Congrégation des Évêques et Réguliers. Elle sera en grande faveur aussi dans les Séminaires de Clercs qui aspirent au service de l'autel ; de même dans tous les Collèges chrétiens de jeunes gens. — Cf. L'abbé Favre, *Le ciel ouvert par la Confession sincère et la Communion fréquente*, Paris, Lecoffre, et Mgr de Ségur, *La très sainte Communion*, Paris, Tolra.

« fession régulière, disent le Prof. Raymond et « M. P. Janet (1), semble avoir été inventée par « un aliéniste de génie qui voulait traiter les obsédés. » Pourquoi simplement les obsédés? Quel est l'homme ou la femme qui n'ont pas leurs heures de dépression et d'amertume? Entre l'obsession morbide et l'anxiété commandée par des circonstances qui la justifient, prennent rang bien des intermédiaires. La confession agit sur tous les états dépressifs dans le sens d'un baume salutaire qui apaise les angoisses et ranime les espérances mortes. La suppression de la confession aboutit aisément à des états d'inquiétude anxieuse (2). »

Nous ne demanderons d'ailleurs aux malades rien qui soit au-dessus de leurs forces, Nous savons qu'il en est un peu de l'âme comme du corps, dans ce cas du moins, et que ce n'est pas en renouvelant sans cesse le pansement d'une plaie qu'on arrive à la guérir ou à améliorer son état. Il faut lui laisser le temps de se cicatriser. Il en est de même des pratiques de piété.

Vouloir agir autrement ce serait s'exposer à faire à ces âmes plus de mal que de bien. Les conseils que nous donnerons n'ont pas d'autre but que de les rassurer et de les guider dans

---

(1) *Les Obsessions et les Neurasthénies*, t. I, p. 707, Paris, Alcan.

(2) *Op. cit.*, ch. IV.

l'accomplissement de leurs devoirs religieux : nous leur en expliquerons les conditions et leur en ferons connaître les avantages. Et si elles ne jouissent pas encore de ce bonheur, elles doivent s'exercer à la confiance en Dieu, et à la soumission à sa sainte volonté par des actes de *Foi* et de *Résignation*. Ce sera pour elles la meilleure préparation à la réception des Sacrements, remède suprême à ces maux qui ôtent à l'âme humaine toute paix, tout ressort et tout courage, choses si nécessaires à quiconque regarde la vie comme une épreuve, comme un long pèlerinage au terme duquel celui qui aura bien lutté recevra une récompense proportionnée à son labeur (1).

---

(1) OUVRAGES CONSULTÉS : Stilling. *Untersuchungen über die Spinalirritation*, Leipzig, 1840. — Valleix, *De la Névralgie générale*, in *Union médicale et Bulletin de thérapeutique*, 1848. — Axenfeld, *Névroses*, in *Éléments de pathologie médicale de Requin*, t. IV, Paris, 1867. — Kirshaber, *De la Névropathie cérébro-cardiaque*, Paris, 1875. — Bouchut, *Du Nervosisme aigu et chronique et des maladies nerveuses*, Paris, 1883. — Axenfeld et Huchard, *Traité des Névroses*, Paris, 1883. — A. Baumgarten, *La Neurasthénie*, Wœrishofen, Hartmann, 1906. — A. Rémond. *Précis des maladies mentales*, Paris, de Rudeval, 1906. — P. Janet, *Névroses et Idées fixes*, 2 vol., Paris, Alcan, 1908.

CHAPITRE III

DE L'HYSTÉRIE

Quelque long que soit le chapitre précédent, nous croyons être encore utile à nos lecteurs en leur disant quelques mots sur un genre de névrose dont on parle beaucoup, sans savoir exactement ce qu'il est en réalité.

L'hystérie, comme toutes les maladies nerveuses, remonte à la plus haute antiquité. Briquet dit qu'elle existe depuis qu'il y a une civilisation.

Il est vraisemblable que la plupart des pythonisses subissaient les atteintes de cette maladie. Au Moyen Age, de malheureuses hystériques ont été plus d'une fois considérées comme sorcières et condamnées pour des crimes dont elles n'étaient pas coupables, ou dont elles n'étaient pas pleinement responsables.

Le sens étymologique du mot doit être complètement abandonné, car ce n'est pas une maladie propre à la femme ; de plus elle n'im-

plique nullement le dévergondage comme on l'a cru jusqu'à ces dernières années. Au XVIIIe siècle déjà, Lepois, puis Sydenham plaçaient le siège de l'hystérie dans le cerveau. Mentionnons vers le milieu du XIXe siècle les travaux de Briquet, Legrand du Saulle, en France, Brodie, en Angleterre. Plus récemment, Charcot montre comment il est possible de reproduire par suggestion la plupart des manifestations de l'hystérie, et par là même, le rôle prépondérant de l'idée fixe. Un de ses élèves, P. Janet, dans sa thèse de doctorat sur les accidents mentaux chez les hystériques (1), attribue ces phénomènes à une « désagrégation de la personnalité ». La personnalité est une « sorte de perception d'ensemble résultant des idées organisées et accumulées ».

Une autre théorie, bien séduisante, à la vérité, est celle du Dr Fiessinger : « Si l'on va au fond de l'hystérie, dit-il, on remarque en effet que ce qui semble caractériser avant tout cette névrose, c'est une surcharge d'énergie nerveuse. Les hystériques sentent vivement, ont des réactions tumultueuses, désordonnées, explosives. Leur instrument mental, toujours sous pression, a hâte de se décharger en bavardages, gesticulations, parfois en véritables crises con-

(1) P. Janet, *Contribution à l'étude des accidents mentaux chez les hystériques*. Thèse de Paris, Rueff, 1893.

vulsives, de l'énergie qui l'étouffe (1). » D'après Fiessinger, le rétrécissement de la personnalité serait donc un effet et non une cause. « Si le champ de la conscience est rétréci chez l'hystérique, dit-il, c'est que son influx nerveux surabondant et mal dirigé se disséminait dans des territoires où il n'avait que faire (2). » Cette conception se rapproche de celle du Dr Deschamps que nous avons brièvement citée dans le chapitre précédent. Les symptômes de la maladie, qui ne sont, en somme, que des troubles de l'énergie par excès ou par défaut, semblent lui donner raison. Nous le verrons plus loin. Recherchons d'abord l'origine de l'hystérie. Nous étudierons ensuite ses caractères physiques et moraux.

La femme est surtout atteinte ; mais l'homme n'en est pas exempt, ainsi que l'a montré Briquet. On l'observe fréquemment dans l'enfance, chez les petites filles et même chez les petits garçons. C'est à l'époque de la puberté que les femmes sont le plus éprouvées ; le mal diminue à mesure qu'elles s'en éloignent, mais il peut se réveiller à la ménopause. Chez l'homme, le maximum est entre vingt-cinq et quarante ans.

L'hystérie est héréditaire par elle-même. Elle

(1) *Erreurs sociales et maladies morales*, 4e partie, ch. III, Paris, Perrin, 1909.

(2) *Op. cit.* Ibid.

relève aussi de l'hérédité névropathique générale. C'est, de l'avis de Déjerine, la plus héréditaire des névroses (1). Grasset fait intervenir l'hérédité diathésique : le père lègue souvent la diathèse, la mère l'hérédité névropathique.

Sans parler de l'alcoolisme qui provoque tant de désordres dans les parents et leurs enfants, ni des éducations mal comprises que nous avons déjà signalées, certaines influences morales et personnelles engendrent ce terrible mal.

Il est certain que cette vie fiévreuse où tout doit marcher à la vapeur, à l'électricité, joue ici un rôle important. On veut *arriver* et le plus vite possible. Personne n'est content de son sort.

« Il faut, dit Grasset, interdire aux prédisposés de s'user par tous les bouts dans cette agitation fiévreuse qui entraîne chacun dans ce tourbillon vertigineux de tous les jours. Notez que la vie peut être à outrance non seulement pour le mal (jeu, plaisir), mais aussi pour le bien : dans l'industrie, dans le commerce, dans la science même, quand il faut arriver avant les autres et plus haut qu'eux, faire une grosse fortune, faire parler de soi dans les journaux et se chamarrer de beaucoup de décorations avant quarante ans. S'il n'est pas arrivé avant

---

(1) Déjerine, *Thèse d'agrégation*, Paris, 1886.

cet âge, l'ambitieux devient persécuté : c'est la demi-folie, si ce n'est pas pire (1). »

« Les influences morales, écrit Legrand du Saulle, jouent certainement un rôle prépondérant dans la genèse de l'hystérie. Les émotions, les chagrins, les déceptions, toutes les causes susceptibles d'exciter fortement et surtout d'une façon continue le système nerveux, pourraient à elles seules déterminer, à un moment donné, cette rupture de l'équilibre de l'organisme qui constitue la maladie que nous étudions. A plus forte raison, ces causes agiront-elles sur un organisme prédisposé déjà à l'éclosion de la maladie par son âge ou les particularités de ses antécédents héréditaires (2). »

Au nombre des émotions morales, il faut citer l'hypnotisme et surtout le spiritisme (3). Charcot et Gilles de la Tourette ont montré l'influence des pratiques de spiritisme sur le développement de l'hystérie.

Les parents devront particulièrement veiller

---

(1) *Demifous et demiresponsables*, ch. v, Paris, Alcan, 1907.

(2) *Les hystériques, état physique et mental*, Paris, 1883. — Le Prof. Babinski, de Paris, attribue à la *suggestion* le rôle prépondérant dans la genèse de l'hystérie.

(3) Cf. P. Coconnier, O. P., *L'Hypnotisme franc*, Paris, Lecoffre.

P. Franco, S. J., *L'hypnotisme*, 1 vol. ; *Le Spiritisme*, 1 vol. Bruxelles.

Dr Lapponi, *Spiritisme et Hypnotisme*. Paris, Perrin.

à ce que les nourrices, bonnes ou gouvernantes évitent de raconter aux enfants les histoires terrifiantes de loups-garous, revenants ou autres inepties du même genre, dont la conséquence serait funeste sur des cerveaux impressionnables et peut-être déjà prédisposés.

Les plaies, blessures, qui provoquent l'hystérie, agissent aussi par trouble émotionnel. D'après Brodie, le traumatisme peut non seulement réveiller un état latent, mais déterminer aussi la forme et la localisation des manifestations névrosiques. Il dit que ces symptômes dépendent plus de la constitution que de la lésion. Un traumatisme, même léger, agira donc comme s'il était grave, à condition que l'émotion morale soit intense.

Le rôle de l'imitation et de la contagion est incontestable. Le mécanisme est nettement celui de la suggestion. Bailly raconte qu'un jour de première communion, à l'église Saint-Roch, une jeune fille fut prise tout à coup de convulsions hystériques pendant la messe; dans l'espace d'une demi-heure, cinquante ou soixante femmes eurent des convulsions semblables (1). Récemment, le Dr Dubois a pu observer, à Bâle et à Berne, des épidémies de chorée hystérique dans des pensionnats de jeunes filles. A Berne,

(1) Cité par J. Grasset.

trente élèves ont été prises de douleurs articulaires et mouvements rythmés des bras. Il fallut séparer les malades pour faire cesser ces crises nées par imitation.

« Ces faits, dit-il, m'inspirent une réflexion. On dit souvent, et avec raison, que pour créer l'hystérie, il faut une prédisposition névropathique et des agents provocateurs. Or, il n'est guère probable que ces trente petites filles, nées de parents divers, aient eu toutes une prédisposition spéciale, fussent toutes des hystériques en herbe. Je suis persuadé, au contraire, que la plupart d'entre elles n'auront pas d'accidents ultérieurs. Il a dû en être de même des femmes qui prirent part, au Moyen Age, aux épidémies saltatoires.

« Ces fillettes se sont trouvées dans des conditions de voisinage, d'intimité, qui ont créé un état psychologique favorable à la contagion, et elles y ont succombé en raison de la débilité de leur jugement, très naturelle à cet âge. La suggestibilité n'a pas de limites chez l'enfant normal, par le fait même du développement insuffisant de la raison.

« Les adultes qui conservent cette suggestibilité incroyable et deviennent hystériques dénotent par là leur débilité mentale. La femme hystérique a la mentalité infantile, elle souffre d'infantilisme psychique. L'homme hystérique, qui, dans la maladie, ne montre pas ordinaire-

ment la même virtuosité dans les créations de son imagination, a tout au moins une mentalité nettement féminine » (1).

On peut voir par ce qui précède le danger qu'il y a pour une autre malade d'habiter la même chambre qu'une hystérique, comme cela arrive malheureusement dans certains Établissements qui prétendent connaître et traiter ces maladies. La prudence la plus élémentaire exige d'autres conditions de traitement, si l'on ne veut pas voir se réaliser cette observation si juste de Wendel Holwes : « Là où se trouve une jeune hystérique, se trouveront probablement, tôt ou tard, deux femmes malades » (2). S'il en est ainsi d'une personne bien portante, qu'adviendra-t-il d'une personne déjà malade ?

L'hystérie peut se développer lentement avec une période prodromique pendant laquelle on constate des palpitations, des suffocations, des pleurs, etc. La plupart du temps, elle débute brusquement par une crise convulsive. Nous ne nous arrêterons pas longtemps à la description des symptômes physiques qui ne rentrent qu'indirectement dans notre cadre (3). Nous nous

(1) *Op. cit.*, Leçon XIV.

(2) *Op. cit.*

(3) Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages précédemment cités, surtout au travail si remarquable des Prof. J. Grasset et G. Rauzier : *Traité pratique des maladies du système nerveux*, 2 vol. Cf. t. II, art. 4, chap. 1. Paris, Masson, 1894.

contenterons de donner les conseils que nous jugerons utiles en la circonstance.

La crise convulsive n'est pas indispensable pour affirmer l'existence de l'hystérie. Les femmes du monde présentent surtout la forme non convulsive. Les occasions de l'attaque sont physiques ou psychiques : émotion, colère, contrariété ; d'où la théorie qu'il faut éviter toute contrariété aux hystériques. Cette théorie est *néfaste* par ses conséquences. L'entourage en arrive à subir les moindres caprices de la malade qui ne guérit pas pour cela, au contraire. Il faut avant tout, lorsqu'on a affaire à une hystérique, s'attaquer résolument aux *causes du mal*, soit physiques, soit surtout psychiques.

Pendant l'attaque, la connaissance est le plus souvent conservée ; il ne faut donc rien dire de ce que la malade doit ignorer. D'autre part, les gémissements, les lamentations de l'entourage ne peuvent que prolonger la crise, sans compter qu'elles sont souvent la cause de suggestions toujours nuisibles. Quelques paroles de bonté, d'une douceur persuasive surtout, contribueront à calmer la malade.

Les convulsions peuvent être partielles. Elles portent alors le nom de spasmes et intéressent les divers appareils. On constate des crises de rire, des bâillements, des vomissements, etc.

Des spasmes se rapprochent les contractures

qui apparaissent le plus souvent après les paralysies. Les plus importantes sont les périarticulaires, car elles en imposent le plus souvent pour une affection grave des articulations, alors qu'elles se réduisent en réalité à de simples contractions musculaires douloureuses.

Spasmes et contractures constituent des troubles de l'énergie par excès. Quand l'énergie est au contraire en déficit, la paralysie s'ensuit. Les paralysies se rencontrent chez plus du quart des hystériques. Elles surviennent souvent après une émotion morale brusque ou une fatigue exagérée. Variables dans leur degré et dans leur forme, elles affectent la plupart du temps le type hémiplégique, atteignant alors tout un côté du corps et le type paraplégique circonscrit aux membres inférieurs (1).

Ces phénomènes, comme ceux qui vont suivre, sont parfaitement curables et ne doivent plus désespérer les malades.

Du côté de la sensibilité, on observe également des troubles par excès et par défaut. Dans le premier cas, il s'agit d'hyperesthésie. Cette exagération de la sensibilité peut aller jusqu'à la douleur. Quand l'hyperesthésie est généra-

(1) D'après P. Janet, la paralysie, soit complète, soit partielle des membres du côté droit s'accompagne souvent de mutisme chez les hystériques. Cf. *Les Névroses*, Paris, Flammarion, 1909.

lisée, la malade endure un véritable supplice : le simple contact d'un objet quelconque lui cause des souffrances intolérables ; « elle ne peut rien saisir avec les mains, ni marcher ou mettre les pieds par terre ; elle ne peut pas même rester au lit et est tourmentée par une insomnie perpétuelle. Quelquefois il y a, en même temps, une hyperesthésie sensorielle qui crée un état d'impressionnabilité horrible (1) ».

Cette hyperesthésie atteint le plus souvent tout un côté du corps, tandis que l'autre côté, — le plus souvent gauche, — est insensible. Elle peut aussi être localisée à certains organes. Elle est alors le point de départ d'interprétations fausses et donne lieu à de nouvelles manifestations. Nous avons connu une malade qui souffrait de gastralgie de nature hystérique. Elle s'était mise à un régime très sévère, et peu à peu en était arrivée à réduire son alimentation à une ration tout à fait insuffisante. Elle fut guérie le jour où on lui démontra qu'elle digérait sans difficulté aucune un repas copieux et que la douleur ressentie n'avait aucun rapport avec la fonction digestive.

Les phénomènes qui se rattachent à l'anesthésie ont fait partie des symptômes de la sorcellerie. « Quand un individu était suspect, dit

(1) J. Grasset et G. Rauzier, *op. cit.*, p. 761.

Grasset, on lui bandait les yeux et on lui sondait la peau avec des aiguilles. L'absence de douleur et d'hémorragie le condamnait. Quelquefois alors on le brûlait (1). »

Tous les modes de sensibilité peuvent être atteints, y compris la sensorielle. Certains malades sont frappés de cécité. C'est là un trouble purement psychique qui, comme tous les autres, disparaît sous l'influence d'un traitement approprié. D'autres voient les objets avec une couleur qu'ils n'ont pas en réalité, ou tachés, — de sang, par exemple. Ceux-ci seront poursuivis par une odeur répugnante qui provoquera des crises nerveuses. Ceux-là auront des perversions du goût : ils trouveront exquise telle odeur qu'une personne bien portante ne pourra supporter.

On peut même constater de véritables *hallucinations*. Les malades « croient voir des animaux, surtout des rats, des chats, d'autres fois des bêtes fantastiques, courir sur le parquet ou sur le mur voisin. Plus rarement, c'est l'apparition de têtes grimaçantes qui a été la cause de l'effroi (2) ».

Enfin, certains troubles décrits longuement

---

(1) *Traité pratique des maladies du système nerveux*, *op. cit.*, t. II, p. 767.

(2) J. Grasset. *Traité pratique des maladies du système nerveux*, *op. cit.*, t. II, p. 772.

par les auteurs : gangrène, vomissement de sang, etc., sont presque tous imputables à la simulation. Le Prof. Dieulafoy, dans une de ses leçons cliniques à l'Hôtel-Dieu, en a cité des exemples remarquables (1).

Nous arrivons maintenant aux caractères psychiques de l'hystérie.

Les jeunes hystériques « ont une remarquable tendance aux idées tristes et moroses, et manifestent, au sujet de leur santé, des préoccupations peu habituelles au jeune âge. Le plus souvent, cette tendance aux idées noires dans l'enfance est le symptôme précurseur de l'hystérie qui va naître dans un âge plus avancé (2).

« L'hystérique, dit Legrand du Saulle, est avant tout et par-dessus tout une excentrique. Or, la femme excentrique vit à l'étroit dans le monde des réalités correctes. Extrême en tout, exagérant tout sans motif, elle recherche volontiers les paradoxes, les doctrines malsaines et les théories risquées. Elle perçoit rapidement, a une certaine imagination, s'exprime avec facilité et ne manque pas, au besoin, de dispositions littéraires, poétiques ou artistiques. Presque toujours elle se plaint d'être méconnue dans son milieu social, de passer pour une originale et de n'être pas suffisamment appréciée.

(1) Cf. *Journal des Praticiens*, 1908, n° 24.

(2) Huchard.

Mais ses dehors, plus ou moins brillants, sont sans valeur aucune ; son activité est mal coordonnée ; son attention peut difficilement être fixée sur un objet sérieux ; son travail n'est ni régulier ni soutenu ; ses connaissances sont purement superficielles, et ses entreprises, modifiées aussitôt que commencées, ne peuvent jamais aboutir (1). »

D'après le Dr Dubois, l'hystérique n'est pas, en général, vraiment intelligente. « Oh ! dit-il, je sais qu'on a protesté contre cette assertion, et l'on a cité des cas d'hystérie chez des personnes d'une intelligence remarquable. Je veux bien, mais ce sont là des intelligences partielles ; elles n'ont pas le robuste bon sens qu'on trouve intact chez des personnes sans culture, dont nous prenons si souvent, et à tort, l'ignorance pour de la bêtise. J'ai constaté moi-même quelques rares exceptions à la règle : j'ai surpris l'hystérie sous ses formes graves, convulsives ou délirantes, chez des personnes intelligentes et d'une haute culture morale ; mais elles avaient une tare mentale cependant : l'imagination vagabonde, la tendance à se laisser dominer par la folle du logis. Un peu de pondération aurait pu faire d'elles des poètes. C'est après la suppression des ac-

(1) *Op. cit.*

cidents que j'ai pu reconnaître leur aptitude à la culture et c'est encore à leur raison qu'elles ont dû leur guérison.

« *Un vrai savant, un intellectuel, pourra être neurasthénique, il ne sera jamais un hystérique complet*, et c'est précisément en faisant appel à son jugement, à ses facultés logiques qu'on réussit à le tirer de sa neurasthénie.

« La tare mentale est décidément plus marquée chez l'hystérique ; la débilité intellectuelle et morale est plus profonde que chez le neurasthénique (1). »

En somme, les hystériques sont des *sensitives*, généralement romanesques et intrigantes, et particulièrement menteuses. C'est ce qui a fait dire au Dr Briquet que « l'hystérie est la folie de la sensibilité », et à d'autres docteurs que ces malades sont « remarquables par leur esprit de duplicité, de mensonge, de simulation ». « Un trait commun les caractérise, dit le Dr Tardieu, c'est la simulation instinctive, le besoin invétéré, incessant de mentir sans intérêt, sans objet, uniquement pour mentir. » Ajoutons qu'elles mentent surtout par besoin de paraître, de se mettre en relief, par vanité (2).

---

(1) *Op. cit.*, Leçon XIV.

(2) Et aussi par *autosuggestion*, phénomène mental extrêmement fréquent chez les hystériques.

On constate aussi chez ces malades une diminution notable de la sensibilité affective. Elles sont souvent indifférentes à tout ce qui ne se rapporte pas exclusivement à leur égoïsme.

Les hystériques restent sur « la frontière de la raison et de la folie », et avec une rapidité que rien d'apparent, du moins, ne saurait expliquer, *elles passent d'un extrême à l'autre :* de l'amour à la haine, de la douceur à la violence, de la distinction à la grossièreté, de la prière au blasphème, de la chasteté à l'immoralité, de la mélancolie la plus noire à la joie la plus délirante, et *vice versa ;* telle personne qu'elles adorent aujourd'hui, demain elles la poursuivront d'une haine implacable, et deviennent terribles. Elles sont capables de tous les crimes pour assouvir leur haine, quelquefois, lorsque rien ne le fait prévoir : les calomnies, les lettres anonymes, les faux témoignages, les profondes blesssures qu'elles se font elles-mêmes aux parties du corps rendues insensibles par la maladie et dont elles accusent les personnes qu'elles ont prises en aversion : rien ne les arrête.

C'est sur les attentats aux mœurs que portent surtout leurs accusations. Ce sont les prêtres et les médecins qui y sont particulièrement exposés à cause de leurs fonctions. Aussi, ne sauraient-ils user de trop de prudence.

L'hystérique peut être un ange de paix et de

consolation à l'extérieur, à l'intérieur un vrai démon de discorde et de malfaisance.

Selon les fluctuations de la maladie, c'est-à-dire suivant les alternatives d'excitation ou de calme, elle deviendra aussi aimable et douce qu'elle aura été désagréable et emportée; d'une délicatesse, d'une prévenance charmante, elle rira avec ceux qui rient, pleurera avec ceux qui pleurent; elle « se fera tout à tous » (1); aucun sacrifice ne l'arrêtera dans ses actes de bienfaisance et de dévouement; elle s'imposera toute espèce de privation et exposera même sa vie pour faire du bien, soulager les malheureux. Mais comme elle n'est pas « bienfaisante à froid », il en est de ce dévouement comme de cette tendance impulsive à parler, à taquiner, à injurier, à briser quelque chose, à tromper, voler, incendier ou assassiner: c'est pour elle un besoin plus ou moins fort, une espèce de nécessité. Elle agit donc sous une impulsion maladive, et le bien comme le mal qu'elle fait est en rapport avec la force et la durée de cette impulsion. Bien plus, en tous ces actes, elle paraît tenir à poser, à se mettre en scène, à attirer l'attention, à se rendre intéressante, en un mot à faire parler d'elle, car, très souvent, elle abandonnera même complètement ses devoirs d'état pour s'adonner à des œuvres de

(1) I Cor., IX, 22.

charité ou à des pratiques de dévotion exagérées ou ridicules.

« La femme hystérique, dit Legrand du Saulle, est comme un instrument à deux fins, qui peut servir et s'exalter pour le bien comme pour le mal. Mais il faut à tout prix qu'elle sorte des sentiers battus et de la ligne droite et monotone que chacun s'évertue à suivre pendant la vie. »

Comme certaines hystériques se croient d'une nature supérieure, et parfois tellement supérieure aux autres que personne, à leur sens, n'est à même d'apprécier leurs qualités et qu'elles sont souvent d'une susceptibilité extraordinaire, elles se plaignent de tout, veulent toujours avoir raison et *dominer sans contrainte*. C'est bien ces personnes qui pourraient s'appliquer ces mots de Juvénal : « Je le veux, je l'ordonne ; ma volonté, voilà ma raison (1) ».

Elles excellent à nouer toute espèce d'intrigues et de cabales, à ourdir des complots, de vraies trahisons, à *tromper leur entourage et jusqu'à leurs confidents*.

Personne ne trouve grâce devant elles. *Elles semblent même réserver leurs plus beaux tours à leurs meilleurs amis qui sont ordinairement*

(1) « Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas. » *Sat.* VI, v. 223.

dupés en proportion de l'intérêt qu'ils leur portent ou des services qu'ils leur rendent.

De retour en Belgique, sa patrie, Mme de X... qui avait suivi ici le traitement sous la direction particulière de Mgr Kneipp, pria un jour son médecin de vouloir bien visiter la salle de bains qu'elle venait de faire aménager. A peine entré, le docteur reçut en plein visage une douche à laquelle il ne s'attendait guère. Impossible de sortir ; la porte avait été soigneusement fermée et la clef enlevée sans qu'il s'en aperçût. Il se précipita sur cette doucheuse improvisée pour détourner le jet. Mais il était trop tard. Le tour était joué. Il ne restait plus au bon docteur qu'à rentrer chez lui pour changer de vêtements. C'est ce qu'il fit en prenant congé de sa cliente qui riait de bon cœur d'avoir si bien réussi.

Ces personnes sont donc un véritable fléau pour leur famille, leur entourage ou les Établissements où elles se trouvent, car partout elles sèment la discorde et rendent aux autres la vie insupportable. Elles sont d'autant plus dangereuses que pendant les périodes de calme elles ne paraissent pas malades, et sont souvent, selon l'éducation qu'elles ont reçue, d'une prévenance, d'une délicatesse, d'une douceur, d'une bonté et surtout d'une *candeur* qui peuvent quelquefois induire en erreur les plus habiles et les plus expérimentés. Certains médecins ont

été si souvent trompés par ces malades qu'ils ne veulent plus s'occuper d'elles. « Elles ne tuent pas, il est vrai, dit le Dr Trélat, mais elles font mourir en détail ceux au milieu desquels elles vivent. »

Nous avons connu une de ces personnes qui accompagnait à travers l'Europe une jeune Polonaise malade depuis longtemps. Tout allait à merveille. On ne pouvait assez louer les soins empressés et délicats de cette dame de compagnie. Cet enthousiasme devait être de courte durée. On ne tarda pas, en effet, à s'apercevoir que ce dévouement extraordinaire n'était pas aussi désintéressé qu'on l'avait cru tout d'abord. Toutefois, dominée par la crainte que lui inspirait cette trop habile et susceptible dame de compagnie, la malade osait à peine, et à de rares intervalles, hasarder quelques réflexions sur une situation qui devenait chaque jour plus pénible. Deux ans plus tard environ, quand nous revîmes ces personnes, les rôles avaient bien changé. Si la malade n'était pas encore devenue l'humble servante de sa dame de compagnie, elle semblait ne vivre que pour elle et n'avoir qu'une préoccupation : faire plaisir à cette chère et bonne dame, en allant au-devant de tous ses désirs, c'est-à-dire de toutes ses fantaisies maladives. Inutile de dire si elles étaient nombreuses et variées. Toujours sous prétexte que l'état de la malade nécessitait des ménage-

ments et des soins spéciaux — alors qu'il s'agissait surtout d'elle-même, — cette excellente dame de compagnie, par ses exigences toujours croissantes, était devenue le cauchemar du personnel et des autres malades de l'Établissement. Aux avis charitables qu'elle recevait elle répondait par de nouvelles plaintes. Elle ne changea de conduite qu'à partir du jour où on lui signifia de s'assagir ou de quitter l'Établissement.

Ces malades font des dupes ; mais souvent elles sont leurs propres dupes. Elles *se suggestionnent* elles-mêmes, et finissent par prendre leurs illusions pour des réalités. Pour cela, il suffit d'un sourire, d'un salut, d'une politesse, d'une simple prévenance pour leur faire supposer ou croire qu'elles ont été l'objet d'une admiration toute particulière. Il en est de même des impressions contraires, car ces malades sont aussi soupçonneuses que susceptibles.

Très souvent ce sont de grands bébés qui rient et pleurent en même temps, et chez lesquels « l'inconstance est, en somme, ce qu'il y a de plus constant », car « leur cerveau est l'esclave de l'impression du moment ». Ce serait, d'après certains médecins, cette inconstance dans les sentiments et le manque de préméditation qui expliquent le nombre relativement restreint de suicides chez ces malades.

« Les mélancoliques qui veulent mourir, dit

le Dr Pitres, choisissent longtemps à l'avance le moment et les moyens favorables à l'exécution de leur projet. L'hystérique ne réfléchit pas. Pour une contrariété futile, pour un chagrin qu'une personne mieux équilibrée supporterait courageusement, elle prend la résolution de se tuer, et aussitôt elle avale le poison qu'elle trouve sous la main ou se jette à l'eau. Le lendemain, elle est enchantée d'avoir échappé à la mort, elle rit de sa sottise, quitte à recommencer à la première occasion avec la même sincérité et la même imprévoyance dans le choix des moyens (1) ».

Si certaines de ces malades ne sont *nullement responsables* de leurs actes, bons ou mauvais, d'autres au contraire le sont *plus ou moins*, selon la *nature* et le *degré* de la maladie, c'est-à-dire de l'*impulsion* surtout qui les porte au mal avec plus ou moins de *force* et de *durée*. Leur responsabilité est donc ou *nulle* ou *fortement atténuée*, ce que ne comprennent pas ceux qui font à ces malades, bien inconscientes parfois, une réputation imméritée.

Souvent aussi ces bébés terribles et capricieux sont opiniâtres, entêtés, et poursuivent une *idée fixe* avec une ténacité extraordinaire. Elles ne se rendent d'ailleurs pas compte de ces « phénomènes développés auto-

(1) Cf. *Leçons cliniques sur l'hystérie*, 1891.

matiquement, en dehors de la volonté de la perception personnelle (1) », non plus que de l' « obsession qui en résulte ». Elles en sont les victimes inconscientes. L'*idée fixe* créera chez l'une une paralysie, chez l'autre une contracture ; celle-ci refusera de marcher, celle-là de manger, etc., sous un prétexte, la plupart du temps, le plus futile.

Il faut évidemment, dans ces cas, chercher à dépister l'idée fixe, ce qui est surtout le rôle du médecin. L'entourage doit, de son côté, par des insinuations prévenantes, des procédés qui varient selon les sujets et les circonstances, leur *suggérer* d'agir autrement en leur montrant les inconvénients de leur conduite en même temps qu'on leur laisse croire que cette initiative vient d'elles. Assurément, ce moyen n'est pas infaillible, mais il nous paraît le plus pratique. Si l'on se contente d'insister purement et simplement, on n'obtiendra rien : « L'excès d'insistance appelle l'excès de résistance ». Ce serait aussi s'exposer à provoquer des scènes ou des crises aussi regrettables qu'inutiles. Il vaut mieux, en cas d'insuccès, isoler la malade de son milieu et la confier à un médecin *compétent*, qui, la plupart du temps, aura vite raison de ces manifestations psychiques.

---

(1) J. Grasset. *Traité pratique*, etc., *Op. cit.*, t. II, p. 800.

Un jour que l'un de ces malades se lamentait au sujet d'une lettre qu'elle attendait en vain depuis trop longtemps, disait-elle, nous recevons la visite d'un baigneur. Nous engageons à plusieurs reprises cette hystérique à se retirer et à revenir le lendemain, nous gardant bien pourtant d'insister, car c'eût été inutile. Comme ce visiteur connaissait plusieurs langues, nous lui parlons en l'une de ces langues incomprise de la malade, qui s'obstine à rester debout en gémissant, immobile comme une statue, pendant tout l'entretien qui avait motivé cette visite. En accompagnant cet étranger, nous disons à une Religieuse de l'Établissement d'emmener cette malheureuse, qui ne voulait absolument pas sortir. Dans l'après-midi elle vint nous faire ses excuses.

Certains symptômes hystériques exagérés deviennent des délires vrais : le mensonge en serait une des formes les plus simples. En voici un exemple typique.

Nous demandions un jour à l'une de ces malades comment elle avait osé nous dire de pareils mensonges, elle nous répondit tranquillement : « Est-ce que tout le monde ne pèche pas? » Et nous d'ajouter, en l'entendant peu après mentir encore : « Enfin, l'un de nous deux ment, ou c'est vous ou c'est moi. » « En tout cas, ce n'est pas moi », dit-elle. Comme elle était pauvre, nous avions recueilli une cer-

taine somme que nous lui remettions au fur et à mesure qu'elle en avait besoin. Et quand, la somme épuisée, il fallut bien le lui dire, elle répéta à qui voulait l'entendre que nous avions reçu bien davantage. Pour la convaincre du contraire, nous lui fîmes voir les comptes avec la date des sommes perçues. « Vous pouvez inscrire là tout ce que vous voulez », nous répondit-elle en haussant les épaules. Toutes les allégations et preuves du contraire n'aboutirent à rien ; elle espérait probablement arriver ainsi à se faire donner la somme qu'elle désirait. Et une fois, comme nous lui demandions de signer une quittance de la somme qu'elle reconnaissait avoir reçue, elle partit aussitôt en simulant une crise de nerfs, avec un art parfait. Elle continuait à venir nous voir, et, un jour, en sa présence, nous fîmes lire à l'un des médecins de l'Établissement les lettres que nous avions reçues au sujet de ses mensonges. Cela ne l'émut pas et elle se contenta de répéter au docteur ce qu'elle nous avait déjà dit. Aussi, celui-ci qui la connaissait déjà n'essaya même pas de la convaincre de ses mensonges. Il se contenta de dire qu'il fallait absolument lui interdire l'accès de l'Établissement. Elle continua de plus belle jusqu'au jour où l'autorité locale, fatiguée de ses intrigues, de ses mensonges et de ses calomnies, l'obligea à partir.

Indépendamment de ces formes simples, on

peut aussi constater de vrais *délires* à marche chronique, délires de haine, de jalousie, de persécution qui constituent les formes graves. Ces cas sont d'ailleurs plus fréquents qu'on ne le pense. Aussi combien d'innocents sont victimes de ces horribles intrigues, surtout s'ils vivent dans un milieu qui ignore complètement ce genre de maladies.

Pour le vulgaire, le mot *hystérie* est devenu synonyme de folie ou de dévergondage, ou même des deux à la fois. Aussi, avec un tel préjugé, n'est-il guère possible de dire à une femme qu'elle est hystérique. Il faut se contenter de l'appeler une *nerveuse*, si l'on ne veut pas s'exposer à paraître lui faire injure. Pour quelques-unes, ainsi que nous l'avons constaté, c'est même beaucoup trop. On doit simplement dire qu'elles souffrent d'une faiblesse des nerfs ou de l'anémie.

Par suite de l'attitude de ces malades pendant leurs crises, ou de leur caractère particulièrement romanesque, ou enfin et surtout des erreurs commises au début de l'observation de ces maladies, une légende aussi fausse qu'imméritée s'est créée et continue à faire de ces malades des femmes éhontées et lascives. Cette imputation est complètement erronée. « Qu'on le sache bien, dit le Dr Legrand du Saulle, la femme hystérique a été calomniée : elle n'est point asservie à la sensualité... Les femmes les

plus chastes et les plus honnêtes peuvent être hystériques. L'hystérie est une maladie nerveuse qui n'a rien à voir avec certains appétits sensuels. » Chez ces malades « le dérèglement est *psychique*, mental, et non pas physique », dit le Dr Gilles de la Tourette (1).

Mais si, à vrai dire, certaines malades sont tout à fait inoffensives, d'autres, au contraire, peuvent être dangereuses, même très dangereuses pour elles-mêmes et pour les autres, puisqu'elles sont capables de tous les méfaits.

L'une d'elles, en arrivant à l'Établissement, nous pria d'aller la voir, car elle devait garder le lit pendant plusieurs semaines. Chaque fois qu'elle se donnait comme une *énigme* nous lui disions que nous connaissions bien ce genre de maladie, que ces explications étaient inutiles et qu'elles ne nous apprendraient rien de nouveau. Enfin, le jour de son départ, comme nous lui répétions que nous connaissions parfaitement son état mental, elle se contenta de nous répondre que nous ne la connaissions pas encore. Elle devait avoir raison contre nous, car quelques jours après son départ nous apprenions qu'elle avait lancé les insinuations les plus perfides contre un prêtre. Ces insinuations étaient si infâmes que nous n'aurions pas cru qu'elles eussent pu germer dans son cerveau si

(1) Cf. *Traité de l'hystérie*, 1891.

le fait ne nous avait été attesté par des témoins dignes de foi. Il faut croire sans doute que ce prêtre ne s'était pas prêté à toutes ses exigences et ne lui avait pas témoigné toute la déférence à laquelle elle prétendait avoir droit. Ce jour-là nous fûmes bien obligé de convenir que malgré tout ce que nous avaient appris les ouvrages et les conservations des médecins ainsi que notre propre expérience, nous avions quelque chose à apprendre en fait de diagnostic, et qu'au lieu de nous en étonner nous ferions mieux de dire comme un docteur qui, quelques mois auparavant, avait été outrageusement trompé par une de ses clientes et s'en consola en disant : « Ce n'est pas la première fois que je suis trompé et ce ne sera pas la dernière. » En somme, on pourrait dire de ces personnes qu'il faut toujours s'attendre avec elles aux plus grandes surprises. Cette malade n'était nullement détraquée et avait reçu une instruction bien au-dessus de la moyenne. Elle savait le latin et plusieurs langues vivantes.

Tout en essayant de mettre les choses au point et de réhabiliter autant que nous le pouvons ici ces malades, surtout ces pauvres souffre-douleur souvent calomniées, nous avons surtout voulu instruire à ce sujet nos lecteurs dans le cas où ils auraient affaire à elles, afin de leur éviter ainsi bien des ennuis, et de faire à leurs propres dépens des expériences, souvent

fort tristes, que d'autres ont payées fort cher. Ici surtout, un homme averti en vaut deux. Et ce sont ces considérations pratiques qui nous ont décidé à appuyer ainsi sur cette question qui ne rentre pas directement dans notre sujet : nous ne pouvions que l'effleurer, tellement elle est complexe.

Malgré toutes les déceptions et les ennuis que peuvent causer les hystériques, on n'est pas autorisé à les condamner en bloc et à les rudoyer. Il ne manque pas d'autres malades qui ne sont pas plus intéressants. Ce n'est pas une raison pour les traiter sans pitié ou les abandonner. Ce sont de vraies malades, toutes dignes de pitié, même d'autant plus qu'elles en ont plus besoin que d'autres et qu'elles en rencontrent moins, et que beaucoup d'entre elles sont capables de bien. Il faut bien le dire, elles sont chargées d'une Croix, souvent bien lourde, et partout où nous trouvons la Croix, nous devons la révérer.

D'ailleurs, si l'on se tient sur ses gardes, si l'on surveille ces malades d'une façon spéciale et si l'on n'accepte leurs témoignages que sous bénéfice d'inventaire, et si, en un mot, l'on use de toute la prudence dont on est capable, il ne faut pas pour autant que la charité soit gênée ou limitée. N'oublions pas non plus que la charité bien comprise n'exclut pas la prudence, elle en fait même une obligation. Notre-Seigneur ne

dit-il pas : « Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes » (1). C'est bien à ces malades que l'on doit appliquer le *suaviter* et *fortiter* de l'Écriture (2).

Si, en somme, vis-à-vis d'elles, une *douceur*, une bonté, une charité inépuisables sont absolument nécessaires, d'autre part une *fermeté* inflexible, — mais toujours douce et bienveillante, — ne l'est pas moins. Il faut beaucoup de tact pour produire l'effet voulu.

En général, on ne saurait user d'une trop grande prudence pour les admettre en religion. Lorsqu'elles ont atteint un certain âge et ont des crises de grande hystérie, il ne faut pas y penser. Il faut aussi être très circonspect en face d'un état mental hystérique, même sans manifestations physiques (3).

Si la question d'entrée en religion est souvent fort complexe et difficile à résoudre, celle du mariage l'est encore bien davantage, car là il n'y a pas de *noviciat*.

D'après les recherches qui ont été faites sur l'influence du mariage chez ces malades, les médecins *compétents* concluent que sur les cas observés — et ils sont nombreux, — la plupart

(1) Matth., x, 16.

(2) Sap., viii, 1.

(3) Voir à ce sujet l'ouvrage très pratique, quoique déjà un peu démodé, de l'abbé Touroude : *L'hystérie*, La Chapelle-Montligeon. On y trouvera d'excellents conseils.

des hystériques se sont mal trouvées du mariage. Aussi ne le permettent-ils qu'après guérison. Ces études prouvent la fausseté de l'ancien aphorisme : « Nubet puella et morbus effugiet » (Mariez la jeune fille et la maladie disparaîtra).

« Pour cette dernière maladie (l'hystérie), dit J. Grasset, les médecins doivent d'abord s'élever contre cette maxime qui court les salons (et quelques cabinets de médecins) qu'il faut prescrire le mariage aux hystériques pour les guérir. L'effet n'est pas assez certain pour faire passer sur l'immoralité du procédé. Il faut seulement discuter si l'hystérie est ou non une contre-indication au mariage.

« Si l'hystérie est récente, peu grave, pas héréditaire, surtout si l'hystérique désire ardemment le mariage sur lequel on est consulté, les médecins peuvent l'autoriser en prévenant que la vie... de la jeune femme et l'éducation des enfants devront être l'objet de soins spéciaux et d'une surveillance médicale très assidue.

« Si au contraire l'hystérie est grave, ancienne, bien antérieure aux projets actuels du mariage, avec de lourdes racines héréditaires, les médecins devront, sinon interdire le mariage, du moins l'ajourner *sine die*, jusqu'à la guérison de l'hystérique.

« Dans les cas intermédiaires et douteux, il faut tenir compte du tempérament et de la

santé du conjoint : s'il est nerveux aussi, on sera beaucoup plus sévère que s'il est d'une nature opposée (1). »

Ces conseils si judicieux, qui s'adressent aux médecins, intéressent également les gens du monde, car ils visent une question de conscience et de morale de la plus haute importance.

Terminons ce chapitre en livrant à la méditation du lecteur l'opinion autorisée du Dr Fiessinger.

« Un des moyens de guérison les plus efficaces, dit-il, est le retour aux croyances religieuses. Celles-ci assurent à qui les possède la sérénité de l'âme et une force intérieure qui permet de résister aux chocs émotionnels. Ce ne sont point là des avantages méprisables. Ils résultent de ce fait que la foi dans le divin imprime dans le cerveau un certain nombre de notions inébranlables, y enfonce les matériaux d'assises primordiales fixes. Le fond de la mentalité est cimenté sur le roc ; les orages de la vie ne l'ébranleront pas (2). »

---

(1) *Thérapeutique des maladies du système nerveux*, *op. cit.*, ch. II.

(2) *Erreurs sociales* et *maladies modernes*, *op. cit.*, 4e partie, ch. II. — Cf. Briquet, *Traité clinique de l'Hystérie*, Paris, 1839. — Brodie, *Leçons sur les affections nerveuses locales*, in *Progrès médical*, 1879-1880. — Guinon, *Les agents provocateurs de l'Hystérie*, thèse de Paris, 1889.

CHAPITRE IV

DE L'INDULGENCE, DU RESPECT ET DE LA CHARITÉ POUR LES MALADES

Ce tableau lamentable des souffrances et des effets de cette névrose, qui semble dominer à notre époque, est bien de nature à apitoyer ceux qui n'en sont pas atteints et qui échappent à cette sorte de contagion morale, aux effets si variés et si désastreux.

Il faut avoir de l'indulgence, du respect même et de la charité toujours, pour ces pauvres malades, inconscients ou non, dont on s'occupe tant depuis quelques années.

Tout malade, tout homme qui souffre est à plaindre ; mais ceux-là surtout sont dignes de sympathie et de pitié qui manquent de cette vigueur nécessaire à l'âme pour être, comme dit Bossuet, « maîtresse du corps qu'elle anime ».

Chargée d'une pareille Croix, cette âme désemparée cherche, comme tous les malades

d'ailleurs, et encore plus que les autres, un soulagement, des consolations auprès des personnes qu'elle croit capables de lui en donner. Hélas! souvent, beaucoup plus souvent que l'on ne pense, ce malade ne rencontre qu'indifférence, incrédulité, ou même raillerie, sarcasme, dureté, mépris, surtout si cette maladie dure longtemps, ce qui est presque toujours le cas chez ces pauvres nerveux. « Dans le combat de la vie, comme en campagne, dit le Dr Dubois, on enterre avec respect les morts, on soigne avec sollicitude les blessés de la vie, mais on n'aime pas les éclopés qui n'ont pas l'air malade et cependant se plaignent toujours (1). » Le monde, avec sa sagesse et sa philanthropie, pensera avoir suffisamment rempli son devoir envers eux s'il les dit ou les croit victimes de leur imagination. « Il n'y a pas de malades imaginaires, dit le même docteur, ils souffrent tous et sont dignes de compassion. Mais ils sont légion, ces malades chez lesquels l'examen le plus attentif ne fait constater aucun trouble physique, auxquels on pourrait délivrer un certificat favorable pour une société d'assurances sur la vie, et qui, pendant des mois, des années, souvent toute leur vie, souffrent le martyre (2). »

---

(1) *De l'influence de l'esprit sur le corps.* Paris, Masson, 1902.
(2) *Op. cit.*

Voilà le langage que tiendra tout médecin à la hauteur de sa tâche, toute personne intelligente, désintéressée ou charitable. Et pourquoi n'est-ce pas le langage de tout le monde? « Nous sommes, pour la plupart, malheureux, dit le Père Faber, parce que le monde est sans cœur et sans pitié : mais le monde n'est ce qu'il est que par défaut de bonté, dans les unités qui le composent, c'est-à-dire en chacun de nous (1). »

Nous devons avouer, à vrai dire, que certains malades sont quelquefois si maltraités par leur entourage, *même par ceux dont le devoir est de leur venir en aide*, qu'ils finissent par se croire abandonnés de Dieu. Voilà l'une des plus tristes et des plus dangereuses tentations : elle peut conduire à la perte de la foi ou même au suicide. « Qui se porte bien ne sent pas le mal d'autrui, et qui a bien mangé ne sent pas la souffrance de qui est à jeun. Plus un malade devient semblable à un autre malade et un famélique à un autre famélique, plus profondément ils compatissent à leurs maux... Pour se sentir malheureux du malheur des autres, il faut d'abord l'éprouver en soi. Ce n'est qu'en nous connaissant nous-mêmes que nous pourrons retrouver l'âme du prochain

(1) *Conférences spirituelles*, « La Bonté », Paris, V. Retaux.

dans la nôtre et savoir comment lui venir en aide (1). »

S'il s'agissait de lésions organiques ou de plaies qu'il fût possible de voir et de toucher, peut-être l'indifférence ferait-elle place à la pitié. Nous devons le croire pour l'honneur de l'humanité. Et si, actuellement, malgré les progrès incontestables de la science, il arrive qu'on empoisonne des malades (2) ou qu'on les enterre vivants (3), ce n'est pas une raison non plus de décerner un brevet d'infaillibilité à l'ignorance qui juge d'après les apparences et parle de cet état morbide avec la compétence d'un aveugle qui exposerait la théorie des couleurs. Il n'est pas besoin non plus d'un don spécial pour comprendre que ni l'intelligence, ni l'étude, ou la science théorique ne suffisent dans les choses qui sont du domaine exclusif de l'expérience.

Médecins et confesseurs manquent quelquefois de bonté et de condescendance pour ces pauvres malades. Que n'ont-ils eux-mêmes été atteints de ce même mal. Ils sauraient alors,

---

(1) S. Bernard, *De gradibus humilitatis*, cap. III.

(2) Oserait-on nier l'effet des poisons, employés comme remèdes, tels que : morphine, strychnine, sels de mercure, aconitine, digitaline, jusquiame, belladone, etc., etc.

(3) *La mort réelle et la mort apparente*, par le P. Ferreres, S. J. Paris, Beauchesne, 1906.

par expérience, combien sont affreuses ces misères physiques et morales, désespérantes pour ceux qui les éprouvent. Que le monde se trompe sur la nature ou les conséquences de cette maladie, qui a souvent contre elles toutes les apparences d'une santé florissante, cela paraît assez naturel et peut expliquer, jusqu'à un certain point, ou excuser sa conduite, mais là n'est pas la question. Il faut savoir si *oui* ou *non* ces personnes souffrent.

« La faiblesse nerveuse, dit Beard, se rencontre avec l'apparence d'une santé parfaite. En raison de leur irritabilité, de la variabilité et de l'incertitude des symptômes qu'ils présentent, les patients de cette catégorie excitent peu la commisération. Parfois ils ont de l'embonpoint et de l'activité ; ils sont en apparence frais, robustes, vigoureux. Il peut même arriver qu'ils engraissent, alors que leur état nerveux s'aggrave. Ils augmentent de poids lorsque les troubles des voies digestives disparaissent et font place à ceux du cerveau et de la moelle épinière. Cette modification trompe l'entourage, le médecin lui-même ; le patient excite moins de sympathie au moment où il en aurait le plus besoin... Un médecin, venu chez moi pour me parler, traversa ma salle d'attente ; il me fit avec étonnement cette remarque : « Tous vos malades sont de vrais géants. » Et cependant parmi eux se trouvaient des cas très

graves d'épuisement nerveux. On ne saurait trop le répéter : un homme peut avoir la plus robuste constitution, et cependant son système nerveux peut être affaibli comme l'est celui d'une jeune fille hystérique qui ne quitte plus le lit (1) ».

Ces personnes souffrent jusqu'à se désespérer. C'est donc pour tous ceux de leur entourage un devoir élémentaire, un devoir sacré de leur venir en aide. « Les maladies longues, dit saint François de Sales, sont de bonnes écoles de charité pour ceux qui y assistent, et d'amoureuse patience pour ceux qui les ont, car les uns sont au pied de la Croix avec Notre-Dame et saint Jean, dont ils imitent la compassion, et les autres sont sur la Croix avec Notre-Seigneur duquel ils imitent la passion (2). »

Sans doute, si l'on considère les choses au point de vue purement naturel, il faut avouer que souvent certains malades font, inconsciemment, ce qu'il faut pour s'aliéner toute sympathie, car beaucoup d'entre eux ne peuvent être ni guéris ni soulagés, parce que, sans en prévoir les fâcheuses conséquences, ils n'acceptent du médecin (3) ou du directeur de

---

(1) Cité par le Dr L. Bouveret, *La Neurasthénie*, ch. iv, Paris, Baillière, 1891.

(2) Lettre 361.

(3) Quand nous parlons de cette obéissance, il est bien en-

conscience que les conseils qui leur plaisent. Ils veulent vivre à leur guise et ne faire que leur volonté.

Combien de malades, hélas ! ne soupçonnent

---

tendu qu'il ne s'agit que de médecins vraiment dignes d'une si noble profession. Il en est malheureusement qui n'hésitent pas à donner aux malades des conseils qu'on ne leur demande pas. Sans soupçonner même quelle responsabilité ils encourent en s'improvisant directeurs de conscience, ils parlent de théologie, de confession, de communion, sans compter le reste, avec une compétence égale à leur discrétion.

D'autre part, sous prétexte que les malades ont besoin de distractions, ils ne verront, par exemple, aucun inconvénient à ce qu'ils fréquentent les bals, les théâtres, les concerts, et ne rentrent qu'à des heures avancées de la nuit. Malheur à ces malades s'ils se lèvent vers sept heures pour assister à une messe, recevoir la sainte communion, même s'ils se sont couchés de très bonne heure. C'est alors, qu'à les entendre, ils compromettent leur santé. Voilà une singulière aberration d'esprit, à coup sûr, et l'on se demande avec stupéfaction comment des médecins osent ainsi abuser de la naïveté de certains malades ou de la coupable ou sotte complaisance de l'entourage. Ignoreraient-ils, ces habiles praticiens, que le calme, le repos de l'âme et du corps est indispensable à la guérison de la névrose ?

Si le malade doit honorer le médecin (Eccles., XXXVIII, 1), le médecin aussi doit honorer le malade en lui donnant ses soins et ses encouragements. Il doit voir en chaque malade un membre souffrant de Jésus-Christ, une âme rachetée au prix de son sang. Il doit aussi avertir le malade lorsqu'il est en danger de mort (Is., XXXVIII, 1) et il y est d'autant plus tenu, que souvent il est seul capable de le faire. Il doit se

même point que leurs plaintes, leurs prétentions toujours croissantes, à mesure qu'on les comble de bonté, sont de nature à exaspérer ou du moins à décourager ceux qui leur sont le plus dévoués. Ils finissent par croire que tout leur est dû et que tout doit céder à leurs réclamations. La générosité, les sacrifices mêmes de leurs bienfaiteurs, le dévouement admirable des médecins, les soins les plus humbles, les plus pénibles des Religieux et des Religieuses qui passent des nuits à leur chevet ne sauraient les contenter. Certains même en arrivent à vouloir que leur entourage ou leurs bienfaiteurs ne s'occupent que d'eux et limitent à eux seuls leur sphère d'action. Ils oublient que la charité n'exclut pas la justice et qu'il n'est jamais permis de confondre la bonté avec la faiblesse. Raisonner avec eux ne fait souvent que les exaspérer ou augmenter leur mal, s'ils ne comprennent pas que la maladie est une épreuve et que c'est dans cette épreuve et par cette épreuve que Notre-Seigneur veut les sanctifier.

---

rappeler que celui qui ramène un pécheur de la voie où il s'égare, sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés » (Jac., v, 20). Pour cela, il faut un homme qui marche selon Dieu, qui aime à porter la consolation à celui qui pleure et qui court auprès du lit du malade (Eccles., viii, 38-39), c'est-à dire un homme qui ait la foi.

D'autres se livrent à des écarts de langage ou à des actes qu'ils regrettent amèrement dès que la première impression est passée et leur permet de se rendre compte de leur conduite. Aussi, souffrent-ils eux-mêmes de l'offense faite plus que celui qui l'a reçue. Le souvenir de cette offense les poursuit partout, et prêts à toute espèce de sacrifices ou d'humiliations, ils n'ont de tranquillité qu'après l'avoir réparée. C'est bien à ces pauvres malades que l'on pourrait adresser ces paroles de saint Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas (1). » Ces travers paraissent être plus particuliers aux malades atteints d'hystérie. C'est ce qui faisait dire à Wendell Holwes qu' « une jeune hystérique est un vampire qui suce le sang des personnes en bonne santé qui l'entourent (2) ».

Sur tous ces malades, il est certain qu'il n'est pas facile d'exercer une action, car, outre la patience et le temps nécessaires, il faudrait, si cela se pouvait, comprendre leur état, c'est-à-dire l'intensité de la douleur physique et morale surtout, qui ne les quitte pas. On peut du moins voir en toute leur conduite, quelque extraordinaire et énigmatique qu'elle paraisse,

(1) Rom., VIII, 19.

(2) Weir Mitchell, *Traitement méthodique de la neurasthénie*, Paris, Berthier.

les conséquences de cette terrible maladie. Il y faut une grande délicatesse, une grande bonté, une bonté inépuisable (1). Les approcher et leur parler pour les distraire ne suffit pas, il faut leur témoigner des sentiments de vive sympathie et leur tenir le langage du cœur plutôt que celui de la raison. Il faut chercher à les persuader, non à les convaincre. Une douceur aimable, une délicate prévenance, des procédés que seule peut dicter une tendre charité font plus que les paroles les plus éloquentes et les raisonnements les plus solides.

L'Écriture fait tant d'estime de ces actes de charité, sortes de baisers d'une âme à une autre (2), qu'elle n'hésite pas à affirmer que « les bonnes paroles sont un rayon de miel, douces à l'âme et salutaires au corps (3) » et « meilleures que les meilleurs dons (4) ».

« La bonté, dit le Père Faber, a converti plus

---

(1) « La bonté, dit le Père Lacordaire, est cette vertu qui ne consulte pas l'intérêt, qui n'attend pas l'ordre du devoir, qui n'a pas besoin d'être sollicitée par l'attrait du beau, mais qui se penche d'autant plus vers un objet qu'il est plus pauvre, plus misérable, plus abandonné, plus digne de mépris. » — *Op. cit.*, t. IV, p. 312.

(2) PROV., XXIV, 26.

(3) PROV., XVI, 24.

(4) ECCLI., XVIII, 16. — « La parole douce est un arbre de vie » (*Prov.*, XV, 14), dit-elle encore et « la langue des sages produit la guérison » (*Ibid.*, XII, 18).

de pécheurs que le zèle, l'éloquence ou l'instruction ; et ces trois choses n'ont jamais converti personne sans que la bonté y ait été pour quelque chose (1). »

« Jamais je ne me suis servi de répliques piquantes ni de paroles contre la douceur que je ne m'en sois repenti, dit saint François de Sales. Les hommes se gagnent par l'amour plus que par la rigueur ; nous ne devons pas seulement être bons, mais très bons (2) ».

« Si jamais vous souffrez, dit Mgr Landriot, si vous avez des plaies au cœur, des blessures dans les parties intimes de l'âme, allez trouver une âme sûre, un ami fidèle, ouvrez-lui ces plaies saignantes et secrètes qui redoutent le regard du public ; il laissera tomber quelques gouttes d'un cœur aimant, et cet élixir divin vous guérira. Vous recueillerez ce baume, cette liqueur, vous la laisserez pénétrer les fibres les plus profondes, vous replierez sur elle-même l'ouverture de la plaie ; et quand vous serez rentré chez vous, vous éprouverez déjà une sensible amélioration. Ce sera l'accomplissement de la parole de l'Écriture : « Un ami fidèle est un remède de vie (3). »

---

(1) *Op. cit.*

(2) Sa *Vie*, par M. Hamon. Voir l'*Introduction à la vie dévote*, 3e partie, ch. VIII et IX et *Lettres* 578, 730, 854 et 865.

(3) Eccli, VI, 16. — *Les péchés de la langue et la jalousie*. 2e conférence, Paris, V. Palmé, 1870.

Le Dr D. de M., en proie au *Supplicium nervorum*, appréciait ainsi les sympathies dont il était l'objet de la part de ses nombreux amis : « Depuis que l'homme existe et qu'il souffre, le langage de la pitié a été l'une de ses meilleures assistances et souvent il obtient plus d'adoucissement à ses maux par un coup d'œil, par une pression de main, par une phrase, par une interjection charitable, que par tous les ingrédients que nous faisons bouillir, concasser et moudre. »

L'auteur de cette citation ajoute : « Il n'est pas de médecin qui ne soit d'ailleurs pleinement convaincu à cet égard et qui ne trouve à l'occasion à appliquer cette médecine de l'esprit et du cœur qui ne se formule pas, mais qui s'inspire de la nécessité du moment et des entrailles même du sujet (1). »

L'influence morale, dont la bonté constitue l'un des principaux caractères, a été utilisée par tous les thérapeutes. Elle est actuellement à la base du traitement des maladies nerveuses.

« Il n'est pas de maladies dans lesquelles le médecin psychologue ne puisse trouver l'occasion d'agir moralement, dit le Dr Dubois, soit en dissipant des préjugés, soit en remontant

(1) Dechambre, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, art. *Maladies nerveuses*, 1878.

son malade par une parole encourageante, sérieuse ou plaisante. Amener le rire sur le visage d'un malade est souvent le meilleur moyen de dissiper ces états d'âme fâcheux, greffés sur des maux corporels. Le vrai médecin fait plus de bien par sa parole que par ses ordonnances.

« Le médecin ne doit pas être seulement un savant qui pratique sur son malade une espèce de vivisection ; il doit être avant tout un homme de cœur qui sait se mettre à la place de ceux qui souffrent. Il doit se faire l'ami de son malade, lui parler en camarade. »

« Mais si la psychothérapie, dit-il encore, est utile dans le traitement de toutes les maladies, elle devient nécessaire quand il s'agit de ces affections toutes mentales auxquelles j'ai consacré ces leçons.

« Je sais que ce n'est pas l'avis de tout le monde et qu'on persiste à appliquer à ces maux les moyens ordinaires de traitement. J'ai trop souvent constaté l'insuccès de ces tentatives de thérapeutique physique et reconnu l'efficacité de l'esprit pour revenir en arrière. J'estime que c'est avant tout dans la psychothérapie directe qu'il faut chercher le remède à ce nervosisme envahissant.

« Il faut que le malade sente aussitôt que le médecin ne voit pas seulement en lui « un client », pas seulement « un cas intéressant », mais qu'il est un ami ne songeant qu'à le

guérir. Nous devons, nous praticiens, manifester à notre malade une sympathie si vivante, si enveloppante, qu'il aurait vraiment mauvaise grâce à ne pas guérir...

« Dans ces conversations journalières, intimes, le médecin ne doit pas choisir d'avance le texte de ce que l'on pourrait appeler son sermon laïque. Il doit s'installer auprès de ses malades et écouter leurs doléances avec la plus grande patience.

« Avant tout il ne faut jamais être pressé, ou, en tout cas, ne jamais le paraître. Le médecin qui entre en coup de vent, regarde sa montre, parle de ses nombreuses occupations, n'est pas fait pour pratiquer cette psychologie. Il faut, au contraire, que le malade ait l'impression qu'il est le seul malade dont le médecin s'occupe, qu'il se sente encouragé à faire tranquillement ses confidences.

« Laissez parler votre malade, ne l'interrompez pas, même quand il devient prolixe et diffus. Il y a intérêt pour vous et pour lui à étudier sa psychologie, à mettre à nu ses défauts mentaux... (1).

---

(1) Que penser alors de ces consultations qui durent deux ou trois minutes ; de ces consultations où le malade doit trop souvent garder le silence, ou se contenter de quelques paroles, sous prétexte que l'on connaît parfaitement son état? Il va sans dire que les guérisons, si par hasard elles ont lieu,

« Montrez-lui clairement, avec forces exemples à l'appui, les dangers de cette sensibilité maladive...

« Efforcez-vous aussi de découvrir chez votre malade des qualités morales, des supériorités, et sachez en toute franchise lui en faire un mérite qui le hausse à ses yeux ; il a tant besoin de retrouver la confiance en lui-même.

« Il faut donc, en face des névrosés, conclut le savant docteur, savoir s'emparer d'emblée du malade, lui inculquer l'idée fixe qu'il guérira. Il faut encore maintenir la fixité de cette idée jusqu'à la guérison, amener la conviction par des raisons toujours plus impérieuses. Enfin, dans le cours du traitement, il faut étudier la mentalité du sujet, surprendre son illogisme, sa suggestibilité exagérée, et dans des conversations journalières, modifier sa mentalité native, car c'est dans cette mentalité qu'il faut chercher la cause première du mal » (1).

Le Prof. F. Raymond, dans une de ses belles leçons cliniques faites à l'hospice de la Salpêtrière, donne à ses élèves des conseils très judicieux : « Il faut tout d'abord, dit-il, éviter de donner au malade l'impression qu'on

---

ne sont pas toujours aussi rapides que les consultations de ce genre. On se demande alors comment ces habiles praticiens peuvent concilier ces procédés avec leur conscience.

(1) *Op. cit.* Leçons XVIII et XIX.

le considère comme un malade imaginaire, ce que font trop de médecins, avec l'excellente intention, d'ailleurs, de diminuer ses appréhensions. Les nerveux ne sont pas du tout des malades imaginaires, mais simplement des malades dont il n'est pas facile d'apprécier justement les souffrances. Il est bien vrai que, souvent, ils les grossissent et les aggravent en y prêtant une excessive attention. Le médecin peut arriver, en prenant certaines précautions, à leur faire comprendre leur exagération. Il doit les encourager, leur expliquer la nature nerveuse fonctionnelle, non organique, de leur mal, les inconvénients et même les dangers de cette sorte de rumination à laquelle ils s'abandonnent, leur faire saisir la nécessité de l'effort volontaire pour la continuité de l'efficacité du traitement. Tous ses efforts doivent tendre à donner au malade la conviction que sa maladie est parfaitement curable, à lui montrer qu'il manque trop de confiance en lui, qu'il se déprécie à tort, à lui faire voir, par des faits plus encore que par des raisonnements, que l'amélioration est déjà commencée (1). »

« Le médecin, écrit le Dr Deschamps, doit être très averti, donc patient et bon, et pitoyable, et compréhensible, et sincère et simple... Il n'a qu'un rôle — rôle essentiel : —

(1) *Op. cit.*, p. 29.

se faire le guide amical et loyal, le directeur impartial du « neurasthénique » ; lui apprendre à se connaître et à utiliser le mieux possible l'instrument défectueux que la nature lui a donné. Il doit *tout comprendre*... C'est à lui qu'il appartient d'enseigner avec bonté l'art d'être malade (1). »

Il va sans dire que si ce traitement n'était pas appliqué avec toute la *prudence*, la *charité* et souvent la *fermeté* requises, il produirait des résultats désastreux.

Nous avons connu une jeune fille qui, ressentant de vagues symptômes de dépression nerveuse, était allée consulter un célèbre praticien. « Vous n'avez rien du tout, lui dit ce médecin ; faites tout ce que vous voudrez, et même s'il vous plaît de vous mettre au lit, vous pouvez le faire. » La suggestion imprudente fut réalisée dès le lendemain et la malade resta pendant plusieurs mois couchée, ne faisant que ce qui lui était agréable. Bientôt elle refusa la nourriture sous prétexte que manger la fatiguait. Elle tomba ainsi dans un état de faiblesse extrême qui aurait eu les plus graves conséquences, si la famille justement alarmée n'avait pas conduit la malade dans un Établissement spécial où elle guérit peu à peu de ses idées fixes et de sa névrose.

---

(1) *Op. cit.*, 2e partie, ch. préliminaire.

Puissent ces sages avertissements profiter aux médecins imprudents ou inexpérimentés et à l'entourage de nos pauvres névrosés. Puissent aussi les gardes-malades rester dans leur rôle, en faisant suivre exactement les prescriptions médicales, au lieu de vouloir eux-mêmes, sous prétexte d'expérience ou de *science*, tantôt discuter, tantôt condamner devant les malades le diagnostic ou le traitement ordonné par les docteurs.

Tous ces avis ont une importance capitale. Aussi, bien qu'ils ne rentrent pas directement dans notre cadre, avons-nous cru devoir les donner ici, car notre seul but est d'être utile à ceux qui souffrent.

Nous n'insisterions peut-être pas de cette façon sur les traitements psychiques si nous n'en avions nous-même ressenti bien des fois les heureux effets, surtout dans la société d'un bon Père Jésuite de l'Allemagne du nord. Bien qu'atteint lui-même d'un mal qui ne pardonne guère, il avait conservé toute sa belle humeur. Il savait, par sa gaieté, ses bonnes paroles et une charité inépuisable, réconforter les pauvres névrosés, dissiper leurs craintes, ramener le calme et le courage dans leur âme, en leur inspirant une plus grande confiance en eux-mêmes. Inutile de dire que Mgr Kneipp excellait dans ce genre de traitement. Il a eu ainsi une grande part à la guérison de bien des malades, qui étaient venus chercher la santé auprès de

cet homme extraordinaire, qu' « il n'est pas exagéré de considérer comme un génie thérapeutique de premier ordre » (1).

Il ne faut pas conclure, de ce que nous venons de dire, que le traitement psychique suffit. Le traitement physique n'est pas moins nécessaire. L'essentiel est de savoir les associer, en accordant à chacun d'eux l'importance qu'il mérite, suivant les cas. « La psychothérapie, dit le Prof. F. Raymond, n'est pas l'élément unique de ce traitement, mais elle en est l'élément essentiel, indispensable au succès (2). » Inutile d'ajouter que pour réussir dans cet art difficile, il faut, en dehors d'études spéciales, une grande connaissance du cœur humain en même temps qu'une patience et une bonté à toute épreuve. La psychothérapie ne s'improvise pas. Mal appliqué, ce traitement ne tarderait pas à aggraver l'état mental.

Patience et charité : voilà le moyen de faire du bien à ces malades, en les relevant à leurs propres yeux et les encourageant dans leurs efforts de bonne volonté. Cette charité bienveillante est vraiment pour eux le vin et l'huile dont parle l'Évangile, et que le Samaritain met

---

(1) Dr F. Sandoz, *Introduction à la thérapeutique naturiste par les agents physiques et diététiques*, ch. III, Paris, Steinheil, 1907. Ouvrage très intéressant.

(2) *Op. cit.*, p. 34.

sur les plaies vives de ce malheureux dépouillé et frappé sur le chemin de Jéricho. En un mot, il ne faut pas aimer seulement en parole, mais en action et en vérité (1). C'est là le vrai caractère de la charité. « Quand, dit l'abbé J. Guibert, la sœur de charité, de ses mains habiles, panse les plaies du corps, elle ne fait pas la moitié de sa tâche, si, par ses bonnes paroles, elle ne guérit aussi les blessures de l'âme. La bienveillance achève donc la charité ; elle est l'indispensable condiment qui donne à la bienfaisance la saveur » (2).

« O mon âme, pouvons-nous dire avec un vieil auteur, le reste de nos jours n'ayons donc plus que des respects extrêmes pour les voies crucifiantes. Voies pénibles à la nature, humiliantes devant les hommes, très saintes dans l'ordre de la grâce, et toutes glorieuses aux yeux de Dieu, de ses anges. Déclarons-nous une bonne fois avec notre souverain Maître. Estimons bienheureux avec lui ceux que l'on maudit, dont on dit toute sorte de mal, qui sont haïs, chassés, rebutés, qui sont dans les pleurs et dans les larmes. Estimons, avec le Saint-Esprit notre Dieu, qu'il vaut bien mieux aller dans une

---

(1) Joan, III, 18.

(2) *La Bonté*, ch. II, Paris, Poussielgue. Excellent opuscule que nous ne saurions trop recommander.

maison de pleurs que de joie. Que toutes les personnes, les lieux, les maisons qui seront marqués au signe de la Croix soient pour nous des choses vénérables. On respecte avec sujet les images de la Croix, qui ne sont que de bois ou de papier ; à plus forte raison vénérons les images vivantes, comme sont tous les chrétiens affligés. Si jamais nous entrons dans les maisons malheureuses selon le monde, où nous ne trouvions que des familles misérables, où nous n'entendions que gémissements et soupirs, où nous ne voyions que pauvreté et misères, arrêtons-nous par respect. Souvenons-nous que ce sont là les Louvres et les palais de Dieu. Et ne savons-nous pas que les hôpitaux, lieux de maladies et de douleur, ont le privilège d'être appelés les hôtels de Dieu? Privilège qui, dans l'usage, leur est tout singulier.

« Oh! quel bonheur ! Si nous rencontrions quelque personne qui fût le rebut du monde, qui ne sût, pour ainsi dire, où donner de la tête, qui fût délaissée et contredite des bons aussi bien que des méchants, abandonnée de ses proches et de ses meilleurs amis ; qui servît de fable et de jouet dans les compagnies, et qui fût réduite dans l'extrémité de toutes choses par la privation des biens, de l'honneur, et de tout ce qui peut contenter les sens ; oui, mon âme, par honneur pour un état si saint, nous devrions baiser la terre par où elle passe; car enfin la

Croix, partout où elle paraît, mérite une vénération toute singulière.

« Si nous considérons notre divin exemplaire, l'adorable Jésus, nous verrons qu'il va au-devant de ses bourreaux, et qu'il les prévient de civilité : c'est parce qu'ils venaient le prendre pour le mener à la Croix. Recevons donc avec de profonds respects toutes les Croix qui nous arrivent, allons même quelquefois au-devant par civilité ; honorons-les en nous, dans toutes les personnes, dans tous les lieux où elles se font remarquer. Oui, l'on devrait descendre de cheval par honneur, quand on passe devant les maisons affligées, avoir la tête découverte, et tout l'intérieur dans le recueillement » (1).

Est-il nécessaire, après ces graves considérations qui condamnent si hautement notre délicatesse et la recherche de nos aises, de rappeler le mot des païens eux-mêmes qui voyaient quelque chose de sacré dans le malheureux, *res sacra miser !*

En effet, si on doit aimer le prochain « comme soi-même », ne semble-t-il pas qu'il y a devoir encore beaucoup plus strict d'aimer ces sortes de malades? Membres souffrants de Jésus-Christ, ils méritent bien un regard de pitié, une parole

(1) Boudon, *Les saintes voies de la Croix*, l. IV, ch. IV. Paris, Périsse, 1876.

d'encouragement, une de ces attentions délicates qui soulagent, qui consolent, qui fortifient, car en leur présence il ne faut pas oublier cette encourageante parole de Notre-Seigneur : « Ce que vous faites à l'un des miens, quelque petits qu'ils soient, c'est à moi que vous le faites » (1).

C'est donc pour Jésus-Christ qu'il faut respecter et aimer ces malades à qui la lumière manque parfois ainsi que l'énergie morale, paralysée en eux par le mal, portés comme ils sont souvent aux scrupules. Il faut les aimer en se dévouant pour eux, ou tout au moins en leur témoignant de l'intérêt. Si de tels actes ne produisent pas toujours sur eux l'effet espéré, ils ne restent jamais sans résultat utile, ne fût-ce que pour les âmes généreuses qui en sont les auteurs.

---

(1) Matth., xxv, 40.

CHAPITRE V

DES SCRUPULES

I. — *Leur nature et leur origine.*

Le scrupule est une crainte et un trouble de l'âme qui fait confondre ce qui est permis avec ce qui est défendu, ce qui est léger avec ce qui est grave.

D'après le Dr Surbled, le scrupule est « une *phobie*, la crainte maladive du péché, et par suite de la damnation, de l'enfer. C'est une crainte instinctive, erronée, déraisonnable, mais qui tient et s'impose ; c'est, à bien dire, une véritable obsession. Elle dépend du trouble nerveux encéphalique, du nervosisme et ne saurait être considérée comme une simple perturbation de la conscience ou de l'âme (1) ».

---

(1) *La Pensée contemporaine*, 25 mars 1906. Nous avons été très agréablement surpris de voir qu'en dehors des théo-

« Le scrupuleux, dit de Cazalès, est à la fois un des phénomènes les plus tristes que présente l'étude du cœur humain, et l'un des plus intéressants pour le psychologiste ; mais il fait toujours le tourment de son directeur spirituel, de son médecin, ou de celui qu'il a choisi, à quelque titre que ce soit, pour son confident et son conseiller (1). »

Le Père Quadrupani dit que le scrupule obscurcit et affaiblit l'esprit, trouble la paix, produit la défiance, éloigne des sacrements, altère la santé du corps. « Que de gens, s'écrie-t-il, ont commencé par le scrupule et fini par la démence, ou même par le libertinage ! (2). »

Toute personne jouissant d'une bonne santé, dont l'âme est bien équilibrée, la raison ferme, l'imagination et la sensibilité sagement réglées, est affranchie de ces scrupules qui affectent particulièrement nos malades. Pour ceux-ci, les scrupules sont une maladie réelle, nullement imaginaire, bien que la faculté sensible de l'imagination joue chez eux un grand rôle dans

---

logiens, d'habiles praticiens et des savants indépendants ont étudié d'une façon très judicieuse cette grave question des scrupules.

(1) Cité par le P. de Lehen. *Op. cit.*, IV^e^ partie, chap. VII.

(2) Cf. *Direction pour rassurer dans leurs doutes les âmes timorées.* Chap. XV, Paris, Téqui.

la perturbation des jugements intellectuels. Mais il y a bien des degrés et des effets divers dans cette maladie, et il peut y avoir bien des causes physiques différentes de ces états.

Si les scrupules semblent venir surtout d'un déclanchement du système nerveux, ils peuvent venir aussi d'organes détraqués, de troubles fonctionnels, du défaut de proportion entre les éléments constitutifs du tempérament ou enfin d'autres causes qui échappent à la science (1).

Il faut donc connaître la cause de cette maladie qui s'appelle scrupule et qui est parfois une monomanie ou même une aliénation mentale parfaitement caractérisée. Le médecin du corps doit rechercher les moyens d'éliminer ou de modifier avantageusement ce qui est le principe de cet état morbide, et le médecin de l'âme doit aussi s'en rendre compte pour aider à la guérison psychique.

Les règles de conduite que les théologiens ont tracées aux confesseurs pour la direction des

(1) Le Dr Prunet écrit que les scrupules peuvent aussi venir des « angoisses de conscience que l'on continue d'éprouver après une vie criminelle, ou des tentations de méfiance et de désespoir ». *Théologie morale*, t. I, chap. III, Paris, V. Palmé.

scrupuleux ont pour but d'atteindre ce résultat et doivent être utilisées, sans préjudice des prescriptions purement médicales qui ont pour but de remédier à la cause physique de la maladie mentale.

Les scrupules proviennent, comme on le voit, d'une maladie physique et varient selon la nature et le degré de cette maladie. Ne pas l'admettre, c'est prendre l'effet pour la cause et aller contre les faits qui sont purement du domaine expérimental, car les scrupules suivent la marche ascendante ou descendante de la maladie. Parce que cette dernière peut échapper à la vue ou à l'analyse, il ne s'ensuit pas qu'elle soit purement imaginaire (1). Elle ne l'est pas plus que les maladies nerveuses. Elle découle du même principe, d'un principe morbide physique. Nier qu'elle ait un tel principe, c'est nier l'influence du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps, c'est ne pas admettre le parallélisme psychophysique ou la concomitance des opérations de l'âme et du travail cérébral (2).

---

(1) L'imagination est dans une dépendance étroite de l'organisme. Au sens strict, dire d'un état qu'il relève de l'imagination, ce n'est point dire qu'il est indépendant de l'organisme.

(2) Cf. S. Thomas, *De Veritate*, q. 26, a. 10 ; A. Eymieu, *Le Gouvernement de soi-même*, Paris, Perrin ; E. de Feuchtersleben, *Hygiène de l'âme*, Paris, Baillière ; Th. Ribot, *Essai sur les passions*, Paris, Alcan ; Richard J. Ebbard, *How to ac-*

Les scrupuleux semblent penser en bloc. Ils ont tant à dire, et des choses si importantes et souvent si urgentes qu'ils ne peuvent se résoudre à les exposer successivement. Ils veulent tout dire, tout, absolument tout, comme si leur guérison dépendait de ces détails. Ils ont tout examiné, tout noté, tout rédigé avec le plus grand soin, autant que leur état le leur a permis (1).

---

quire and strengthen WILL-POWER, Londres, Fowler; FRANCIS THOMPSON, *Health and Holiness*, a study of the Relations between Brother Ass, the Body, and his Rider, the Soul, Londres, Burns & Oates.

(1) On nous recommanda dernièrement d'une façon toute particulière une personne qui, en dehors de son travail, ne s'occupait que de ses inquiétudes de conscience et passait une partie de ses nuits à les mettre par écrit, car elle était pauvre et devait travailler toute la journée. Elle vint. Après avoir écouté les doléances de cette malade, nous la prions de nous remettre ce qu'elle avait écrit sur ce sujet. Elle nous remet *cinq* cahiers. Nous lui disons que nous nous occuperons d'elle avec le plus grand plaisir, que nous ferons tout notre possible pour l'instruire et ramener la paix dans son âme, mais à condition qu'en dehors des visites qu'elle nous fera, elle ne s'occupera jamais de ses scrupules, quoi qu'il arrive. Elle le promet. Trois semaines ne s'étaient pas encore écoulées qu'elle revient triste, abattue. Elle nous remet *sept* nouveaux cahiers en avouant que ce long et pénible travail l'avait épuisée physiquement et moralement et n'avait fait qu'augmenter ses inquiétudes. Voilà donc *douze* cahiers fébrilement écrits, en quelques semaines, pour arriver, hélas ! au résultat prévu. Un autre jour, elle nous avoua que dans l'espace de trois ou quatre ans, c'est-à-dire depuis sa maladie,

Ils y pensent sans cesse, y travaillent sans cesse, sans jamais pouvoir arriver à se satisfaire eux-mêmes dans l'expression de ce qu'ils éprouvent. Ils embrouillent tout. C'est un torrent, un débordement, une avalanche, un déluge d'impressions, de pensées qui se heurtent, s'entrechoquent, se précipitent dans un désordre indescriptible et insaisissable.

Selon le degré de leur maladie, ils éprouvent un égal besoin de s'entretenir de leurs scrupules et de leurs souffrances. Certains paraissent jouir d'un calme relatif ou même d'un plaisir réel lorsqu'ils les exposent de vive voix ou par écrit. Aussi, est-ce pour ces pauvres âmes un véritable bonheur de rencontrer un auditeur complaisant, capable de les comprendre, de les conseiller et de les consoler.

Mais pour beaucoup comment pouvoir faire comprendre tout cela à d'autres, et même à

---

elle avait écrit environ une centaine de cahiers semblables sur le même sujet.

Quelques semaines après son départ, elle nous écrivit qu'elle allait beaucoup mieux.

« Je m'efforce de faire tout ce que vous m'avez recommandé, disait-elle en terminant sa lettre. J'obéis plus facilement qu'autrefois et j'ai l'espoir de guérir enfin de mes terribles scrupules, si je continue à obéir. »

Elle ne se rendait pas compte qu'il en était de ses scrupules et de son obéissance comme de sa maladie : ils suivaient la même marche ascendante ou descendante. Cette coïncidence lui avait échappé.

leurs amis et à leur entourage? Ce semble être leur unique préoccupation du moment, puisque c'est pour eux le seul moyen de s'assurer un soulagement quelconque. Très souvent, il leur est impossible d'y arriver à cause de cet état de dépression physique, intellectuelle et morale, de cette confusion plus ou moins complète qui règne dans leur esprit.

Certains ont à peine commencé le récit de leurs maux qu'une réflexion, une question posée par leur auditeur leur fait faire volte-face et changer complètement de sujet. Ils l'abandonnent avec la même précipitation qu'ils l'avaient entamé pour se laisser aller à l'idée qui vient de surgir. D'autres fois, ce changement brusque vient d'eux-mêmes, à la suite d'une impression personnelle, d'une pensée qui surgit subitement.

Si l'on se prêtait à leurs désirs, l'entretien durerait non seulement des heures et des journées entières, mais encore des mois et des années. Naturellement, la matière est la même, le thème est le même, les idées sont les mêmes. Le choix des expressions et la construction seule des phrases varient. Et tout cela pour dire qu'ils souffrent physiquement et surtout moralement.

Fénelon connaissait bien les dangers de ce mal, lorsqu'il disait que le scrupule n'est point une perfection dans le chrétien, mais plutôt un défaut et une faiblesse dont on doit s'humilier

devant le Seigneur, loin de s'en glorifier ; car il est contre la raison de se laisser conduire par des conjectures faibles et incertaines, de soupçonner sans fondement le péché où il n'y en a pas, de s'arrêter quand on n'a rien à craindre, comme ceux dont parle le Prophète, qui tremblent là où il n'y a pas lieu d'appréhender : défauts que l'on compte avec raison parmi les plus grands périls auxquels une âme puisse être exposée. Le docte Gerson connaissait déjà cet état lamentable quand il disait qu'une conscience scrupuleuse et plus resserrée qu'il ne faut, cause souvent plus de mal qu'une conscience relâchée, en ce sens qu'elle offre un chemin sans issue qui ne fait que fatiguer sans conduire au terme auquel nous aspirons, le salut, et qui aboutit bientôt au découragement et trop souvent même au désespoir.

II. — *Conséquences de cette influence.*

C'est donc souvent en subissant, sans même s'en douter un seul instant, cette terrible influence des organes qui a sa répercussion sur les actes religieux, exaspère des sentiments ou des croyances mal établies, que les malades se font de Dieu, de leurs pensées, de leurs paroles, de leurs actes et de leur entourage une idée complètement fausse. Au lieu de voir en Dieu un Père, un Rédempteur mort sur la Croix

pour le salut de tous ses enfants sans exception, un Dieu qui se fait appeler « le Père des Miséricordes » (1), ils y voient un juge inexorable, toujours prêt à prononcer des arrêts de mort, en un mot, un Dieu impitoyable, qui prend plaisir à torturer ses créatures, en attendant qu'Il les précipite dans les enfers, comme si Dieu nous avait créés pour cette fin. Les paroles de bonté, d'amour, de pardon et de miséricorde dont l'Évangile est rempli, ne leur paraissent pas dites pour eux. Ils ne retiennent ou semblent ne retenir de l'Écriture que ces mots : « Allez, maudits, au feu éternel ! » (2). Le mot *miséricorde* (misericordia) qui « exprime la principale relation de Dieu avec l'homme pécheur » revient si souvent dans l'Écriture, qu'il suffirait pour inspirer la plus grande confiance au plus grand pécheur. Aussi, saint Bernard dit-il avec raison que « le Père des miséricordes est nécessairement le Père des misérables ». Que le pécheur sache donc, s'il ne le sait déjà, que Dieu est « un Dieu prêt au pardon, clément et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté (3) ».

« Jésus-Christ, dit Bossuet, comme Fils de Dieu, étant la vérité essentielle, quoiqu'il se plaise à voir à ses pieds un pécheur qui retourne

---

(1) II Cor., I, 3.
(2) Matth., XXV, 41.
(3) II Esdr., IX, 17.

à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie... Mais il a pris d'autres sentiments, pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents ; mais, chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables ; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé » (1).

« Quand les montagnes se retireraient et que les collines chancelleraient, mon amour ne se retirerait pas de toi..., dit celui qui a compassion de toi, Jéhovah (2). Ta bonté, Jéhovah, atteint jusqu'aux cieux (3) ; autant l'Orient est loin de l'Occident, autant Jéhovah éloigne de nous nos transgressions (4). La terre est remplie de la bonté de Jéhovah (5). Dieu n'a point abandonné ceux qui espéraient en lui. Il a accompli ses promesses de miséricorde en faveur de la maison d'Israël (6). Jéhovah est miséricordieux et compatissant... et sa miséricorde s'étend sur toutes ses créatures (7).

---

(1) *1er Sermon sur la Nativité de la très sainte Vierge.*
(2) Is., LIV, 10.
(3) Ps. XXXV, 6.
(4) Ps. CII, 12.
(5) Ps, XXXII, 5.
(6) JUDITH, XIII, 17, 18.
(7) Ps. CXLIV, 8, 9.

« Que Dieu vous regarde avec amour, écrit saint François de Sales, vous n'avez nul sujet d'en douter ; car il voit amoureusement les plus horribles pécheurs du monde, pour peu de vrai désir qu'ils aient de se convertir (1). Il ne peut retenir, dans sa plus grande colère, les effets de sa miséricorde (2). J'ai accoutumé de dire que le trône de la miséricorde de Dieu, c'est notre misère » (3).

« O mon Dieu, s'écrie saint Augustin, vous avez placé à la porte de votre palais la miséricorde, avec mission d'accueillir tous ceux qui se présentent, de blâmer et de convier tous ceux qui tardent à venir (4).

« La Bonté infinie, dit Dante, a les bras si grands qu'elle prend tous ceux qui se tournent vers elle (5) ».

Le vénérable Père Jean, abbé de Fontfroide (6) disait un jour à un Directeur d'âmes : « Nous devons accueillir les pécheurs les bras ouverts et nous rappeler qu'ils sont trop faibles bien souvent pour accepter de longues pénitences. Et pourtant il faut que les dettes se payent. C'est au prêtre qu'il appartient de faire lui-

(1) Lettre 360.
(2) *Esprit de S. François de Sales*, VII, 13.
(3) S. Fr. de S., *Entretien II*e.
(4) Cité par M. Hamon, *Méditations*, t. II.
(5) *Le Purgatoire*, III, 41.
(6) 1815-1816.

même ce que son pénitent ne peut ou ne veut pas faire ».

Les moralistes le trouvaient parfois trop large et trop facile : « Je ne sais, lui dit quelqu'un, comment vous vous entendrez plus tard avec le bon Dieu, quand vous lui rendrez compte des âmes que vous dirigez ».

— Le bon Dieu, répondit le Père Jean, n'a pas étudié la théologie dans vos manuels. Vous en faites un théologien. Il s'appelle la miséricorde.

A un professeur de grand séminaire, il disait: « Vous êtes un bon théologien ; mais le bon Maître ne comprend rien à votre théologie. Il possède si bien les principes qu'il arrive toujours à concilier sa miséricorde et sa justice. Et c'est là précisément ce qui vous embarrasse ».

Mais il ne lui suffisait pas de purifier les consciences de leurs souillures.

— Vous avez maintenant la robe nuptiale, il faut prendre part au festin.

Le festin, c'était la vie chrétienne (1).

Ainsi que nous l'avons déjà dit, ces malades voient des fautes partout, et surtout des fautes mortelles : ils ne distinguent plus la tentation du consentement, l'imperfection du péché, le péché véniel du péché mortel, les préceptes des

(1) E. Capelle, *Le Père Jean*, chap. xvi et xix. Paris, V. Retaux.

conseils ; ils commettent des énormités ou négligent les devoirs fondamentaux de la religion, leurs devoirs d'état même pour s'attacher à des minuties ou se noyer dans des détails puérils. Les uns travaillent quand ils devraient se reposer, prient quand ils devraient travailler, jeûnent quand ils devraient suivre un régime fortifiant. Souvent aussi chez la même personne on rencontre à la fois le scrupule pour certaines choses et pour d'autres un défaut total de conscience. Ils confondent l'essentiel avec l'accessoire. En un mot, c'est un détraquement complet. Et ces malades sont d'autant plus exposés à donner dans de pareils travers qu'ils rencontrent trop souvent des âmes assez simples pour les encourager à persévérer dans cette voie.

Et ce ne sont point là des considérations vaines : telle malade, que nous avons connue se croira douée d'une haute piété parce que, après avoir assisté à plusieurs messes, elle passera le reste de la journée à visiter des malades, à faire des lectures pieuses, à prier, au lieu de suivre le traitement médical qui lui aura été prescrit (1). Telle autre, que nous avons égale-

(1) Si l'excès de confiance dans les médecins est répréhensible (II Par., xvi, 12), l'excès contraire ne l'est pas moins, puisque l'on ne doit même pas attendre la maladie pour recourir au médecin (Eccli., xviii, 20) ; c'est-à-dire qu'il faut

ment connue, avait abandonné les Sacrements et n'allait presque plus à l'église dans la crainte de n'être pas digne de pénétrer dans ce saint

---

prendre les moyens de la prévenir en réglant sa vie d'après les lois de Dieu et de l'hygiène. Ces lois, qui sont la base de la médecine préventive, c'est-à-dire de la vraie médecine, peuvent se résumer en quelques mots : la crainte du Seigneur (PROV., x, 27), la tranquillité du cœur (IBID., XIV, 30), la sobriété (ECCLI., XXXVII, 32-34) et le travail (IBID., XXXI, 22).

On est donc tenu, en conscience, d'employer tous les moyens ordinaires pour conserver ou recouvrer la santé. « Le Seigneur fait produire à la terre ses médicaments, et l'homme sensé ne les dédaigne pas », dit l'Écriture (ECCLI., XXXVIII, 4). Toutefois, les malades et les médecins ne doivent pas oublier que c'est Dieu qui donne l'efficacité aux remèdes (IV REG., 5-7) et la santé au corps (JOB, XXXII, 24, 25) et que sans lui la science des médecins ne peut rien (GEN., XX, 17 ; SAP., XVI, 8-13 ; EZ., XXX, 21.)

Ils doivent donc, les uns et les autres, recourir à Dieu, le médecin suprême ; puisque c'est lui qui fait vivre et qui fait mourir, qui blesse et qui guérit (DEUT., XXXII, 39.)

Tout esprit observateur, intelligent et impartial, ne peut nier l'heureuse influence de la religion sur les malades, et en particulier sur les névrosés. « Ce dont le malade a besoin, dit le Dr Burlureaux, c'est de soutien moral, c'est de la foi, c'est surtout d'espérance. Or, où trouvera-t-il tout cela en dehors de la doctrine de Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et je vous soulagerai ? » (*La lutte pour la santé*, 2e partie, chap. IV. Paris, Perrin, 1907.)

Les libres-penseurs eux-même, qui ont assez de sincérité et de caractère pour rester exempts de la haine des sectaires, reconnaissent également cette influence et la favorisent.

lieu, d'abuser des pratiques religieuses et même de commettre des sacrilèges ; d'autres, pour faire trêve à leurs peines intérieures — et combien nombreuses, hélas! — se font une spécialité de la chronique scandaleuse de la paroisse, et même, entre deux offices, chez des amis communs déchireront, sans scrupule, cette fois, leurs connaissances et les habitants du pays. Par la médisance souvent, par la calomnie trop souvent, et nous ne saurions trop insister, ces âmes qui se disent scrupuleuses, en même temps qu'elles se font tort à elles-mêmes puisqu'elles commettent un péché, enlèvent au prochain un des biens les plus précieux, la réputation. Après avoir tout dénaturé, elles finissent par tout détruire. « Le coup de verge, dit l'Écriture, fait une meurtrissure, le coup de langue brise les os. Beaucoup ont péri par le tranchant

---

Aussi, le Dr Dubois, dont les théories religieuses et philosophiques sont conçues en dehors des dogmes catholiques, s'exprime-t-il ainsi : « La foi religieuse pourrait être le meilleur préservatif contre ces maladies de l'âme, et le plus puissant moyen pour les guérir, si elle était assez vivante pour créer, chez ses adeptes, un vrai stoïcisme chrétien. Dans cet état d'âme, hélas ! si rare, dans les milieux bien pensants, l'homme devient invulnérable ; se sentant soutenu par son Dieu, il ne craint ni la maladie ni la mort. Il peut succomber sous les coups d'une maladie physique, mais moralement, il reste debout au milieu de la souffrance, il est inaccessible aux émotions pusillanimes des névrosés. » *Op. cit.* Leçon XVII.

de l'épée ; bien plus nombreux sont ceux que la langue a tués. Heureux celui qui est à l'abri de ses coups, qui n'est pas livré à sa fureur, qui n'a pas traîné son joug et qui n'a pas été lié de ses chaînes ! car son joug est un joug de fer, et ses chaînes sont des chaînes d'airain. La mort qu'elle donne est une mort affreuse, et le tombeau lui est préférable » (1).

Ces malheureuses personnes ne sont rien moins que des voleurs, et des voleurs de la pire espèce, parce qu'ils enlèvent au prochain un bien très précieux et ensuite parce que souvent, pour ne pas dire jamais, elles ne peuvent réparer le tort qu'elles ont causé, tandis que si le voleur restitue, tout est réparé. On peut même dire, jusqu'à un certain point, que la calomnie est moins grave que la médisance, puisque l'on peut toujours dire que l'on a menti en calomniant, tandis qu'on ne peut le faire au sujet de la médisance. Nous avons donc raison de dire que le médisant et le calomniateur sont des voleurs et des voleurs de la pire espèce. Aussi, ne faut-il pas s'étonner que Dieu punisse cette faute d'une manière terrible. C'est donc un devoir strict pour tous les chrétiens honnêtes de se garder de ces « langues de vipères » (2) qui distillent le venin, s'ils ne veulent eux-mêmes

(1) Eccli., xxviii, 17-21.
(2) Job, xx, 16.

s'exposer à une contagion aussi redoutable. « Entoure d'épines tes oreilles, nous dit l'Écriture; n'écoute pas la langue méchante et fais pour ta bouche une porte et des verrous » (1).

D'autres malades, sous prétexte qu'ils ont besoin de distractions et qu'ils ne disent du mal de personne, gaspillent leur temps dans des conversations frivoles, au lieu de l'employer à des lectures sérieuses ou à des travaux manuels.

Souvent d'une piété aussi éclairée que leur science, ces nouveaux Pic de La Mirandole, toujours prêts à parler « de toutes les choses qu'on peut savoir, et même de plusieurs autres », feraient bien de se rappeler que « l'oisiveté enseigne beaucoup de mal (2), que dans la multitude des paroles se fait entendre la voix de l'insensé (3) : ce qui ne va pas sans péché (4) et qu'au dernier jugement il faudra rendre compte même d'une parole inutile » (5).

« Quand, écrivait le Père Lacordaire, on peut lire... David, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, Bossuet, Pascal et d'autres semblables, on est bien coupable de perdre son temps dans les niaiseries d'un salon » (6).

---

(2) Eccli., xxviii, 28.
(3) Ibid., xxxiii, 29.
(4) Eccle., v, 2.
(2) Prov., x, 19.
(3) Matth., xii, 36.
(4) *Lettres à la comtesse de Prailly.*

C'est surtout dans les Établissements composés de femmes que cet abus sévit, si l'administration n'a pas les qualités requises pour y mettre ordre. Les couloirs, où devrait régner le silence du cloître, sont transformés en parloirs, où chacun se croit autorisé à courir, à parler ou à crier à qui mieux mieux. Qui n'a pas vu cela de près ne peut s'en faire une idée.

C'est donc pour l'administration un devoir strict de rappeler ces égoïstes ou ces inconscients à la raison, dans l'intérêt des autres malades, des pauvres névrosés surtout.

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de récréations ou de conversations amicales. Celles-ci ne peuvent produire qu'un heureux effet sur la santé des malades, trop souvent portés à la tristesse, à condition qu'elles ne dégénèrent pas en ce que nous venons de dire.

Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire chez ces personnes, c'est la façon dont elles se forment la conscience. Sans doute, elles s'inquiètent de leurs distractions pendant la sainte messe ou leurs exercices de piété ; quant aux péchés de la langue, il ne saurait en être question. Et celui qui aurait la naïveté de vouloir les convaincre de la fausseté et du ridicule de leur dévotion, serait vite persuadé lui-même qu'il prêche dans le désert. C'est triste, assurément, mais c'est ainsi. Rien de bien étonnant cependant, car l'Écriture ne dit-elle pas que « le

cœur intelligent cherche la science, mais *que* la bouche des insensés se repaît de folie (1). »

Tout aura donc été par elles examiné, discuté, passé au crible, au mépris de ces paroles de Notre-Seigneur : « Ne jugez point et vous ne serez point jugé » (2). « Les médecins, dit saint François de Sales, prennent une grande connaissance de la santé ou maladie d'un homme par l'inspection de la langue, et les paroles sont les vrais indices des qualités de nos âmes. Par tes paroles, dit le Sauveur, tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné » (3).

Tels sont les écarts fâcheux auxquels se livrent ceux qui cherchent ainsi une diversion à leurs scrupules.

« D'autres, dit saint Jean de la Croix, jetant leurs yeux sur leurs défauts, s'indignent contre eux-mêmes avec plus d'orgueil que d'humilité : leur impatience vient de ce qu'ils voudraient acquérir la sainteté en un jour. Plusieurs se proposent de grandes choses et forment de nombreux projets ; mais parce qu'ils manquent d'humilité et ont trop de confiance en eux-mêmes, plus ils dressent de plans de perfection, plus ils commettent de fautes et plus ils se fâchent ; ils

(1) PROV., XV, 14. « Quand tu pilerais l'insensé dans un mortier, dit-elle encore, comme on broie le grain avec le pilon, la folie ne se séparerait pas de lui. » (IBID., 22.)

(2) MATTH., VII, 1.

(3) IBID., XII, 37.

n'ont pas même la patience d'attendre que Dieu leur accorde ce qu'ils désirent. D'autres, il est vrai, ont tant de calme et vont à pas si lents dans le chemin de la perfection, que Dieu serait peut-être plus content, s'ils étaient moins patients » (1).

« Vous vous plaignez, écrit saint François de Sales, de ce que plusieurs imperfections et défauts se mêlent en votre vie, contre le désir que vous avez de la perfection et pureté de l'amour de notre Dieu. Je vous réponds qu'il n'est pas possible de nous abandonner du tout nous-mêmes, pendant que nous sommes ici-bas ; il faut que nous nous portions toujours nous-mêmes, jusqu'à ce que Dieu nous porte au ciel ; et pendant que nous nous porterons, nous ne porterons rien qui vaille. Il faut donc avoir patience, et ne penser pas de nous pouvoir guérir en un jour de tant de mauvaises habitudes que nous avons contractées par le peu de soin que nous avons eu de notre santé spirituelle.

« Dieu en a bien guéri quelques-uns soudainement, sans leur laisser aucune marque de leurs maladies précédentes, comme il fit à l'endroit de Madeleine, laquelle, en un instant, d'un égoût d'eau de corruption, fut changée en une source d'eau de perfections, et ne fut jamais troublée depuis ce moment-là. Mais aussi ce

(1) *La nuit obscure de l'âme*, l. I, chap. v.

même Dieu a laissé en plusieurs de ses disciples beaucoup de marques de leurs mauvaises inclinations, quelque temps après leur conversion, et le tout pour leur plus grand profit, témoin le bienheureux saint Pierre, qui, depuis sa première vocation, choppa (1) plusieurs fois en des imperfections, et s'abattit tout à fait et fort misérablement par la négation.

« Salomon dit que c'est un animal bien insolent que la chambrière qui devient soudainement maîtresse (2). Il y aurait grand danger que l'âme, laquelle a servi longuement à ses propres passions, ne devînt orgueilleuse et vaine, si en un moment elle en devenait parfaitement maîtresse. Il faut que petit à petit et pied à pied nous nous acquérions cette domination, pour la conquête de laquelle les saints et les saintes ont employé plusieurs dizaines d'années. Il faut, s'il vous plaît, avoir patience avec tout le monde, mais premièrement avec nous-même » (3).

« Pour mettre un jeune cheval au pas, et l'assurer sous la selle et la bride, écrit-il encore, on emploie des années entières.

« Vous êtes un peu trop sévère à la pauvre personne ; il ne lui faut point tant faire de re-

(1) Tomba.
(2) Prov., xxx, 23.
(3) Lettre 669.

proches, puisqu'elle est fille de bons désirs : dites-lui que, pour toute broncharde (1) qu'elle pourrait être, jamais elle ne s'étonne, ni se dépite contre elle-même ; qu'elle regarde plutôt Notre-Seigneur qui du ciel la regarde comme un père *regarde* son enfant, qui encore tout faible a peine d'assurer ses pas, et lui dit : Tout bellement (2) mon enfant ; et s'il tombe, l'encourage, disant : Il a sauté, il est bien sage ; ne pleurez pas ; puis s'approche de lui et lui tend la main. Si cette personne est un enfant en humilité et qu'elle sache bien qu'elle est enfant, elle ne s'étonnera point d'être tombée ; car elle ne tombera pas aussi d'en haut » (3).

III. — *Objets divers des scrupules.*

Si nous avons tant insisté sur ces fautes contre la charité, c'est pour mieux en faire voir toute la laideur et la gravité aux malades, d'autant plus exposés à y tomber que parfois d'ailleurs ils ne peuvent ou ne savent occuper leur esprit ou se livrer à un travail quelconque, et que, d'autre part, c'est pour eux un besoin, une sorte de nécessité de parler sans cesse. Une mauvaise habitude, et celle-là en particulier est

(1) Habituée à faire des fautes.
(2) Doucement.
(3) Lettre 453.

d'autant plus facile à contracter qu'ils y sont trop souvent encouragés par la facilité, sinon l'empressement avec lequel s'y prêtent tant d'auditeurs aussi malades, aussi désœuvrés, incapables de travail et aussi mal instruits qu'eux de leurs devoirs religieux. On ignore, on oublie, ou on ne comprend pas l'importance de cette parole de saint Jacques : « Si quelqu'un ne pèche point en paroles, c'est un homme parfait » (1). — « Celui qui veille sur sa bouche garde son âme, dit l'Esprit-Saint ; celui qui ouvre trop ses lèvres court à sa perte » (2).

Un point essentiel pour ces malades, c'est d'avoir une occupation régulière, car en dehors du bien réel qui en résulte pour la santé, — si leur esprit n'est pas occupé par un travail suivi, ils s'occupent de leur maladie ou de leurs scrupules. La difficulté est de trouver un travail qui leur plaise et proportionné à leurs forces ; un travail accepté à contre-cœur les excite, les énerve et aboutit à un fâcheux résultat. Il faut aussi savoir varier leurs occupations, car ces malades ne peuvent pas faire longtemps la même chose. Ce sont de grands enfants qu'il faut ménager et tenir en haleine.

A tous ces maux s'en ajoutent d'autres. Certains malades sont accablés de pensées les plus

(1) Jac., III, 2.
(2) Prov., XIII, 3.

humiliantes, les plus honteuses, les plus infâmes contre la religion et ses ministres, contre les saints et contre toute espèce de pratique pieuse, ainsi que nous l'avons déjà dit.

D'autres malades sont pressés de plaintes, de révoltes intérieures, de mépris, d'injures, de haines, d'imprécations, de blasphèmes contre Dieu, le Très-Saint-Sacrement, la sainte Communion, la Sainte Vierge et les saints. Quelquefois ces choses sont si horribles que nous ne pourrions les rapporter ici. Qu'il nous suffise de dire que, comme chez certains névrosés, tout ce que l'homme bien portant peut se représenter de plus abominable, de plus impie, de plus sacrilège, les poursuit partout et particulièrement dans la prière, les exercices de piété, ou la réception des Sacrements (1). Ces horribles tenta-

(1) Naturellement, les personnes qui ne connaissent pas l'efficacité de la grâce s'empressent de les détourner de toute espèce de pratique religieuse, sans se demander si elles n'enlèvent pas ainsi à ces malades les seuls moyens de recouvrer la paix, voire même d'obtenir la guérison. Ceci arrive plus souvent qu'on ne le pense. Il suffit du conseil d'un médecin malavisé. « Affolés par la maladie scrupuleuse et le dépérissement physique d'une personne bien-aimée, dit le Père Dubois, S. J., ses proches ne pensent même pas à prendre le seul parti qu'indique le bon sens, en concertant le traitement d'après les avis combinés des médecins de l'âme et du corps. Loin de là, sans même consulter celui des deux qui a tout le fond de la maladie dans son ressort, ils se livrent imprudemment à la merci de l'autre, qui n'en peut

tions envahissent tout leur être, bouleversent leur intelligence, attaquent leur volonté, oppressent leur cœur et se précipitent quelquefois sur leurs lèvres avec une telle force, une telle impétuosité que certains malades ne peuvent retenir ces paroles blasphématoires. Et ces paroles blasphématoires qui leur échappent, *consenties* ou *non*, ils s'en croient absolument responsables (1).

---

traiter que les éclaboussures. O terrible responsabilité, etc. ! Parents aveugles ! Quoi ! sur le conseil téméraire d'un médecin impie ou complaisant qui outrepasse sa compétence, vous osez sacrifier au corps l'âme d'une personne si chère ? Et, écartant comme dangereux les soins d'un sage confesseur, vous décrétez hardiment, que désormais, même à Pâques, même à la mort, il n'y aura plus pour elle de Sacrements ? Mais à quoi cet oubli de l'âme aboutira-t-il ? A perdre cette même santé qui seule préoccupe. Oui, on la perdra. Car le scrupule, le véritable auteur du délabrement corporel, se rit des douches et des saisons de bains ; et quelle autre médication que la spirituelle pourra jamais l'exterminer ? » (*L'Ange conducteur des âmes scrupuleuses ou craintives*, chap. VI, Paris, Desclée).

(1) « La tentation de blasphème, dit Gerson, comme toutes les autres qui consistent dans la pensée, se surmonte beaucoup plus facilement quand on la méprise, qu'on n'y fait point de réflexion et que l'on en éloigne son esprit pour s'appliquer à d'autres choses, que lorsqu'on la combat, qu'on lui résiste avec effort et que l'on dispute avec elle. »

Ceci est très juste, assurément ; mais nous devons ajouter que certains malades ne peuvent absolument rien contre ces tentations de blasphème, ou d'autres troubles et *angoisses* de l'âme. C'est ce que nous répondit un jour une excellente

D'autres croient voir en tout cela une preuve de l'abandon de Dieu, même un signe ou un commencement de réprobation. Nous en avons connu qui demandaient aux prêtres et aux religieux qu'ils rencontraient s'ils ne seraient pas damnés.

Si nous signalons ainsi ces misères, c'est pour rassurer ceux qui en souffrent, afin qu'ils sachent bien que ces maux, conséquence de leur état morbide, ne leur sont point particuliers. Ils s'imaginent d'autant plus facilement qu'ils en sont seuls affectés que souvent ils n'en ont jamais entendu parler. Naturellement, ceux qui en sont atteints ne sont généralement pas disposés à les étaler au grand jour, à en entretenir leur entourage, même leurs amis les plus intimes. Il est inutile de leur recommander la discrétion à ce sujet. S'ils conservaient sur d'autres objets la

---

personne, très intelligente et très instruite, lorsque nous lui demandâmes pourquoi elle s'agitait ainsi et venait si souvent nous parler des mêmes inquiétudes, alors que nous lui avions déjà dit et répété tant de fois tout ce que l'on peut dire sur ce sujet. « Que voulez-vous que j'y fasse, nous répondit-elle, cela m'arrive comme un accès de fièvre. Je n'y puis rien... » et, en parlant de ses tourments, elle ne pouvait retenir ses larmes et maîtriser les sanglots qui l'étouffaient, ajoutant qu'elle craignait de perdre la raison. Les personnes qui la connaissaient ne soupçonnaient absolument rien de cet état, car elle n'en parlait jamais à son entourage, sachant très bien, par expérience, qu'elle ne serait pas comprise.

même réserve, ils s'épargneraient souvent bien des maux et seraient vite parfaits. C'est ainsi que chacun gardant sur ses misères le plus strict silence s'imagine être seul en butte à de pareilles tortures, et c'est ainsi que souvent commence et se développe le vrai scrupule, le vrai tourment, le vrai désespoir.

Un exemple, entre mille, suffira pour donner une idée de l'art avec lequel ces personnes excellent à se créer des inquiétudes.

L'une d'elles que nous connaissions depuis longtemps déjà vient un jour nous trouver toute bouleversée. « Depuis plusieurs semaines, nous dit-elle, je suis très inquiète, je me demande si réellement vous êtes capable de me diriger, puisque vous êtes malade vous-même. » Comme elle avait lu *Le Guide des nerveux et des scrupuleux* (en allemand), nous la prions de vouloir bien nous dire en quoi notre direction différait de notre ouvrage, en ajoutant qu'il avait été examiné et approuvé par plusieurs religieux, professeurs de théologie, et par plusieurs médecins jouissant tous d'une parfaite santé. Ne sachant que répondre, elle parut se tranquilliser. En tout cas, elle n'est jamais revenue sur cette question, même depuis son départ, dans sa volumineuse correspondance.

Quelles que soient ces tortures, elles sont peu de chose comparées à d'autres. Nous voulons parler ici des doutes contre la foi.

Dans toute espèce d'épreuve, il reste toujours à celui qui en est atteint, l'assurance que Dieu connaît cette épreuve, qu'il peut l'alléger ou la faire cesser, et qu'en tout cas il la récompensera. Mais ici, il ne saurait être question d'une récompense, même d'une consolation quelconque puisque, à les entendre, « l'Auteur de toute consolation » n'existe pas.

Où donc trouver quelque consolation ? Dans les jouissances du monde, — de ce monde que le Christ a maudit (1) ? — Mais, outre que sou-

(1) Matth., xviii, 7 ; Joan., xvi, 9 ; Ibid., 1 Epist. v., 19 « Considérez, je vous prie, dit Bossuet, de quelle sorte le monde vous persuade.

« Ce maître dangereux n'agit pas à la mode des autres maîtres : il enseigne sans dogmatiser ; il a sa méthode particulière de ne pas prouver ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense : autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent. Ainsi il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que cette doctrine du monde s'insinue plutôt par une insensible contagion, que par une instruction expresse et formelle. Oui, certes, tout ce qui se dit dans les compagnies, et l'air même qu'on y respire, n'imprime que plaisir et vanité, et si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : Tout, vous répondra ce grand homme, « jusqu'à l'air qui est infecté par tant de « mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes. » (*De spectac.*, 27.)

« Le grand malheur de la vie humaine, c'est que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres : si bien que ce qui nous serait in-

vent l'état du malade ne lui permet pas d'y prendre part, il sait très bien, peut-être trop bien déjà, qu'elles ne laissent dans l'âme que lassitude, regrets, tourments et désespoir. L'expérience des siècles, sans cesse renouvelée, ne le prouve-t-elle pas surabondamment?

Trouvera-t-il une consolation dans ses amis? Hélas! quelque éloquents, quelque dévoués ou quelque fidèles qu'ils soient, les consolations requises en pareille circonstance ne sont pas en leur pouvoir.

Sera-ce encore dans l'étude de la philosophie, des sciences, de l'histoire, de la littérature, ainsi que nous l'avons déjà dit? Mais quels rapports y a-t-il entre toutes ces choses quelque élevées, belles, captivantes qu'elles puissent être et les aspirations, les besoins d'une âme créée pour le

---

différent, souvent, tant nous sommes faibles, excite notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Dans cet étrange empressement de nous entrecommuniquer nos erreurs et nos folies, l'esprit se corrompt tout à fait. » (*Sermon pour le 3e dimanche de l'Avent*, sur la véritable Conversion.)

Aussi est-ce avec raison qu'un sage païen a dit : « Toutes les fois que j'ai été dans la compagnie des hommes, j'en suis revenu moins homme que je n'étais. » (I *Imitation*, xx, 2.)

« Que ce monde est étrange en ses fantaisies, écrit saint François de Sales, et à quel sorte de prix est-il servi! Si le Créateur ordonnait des choses si difficiles comme le monde (*en ordonne*) combien peu trouverait-il de serviteurs. » (Lettre 188.)

surnaturel, le ciel, Dieu seul? Toutes ces choses ne confèrent pas la grâce, c'est-à-dire le seul remède capable d'alléger ou de guérir de pareilles épreuves.

Que reste-t-il donc à ce malade éprouvé par le doute? Il ne lui reste aucun point d'appui, rien, absolument rien que sa terrible Croix et le néant!

Qu'il se rassure néanmoins et qu'il sache bien que cette souffrance est une épreuve, comme toutes celles dont nous avons déjà parlé, et qu'elle aussi prendra fin quand Dieu le jugera à propos et cela toujours dans l'intérêt de son âme. C'est bien ici qu'il faut « espérer contre toute espérance » et savoir qu'aux grands maux il faut les grands remèdes: la fréquentation des Sacrements, l'abandon complet de soi-même à la volonté de Dieu, abandon renouvelé à chaque tentation et obéissance sans limite à son confesseur (1).

---

(1) « Vous me demandez, écrit saint François de Sales, le remède au travail que vous donnent les tentations que le malin vous fait contre la foi et l'Église.

« Il faut en cette tentation tenir la posture que l'on tient en celle de la chair, ne disputer ni peu ni prou (*beaucoup*)... Il ne faut nullement répondre, ni faire semblant d'entendre ce que l'ennemi dit. Qu'il clabaude (*crie*) tant qu'il voudra à la porte, il ne faut pas seulement dire : Qui va là?

« Il est vrai, me direz-vous, mais il m'importune, et son bruit fait que ceux de dedans ne s'entendent pas les uns les

Qu'il sache d'abord que de grands serviteurs de Dieu, des saints, ont passé par ces épreuves. Saint Alphonse de Liguori, Docteur de l'Église,

---

autres deviser. C'est tout un ; patience, il se faut prosterner devant Dieu, et demeurer là devant ses pieds : il entendra bien par cette humble contenance que vous êtes sienne, et que vous voulez son secours, encore que vous ne puissiez pas parler. Mais surtout tenez-vous bien fermée dedans, et n'ouvrez nullement la porte, ni pour voir qui c'est, ni pour chasser cet importun : enfin il se lassera de crier, et vous laissera en paix...

« Courage donc, le temps en sera tantôt (*bientôt*) : pourvu qu'il n'entre point, il n'importe. C'est cependant très bon signe que l'ennemi batte et tempête à la porte ; car c'est un signe qu'il n'a pas ce qu'il veut. S'il l'avait eu, il ne crierait plus, il entrerait et s'arrêterait. Notez cela, pour ne point entrer en scrupule...

« Les tentations de la foi vont droit à l'entendement, pour l'attirer à disputer, à rêver et à songer là-dessus. Savez-vous ce que vous ferez pendant que l'ennemi s'amuse à vouloir escalader l'intellect (*la raison*) ? Sortez par la porte de la volonté, et lui faites une bonne charge. C'est-à-dire, comme la tentation de la foi se présente pour vous entretenir : Mais comment se peut faire ceci ? mais si ceci ? mais si cela ? faites qu'au lieu de disputer avec l'ennemi par le discours, votre partie affective s'élance de vive force sur lui, et même joignant à la voix intérieure, l'extérieure, criant : Ah ! traître, ah ! malheureux, tu as laissé l'église des anges, et tu veux que je laisse celle des saints ! Déloyal, infidèle, perfide, tu présentes à la première femme la pomme de perdition, et tu veux que j'y morde ! *Arrière, ô Satan. Il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu* (Matth., ix, 10 et 7). Non, je ne disputerai point, ni ne contesterai. Ève voulant disputer

a beaucoup souffert de ses scrupules, comme on le voit dans le récit de sa vie par le Père Berthe. « Une nuit plus affreuse que celle du tombeau enveloppa le pauvre solitaire. Il se voyait abandonné de tous, abandonné de Dieu et sur le bord de l'enfer. En jetant les yeux sur sa vie passée, il n'y reconnaissait que des péchés. Tous ses travaux, toutes ses bonnes œuvres n'étaient plus que des fruits gâtés qui faisaient horreur à Dieu. La conscience tourmentée du matin au

---

se perdit; Ève le fit et fut séduite. Vive Jésus, en qui je crois ! Vive l'Église, à laquelle j'adhère ! et semblables paroles enflammées...

« Il faut se revancher (*prendre sa revanche*) avec des affections, et non pas avec des raisons; avec des passions et non pas avec des considérations ! Il est vrai qu'en ces temps de tentation la pauvre volonté est toute sèche : mais tant mieux; ses coups seront d'autant plus terribles à l'ennemi, lequel voyant qu'au lieu de retarder votre avancement, il vous donne sujet d'exercer mille affections vertueuses, et particulièrement de la protestation de la foi, vous laissera en fin finale...

« Au bout de tout cela, ces tentations ne sont que des afflictions comme les autres; et il faut s'accoiser (*s'apaiser*) sur le dire de la Sainte Écriture : *Bienheureux est qui souffre la tentation ; car, ayant été éprouvé, il recevra la couronne de gloire* (Jac., I, 12). Sachez que j'ai vu peu de personnes avancées (en perfection) sans cette épreuve, et faut avoir patience. Notre Dieu, après les bourrasques enverra le calme. » Lettre 737. Dans cette lettre, saint François de Sales recommande la lecture de l'ouvrage du Père Ribadeneira : *De la Tribulation.*

soir par le scrupule, jouet de toutes les illusions, convertissait en péchés graves ses actions les plus simples et même les plus saintes. Lui, le grand moraliste, qui avait donné son avis, et avec un si parfait discernement, sur tous les cas de conscience, dirigé des milliers de chrétiens dans les voies de la perfection, rassuré les pécheurs en leur parlant des infinies miséricordes de Dieu, consolé tant de fois les âmes en proie à l'inquiétude, il marchait souvent maintenant à tâtons, et tremblait comme un aveugle qui cotoie des abîmes, incapable de faire un seul pas sans le secours d'un bras étranger.

« Dans cet état de trouble et de désolation, il n'osait plus communier. Son amour pour Jésus-Christ l'entraînait vers l'autel et la crainte l'empêchait d'ouvrir la bouche pour recevoir la sainte hostie. Un matin, le Père Garzilli allait lui donner la communion. Il avait déjà récité les paroles liturgiques : *Ecce agnus Dei*, et commençait la formule : *Corpus Domini nostri Jesu Christi*, quand il vit le pauvre vieillard près de reculer : « Monseigneur, dit-il, ne faites pas faire antichambre à Jésus-Christ ». Plusieurs fois, il fallut l'intervention de Villani pour le décider à triompher de ses terreurs. Un jour d'extrême agitation, il resta irrésolu jusqu'à midi, quand, soudain, le nuage qui obscurcissait son esprit s'étant dissipé, il s'écria en pleurant : « Donnez-moi Jésus-Christ ! » Une autre

fois, se croyant tout couvert de péchés, il ne pouvait se décider à communier. Villani parvint à le tranquilliser, et subitement s'alluma dans son cœur un tel désir de recevoir Notre-Seigneur que l'on dut aussitôt lui porter la communion. Les moments lui paraissaient des siècles. « Quand viendrez-vous », répétait-il, « quand viendrez-vous, ô mon Jésus? »

« Habitué comme il l'était à épancher son cœur dans le cœur de Jésus, naturellement, au fort de ses angoisses, il recourut au soulagement que procure la prière, mais il lui semblait qu'entre Dieu et lui s'élevait un mur infranchissable. « Je m'adresse à Dieu, disait-il « un jour, mais à chaque parole que je dis, une « voix intérieure me répond que Dieu me re- « pousse. Je m'écrie : Mon Jésus, je vous aime ! « et la voix répond encore : Ce n'est pas vrai ! » Alors l'obscurité croissant toujours, il avait le sentiment que le cœur de Dieu lui était fermé et le paradis perdu pour lui. Dans ces moments d'indicible détresse, il regardait le crucifix les yeux pleins de larmes et s'écriait : « O mon « Jésus, je n'aurai donc point le bonheur de vous « aimer éternellement ! » Puis, s'adressant à la sainte Vierge : « Ma bonne Mère, pourquoi ne « dois-je pas vous aimer dans l'éternité ? » Et se répondant à lui-même, il ajoutait : « J'ai « foulé aux pieds toutes mes obligations. Je ne « dis plus la messe, je ne dis plus l'office, je ne

« fais plus une seule bonne œuvre ; mes sens se « révoltent, je mange comme un loup. Je ne « comprends pas comment Dieu peut encore me « supporter. » Alors en proie à la plus violente anxiété, il demandait miséricorde : « Non, mon « Jésus, ne permettez pas que je sois damné ! « Seigneur, ne m'envoyez pas en enfer, parce « qu'en enfer on ne peut plus vous aimer. « Châtiez-moi comme je le mérite, mais ne me « rejetez pas de devant votre face. »

« L'obéissance était son unique réconfort. Incapable de juger par lui-même, il acceptait aveuglément les décisions de son directeur ou de tout autre prêtre, malgré le sentiment qu'il éprouvait et les raisonnements contraires que l'esprit tentateur lui suggérait pour le jeter dans le désespoir. « Ma tête, disait-il, ne veut pas « obéir. » Souvent on l'entendait s'écrier : « Sei- « gneur, faites que je sache me vaincre et me « soumettre ; non, je ne veux pas contredire, « non je ne veux pas m'en rapporter à moi- « même ». Et l'obéissance triomphait de toutes les tentations.

« Aux scrupules qui lui rendaient la vie insupportable vinrent bientôt se joindre, pour l'accabler, les tentations les plus effroyables contre toutes les vertus. Afin de montrer à l'ange tombé que son intelligence et ses prestiges ne peuvent rien contre une volonté fortifiée par la grâce d'en-haut, Dieu permit au

démon d'essayer ses forces contre le saint vieillard. Dès lors l'esprit mauvais ne cessa de l'obséder, espérant encore vaincre ses résistances et l'entraîner dans l'abîme. « J'ai été « épouvanté des tentations qu'il eut à subir, dit « le père Mazzini, et ravi de son courage à les « surmonter. » Les témoins au procès de béatification qui habitaient alors Pagani ne trouvent pas d'expressions assez fortes pour dépeindre cette lutte suprême. « Comme l'or jeté dans la « fournaise, dit le Père Caprioli, le serviteur de « Dieu eut à subir d'horribles tentations. Je « l'ai vu maintes fois pleurer comme un enfant ; « je l'ai entendu pousser des cris déchirants, et, « d'une voix qui inspirait la pitié, implorer du « secours contre l'ennemi. » — « Parfois, ajoute « le Père Cajone, la violence des tentations et « les désolations intérieures non seulement lui « arrachaient des larmes mais le faisaient tom- « ber en syncope. Et cependant jamais il ne « perdit confiance dans la puissance et la bonté « du Seigneur. » — « Un jour, rapporte le Père « Nigra, la tempête de tentations et de désola- « tions l'agitait au point que tout son corps « tremblait. « Seigneur, Seigneur, criait-il, « venez à mon secours ! » Au plus fort de cette » crise, le frère Romito lui dit pour le calmer : « Monseigneur, remettez-vous, je vous en prie, « car vous finirez par perdre la tête. » Sans s'émouvoir aucunement de cette observation, il

arrêta son regard sur le frère et lui dit avec douceur : « Mon cher frère, et si Dieu veut que « je meure fou, qu'avez-vous à dire ? » N'est-ce pas l'âme au paroxysme de l'épreuve, et en même temps au degré suprême de la résignation ?

« A considérer la nature et le détail de ses tentations, telles que les ont racontées au procès les Pères Villani, Tannoia, Corrado, Mazzini, l'âme est saisie d'effroi, et l'on se rappelle involontairement les Antoine, les Hilarion, et tant d'autres qui eurent à lutter contre les esprits de l'abîme.

« Alphonse eut toujours une foi très vive dans les mystères de la religion. On eût dit qu'il voyait, comme les anges, Jésus caché sous les saintes espèces. Ses communications intimes avec Dieu, ses extases fréquentes, l'avaient fait pénétrer plus avant que personne dans le monde surnaturel. On a vu dans ses écrits avec quelle inébranlable conviction il défendit contre les hérétiques la sainte Église de Dieu et son magistère infaillible. Or, pendant cette période de ténèbres, il n'est aucun de nos mystères, dit Mazzini, contre lequel il n'ait été tenté. Des doutes s'élevaient dans son esprit contre toutes les vérités du *Credo*, et, comme sa conscience obscurcie ne distinguait plus le sentiment du consentement, il lui semblait que la foi se mourait dans son âme. Alors il se cramponnait

pour ainsi dire à la vérité, il multipliait les actes de foi, il criait avec feu : « Je crois, Sei-« gneur, oui, je crois et je veux vivre et mourir « enfant de l'Église. »

« Mais le démon, qui l'obsédait, ne voulant point lâcher prise, se présentait à lui sous des fantômes étranges pour fortifier la tentation » (1).

Sainte Chantal ne disait-elle pas, en versant d'abondantes larmes, qu'elle était complètement dépourvue de foi, d'espérance et de charité ? « Ce m'est un martyre, disait-elle, quand je vois tout le monde savourer le bien de la foi, de m'en voir privée. »

Saint François de Sales lui écrivait un jour à ce sujet : « Vos tentations de la foi sont revenues ; et encore que vous ne leur répliquiez pas un seul mot, elles vous pressent. Vous ne leur répliquez pas : voilà bon, ma fille ; mais vous y pensez trop, mais vous les craignez trop ; mais vous les appréhendez trop ; elles ne vous feraient nul mal sans cela. Vous êtes trop sensible aux tentations. Vous aimez la foi, et vous ne voudriez pas qu'une seule pensée vous vînt au contraire ; et tout aussitôt qu'une seule vous touche, vous vous en attristez et troublez. Vous êtes trop jalouse de cette pureté de foi ; il

(1) R. P. Berthe, *Saint Alphonse de Liguori*, t. II, chap. xiv. Paris, Librairie de la Sainte-Famille.

vous semble que tout la gâte. Non, non, ma fille, laissez courir le vent, et ne pensez pas que le frifilis des feuilles soit le cliquetis des armes.

« Dernièrement j'étais auprès des ruches des abeilles, et quelques-unes se mirent sur mon visage : je voulus y porter la main, et les ôter. Non, ce me dit un paysan, n'ayez point peur; et ne les touchez point; elles ne vous piqueront nullement ; si vous les touchez, elles vous mordront. Je le crus ; pas une ne me mordit. Croyez-moi, ne craignez point ces tentations, ne les touchez point, elles ne vous offenseront point ; passez outre, et ne vous y amusez point » (1).

Saint François de Sales ne fut-il pas poursuivi lui-même d'une tentation si dangereuse contre le Très-Saint-Sacrement qu'il ne voulut jamais la faire connaître ? Il se contenta d'affirmer que sans un secours spécial de la grâce, il y eût succombé.

Le meilleur remède, c'est de suivre le conseil de ce grand saint : « de prendre la fuite par la porte de la volonté, laissant celle de l'esprit raisonnant », et de *prier ;* de faire des actes de Foi, et d'Humilité (2) et de réciter le

(1) Lettre 75.

(2) C'était surtout la profonde humilité de saint Alphonse de Liguori qui exaspérait le démon dans les assauts qu'il lui livrait ; aussi ne manqua-t-il pas de le harceler de tentations d'orgueil.

Credo, quelque répugnance, quelque dégoût, quelque aversion que l'on éprouve à ce sujet : surtout que les malades n'oublient pas que dans cette lutte extrêmement dangereuse ils ont affaire à l'ennemi de Dieu et de leur âme, à celui « qui se réjouit lorsqu'il prépare le mal, qui tressaille de joie dans l'iniquité » (1), à celui qui a fomenté et dirigé toutes les révolutions religieuses et accumulé d'innombrables ruines. Ce que le démon a obtenu de tant d'âmes faibles, d'ignorants, de pécheurs, d'hérétiques, de schismatiques, il cherche à l'obtenir d'eux, et il l'obtiendra sûrement, si comme eux, les malades ainsi éprouvés manquent de prudence, d'humilité et de confiance. Surtout qu'ils se défient de leurs propres lumières, « se confiant en Dieu de tout leur cœur et qu'ils ne s'appuient pas sur leur prudence, qu'ils le reconnaissent en toutes leurs voies et il aplanira les sentiers » (2).

« Le démon, dit Boudon, ne se soucie pas de tenter ceux qui sont à lui : il n'en veut fortement qu'à ceux qui sont à Dieu ; semblable en cela aux mâtins qui n'aboient qu'aux étrangers et nullement aux domestiques de la maison... Une ville attaquée et battue par l'ennemi, c'est une marque qu'elle n'est pas à lui ; et d'autant plus qu'elle est forte, il y a plus de gens de

(1) Prov., II, 14.
(2) Ibid., III, 5, 6.

guerre et de canons à la battre : si elle était prise, il n'y aurait plus ni assauts ni attaques. Courage, ô âme qui êtes tentée, le grand bruit que l'ennemi fait au dehors, est un signe qu'il n'est pas au dedans » (1).

Certains scrupuleux, affranchis de ces tentations, rêvent quelquefois d'une vie sublime : sacrifice, extase, martyre, que sais-je encore ? et oublient que pour arriver à la vie unitive, il faut passer par la vie dite purgative, la vie de luttes, puisque « la vie de l'homme sur la terre est un combat » (2) ; avant d'être un saint, avant de faire des miracles, il faut être honnête et

---

(1) « Nous lisons dans la *Vie des Pères*, qu'un solitaire fut ravi en esprit dans un monastère où il y avait un grand nombre de religieux, et qu'il y vit une infinité de démons, qui ne faisaient qu'aller et venir sans cesse dans toute la maison. L'ange qui le conduisait, le mena ensuite par toute la ville qui était près du monastère, et il fut fort étonné de n'y voir qu'un démon, qui même se contentait de se tenir assis sur une des portes, et paraissait désœuvré. Le solitaire étonné de cette différence, en demanda la raison à l'ange, qui lui dit que dans la ville chacun faisait tout ce que le démon voulait, et que par conséquent un seul démon suffisait pour entretenir tous les habitants dans le désordre : mais que dans le monastère tous les religieux s'efforçaient de résister courageusement aux tentations, et que de là il était besoin d'un grand nombre de démons pour les tenter et pour les faire tomber. » Cf. P. A. Rodriguez, S. J., *Pratique de la perfection chrétienne*, t. IV, traité IV, chap. xi.

(2) Job, vii, 1.

charitable, *bon chrétien*, en acceptant sa *tâche de chaque jour*, en accomplissant fidèlement ses *devoirs d'état* avec la Croix que Dieu juge à propos de nous envoyer et savoir que « celui qui est fidèle dans les petites choses l'est aussi dans les grandes » (1).

Ils ne voient qu'une face des vérités religieuses, selon la nature ou le degré de leurs souffrances ; trop souvent, hélas ! celle qui leur plaît ou flatte leur amour-propre. Ils suivent leur idée, étroite ou paradoxale, avec une ténacité particulière à leur état et s'y absorbent tellement qu'il ne leur reste plus d'yeux ni d'oreilles pour voir ou entendre autre chose. Le reste n'a pour eux aucune importance ; il est comme s'il n'était pas, et leur conduite incohérente rappelle celle de cet empereur romain qui, assistant à une séance du sénat d'où pouvait dépendre la paix ou la guerre de l'univers, s'écria tout à coup : « Aujourd'hui, nous aurons des petits poissons à dîner ».

Dans cet état, l'âme dont l'activité s'égare ainsi, s'agite en pure perte, car elle s'agite dans le vide, elle veut toujours trouver quelque chose là où il n'y a rien, et plus elle s'agite, se trouble et se fatigue, moins elle se rend compte de son état, car la pensée qu'elle poursuit en y employant toutes ses facultés, n'est qu'une lueur

(1) Luc., xvi, 10.

trompeuse, et tout ce mouvement que l'âme se donne ainsi est aussi stérile, aussi dangereux même que celui d'une meule qui n'a plus de grain à broyer. Que ce malade sache donc que « le Seigneur n'est pas dans l'agitation » (1), et que « c'est dans le silence et le repos que l'âme vraiment pieuse fait des progrès » (2).

IV. — *Conclusion.*

Sans plus nous attarder à ces écarts auxquels sont sujettes les âmes scrupuleuses, revenons à notre principe, en terminant ces considérations morales inspirées par l'expérience de la vie chrétienne.

Quelles que soient la nature, l'intensité ou la durée de ces agitations ou de ces troubles de l'âme, ils ne peuvent jamais nuire en quoi que ce soit à ceux qui en souffrent, tant qu'ils ne s'y arrêtent pas *volontairement*, tant qu'ils n'y prennent pas plaisir. Il en est de ces troubles de l'âme comme de toute espèce de tentation dont les conséquences peuvent être graves : ce sont autant de sources précieuses de mérites pour le temps et pour l'éternité. Si on les redoute tant, c'est parce que l'on n'en connaît pas

(1) III Reg., xix, 11.
(2) *L'Imitation*, xx, 6.

l'inanité et parce qu'on les écoute. Les âmes pénétrées d'esprit surnaturel ont toujours agi autrement. Au lieu de se plaindre de ces épreuves, elles n'ont cessé d'en remercier Dieu. « Ces tentations de désespoir, de blasphèmes et de hontes intérieures, dit le bienheureux Henri Suso, placent à un certain degré les personnes qui y résistent, au nombre et dans la prérogative des martyrs ; car les serviteurs de Dieu aimeraient mieux donner d'un seul coup leur tête leur sang, leur vie pour Jésus-Christ que de souffrir intérieurement ces tentations si pénibles pendant des mois et des années. Concluons donc que les personnes éprouvées par des scrupules sont les plus favorisées de l'amour divin et les plus sûres d'arriver au ciel, parce qu'en supportant leurs peines avec patience et humilité, en mourant ainsi sans cesse, elles vivent dans un purgatoire continuel et quittent la terre pour s'envoler au ciel, purifiées, exemptes de fautes à expier (1). C'est ce qui arriva à une

(1) Il semble, en effet, que le dernier supplice des martyrs, comparé à la souffrance angoissante de certains malades est moins redoutable, car généralement il dure peu de temps, tandis que celle-ci peut durer de longues années, même toute la vie. C'est pour cette raison que sainte Colette qui, à la fête des martyrs, ressentait tous les tourments qu'ils avaient endurés, disait *en souriant*, à son confesseur : « Aux glorieux martyrs qui sont en Paradis Dieu a fait une grande grâce et à bon marché. Ils ont été promptement dévorés ou brûlés,

âme sainte qui avait été continuellement éprouvée par les tentations dont nous venons de parler. Dieu la glorifia au moment de la mort, et la conduisit au ciel sans la faire passer par les flammes du purgatoire, et je puis rendre témoignage de son salut à la louange et à l'honneur de Jésus-Christ, qui est béni dans tous les siècles » (1).

Une autre conclusion s'impose, c'est qu'il faut absolument lutter contre la tristesse qui envahit l'âme troublée par les scrupules, ou communiquer une sainte joie aux personnes ainsi éprouvées. Il faut dire avec saint Philippe de Néri : « Je ne veux dans ma maison ni scrupule ni mélancolie » (2).

---

ou on leur a hâtivement tranché la tête. » Cf. l'abbé Douillet, *Sainte Colette*, chap. xvi. Paris. Téqui.

(1) Il n'y a pas contradiction entre ces paroles et la pensée exprimée plus haut par Fénelon (p. 104). Le bienheureux H. Suso ne dit pas que le scrupule est une perfection, mais une occasion de perfection pour ceux qui y résistent. C'est une épreuve. Ceux qui la subissent victorieusement, en sortent meilleurs.

(2) « La tristesse, dit saint Thomas, nuit plus au corps que les autres passions de l'âme puisqu'elle empêche le mouvement vital du cœur... La tristesse l'emporte encore sur les autres (passions) parce qu'elle appesantit l'esprit par suite du mal présent dont l'impression est plus forte que celle du mal futur... D'ailleurs la tristesse fait quelquefois perdre la raison, comme on le voit par ceux que la douleur jette dans la mélancolie ou la folie. » (1, 2, q. 37, a. 4.)

Saint François de Sales dit que la tristesse produit l'in-

« Comme la mélancolie porte naturellement aux scrupules, pour se préserver ou se guérir de ceux-ci, il faut travailler à vaincre cet esprit de

---

quiétude et que « l'inquiétude l'augmente si fort, qu'elle devient excessivement dangereuse » ; aussi ajoute-t-il que « l'inquiétude est le plus grand mal de l'âme si on en excepte le péché. » (*Introd. à la vie dévote*, IV^e^ partie, chap. XI.) « Ne vous relâchez nullement à la tristesse, écrit-il à une Religieuse. De quoi se doit attrister une fille servante de Celui qui sera à jamais notre joie ? Rien que le péché ne nous doit déplaire et fâcher ; et au bout de ce déplaisir du péché encore faut-il que la joie et la consolation sainte y soit attachées. » (Lettre 631.)

Cassien met la tristesse au nombre des « huit vices principaux qui ravagent l'humanité. » (*Conférences*, t. I, 5^e^ Conf. avec l'abbé Sérapion. Solesmes, 1898.)

« La tristesse, dit le Père Lacordaire, est une faim qui a besoin de pâture, et qui se fait d'autant plus de mal qu'elle se concentre en elle-même sans autre aliment. » (*3^e^ Lettre à M^me^ de la Tour du Pin.*) « Tâchez, dit-il encore, d'être bon, aimable, simple envers tout le monde, et ne pas croire que le Christianisme consiste dans une vie morose et mélancolique. Saint Paul répète sans cesse aux fidèles : Réjouissez-vous. » (*Le Père Lacordaire*, par M. FOISSET, t. II.)

« Je suis des plus exempts de cette passion, dit Montaigne, et ne l'aime ni l'estime, quoique le monde ait entrepris comme à prix fait de l'honorer de faveur particulière ; ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et vilain ornement ! » (*Essais*, l. I, chap. II.)

« Un esprit abattu dessèche les os. » (PROV., XVII, 22.)

« La tristesse fait venir la mort, et le chagrin du cœur abat toute vigueur. » (ECCLI., XXXVIII, 18.)

« N'abandonne pas ton âme à la tristesse, et ne te tourmente

tristesse, si commun chez les personnes d'un tempérament mélancolique, et dont le propre est de jeter l'âme dans un état de langueur, d'ennui et de pusillanimité, dont le démon se sert pour l'abattre et pour l'éloigner de la vertu. L'âme scrupuleuse doit donc d'abord résister à la tentation qui la porte à se replier sur elle-même, à penser à ses propres intérêts d'une manière inquiète et immodérée, réfléchissant sans cesse aux choses qui lui ont mal réussi, aux échecs

---

pas toi-même par d'inquiètes réflexions. » (Ibid., xxx, 21.)

« Aime ton âme et console ton cœur, et chasse de toi la tristesse. » (Ibid., 23.)

« Mon fils, tant que vous vivrez, dit l'auteur de l'*Imitation*, vous serez sujet au changement, même malgré vous : vous vous trouverez tantôt dans la joie, tantôt dans la tristesse et le trouble... Mais l'homme sage et instruit dans les voies spirituelles, s'élève au-dessus de ces vicissitudes. Il ne considère point ce qu'il éprouve en soi, ni de quel côté l'incline le vent de l'inconstance ; mais il arrête toute son attention sur la fin bienheureuse à laquelle il doit tendre, et fixant sur moi seul ses regards, il demeure inébranlable et toujours le même. » (Livre III, ch. xxxiii, 1.)

« Il ne faiblira point et ne se laissera point abattre », dit le prophète en parlant du divin Sauveur (Is., xlii, 4).

« Un cœur joyeux est un excellent remède. » (Prov., xvii, 22.)

« La joie du cœur est la vie de l'homme, et l'allégresse de l'homme est pour lui longueur de jours. » (Eccli., xxx, 22.)

« Que le Dieu de l'espérance vous remplisse de toute joie et de toute paix dans la foi. » (Rom., xv, 13.)

qu'elle redoute, réfléchissant sans cesse aux causes de ses pertes vraies ou imaginaires, aux moyens de les réparer, en un mot, à ses peines et à ses fautes passées, présentes ou futures, qui sont la pâture habituelle de son imagination.

« Elle doit *sortir d'elle-même*, combattre énergiquement sa tristesse, lui résistant toujours, quoiqu'elle soit presque accablée de sa violence; et au lieu de céder à l'inclination qui la porte à rechercher la solitude pour s'y livrer plus facilement à ses idées noires, elle doit prendre part aux conversations ordinaires, quoiqu'elles lui soient à charge. La société des personnes pieuses et spirituelles qui ne sont pas scrupuleuses a des charmes et de l'efficacité pour rendre la joie aux âmes pleines de pusillanimité et de tristesse (1). C'est pour cela que sainte Thérèse voulait que ses religieuses parussent toujours contentes, afin d'inspirer aux autres la ferveur et la piété dont elles étaient remplies : « Tâchez, mes

---

« Le fruit de l'Esprit... c'est la charité, la joie, la paix, la patience... » (Gal., v, 22.)

« Réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps; je le répète, réjouissez-vous. » (Philip., iv, 4.)

« Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse. » (Apoc. xix, 7.)

Cf. S. Thomas, 2, 2, q. 28, *de Gaudio*.

(1) A condition toutefois que ces personnes, après avoir étudié la mentalité des malades, sachent se mettre à leur portée, s'intéressent à eux, leur témoignent toute la sympathie, toute la condescendance, toute la bonté dont elles sont capa

« chères Sœurs, leur disait-elle, d'être affables « en tout ce que vous pourrez, pourvu que Dieu « n'y soit point offensé, et faites en sorte que « toutes les personnes avec qui vous conversez « aiment votre entretien et désirent votre ma- « nière de vivre, afin qu'elles ne soient point in- « timidées ni épouvantées par la vertu. Plus les « Religieuses sont saintes, plus elles doivent « être d'un abord facile et d'une conversation « aisée ; tellement que, quelque grande que soit « la peine que vous sentez, si le discours de vos « sœurs ne vous plaît pas, il ne faut pas pour « cela que vous vous sépariez d'elles. Nous de- « vons travailler sérieusement à devenir affables « et à contenter les personnes avec qui nous « conversons, et spécialement nos sœurs. C'est « pourquoi, mes chères Sœurs, efforcez-vous de « connaître cette vérité, que Dieu ne prend pas « garde à tant de petites choses comme vous pen- « sez »

« Du reste, le soin que l'on prend de combattre la tristesse qui fait tant de tort aux âmes est d'un grand mérite devant Dieu, ce qui doit d'autant plus encourager les personnes scrupuleuses à cette résistance. Parmi les moyens qui

---

bles. Elles seront en quelque sorte les infirmiers ou les guides sur les bras desquels ils s'appuieront pour monter à l'assaut contre la tristesse qui envahit leur âme et paralyse leurs facultés.

peuvent beaucoup en aider le succès, Gerson et saint François de Sales recommandent la pratique modérée de quelque mortification corporelle, qui est d'une efficacité merveilleuse pour aider l'âme dans toutes ses entreprises spirituelles, quand elle est employée avec discrétion et de l'avis d'un directeur prudent et éclairé » (1).

On nous objectera sans doute que cette lutte est souvent au-dessus des forces physiques et morales de certains malades. Nous le savons. Mais nous savons aussi qu'il en est des malades comme des personnes bien portantes : il en est peu qui fournissent la somme d'efforts et partant de travail dont ils sont capables. Avec l'amour de Dieu et le secours d'âmes charitables d'une part, de l'autre la bonne volonté et la ferme résolution de *vouloir*, ils arriveront certainement à réveiller et à développer en eux l'énergie requise pour vaincre sinon la tristesse du moins la mauvaise humeur, cette terrible mélancolie dont ils souffrent et font souffrir leur entourage. Qu'ils n'oublient jamais cet adage : « Aide-toi et le ciel t'aidera », et qu'ils travaillent en conséquence.

« Au reste, dit saint François de Sales, parmi toutes les mélancolies qui nous peuvent arriver,

---

(1) Auteur anonyme, cité par le Père de Lehen, S. J. *Op. cit.*, 4e partie, chap. IV, art. VIII.

nous devons employer l'autorité de la volonté supérieure pour faire tout ce qui se peut en faveur du divin amour. Certes, il y a des actions qui dépendent tellement de la disposition et complexion corporelle, qu'il n'est pas en notre pouvoir de les faire à notre gré ; car un mélancolique ne saurait tenir ni ses yeux, ni sa parole, ni son visage en la même suavité qu'il aurait s'il était déchargé de cette mauvaise humeur ; mais il peut bien, quoique sans grâce, dire des paroles gracieuses, bonnes et courtoises, et malgré son inclination, faire par raison les choses convenables en paroles et en œuvres de charité, douceur et condescendance. On est excusable de n'être pas toujours gai, car on n'est pas maître de la gaîté pour l'avoir quand on veut, mais on n'est pas excusable de n'être pas toujours bon, maniable et condescendant, car cela est toujours au pouvoir de notre volonté, et il ne faut sinon se résoudre de surmonter l'humeur et inclination contraire » (1).

---

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, l. XI, chap. xxi. — Cf. *La Direction*. Manuel à l'usage des confesseurs et des fidèles, par le Père Dubois, S. J., Paris, Desclée ; Abbé de Tourville, *Piété confiante* (Lettres), Paris. Lecoffre. Ouvrage très pratique pour les scrupuleux.

CHAPITRE VI

DE LA CONFESSION DES SCRUPULEUX

I. — *Ce qu'elle doit être.*

Citons, pour rassurer les scrupuleux, la doctrine des saints ou les écrivains autorisés, sur ce sujet délicat entre tous et qui cause tant de tourments à ces âmes inquiètes, relativement à l'examen et à l'aveu de leurs fautes et aussi nécessaire à leur pardon.

« La confession, dit Collet, n'a pas été instituée pour être le tourment des consciences, mais pour leur soulagement ; c'est donc surtout en ce qui touche la bonté des confessions et la suffisance de l'examen et de l'accusation de ses fautes qu'une âme scrupuleuse doit mépriser les inquiétudes et les faux remords qui lui restent, et pratiquer cette *obéissance aveugle* à son Directeur qui est le remède le plus efficace à ses maux.

« Une autre source d'inquiétudes pour les personnes scrupuleuses, c'est qu'elles s'ima-

ginent souvent qu'en accusant leurs actions il faut en détailler les moindres circonstances, et en mettre, pour ainsi dire, le tableau détaillé sous les yeux du confesseur dans les plus petits détails, tandis qu'il suffirait d'indiquer simplement le péché par son nom » (1).

« Quand même, dit Réginald, en ne confessant point certains péchés, dont ils doutent s'ils sont mortels, ou s'ils les ont déjà confessés, ils s'exposeraient à ne point confesser en effet quelque péché mortel, et, par conséquent, à aller contre l'intégrité matérielle de la confession, ils ne pécheraient pas pour cela : la raison en est que les scrupuleux ne sont point tenus à cette intégrité avec un péril évident d'être toujours dans un état de scrupules qui les tourmente cruellement, leur cause un dommage et une incommodité beaucoup plus considérables que ne le feraient certains autres inconvénients, qui suffisent cependant, au jugement de tous les docteurs, pour exempter de cette intégrité » (2).

« Il n'est pas besoin, ajoute saint François de Sales, de dire en confession de ces petites pensées, qui, comme mouches, passent et viennent devant vos yeux, ni l'affadissement et dégoût que vous avez en vos vœux et dévotions, car tout cela ne sont point des péchés, mais ennuis,

(1) Cité par le Père de Lehen, S. J., *Op. cit.*

(2) *De prudentia confessoris*, l. II, § 131.

mais incommodités... Après la confession, il n'est pas temps de s'examiner pour voir si on a bien tout dit ce qu'on a fait, mais c'est le temps de se tenir attentif en tranquillité auprès de Notre-Seigneur, avec lequel nous sommes réconciliés, et lui rendre grâce de ses bienfaits : partant nullement nécessaire de faire la recherche de ce que nous pourrions avoir oublié ; il faut dire tout simplement ce qui nous vient ; après il ne faut plus y penser... Ne vous troublez point de ce que vous ne remarquerez pas toutes vos menues chutes pour vous en confesser. Non, car vous tombez souvent sans vous en apercevoir ; aussi n'est-il pas dit que le juste *se voit* ou *se sent* tomber sept fois le jour, mais *qu'il tombe sept fois ; aussi il se relève* (1) sans attention à ses relevées. Ne vous mettez donc point en peine pour cela : mais allez humblement et franchement dire ce que vous aurez remarqué : et ce que vous n'aurez pas remarqué, remettez-le à la douce miséricorde de celui-là *qui met la main au-dessous de ceux qui tombent* sans malice, afin *qu'ils ne se froissent* (2) point, et les relève si vitement et doucement, qu'ils ne s'aperçoivent pas d'être tombés, parce que la main de Dieu les a recueillis en leurs chutes, ni

(1) Prov., xxiv, 15.
(2) Ps. xxxvi, 24.

d'être relevés, parce qu'elle les a retirés si soudain, qu'ils n'y ont point pensé » (1).

« Il ne faut pas se tourmenter, dit encore saint François de Sales, quand on ne se souvient pas de ses fautes pour s'en confesser ; car il n'est pas croyable qu'une âme qui fait souvent son examen ne le fasse pas assez bien pour se rappeler ses fautes graves. Il ne faut pas non plus être si délicat que de vouloir se confesser de tant de menues imperfections, de ces petites et légères fautes. Un acte d'humilité intérieur, un soupir suffit pour les effacer. Il ne faut pas non plus être si tendre à vouloir tout dire, ni recourir aux supérieurs pour crier hola ! à la moindre peine que vous avez, laquelle peut-être sera passée dans un quart d'heure. Il faut bien apprendre à souffrir un peu généreusement ces petites choses auxquelles nous ne pouvons mettre remède, étant des productions pour l'ordinaire de notre nature imparfaite, comme ces inconstances d'humeur, de volonté, de désirs, qui produisent tantôt un peu de chagrin, tantôt une envie de parler et puis tout à coup une grande aversion de le faire et choses semblables auxquelles nous sommes sujets et le serons, tant que nous vivrons en cette vie périssable et passagère. »

« Vous me demandez, dit enfin l'aimable

(1) Lettre 788.

saint, comment vous pouvez faire votre acte de contrition en peu de temps. Je vous dirai qu'il ne faut presque point de temps pour le bien faire, puisqu'il ne faut autre chose que se prosterner devant Dieu en esprit d'humilité et de repentance de l'avoir offensé (1). C'est un grand pouvoir de Dieu que de pouvoir vouloir, et *vous avez la contrition par cela seul que vous désirez l'avoir*. Vous ne la sentez pas, à la bonne heure ; mais le feu qui est sous la cendre ne se voit pas, ne se sent pas, pourtant ce feu existe » (2).

II. — *Abus de la confession.*

Nos malades ne suivent pas toujours, hélas ! les conseils que nous leur donnons : ils allèguent des oublis, le manque de préparation, le défaut de clarté, ou l'absence de contrition pour recommencer indéfiniment leurs confessions ou faire des confessions générales. Ils devraient penser qu'ils en ont déjà fait beaucoup trop, et que, plus ils en feront, plus ils seront troublés. Ils devraient aussi savoir qu'ils s'exposent à des dangers réels et sérieux en voulant toujours sonder leur conscience ; c'est remuer un terrain fangeux, et provoquer des émanations malsaines,

(1) Entretiens XIV^e^ et XVIII^e^.

(2) Cf. *Traité de l'Amour de Dieu*, IX, 3.

c'est s'exposer à rallumer un feu mal éteint et à commettre des fautes, et même des fautes beaucoup plus graves que celles dont on s'inquiète. C'est jeter de l'huile sur un incendie pour l'éteindre.

On a beau leur répéter que leur façon de comprendre les choses est tout l'opposé de la simplicité chrétienne. C'est inutile. Ils ont un talent spécial pour compliquer ce qu'il y a de plus simple, pour obscurcir ce qu'il y a de plus clair, pour tout embrouiller. Et, si on leur donne des conseils qui dérangent leurs plans, ils croient qu'on ne les a pas compris ou que ces conseils ne s'appliquent pas à eux.

S'ils persistent dans cette voie dangereuse, ils finiront par imiter l'exemple de cet « homme de bonne vie qui avait commencé une revue depuis six mois en se confessant tous les jours à un prêtre. A la mort de celui-ci, il s'adressa à un autre confesseur en le priant de vouloir bien lui accorder deux heures chaque matin pendant un mois. Quant à lui, il devrait employer le reste du jour à rechercher et à écrire ses fautes, puis prendre un autre mois pour se préparer à l'absolution : à ces conditions il espérait en finir ».

Ce récit rappelle l'état d'âme d'un religieux que nous avons connu. Ancien professeur de théologie, il croyait avoir enseigné tant d'erreurs et commis tant de fautes que personne ne pouvait

l'absoudre, sauf peut-être un de ses amis, un excellent évêque, qui lui répétait chaque fois qu'il le voyait : « Si savant et si sot ! » Comme on avait tout essayé en vain, et qu'il persistait dans cette affirmation, qui était devenue chez lui une idée fixe, cet ami lui promit de faire venir de Rome tous les pouvoirs nécessaires pour le relever des censures encourues. Dès qu'ils furent arrivés, examinés et reconnus authenthiques, on fixa un jour pour la confession. Lorsqu'elle fut achevée, le malade pria le religieux qui l'avait accompagné de vouloir bien écouter très attentivement si l'évêque prononçait exactement la formule de l'absolution. Enfin, le Père avoua que cette fois tout était en ordre et qu'il était vraiment très heureux. Mais, à peine avait-il quitté l'évêché, qu'il s'arrêta subitement et dit à son compagnon : « C'est très bien tout cela, mais si Monseigneur n'a pas eu l'intention de m'absoudre. Qui peut me donner cette assurance ? » C'en fut assez. Tout ce que l'on put lui dire et lui affirmer fut inutile. Les scrupules recommencèrent et reprirent leur cours ordinaire. Chose vraiment étrange, ce religieux incapable de se conduire lui-même, était pour les autres un confesseur et un directeur d'une lucidité, d'une prudence et d'une habileté remarquables. Beaucoup de prêtres, de religieux et de laïcs s'adressaient à lui et le consultaient dans leurs difficultés.

Les exemples de ce genre ne manquent pas. Il faut voir jusqu'où peut conduire cette maladie. Comment s'étonner ensuite que de simples fidèles qui n'ont jamais ouvert un ouvrage de théologie subissent les terribles conséquences de ce mal, lorsque des hommes de cette valeur n'en sont pas à l'abri.

Semblables à ces baigneurs qui, dans les villes d'eaux, passent leur temps à changer de médecins et d'hôtels et à parler de leur diète (1) au lieu de suivre leur traitement, beaucoup de

---

(1) Que les malades se gardent bien toutefois de penser qu'ils ne doivent prendre aucun renseignement sur les Établissements ou les Hôtels qui les reçoivent. C'est tout le contraire. Ils y sont même tenus, s'ils veulent faire une cure sérieuse, car il est bien certain qu'il est impossible de guérir, et même d'améliorer la névrose sans un régime spécial. Agir autrement, ce serait s'exposer à cette triste déception d'un baigneur qui, à la fin de son traitement, partit en disant : « Ici, je me suis complètement gâté l'estomac avec cette horrible cuisine, ce porc et cette choucroute, ces harengs, ces soupes et ces légumes si lourds et si mal préparés. » Si cette façon d'agir simplifie le travail de l'administration et favorise ses finances, c'est toujours aux dépens des malades. C'est donc un devoir strict, un devoir de conscience pour tout Établissement d'observer rigoureusement les prescriptions des médecins, et de ne pas oublier que les Établissements sont *pour* les malades et non les malades *pour* les Établissements. — Voir à ce sujet un excellent ouvrage : *L'Hygiène alimentaire*, dans l'état de santé et dans l'état de maladie, par J. Favrichon, pharmacien-chimiste, à Saint-Symphorien-de-Lay (Loire).

ces malades sont toujours à la recherche d'un confesseur ou d'un directeur ; et ce directeur idéal sera celui qui leur enlèvera leur mal en quelques instants, ou passera son temps à les écouter sans hasarder la moindre réflexion, et surtout à n'écouter qu'eux, et qui sera, — ils l'espèrent du moins — toujours de leur avis et finalement se laissera diriger par eux. Ils sont plus nombreux qu'on ne le pense, hélas ! ceux qui s'imaginent ne bien servir Dieu que s'ils le servent à leur manière.

Comme ce directeur idéal n'existe que dans leur imagination maladive, ils finissent par se persuader que personne ne les comprend, sauf eux-mêmes ; et de là à la pratique du libre examen, il n'y a qu'un pas ; la pente est glissante et d'autant plus dangereuse qu'ils y arrivent insensiblement. Ce principe une fois posé, il faut en attendre les conséquences.

Privés des grâces que Dieu accorde aux *humbles* (1), aux âmes dociles qui ressem-

---

(1) « Quiconque sait qu'il est terre et cendre, dit saint Jérôme, et qu'il doit bientôt se réduire en poussière, ne s'élèvera jamais en la superbe. Et quiconque après avoir médité l'Éternité de Dieu, réfléchira sur ce bref espace, cette sorte de point d'espace, qui est la vie humaine, aura toujours la mort devant les yeux et sera humble et modeste. En effet, ce corps corruptible alourdit l'âme, et notre esprit tourné vers une multitude d'objets, est opprimé par cette

blent aux enfants (1), et ainsi abandonnés à leurs propres lumières, ils imiteront ces esprits indisciplinés, ces trop fameux rebelles qui pensèrent qu'il était plus expédient de réformer l'Église que de se réformer eux-mêmes. A l'école de la Croix, incapables comme eux de supporter le joug dont le Seigneur les aura chargés, ils le secoueront et courront à une perte certaine. Il en sera d'eux comme d'un vaisseau désemparé qui vogue à l'aventure jusqu'à ce qu'il se brise contre les récifs et soit englouti. Peut-être devront-ils à la brièveté de leur vie, à des circonstances ou plutôt à des grâces particulières, à l'intervention d'une âme charitable d'éviter une chute pareille; ils auront du moins mené ici-bas une vie inutile et malheureuse, ils auront fait souffrir tout leur entourage, scandalisé le public; ils auront été à charge à eux-mêmes et aux autres, et ils auront ainsi perdu les mérites

---

habitation terrestre. C'est pourquoi il nous faut dire en toute humilité :

« Seigneur, mon cœur ne s'est pas enflé d'orgueil, et mes regards ne se sont pas portés en haut.

« Je ne recherche point les grandeurs ni ce qui est élevé au-dessus de moi. » (Ps. CXXX, 1.) Au reste, toute humilité ne doit pas résider autant dans les paroles que dans l'esprit ; c'est par un sentiment intime de la conscience que nous devons nous reconnaître comme sans valeur ; et nous ne devons jamais nous figurer savoir, ou comprendre ou être quelque chose. »

(1) Luc., XVIII, 16.

précieux de toutes leurs souffrances (1). Tels sont les fruits de l'entêtement, du *non serviam* (2). « Personne ne se suffit à soi-même », dit saint Basile (3). C'est donc avec raison que saint Bernard a écrit que « celui qui se fait lui-même son propre guide se fait le disciple d'un sot » (4). La sainte Écriture ne nous donne-t-elle pas le même conseil en nous recommandant de ne pas nous appuyer sur notre prudence (5) et de prendre toujours avis d'une personne sage (6) ?

---

(1) Le mérite est la valeur d'une action qui rend cette action digne de récompense.

Le mérite dépend essentiellement de la charité (S. Thomas, 1, 2, q. 114, a. 4) et celle-ci a pour principe la grâce. Le mérite dépend accidentellement de la valeur de l'action. Celle-ci est absolue ou relative. La valeur absolue est celle que l'action a par elle-même ; la valeur relative est celle qui résulte de l'effort accompli pour agir. Et ainsi la difficulté peut ajouter au mérite en exigeant une plus grande charité pour faire l'action (1 p., q. 95, a. 4 (corp.) et ad 2 ; 2, 2, q. 27, a. 8, ad 3 ; q. 182, a. 2, ad 1.)

Comme on le voit, la chose la plus difficile n'est pas toujours la plus méritoire, car elle n'est pas toujours la meilleure.

(2) « Je n'obéirai pas. » (Jerem., II, 20.)

(3) *Orat. de Felic.*

(4) Epist. 87.

(5) Prov., III, 5.

(6) Tob., IV, 19.

III. — *Des remèdes nécessaires.*

Quels remèdes appliquer à ce mal, si toutefois il n'est pas trop tard, car malheureusement dans bien des cas il ne reste plus au prêtre que la pitié, la prière et la pénitence pour ramener à la raison ces pauvres égarés? Il n'y en a qu'un et il s'impose : l'**Obéissance** ; moyen bien simple et bien général, puisqu'il s'adresse à toutes les âmes vraiment soucieuses de leur avancement spirituel. « Ceux qui veulent avancer dans la voie de la perfection et du salut, dit saint Philippe de Néri, n'ont qu'à obéir à leur confesseur qui tient la place de Dieu ; en se conduisant ainsi, ils sont assurés de n'avoir pas à rendre compte à Dieu de leurs actions. »

Semblables à des aveugles qui ne peuvent se conduire seuls ou à des jeunes gens incapables de gérer leur fortune, ils doivent abdiquer leur indépendance et s'en rapporter à leur directeur de conscience qui reçoit de Dieu des lumières particulières pour les diriger. Et cette *Obéissance* doit être complète, indiscutée. En *obéissant* à leur Père spirituel, c'est à Dieu même qu'ils *obéissent*, puisque le prêtre tient son autorité directement de Notre-Seigneur qui a dit : « Celui qui vous écoute m'écoute » (1). D'ailleurs, l'en-

(1) Luc., x, 16.

seignement des théologiens, des maîtres de la vie spirituelle et des saints est unanime sur ce point.

Bien que nous insistions ainsi sur l'importance de l'*Obéissance*, n'oublions pas qu'il y a des malades incapables de *vouloir*, de se décider, de prendre une détermination, encore plus de l'exécuter (1), bien que le plus souvent ces malades l'exécutent, s'ils en ont l'occasion au moment même où ils sont décidés. On peut en dire autant de la domination que ces malades doivent exercer sur eux-mêmes. Dire qu'ils peuvent *toujours* se dominer est aussi faux que de dire que l'on peut toujours commander à la fièvre ou

---

(1) Malgré la désobéissance qu'ils comprennent parfaitement et une prétendue ou certaine responsabilité qu'ils déplorent et condamnent tout à la fois, ils désobéissent à leur directeur de conscience ou à leur médecin pour obéir à leur impulsion maladive.

L'une de ces malades, très consciencieuse et très intelligente, nous écrivait dernièrement d'un sanatorium où elle était en traitement : « Je m'efforcerai d'obéir quant à... C'est cela qui me rend le plus malade, et si une fois je ne me croyais plus obligée d'en parler, ma guérison aurait fait un immense progrès. Que je voudrais pouvoir vous dire bientôt : J'ai obéi. Il faut espérer que cette désobéissance est en quelque sorte maladive, sans cela elle serait effrayante. »

Il est bon de dire que cette malade, comme tant d'autres, hélas ! était arrivée à un degré d'impressionnabilité tel qu'il lui était souvent impossible de distinguer le péché de la tentation.

que pour être bien portant il suffit de le *vouloir*.

C'est au médecin et au confesseur à rallumer, à stimuler ou à développer ce qui reste en eux de force de volonté pour les amener peu à peu à faire ce qui leur est prescrit. L'entourage ou des amis, s'ils ont de l'influence sur eux peuvent aussi faire beaucoup, sinon tout ce qui est nécessaire. En général, l'*influence* qu'ils exerceront sera en rapport avec le degré de *confiance* que les malades auront en eux. Pour cela, il faut beaucoup de douceur et de bonté, et surtout une patience et une persévérance à toute épreuve. C'est ici le cas de se rappeler la parole du Dr Dubois — qui n'est pas théologien : — « On ne pèche jamais par persévérance ».

S'ils *obéissent*, c'est une preuve que la maladie ne les a pas atteints aussi gravement que d'autres ou qu'ils sont déjà en voie sinon de guérison, du moins en voie d'amélioration. Quelquefois certains malades gravement atteints *obéissent* sous l'influence exclusive d'une personne qui a sur eux une influence tout à fait extraordinaire, mais souvent sur quelques points seulement et non régulièrement, et encore ce sont des exceptions. Puis cette influence, quelque grande qu'elle soit, peut disparaître subitement, le plus souvent pour des motifs futiles, ou même sans aucun motif apparent, tellement ces malades sont instables en tout. Il en est de même de la confiance de ces malades en leurs amis.

D'ailleurs, les choses sont inséparables, car l'une n'est que la conséquence de l'autre.

Certainement Dieu peut atteindre l'âme directement ; mais il ne le fait généralement pas, car la voie ordinaire suffit. N'a-t-il pas établi le prêtre pour servir d'intermédiaire entre Lui et les âmes ? De même que dans la Croix les malades doivent voir la main de Dieu, de même ils doivent voir dans le prêtre son envoyé « revêtu de tous ses pouvoirs », qui leur apprendra à porter cette Croix, au lieu de le tenir pour un incapable, un indifférent, un intéressé et même un ennemi, comme il leur arrive parfois de le dire ; ils le regarderont au contraire comme un guide sûr, un ami fidèle et compatissant, chargé de les instruire, de les diriger et de les soutenir dans cette voie douloureuse, où Dieu les a mis et où il veut les sanctifier. Qu'ils sachent donc bien que ce n'est que dans l'*Obéissance* à ce messager divin, et non dans l'amour-propre, le jugement propre et l'entêtement qu'ils trouveront la paix tant désirée et promise par l'Apôtre : « A tous ceux qui suivront cette règle, paix sur eux et miséricorde » (1).

« Considérez, dit saint François de Sales, que l'amour de notre propre jugement et l'estime que l'on en fait est la cause qu'il y a peu de par-

(1) Galat., vi, 16.

faits. Il se trouve beaucoup de personnes qui renoncent à leur propre volonté, les uns pour un sujet, les autres pour un autre ; je ne dis pas seulement en religion, mais parmi les séculiers et dans les cours des princes mêmes. Si un prince commande quelque chose à un courtisan, il ne refusera jamais d'obéir ; mais d'avouer que le commandement soit bien fait, cela arrive rarement. Je ferai ce que vous me commandez, en la façon que vous me dites, répondra-t-il ; mais... Ils demeurent toujours sur leur mais, qui vaut autant à dire qu'ils savent bien qu'il serait mieux autrement. Nul ne peut douter que ceci ne soit fort contraire à la perfection ; car il produit pour l'ordinaire des inquiétudes d'esprit, des bizarreries, des murmures et enfin il nourrit l'amour de sa propre estime ; de manière donc que la propre opinion ni le propre jugement ne doit pas être aimé ni estimé.

« Considérez encore que l'amour de nos propres opinions est la dernière chose que nous quittons, et que toutefois c'est une des choses les plus nécessaires à quitter et renoncer pour l'acquisition de la vraie perfection ; car autrement nous n'acquerrons pas la sainte humilité, qui nous empêche et nous défend de faire aucune estime de nous, ni de tout ce qui en dépend ; et partant si nous n'avons pas la pratique de cette vertu en grande recommandation, nous penserons toujours être quelque chose de

meilleur que nous ne sommes et que les autres nous en doivent de reste (1).

« Il y en a plusieurs qui disent : je ferai bien cela ainsi que vous dites, mais je vois bien qu'il serait mieux autrement. Hélas ! que faites-vous ? Si vous nourrissez ainsi le jugement, sans doute il vous enivrera, car il n'y a point de différence entre une personne enivrée et celui qui est plein de son propre jugement... L'exercice propre à faire mourir le propre jugement c'est de lui retrancher fidèlement toutes sortes de discours dans les occasions où il veut se rendre maître, lui faisant connaître qu'il n'est que valet. Car ce n'est que par les actes réitérés que nous acquérons les vertus, bien qu'il y ait eu quelques âmes auxquelles Dieu les a données toutes en un moment (2).

« Si vous n'arrachez de votre cœur, et ne rejetez loin de vous cet amour-propre, dit Tauler, de quelque côté que vous vous tourniez, quelque part que vous vous sauviez, vous rencontrerez toujours de l'agitation et des obstacles ; plus s'enfuit celui qui ne se quitte point, et moins il trouve ce qu'il cherche, semblable en cela à celui qui s'est égaré de son droit chemin » (3).

Que faut-il donc faire pour éviter ce mal-

(1) Entretien XIV.
(2) Entretien X.
(3) *Institutions*, chap. XIV.

heur? Il faut sortir de soi-même et *se renoncer*.

« Si quelqu'un veut venir à moi, dit Notre-Seigneur, qu'il se renonce soi-même » (1). Dieu n'a rien tant en aversion que la volonté propre « Faites cesser la volonté propre, dit saint Bernard, et l'enfer n'existera plus » (2).

Malgré toute l'autorité dont le prêtre est investi et bien qu'il ait le droit et le devoir de commander, il ne s'ensuit pas que les malades doivent abdiquer leur raison, c'est-à-dire la liberté de lui faire part de leurs difficultés, même au sujet de cette *Obéissance* ; bien au contraire, c'est même un devoir de conscience pour eux d'agir ainsi. « Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté » (3). Mais après avoir fait connaître ces difficultés, ils doivent se soumettre, accepter la direction prescrite et *obéir*, sans chercher à s'excuser ou à se soustraire à l'autorité, car « la désobéissance est aussi coupable que le péché de magie, la résistance est comme le péché d'idolâtrie » (4), nous dit l'Écriture ; autrement leur règle de conduite ne serait que conjecture et hasard. Quelle certitude d'ailleurs auraient-ils au sujet du bien et du mal? Ils ne tiendraient ainsi aucun compte de

(1) Luc., IX, 29.
(2) *Serm. III Resurrectionis.*
(3) II Cor., III, 17.
(4) I Reg., XV, 23.

l'expérience et de la science des théologiens et des auteurs ascétiques. Ils placeraient le disciple au-dessus du maître, ils renverseraient l'ordre établi par Dieu dans la société, et alors comment oseraient-ils espérer recevoir de Lui ce dont ils ont besoin, surtout en pareille occurrence? Ce serait pousser les choses un peu loin et vraiment vouloir tenter la Providence. « Dieu veut obéir à un homme, dit le Père Ridolfi, et toi, misérable créature, tu ne veux pas obéir à Dieu qui te parle par un homme » (1).

Si Dieu a revêtu le prêtre d'un caractère particulier, s'il lui accorde des grâces spéciales et l'assiste de son Esprit, ce prêtre a besoin du concours de l'homme pénitent. Il faut que le malade lui facilite l'exercice de son ministère par une grande docilité et une grande simplicité, la simplicité de l'enfant à qui est promis le royaume des cieux (2). C'est alors que l'assistance du prêtre peut être efficace pour le malade. Dieu veut que sous l'influence de la grâce et de la docilité aux inspirations de l'Esprit-Saint nous fassions un bon emploi de l'intelligence et de la volonté qu'il nous a données. Lui qui voit le fond des cœurs et proportionne ses grâces à notre bonne vo-

(1) *Courte méthode pour faire l'oraison mentale.* Paris, J. Vic.

(2) MATTH., XIX, 14.

lonté (1), à notre confiance, à notre foi, fera le reste. S'il a promis d'assister ses serviteurs lorsqu'ils seront en présence de leurs ennemis, comment supposer qu'il leur refuse cette assistance lorsqu'ils seront en présence de son représentant, de son ami ? « Le meilleur, dit saint François de Sales, c'est de marcher à l'aveugle sous la conduite de la divine Providence parmi les ténèbres et les perplexités de cette vie. Il faut se contenter de savoir de son Père spirituel que l'on marche bien, sans chercher à le voir. On ne s'est jamais perdu en obéissant. »

Le Père Alvarez de Paz tient le même langage. « Je suis assuré, dit-il, que les remèdes prescrits contre les scrupules ne serviront qu'à ceux qui seront soumis à leur Père spirituel et qui se laisseront conduire par ses ordres. Car pour ce

---

(1) « Le proverbe tiré de notre S. Bernard, écrit saint François de Sales, *L'enfer est plein de bonnes volontés ou désirs*, ne vous doit nullement troubler. Il y a deux sortes de bonnes volontés. L'une dit : Je voudrais bien faire, mais il me fâche (*je me lasse*), et ne le ferai pas. L'autre dit : Je veux bien faire, mais je n'ai pas tant de pouvoir que de vouloir ; c'est cela qui m'arrête. La première remplit l'enfer, la seconde le paradis. La première volonté ne fait que commencer à vouloir et désirer ; mais elle n'achève pas de vouloir ; ses désirs n'ont pas assez de courage, ce ne sont que des avortons de volonté : c'est pourquoi elle remplit l'enfer. Mais la deuxième produit des désirs entiers et bien formés, et c'est pour cela que Daniel fut appelé *homme de désirs*. (Lettre 66).

qui est des scrupuleux qui ne se fient point à leur Directeur, *il est certain qu'ils ne seront jamais guéris* ; et on doit les regarder comme des malades dont la santé est désespérée, jusqu'à ce qu'ils se soumettent à celui qui est chargé de leur conduite, qu'ils suivent en tout ses avis et qu'ils aient une véritable confiance en Dieu. »

« La parole de Notre-Seigneur qui ordonne qu'on *prenne sa Croix*, dit saint François de Sales, doit être entendue de recevoir de bon cœur les contradictions qui nous sont faites à toutes rencontres par la sainte obéissance, bien qu'elles soient légères et de peu d'importance » (1). « Bienheureux sont les obéissants, dit-il encore, car Dieu ne permettra jamais qu'ils s'égarent » (2).

Pour atteindre à la perfection, les saints n'ont pas suivi d'autre voie : tous ont porté avec amour ces petites Croix de l'*Obéissance*.

D'une complexion fort délicate, sainte Gertrude était souvent incapable de suivre la règle de son Ordre. Que fit-elle pour devenir une sainte ? Elle *obéit*. Au lieu de suivre son attrait en se livrant aux austérités pratiquées dans le monastère, en se rendant au chœur pour y chanter les louanges du Seigneur avec ses com-

(1) Entretien XV[e].

(2) *Introd. à la vie dévote*, III[e] partie, chap. XI.

pagnes : ce qui faisait ses délices, elle devait souvent, sur un ordre de sa Supérieure, garder la cellule ou se mettre au lit, et elle s'y soumettait toujours avec la même promptitude que si elle eût reçu l'ordre contraire. Elle savait qu'elle jouirait des faveurs divines partout où l'*Obéissance* l'enverrait. Notre-Seigneur lui-même témoigna sa joie de cette soumission en révélant à sainte Mechtilde, sa compagne, que si on voulait le trouver en cette vie, on devait le chercher d'abord au Très-Saint-Sacrement de l'autel et ensuite dans le cœur de Gertrude.

Saint Alphonse de Liguori, d'une austérité extraordinaire pour lui-même et pour ses religieux, ordonna au Père d'Agostino de prendre du chocolat tous les matins, parce qu'il souffrait de la poitrine pendant une mission. L'histoire ne nous dit pas que ce religieux ait fait la moindre objection à l'ordre de son Supérieur (1).

Sur une ordonnance du médecin, saint Ignace de Loyola qui souffrait d'une légère indisposition fit gras le mercredi saint. « Un esprit scrupuleux et peu docile, dit saint François de Sales, se serait fait prier trois jours, et puis aurait fait à sa mode. »

Les scrupuleux doivent enfin savoir que certaines prescriptions sont faites pour les per-

(1) Cf. Sa *Vie*. *Op. cit.*, t. I, chap. XII.

sonnes bien portantes et non pour les malades, et qu'elles n'obligent, par conséquent, que ceux qui sont à même de les observer ; que beaucoup parmi eux ne sont tenus ni au jeûne ni aux exercices de piété qui leur causent une certaine fatigue physique ou intellectuelle et que certains mêmes sont « tellement anxieux qu'ils ne sont pas tenus à l'intégrité de la confession » (1), ainsi que nous l'avons déjà dit avec Réginald.

Quand la confession ou la communion produisent une certaine fatigue ou surexcitation des nerfs, les malades doivent en avertir leur confesseur, qui étudiera chaque cas en particulier et diminuera ou supprimera même au besoin, pour un certain temps, selon les cas, la réception des Sacrements. A ce sujet, on ne saurait agir avec trop de prudence. Que les malades se persuadent donc que la Croix bien portée, c'est-à-dire avec soumission à la volonté de Dieu, produit aussi des fruits de salut et non des moindres, et remplace pour eux, jusqu'à un certain point du moins, les grâces attachées à la réception des Sacrements. Qu'ils sachent aussi que, chaque fois qu'ils doivent renoncer à faire leur volonté, ils sont sûrs de faire celle de Dieu. Quoi de plus rassurant, de plus consolant ?

---

(1) Abbé J. Berthier, *Abrégé de théologie. De la conscience*, chap. II, Lyon. Nouvellet.

« Ne vous inquiétez point de ne pouvoir pas servir Dieu selon votre goût, écrivait saint François de Sales à une infirme, car, en vous accommodant bien à vos incommodités vous le servez selon le sien, qui est bien meilleur que le vôtre » (1); et à une autre personne il écrivait: « Conduisez-vous en la communion au gré de votre confesseur ; car il lui faut donner cette satisfaction, et vous ne perdrez rien pour cela ; car ce que vous n'aurez pas pour la réception du sacrement, vous le rencontrerez en la soumission et obéissance » (2).

« Dieu, dit saint Jean de la Croix, aime plus en vous le moindre acte d'obéissance et de soumission à sa volonté que tous les services que vous vous proposeriez de lui rendre par élection ou par inclination » (3).

Pour certains scrupuleux, il est préférable de ne pas se préparer à la confession, même de ne pas y penser. Il suffit qu'ils disent ce qu'ils savent lorsqu'ils sont au confessionnal, ou qu'ils répondent aux questions posées par le confesseur. Et dès que la confession est terminée, ils doivent bien se garder d'y penser, autrement ils s'exposent aux mêmes inquiétudes, sinon à des inquiétudes pires. Il en est de même des con-

(1) Lettre 158.
(2) Lettre 774.
(3) *Sa Vie*, t. III, p. 342.

fessions et des inquiétudes précédentes. Cette remarque a beaucoup plus d'importance qu'on ne le croirait.

D'autres scrupuleux doivent être pris à part et tout à fait à l'improviste. La confession terminée et la pénitence faite (au confessionnal, pour en éviter l'oubli ou la répétition), une personne doit se tenir à leur disposition pour détourner leurs pensées de la confession et partant des inquiétudes. Selon les circonstances ou la mentalité de ces malades, elle aura recours à une promenade, à une lecture, à une conversation, en un mot à une distraction ou à une occupation capable de les impressionner ou de les absorber assez pour qu'ils ne pensent pas à leur confession.

Si on les prévient ou s'ils fixent eux-mêmes le moment de leur confession ils passeront des journées entières dans l'agitation, et des nuits dans l'insomnie, ainsi qu'ils le constatent eux-mêmes chaque fois qu'ils en font l'expérience. Ce n'est pas au malade à fixer au chirurgien le moment propice pour une opération. Les faits sont là et prouvent surabondamment la nécessité d'agir ainsi. Combien de fois ne l'avons-nous pas constaté nous-même.

D'autres enfin ne seront jamais prêts à temps et feront comme l'une de ces malades à qui nous demandions un jour pourquoi elle n'était pas venue en même temps que les autres, c'est-

à-dire à l'heure fixée pour la confession : « C'est parce que la contrition n'était pas encore arrivée », nous répondit-elle tranquillement, en nous priant de vouloir bien retourner au confessionnal.

Avec le scrupuleux, en général, il faut savoir trancher ; il faut savoir être net, clair et précis. Après l'avoir écouté avec beaucoup de bonté et questionné suffisamment pour se rendre compte de son état, c'est-à-dire de ce qu'il est capable de faire ou d'éviter, si on ne le connaît pas encore, on doit lui dire : Faites ceci, évitez cela ; ou : gardez-vous bien d'agir ainsi ; ou encore, — suivant les circonstances : — je vous défends absolument de faire ceci ou cela jusqu'à nouvel ordre.

Il faut bien se garder de lui dire, par exemple : *Si* ce travail vous fatigue, laissez-le ; *si* cela vous ennuie, vous inquiète, vous excite, etc., ne le faites pas ; ou encore : *vous n'êtes pas obligé* de faire telle ou telle chose ; ou enfin : *essayez* et vous verrez vous-même ensuite ce dont vous êtes capable.

De cette hésitation aussitôt remarquée, il conclura que son état doit être bien grave, sinon très complexe, puisqu'il ne peut être tranché par celui qui a autorité pour cela, ou il croira, — et en cela il n'aura peut-être pas toujours tort, — qu'on ne le comprend pas et que l'on n'est pas capable de le diriger, ou encore que l'on ne veut pas s'occuper de lui.

S'il demande conseil, c'est pour être tiré de son inquiétude et non pour rester dans le vague, le tourment ou le désespoir. Pour cela, il n'a besoin de personne : il se suffit à lui-même.

IV. — *De la franchise requise.*

Il en est des maladies morales comme des maladies physiques. Comment les traiter sans les connaître et surtout sans en connaître les *causes* ? C'est donc par l'aveu de leurs fautes et de leurs *causes* que les pénitents doivent commencer.

Certains malades sont retenus par une crainte mal fondée. Sous l'influence de la maladie ou de l'amour-propre, ils se préoccupent uniquement de ce que le prêtre pensera d'eux. Considérations humaines, dangereuses, en tout cas, indignes d'un chrétien. Ce n'est pas par des moyens naturels que l'on atteint une fin surnaturelle. C'est du temps perdu pour le prêtre et le malade, pour ce monde et pour l'autre.

Le prêtre pensera qu'il s'agit d'une âme que Dieu lui envoie et dont il lui demandera compte au jugement dernier, que c'est pour lui un devoir strict de lui venir en aide. D'ailleurs, l'opinion que le prêtre pourra avoir du pénitent a fort peu d'importance, elle ne changera en rien le degré de perfection de cette âme qui n'a de valeur que celle qu'elle a devant Dieu. Le ma

lade doit aussi savoir que le prêtre apportera dans cette direction toute la discrétion possible et que ces confidences, — de quelque nature qu'elles soient, — il les emportera dans la tombe. Dieu récompensera cette soumission du pénitent en donnant au prêtre les lumières nécessaires pour diriger l'âme qui se sera confiée à lui, et le bien qui en résultera sera en proportion de cette ouverture de conscience. « L'ouverture de cœur, dit saint Alphonse de Liguori, chasse la tentation comme le soleil chasse les nuages » (1).

D'autres parlent à leur confesseur de tout et sans se lasser, sauf de la chose dont ils devraient parler. Ils ont un talent spécial de lui échapper, et même s'il met le doigt sur la plaie, ils ne veulent pas reconnaître le mal afin d'éviter l'ennui de refuser le sacrifice qui leur sera demandé et qu'ils prévoient très bien.

Ils sont semblables à ce petit enfant à qui sa mère apprenait à prier et qui, arrivé à ce passage : « Mon Dieu, je vous abandonne, je vous donne tout ce que je possède », etc., s'arrêtait subitement et ajoutait tout bas : « Excepté mon petit lapin ». C'est ce petit lapin dont il ne veut pas se séparer : tel ne veut pas sacrifier ses mets délicats, la bonne chère, etc., un autre ses études, ses lectures favorites, ses relations, en

(1) *Op. cit.*, t. II, chap. XVIII.

un mot ses *plaisirs*, et tant d'*habitudes*, de véritables passions devenues pour lui une seconde nature. Le malade sait parfois très bien que s'il ne s'impose pas de privations, il ne saurait être question de guérison, même d'amélioration, témoin ce malheureux qui se mourait de l'alcoolisme et qui répétait d'une voix déjà éteinte à chaque visite que lui faisait un ami : « Ne m'as-tu pas apporté un peu d'eau-de-vie ? »

Il faut donc s'ouvrir en toute confiance à l'homme de Dieu qui nous dirige, car si, pour remplir dignement son ministère, le prêtre doit « se faire tout à tous » (1), comment supposer qu'il s'écarte de cette règle à l'égard des membres souffrants du Christ qui ont un droit particulier à sa bonté, car il sait qu'il s'agit « d'une maladie cruelle, quelquefois opiniâtre, qui demande de sa part une charité et une patience à toute épreuve. Il sait aussi qu'une âme scrupuleuse qui ne trouverait pas un confesseur compatissant, ne tarderait pas à perdre la tête, peut-être à se donner la mort, par désespoir, comme il est arrivé à plusieurs » (2).

Toutefois, ces pénitents doivent user de discrétion avec leur directeur, se garder d'abuser

---

(1) I Cor., ix, 22 : « Je me suis fait faible avec les faibles, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous, afin de les sauver tous. »

(2) Cardinal Gousset, *Théologie morale*, t. II, chap. xv.

d'un temps si précieux, et ne pas oublier que d'autres âmes ont besoin des mêmes secours, du même ministère et que le prêtre n'a jamais trop de temps pour étudier, travailler à sa propre sanctification et se préparer à la mort.

« Si l'on savait, dit Fénelon, ce que c'est que le temps d'un prêtre, chargé de prier pour lui-même et pour toute l'Église, de méditer profondément la loi de Dieu, et de travailler pour ramener tant de pécheurs, on craindrait de profaner un temps si précieux, et de l'user en discours superflus. Si l'on ne cherchait que des conseils évangéliques, il faudrait peu de temps dans la direction. Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des âmes droites ».

Combien de ces personnes ne sachant que faire vont trouver des prêtres, leur confesseur surtout, pour leur parler de choses tout à fait indifférentes, comme si les prêtres étaient, eux aussi, embarrassés de leur temps. Un jour nous reçûmes la visite d'une personne qui nous avait écrit quelques jours auparavant pour se plaindre de la rapidité avec laquelle nous traitions ses inquiétudes. Nous lui demandâmes aussitôt les motifs de cette visite, si elle avait quelque chose de *nouveau* à nous dire. Comme elle paraissait embarrassée, nous insistâmes en lui répétant la même question : « Je m'ennuyais », nous répondit-elle d'un ton un peu gêné. Nous lui répétâmes qu'il en serait toujours ainsi tant qu'elle

serait malade et qu'elle s'occuperait de ses scrupules. Nous la congédiâmes en lui prêtant un ouvrage sur la souffrance et en tâchant de lui faire comprendre, avec tous les ménagements possibles, que nous avions autre chose à faire qu'à distraire ceux qui *s'ennuient*, que notre vie est trop courte pour écouter si souvent la même chose et que d'ailleurs nous n'avions pas précisément les qualités requises pour exercer avec fruit ce nouveau genre de ministère.

Quelques semaines après son départ, elle nous écrivit du fond de la Russie, sa patrie, pour nous rappeler ses visites et nous demander de nouveaux conseils. Naturellement, sa lettre n'était que la répétition de ses anciennes et nombreuses lamentations. La construction seule des phrases était différente.

Cette personne est certainement très intelligente, très instruite, très pieuse et très bonne, mais comme toutes les malades atteintes à ce degré, elle ne pense qu'à ses souffrances et s'y absorbe à un point qu'elle oublie ou paraît oublier qu'elle revient toujours sur le même sujet et que le temps du prêtre est un temps sacré qui appartient à toutes les âmes et dont il aura à rendre un compte rigoureux à Dieu.

Dans une affaire aussi importante que ces rapports spirituels, on devrait être étonné que la question de confiance, de soumission, d'obéissance se pose un seul instant et que

l'on s'arrête à des considérations humaines, de quelque nature qu'elles puissent être. Cela prouve que certaines personnes ont du prêtre et des choses surnaturelles les idées les plus fausses et jugent du prêtre d'après le monde, ou peut-être aussi, hélas ! faut-il le dire? d'après elles-mêmes. Elles ignorent ou oublient trop facilement que la sagesse humaine, « toujours courte par quelque endroit », est d'un bien faible secours pour la mission du prêtre, qui est une mission surnaturelle, divine: le prêtre fidèle à sa vocation attend tout de Dieu et rien du monde.

CHAPITRE VII

DES DANGERS DU DÉCOURAGEMENT

Le découragement est certainement un des plus grands dangers auxquels nous sommes tous exposés, et rien n'est plus fréquent chez les malades, qui voient partout des motifs de découragement et nulle part des motifs d'espérance et de confiance.

Que ce découragement vienne à quelques-uns de fautes plus ou moins graves et plus ou moins nombreuses non encore réparées, de fautes réparées depuis longtemps, ou de rechutes continuelles dans les mêmes fautes, ses effets, quelle qu'en soit la cause, se font sentir sur le corps et sur l'âme. Au lieu d'y chercher autant de moyens de salut, ils y voient autant de motifs de perdition, et, ce qui, dans les desseins de Dieu, devait servir à leur avancement spirituel, à leur salut, peut leur devenir funeste, s'ils ne savent en profiter, surtout s'ils ne savent lutter contre la tristesse qui envahit leur âme à

la vue de leurs fautes ou de leurs imperfections.

Chez beaucoup même, il ne s'agit que de fautes imaginaires.

Ce genre d'inquiétude se produit surtout à la suite de certaines crises, d'une aggravation ou d'une modification de leur état. Ils ne se préoccupent alors que des moyens de réparer ces fautes telles qu'ils se les figurent, et de les réparer le plus promptement possible, par la réception du Sacrement de pénitence ; mais soit manque de force, de courage, de décision, soit défaut de prêtre, la confession est remise à plus tard. Au bout de quelque temps, de quelques jours, voire même parfois de quelques heures, il n'en est plus question. Les péchés ont disparu avec la maladie ou la crise et le besoin de se confesser ne se fait plus sentir. Alors le malade bien étonné se demande comment il en est arrivé là, puisqu'il n'a aucune faute à se reprocher, du moins aucune faute qui soit de nature à l'inquiéter. Mais tant que cet état dure, il ne faut pas espérer le convaincre de son erreur. On n'y arrivera pas. Il faut se contenter de le tranquilliser en l'engageant à porter cette Croix avec patience afin de ne pas en perdre le mérite.

Pourquoi ces âmes pénitentes en s'attribuant des fautes imaginaires se décourageraient-elles, se sachant éprouvées ainsi par un mal qui in-

fluence si étrangement leur intelligence et leur volonté ? Et d'ailleurs eussent-elles commis des péchés et des crimes sans nombre, il ne leur est jamais permis de désespérer, car la miséricorde de Dieu est infinie et la rémission des péchés est un article de notre foi (1). Nous savons tous

(1) « Il y a si peu de foi dans le monde, dit le bienheureux Vianney, curé d'Ars, que l'on espère trop ou que l'on désespère. Il y en a qui disent : « J'ai fait trop de mal ; le bon Dieu ne peut pas me pardonner. » C'est un gros blasphème ; c'est mettre une borne à la miséricorde de Dieu, et elle n'en a point...

« Il y avait une fois un prêtre qui prêchait sur l'espérance et sur la miséricorde du bon Dieu. Il rassurait bien les autres, mais lui-même se désespérait. Après le sermon, il se présenta un jeune homme qui lui dit ; « Mon Père, je viens pour me confesser. » Le prêtre lui dit : « Je veux bien vous confesser. » Le jeune homme lui fit l'aveu de ses fautes, après quoi il ajouta : « Mon Père, j'ai fait bien du mal, je suis perdu !... — Que dites-vous, mon ami ? Il ne faut jamais désespérer !... » Le jeune homme se lève : « Mon Père, vous ne voulez pas que je désespère, et vous ?... » Ce fut un trait de lumière : le prêtre, tout étonné, chassa cette pensée de désespoir, se fit religieux et fut un grand saint. Le bon Dieu lui avait envoyé un ange sous la forme d'un jeune homme pour lui faire voir qu'il ne faut jamais désespérer.

« Le bon Dieu est aussi prompt à nous accorder notre pardon, quand nous le lui demandons, qu'une mère est prompte à retirer son enfant du feu.

« Notre-Seigneur est sur la terre comme une mère qui porte son enfant sur ses bras. Cet enfant est méchant, il donne des coups de pied à sa mère, il la mord, il l'égratigne ; mais la mère n'y fait pas seulement attention ; elle sait que

que « Jésus n'attend qu'une larme de sincère contrition pour recevoir le pire des méchants dans le sein de sa miséricorde » (1), eût-il commis un crime aussi horrible que celui de Judas. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit qu'il y a plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de faire pénitence? (2) Et ce pécheur, souvent objet de mépris aux yeux du monde toujours prêt à tout condamner chez les autres et à tout excuser chez lui, est un objet d'amour aux yeux de Dieu, toujours prêt à tout pardonner et à tout oublier, en l'attirant sans cesse à lui et par tous les moyens et en lui offrant cette grâce qui ne cesse de surabonder où le péché abonde (3), si ce pénitent sait *s'humilier* et *se repentir*. En agissant ainsi, Notre-Seigneur fait-il autre chose que tenir la promesse qu'il nous a faite lorsqu'il a dit : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (4)? »

---

si elle le lâche, il tombera, il ne pourra pas marcher seul... Voilà comme est Notre-Seigneur... Il endure tous nos mauvais traitements ; il supporte toutes nos arrogances ; il nous pardonne toutes nos sottises ; il a pitié de nous malgré nous. » (*Esprit du bienheureux J. M. B. Vianney*, chap. xx, Paris, P. Téqui.)

(1) Fr. Coppée.

(2) Luc., xv, 7.

(3) Rom., v, 20.

(4) Marc., ii, 17.

Au lieu de s'inquiéter ainsi, ces âmes pénitentes n'ont qu'à se purifier de leurs fautes, si elles ne l'ont déjà fait et à prendre la résolution de n'en commettre aucune de *propos délibéré*. Surtout qu'elles n'oublient pas qu'elles sont malades et que cet état d'inquiétude, d'angoisse durera probablement aussi longtemps que la maladie, quoi qu'elles fassent. Ignorent-elles que certaines âmes ont pour vocation de souffrir, soit pour elles, soit pour d'autres, et que ces âmes se sanctifieront dans cet état, car Dieu leur donnera, dans cette condition et non dans une autre, les grâces nécessaires pour se sanctifier.

Pour les aider dans ce travail important, nous ne saurions mieux faire que de les inviter à lire les conseils suivants. Bien qu'ils s'adressent à toutes les personnes qui veulent retirer du profit de leurs fautes, et non aux malades en particulier, ceux-ci n'en retireront pas moins de précieux avantages, s'ils les lisent attentivement, et avec l'intention bien arrêtée d'en profiter.

« Il leur arrive, d'ordinaire, de s'étonner de leurs fautes, dit un pieux et savant auteur, de s'en troubler, d'en avoir une mauvaise honte, de se laisser aller au dépit et au découragement. Ce sont là autant d'effets de l'amour-propre, effets plus pernicieux que ne le sont les fautes mêmes. On s'étonne d'être tombé ; on a grand

tort, et c'est une marque qu'on ne se connaît guère. On devrait, au contraire, être surpris de ne pas tomber plus souvent et en des fautes plus grièves, et rendre grâces à Dieu des chutes dont il nous préserve. On se trouble chaque fois qu'on se surprend dans quelque faute ; on en perd la paix intérieure ; on est tout agité, et l'on s'en occupe des heures, des journées même entières. Il ne faut jamais se troubler ; mais, quand on se voit à terre, il faut se relever tranquillement, se retourner vers Dieu avec amour, lui demander pardon, et ne plus penser à ce qui est arrivé que quand il faudra s'en accuser. Encore si dans la confession même on vient à l'oublier, il ne faut pas s'en inquiéter. On a une mauvaise honte de ses fautes : à peine ose-t-on les déclarer au confesseur. Quelle idée aura-t-il de moi, après tant de promesses, tant de protestations que je lui ai faites ? Si vous les lui déclarez naïvement et humblement, il vous en estimera davantage ; si vous avez de la peine à les lui dire, il ne pourra s'empêcher intérieurement de vous taxer d'orgueil. Sa confiance en vous diminuera, voyant que vous n'avez pas assez d'ouverture pour lui.

« Mais voici le pire : on se dépite, on se fâche, comme dit saint François de Sales, de s'être impatienté. Quelle misère ! Ne devrait-on pas voir que c'est orgueil tout pur, qu'on est humilié de se trouver à l'épreuve moins fort, moins saint

qu'on ne croyait, et qu'on n'aspire à être exempt d'imperfection et de fautes, que pour s'en applaudir en soi-même, et se féliciter d'avoir passé un jour, une semaine, sans avoir rien à se reprocher? Enfin, on se décourage ; on abandonne l'une après l'autre ses pratiques ; on renonce à l'oraison, l'on regarde la perfection comme impossible, et l'on désespère d'y parvenir. Que me sert, dit-on, de me contraindre, de veiller continuellement sur moi-même, de m'abandonner au recueillement et à la mortification, puisque je ne me corrige de rien, que je tombe toujours, et que je ne deviens pas meilleur?

« Voilà un des pièges les plus subtils du démon. Voulez-vous vous en garantir? Ne vous découragez jamais, quelque faute qu'il vous arrive, mais dites-vous à vous-même: Quand je tomberais vingt fois, cent fois le jour, je me relèverai à chaque fois, et je poursuivrai ma route.

« Qu'importe, après tout, que vous soyez tombé en chemin, pourvu que vous arriviez au terme? Dieu ne vous le reprochera pas. Souvent les chutes qu'on fait viennent de la rapidité de la course, et de ce que l'ardeur qui nous emporte ne nous permet pas de prendre certaines précautions. Les âmes timides et cauteleuses qui veulent toujours voir où elles mettent le pied, qui se détournent à tout moment pour éviter

les mauvais pas, qui craignent si fort de se salir, n'avancent pas si vite que les autres, et la mort les surprend presque toujours au milieu de leur course. Ce ne sont pas ceux qui font le moins de fautes qui sont les plus saints, mais ceux qui ont plus de courage, plus de générosité, plus d'amour, qui font de plus grands efforts sur eux-mêmes, et qui n'appréhendent pas de broncher, de tomber même, et de se salir un peu, pourvu qu'ils avancent.

« Saint Paul a dit que *tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu.* Oui, tout tourne à leur bien, même leurs fautes, et quelquefois des fautes très grièves. Dieu permet ces fautes pour nous guérir d'une vaine présomption, pour nous apprendre ce que nous sommes et de quoi nous sommes capables. David reconnut que l'adultère et l'homicide où il était tombé avaient servi à le tenir dans une continuelle défiance de lui-même *C'est un bonheur pour moi,* dit-il à Dieu, *que vous m'ayez humilié ; j'en ai été plus fidèle à observer vos commandements.* La chute de saint Pierre fut pour lui la plus utile des leçons, et l'humilité qu'elle lui inspira le disposa à recevoir les dons du Saint-Esprit, à devenir le chef de l'Église, et le préserva des dangers d'une place si éminente. Saint Paul, dans les grands succès de son apostolat, se garantissait de l'enflure et de la vanité, en se rappelant qu'il avait été blasphémateur et persécuteur de l'Église de

Dieu. Une tentation humiliante, dont Dieu ne voulut pas le délivrer, servait de contre-poids à la sublimité de ses révélations.

« Si Dieu sait tirer un tel avantage même des plus grands péchés, qui doute qu'il ne puisse faire servir à notre sanctification nos fautes journalières ? C'est une remarque faite par les maîtres de la vie spirituelle, que souvent Dieu laisse aux âmes les plus saintes de certains défauts, dont, malgré tous leurs efforts, elles ne parviennent point à se corriger, pour leur faire sentir leur faiblesse, et ce qu'elles seraient sans la grâce ; pour empêcher qu'elles ne s'enorgueillissent des faveurs qu'il leur fait, pour les disposer à les recevoir avec plus d'humilité ; en un mot, pour entretenir en elles une certaine déplaisance d'elles-mêmes, et les soustraire aux pièges de l'amour-propre ; pour soutenir leur ferveur, pour les maintenir dans la vigilance, dans la confiance en Dieu et le recours continuel à la prière. L'enfant qui tombe, lorsqu'il s'écarte un peu de sa mère et qu'il veut marcher seul, revient à elle avec plus de tendresse, pour être guéri du mal qu'il s'est fait, et il apprend par sa chute à ne la plus quitter. L'expérience de sa faiblesse et de la bonté avec laquelle sa mère le reçoit lui inspire plus d'attachement pour elle.

« Les fautes qui nous arrivent donnent souvent lieu à de grands actes de vertu que nous

n'aurions point occasion de pratiquer sans cela, et Dieu permet ces fautes dans cette vue. Par exemple, il permet une saillie d'humeur, une brusquerie, une vive impatience, pour nous mettre dans le cas de faire un acte d'humilité, qui répare abondamment notre faute, et le scandale qu'elle a causé. La faute a été faite par un premier mouvement, la réparation s'en fait avec réflexion, avec effort sur soi-même, par une volonté pleine et délibérée. Voilà un acte qui est plus agréable à Dieu que la faute n'a pu lui déplaire.

« Dieu se sert encore de nos fautes et de nos imperfections apparentes pour cacher notre sainteté aux yeux des autres, pour nous procurer de leur part des humiliations.

« Dieu est un grand maître ; laissons-le faire, il ne manquera pas son œuvre. Proposons-nous d'éviter avec soin tout ce qui peut lui déplaire le moins du monde ; mais quand nous serons tombés dans quelque faute, soyons-en fâchés par rapport à lui, et non par rapport à nous ; aimons l'abjection qui nous revient de cette faute ; prions Dieu qu'il en tire notre humiliation et sa gloire : il le fera, et il nous avancera plus par ce moyen que par une vie plus régulière et plus sainte en apparence, qui serait moins efficace pour la destruction de l'amour-propre.

« Quand Dieu demande de nous de certaines

choses, ne nous en retirons pas sous prétexte des fautes que nous pourrons commettre en les faisant. Il vaut mieux faire le bien avec imperfection que de l'omettre. Quelquefois on ne fera pas une correction qui est nécessaire, parce qu'on craint de se laisser aller à la vivacité. On évitera le commerce de certaines personnes, parce que leurs défauts nous donnent de l'humeur et de l'impatience. Mais comment acquerrons-nous les vertus, si nous en fuyons les occasions? N'est-ce pas là une plus grande faute que celle où l'on craint de tomber ? Ayons bonne intention ; allons où le devoir nous appelle; et croyons que Dieu est assez indulgent pour nous pardonner les fautes où nous exposent son service et le désir de lui plaire » (1).

Tels sont les sentiments que nous devons éprouver au souvenir de nos fautes. Loin de nous en troubler, de nous désespérer au point d'abandonner les saintes pratiques, nous nous humilierons et nous bénirons Dieu s'il nous accueille bien après nos manquements. Garan-

(1) P. Grou, S. J. *Manuel des âmes intérieures*, Paris V. Lecoffre. Lire le chapitre XXVI du *Combat spirituel*, par le P. Scupoli et les chapitres XIV et XV de la *Paix de l'âme*, du même auteur. — Cf. Le Père Michel, S. J. *Traité du découragement*. Paris, Téqui.

tis contre la présomption, nous tirerons grand profit de ces fautes, à raison même des efforts que nous aurons faits pour nous relever et nous maintenir dans le bien. En cela, comme en tout le reste, il faut, sans perdre jamais courage, regarder le ciel, marcher à sa lumière dans la voie de la confiance en Dieu, dont la bonté n'a pas de bornes, et accomplir son *devoir quotidien* qui apporte avec lui son mérite en même temps qu'il est un témoignage de notre foi, de notre amour, et toujours de notre bonne volonté.

CHAPITRE VIII

DE LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DIVINE

Le meilleur moyen de lutter contre le découragement, qu'il vienne des fautes commises ou des fautes imaginaires, c'est de se soumettre à la volonté de Dieu. Et, quand, d'autre part, éprouvé par la souffrance physique, le malade se voit mal compris et quelquefois mal traité par son entourage, il ne doit pas croire que tout est perdu pour lui. Que lui reste-t-il donc? *Dieu.* « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? (1) » Ce sera pour les uns le commencement du salut, la conversion ; pour les autres, la perfection, la sainteté, car auprès de la Croix, ils trouveront ce dont ils ont besoin, ce qu'ils auront probablement cherché, et cherché en vain dans les créatures ; ils y trouveront tout ce que les pécheurs et les saints y ont trouvé : le Sauveur du monde, les bras ouverts pour les recevoir, les consoler, les instruire, les diri-

(1) Rom., VIII, 31.

ger, les fortifier et les sanctifier dans ce nouvel état (1). Nous savons tout cela. Mais, hélas ! nous vivons comme si nous ne savions rien, car nous attachons de l'importance à des choses qui n'en ont aucune, et même à des choses périssables ou dangereuses que trop souvent nous regretterons amèrement d'avoir connues et aimées lorsqu'il sera trop tard, et que notre dernière heure aura sonné. Hélas ! que de temps précieux mal employé ! que de mérites perdus pour l'éternité !

Ne savons-nous pas qu'il faut faire pénitence ? Aurions-nous oublié les paroles de Notre-Seigneur qui dit que ceux qui ne feront pas pénitence périront ? Quels sont donc les saints qui n'ont pas fait pénitence ? Lorsque la Sainte Vierge apparut à Bernadette, ne lui dit-elle pas : « Pénitence, pénitence, pénitence ? »

Mais cette pénitence, quelle sera-t-elle ? Lorsque nous faisons pénitence, nous pouvons nous tromper sur la nature, la durée ou même l'op-

---

(1) « Dieu, dit le Père Lacordaire, accomplit ici-bas tant d'événements pour créer, çà et là, d'augustes infortunes à des hommes qui savent en reconnaître le prix. Dieu n'est occupé qu'à nous donner l'occasion de pleurer. Il bouleverse des empires et il en élève d'autres, non pour ce que vous pouvez imaginer, mais pour qu'il y ait des larmes, et qu'avec des larmes, il y ait des martyrs, des patients, de grandes vertus achevées par de grandes adversités. » *Discours de Saint Roch.* Cf. *Le Contemporain* du 1er février 1876.

portunité de la pénitence que nous nous serons imposée volontairement (1). Qui peut nous

---

(1) « De cent mille fruits délicieux, dit saint François de Sales, Ève choisit celui qu'on lui avait défendu ; et, sans doute, que si on le lui eût permis, elle n'en eût pas mangé. C'est, en un mot, que nous voulons servir Dieu, mais à notre volonté et non pas à la sienne.

Saül avait commandement de gâter et ruiner tout ce qu'il trouverait en Amalech : il ruina tout hormis ce qui était précieux qu'il réserva, et en fit sacrifice ; mais Dieu déclara qu'il ne veut nul sacrifice contre l'obéissance. Dieu me commanda de servir aux âmes, et je veux demeurer à la contemplation : la vie contemplative est bonne, mais non pas au préjudice de l'obéissance. Ce n'est pas à nous de choisir à notre volonté. Il faut vouloir ce que Dieu veut ; et si ce Dieu veut que je le serve en une chose, je ne dois pas vouloir le servir en une autre. Dieu veut que Saül le serve en qualité de roi et de capitaine, et Saül veut le servir en qualité de prêtre : il n'y a nulle difficulté que celle-ci est plus excellente que celle-là ; mais néanmoins Dieu ne se paie pas de cela, il veut être obéi.

... C'est notre chétive nature qui veut toujours que sa volonté soit faite, et non pas celle de Dieu. Or, à mesure que nous aurons moins de propre volonté, celle de Dieu sera plus aisément observée.

Il faut considérer qu'il n'y a nulle vocation, qui n'ait ses ennuis, ses amertumes et dégoûtements ; et qui plus est, si ce n'est ceux qui sont pleinement résignés en la volonté de Dieu, chacun voudrait volontiers changer sa condition à celle des autres ; ceux qui sont évêques, voudraient ne l'être pas ; ceux qui sont mariés, voudraient ne l'être pas ; et ceux qui ne le sont pas, le voudraient être. D'où vient cette générale inquiétude des esprits, sinon d'un certain déplaisir que nous

donner la certitude que cette pénitence volontaire n'est ni trop légère, ni trop rigoureuse, ni trop courte, ni trop longue, ni inopportune, ni imprudente, et qu'en agissant ainsi, nous faisons vraiment la volonté de Dieu et partant que nous travaillons certainement à notre avancement spirituel, à notre sanctification? Si, au contraire, les pénitences, c'est-à-dire les souffrances viennent de Dieu, il n'y a pas d'erreur possible (1).

---

avons à la contrainte, et d'une malignité d'esprit, qui nous fait penser que chacun est mieux que nous ?

Quiconque n'est pas pleinement résigné, qu'il tourne deçà et delà, il n'aura jamais de repos...

Mais ce n'est pas tout ; il faut non seulement vouloir faire la volonté de Dieu ; mais pour être dévot, il la faut faire gaiement. Si je n'étais pas évêque, peut-être, sachant ce que je sais, je ne le voudrais pas être ; mais l'étant, non seulement je suis obligé de faire ce que cette pénible vocation requiert, mais je dois le faire joyeusement, et dois me plaire en cela, et m'y agréer. C'est le dire de saint Paul : *Chacun demeure en sa vocation devant Dieu.* (I Cor., VII, 24).

Il ne faut pas porter la croix des autres, mais la sienne ; et pour porter chacun la sienne, Notre-Seigneur veut que chacun renonce à soi-même, c'est-à-dire à sa propre volonté. Je voudrais bien ceci et cela, je serais mieux ici ou là : ce sont tentations. Notre-Seigneur sait bien ce qu'il fait, faisons ce qu'il veut, demeurons où il nous a mis.

Pensez souvent que tout ce que nous faisons a sa vraie valeur de la conformité que nous avons avec la volonté de Dieu : si qu'en mangeant et buvant, si je le fais, parce que c'est la volonté de Dieu que je le fasse, je suis plus agréable à Dieu que si je souffrais la mort sans cette intention-là.» Lettre 735.

(1) C'est probablement d'après ce même principe que

Quoi de plus consolant, de plus précieux que cette assurance absolue de faire vraiment sa sainte volonté ?

Mais souvent, dans la pratique, il en va autrement. Nous nous croyons sages ; nous poursuivons tous un idéal ; nous nous faisons un plan

---

sainte Thérèse dit que l'âme gagne plus en recevant des peines de Dieu qu'elle n'aurait gagné en dix ans par des œuvres de son choix. — *Chemin de la perfection*, chap. XXXVII.

« Je dis qu'à chacun son abjection propre est la meilleure, et notre choix nous ôte une grande partie de nos vertus. Qui nous fera la grâce que nous aimions bien notre abjection ? Nul ne le peut que celui qui aima tant la sienne, que pour la conserver, il voulut mourir. » Saint François de Sales. *Lettre* 88.

« Pour faire la volonté de Dieu et pour s'y soumettre, écrit saint Augustin, il est nécessaire de la connaître ; et afin que nous puissions la connaître, il faut qu'il nous la déclare et nous la manifeste ; en sorte que nous ne puissions douter qu'il demande telle ou telle chose de nous. C'est ce qu'il fait. Il nous marque sa volonté par ses commandements. Cette même volonté nous est marquée par les ordres de nos supérieurs qui tiennent à notre égard la place de Dieu, dont ils ont l'autorité en main. Dieu nous fait aussi connaître et entendre sa volonté plus immédiatement par ses inspirations, auxquelles quand nous résistons, nous résistons à la volonté de Dieu. Enfin nous connaissons cette divine volonté, par les *accidents* mêmes qui nous arrivent par l'ordre de la Providence, puisque c'est une vérité que rien n'arrive que par la volonté du Seigneur.

« Donnez-nous, Seigneur, le moyen de faire ce que vous nous commandez et commandez ce qu'il vous plaira. »

de vie et avec l'humilité fictive qui nous l'a dicté nous disons à Dieu: Seigneur, voici mon plan de vie que je veux exécuter pour votre gloire, ma sanctification et celle du prochain, je ne puis douter de votre approbation. — Et Notre-Seigneur nous répond : Voilà qui est parfait, mais moi aussi j'ai un plan de vie pour vous. — Et quel est ce plan, ce plan divin ? Est-il conforme au nôtre? Hélas! non. Dans le nôtre, il y a bien des Croix, mais quelles Croix! Qu'elles sont douces! qu'elles sont attrayantes en comparaison de celles que Dieu nous réserve et que souvent nous redoutons le plus! Dans notre plan, nous avons inscrit en première ligne et en caractères spéciaux l'étude, la science, le désintéressement, le sacrifice, l'abnégation, etc. Nous voulous nous dévouer pour nos parents, notre famille, nos amis, les pauvres, les malades; faire pénitence, jeûner, prier, sauver les âmes, nous immoler dans un cloître. Notre-Seigneur nous dit : Si vous voulez tout cela, vous ne devez le vouloir que parce que je le veux, et si je ne le veux pas, pourquoi le voudriez-vous? Vous voulez le bien? Mais est-ce que je ne le veux pas moi-même? Mais vous, vous le voulez à votre façon et moi je le veux à la mienne (1). Igno-

(1) « Il ne faut pas juger des choses selon notre goût, dit saint François de Sales, mais selon celui de Dieu : c'est le grand mot. Si nous sommes saints selon notre volonté, nous

rez-vous que « mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies? Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées » (1). Voudriez-vous, par exemple, faire le bien que je ne veux pas et ne pas faire celui que je veux ? Assurément, tous ces travaux sont excellents, et à tous ceux qui, conformément à ma volonté et par amour pour moi ont mis au service du prochain toute l'intelligence, toute la science, toute l'activité et la santé que je leur avais données, j'ai accordé une très grande récompense ; mais à d'autres j'assigne une autre fonction, une autre place : « ceux que j'aime davantage mangent plus près de moi à ma table ; ils prennent avec moi leur part au même pain de la tribulation et ils boivent à la même coupe, le calice de ma passion ; Dieu permet qu'il arrive à ses plus chers enfants de grandes épreuves, et il les leur envoie comme une grâce toute particulière » (2). Sachez que des saints ont passé leur vie entière dans les souffrances et dans les épreuves ; ils ont été abandonnés, méprisés, maltraités, trahis ; certains malades

---

ne le serons jamais bien ; il faut que nous le soyons selon la volonté de Dieu. » Lettre 740.

(1) Is., LV, 89.

(2) Sainte Angèle de Foligno.

n'ont jamais prêché, ni enseigné, ni accompli aucune des œuvres excellentes que vous désirez accomplir, mais parce qu'en souffrant, et en souffrant comme ils le devaient, c'est-à-dire avec amour et avec soumission à ma volonté, ils ont rempli l'emploi que je leur avais assigné, ils ont atteint un degré éminent de sainteté. N'oubliez pas que la perfection consiste à m'aimer et à me servir (1), « à faire les choses com-

(2) « Toute vie chrétienne et toute perfection, dit le Père Weiss, Dominicain, doit avoir ses racines dans l'intérieur. L'extérieur n'est pas exclu, mais il doit sortir de l'intérieur. C'est la vie intérieure qui est l'essence et l'âme de la vraie perfection... Celui donc qui ne comprend pas la nécessité et la sublimité de la vie intérieure, ne peut ni comprendre, ni tolérer l'état religieux.

« Toute activité vers le dehors, quelque grandiose et admirable qu'elle soit, ne fait pas la perfection. Ce qui la compose, c'est le silence, le calme, la pureté du cœur, le recueillement, la retenue, l'humilité, la modestie, le détachement des choses terrestres, la pratique constante de la présence de Dieu, la prière continue, surtout la prière intérieure, autant de choses sans lesquelles il ne faut pas penser à la perfection.

« C'est pourquoi l'état de perfection n'est pas possible sans ces vertus intérieures. Quelqu'un peut déployer une activité immense, et néanmoins s'éloigner de plus en plus des obligations de son état. Un autre peut croire qu'il est incapable de faire le moindre bien et malgré cela être parfait, parce qu'il porte en son cœur deux choses qui seules contiennent la perfection et la tâche de la vie religieuse : l'amour de Dieu (Saint Thomas, 2, 2, q. 184, a. 1) et l'empressement à faire tout ce que Dieu exige de lui (Ibid., a. 3)

« Le religieux et la religieuse ne sont pas parfaits par le

munes et journalières d'une manière non commune, et non à faire de grandes choses, ni à en faire

---

seul fait qu'ils font partie de l'état de perfection. Ils ne sont non plus pas obligés d'être parfaits pour ce seul motif. Sous ce rapport, l'évêque a des obligations beaucoup plus considérables. Par le fait même de sa vocation, il assume la tâche de pratiquer la perfection et de la communiquer aux autres. (Saint Thomas, 2, 2, q. 184, a. 6, 7). Mais ce qui convient aux religieux, c'est l'obligation d'aspirer à la propre perfection par tous les moyens qui se trouvent dans la sphère de leur vocation. (Ibid., a. 5).

« Quand un religieux attirerait sur lui les regards du monde entier par son éloquence, son érudition, son habileté dans la direction des âmes, quand il serait le confesseur le plus recherché, le meilleur éducateur; quand une religieuse serait une excellente maîtresse, une garde-malade hors ligne, si l'un et l'autre ne travaillaient pas avant tout à se sanctifier eux-mêmes, alors ils ne pourraient éviter le reproche d'avoir oublié leurs devoirs propres et de n'être plus dans l'esprit de leur vocation. Ils seraient semblables à des rosiers plantés sur le bord d'une grande route, ou à un artiste devenu marmiton.

« Par contre, un religieux ou une religieuse peuvent être réduits à l'inactivité par la maladie, et se dire avec amertume qu'ils mangent un pain qu'ils n'ont pas gagné, qu'ils vivent à la charge des autres. Malgré cela, ils remplissent leur place; ils sont dignes d'estime et de vénération, si seulement ils emploient leurs loisirs à prier, à pratiquer la patience, l'abnégation personnelle et l'humilité. » *Apologie du Christianisme*, t. X, La Perfection, Lyon, Nouvellet.

Ce qui est vrai des religieux peut s'appliquer, proportion gardée, à tous les chrétiens sans exception; car sans appartenir à l'état de perfection, ils sont néanmoins appelés à une perfection commune, exigée pour le salut, et ils peuvent

beaucoup » (1) ; elle consiste « à s'abdiquer. Le nombre des hommes qui s'abdiquent réellement et totalement est très petit. Tout homme qui s'abdique, ne sût-il faire qu'un vulgaire métier, je l'estime un grand homme » (2).

Qui donc a pu vous dire que j'ai besoin de ces œuvres, de cette activité, de tout ce que vous m'offrez (3) — que j'ai besoin de vous-même ? Ne seraient-ce point vos conseillers habituels, les ennemis de ma doctrine ? Ils sont nombreux et d'autant plus dangereux qu'ils savent présenter leurs plans avec tant d'habileté et d'astuce qu'on les accepte sans même soupçonner qu'ils viennent d'eux. Ils s'appellent *l'orgueil, le plaisir, la sensualité.* Comparez leur doctrine à la mienne ; comparez la vie de mes amis, les saints, à celle des mondains, et dites-moi « s'il

---

parvenir à la perfection, sans être engagés dans l'état de perfection.

« Il y a une perfection, dit saint Thomas, qui consiste à exclure de l'affection de l'homme tout ce qui est contraire à la charité, comme le péché mortel, et la charité ne peut exister sans une telle perfection, aussi est-elle de nécessité de salut. (2, 2, q. 184, a. 2).

« Rien n'empêche que certains hommes soient parfaits sans être dans l'état de perfection ; et que certains soient dans l'état de perfection sans être parfaits » (Ibid., a. 4).

(1) S. Bernard.

(2) Le Père Lacordaire. Sa *Vie*, par le Père Chocarne, Paris, Poussielgue.

(3) Is., 1, 12.

peut y avoir quelque chose de plus noble et de plus aimable que ce qui me ressemble le plus. Or, rien ne me ressemble plus que l'homme chargé de toute espèce de Croix, de souffrances et de peines, car qui a porté une Croix plus lourde que la mienne ? (1) Et où pourrais-je bien agir plus glorieusement et plus efficacement que dans ceux qui me ressemblent le plus et qui vivent dans la tristesse et dans l'inquiétude ? Ma nature divine n'a rien opéré de plus magnifique dans la nature humaine que la Croix et la souffrance. Plus la Croix est lourde, plus l'amour est grand. Cependant, mu par l'amour et par la

---

(1) « Les douleurs que le Christ a souffertes, dit saint Thomas, ont surpassé toutes les douleurs que les hommes peuvent endurer en cette vie, non seulement à cause de la violence et de l'étendue de sa passion, mais encore à cause de la constitution du Christ qui a souffert, et de l'acceptation volontaire de la souffrance qui a été proportionnée, sous le rapport de l'étendue, à la fin qu'il se proposait. » (P. III, q. 46, a. 6, c.)

« Jésus-Christ, dit saint Augustin, a souffert tout ce qu'il devait souffrir. Elevé en croix, il a dit : *Tout est consommé*, c'est-à-dire rien ne manque à la mesure de mes souffrances. Tout ce qui a été écrit de moi est maintenant accompli. Les souffrances de Jésus-Christ sont donc complètes. Oui, ajoute ce grand Docteur, mais seulement dans le chef. Restent encore à endurer les souffrances de Jésus dans son corps, dans ses membres. Vous êtes, en effet, le corps et les membres de Jésus-Christ. L'apôtre saint Paul était l'un de ses membres ; voilà pourquoi il dit : *J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ.* »

justice je ne puis imposer à aucun homme un fardeau supérieur à celui qu'il peut porter, et c'est moi qui connais le mieux sa capacité de souffrir. J'aime à demeurer dans l'âme où je vois reproduits, par une vie de douleurs, mes stigmates ensanglantés. Ceux que j'ai décidé de nourrir ici-bas de l'amer aliment de la Croix, j'ai résolu de les rassasier dans l'éternité au doux miel de ma divinité (1). Je ne puis atteindre d'aucune autre façon le fond de l'âme. Que l'homme donc s'offre en holocauste avec humilité, et qu'il se dépouille complètement de tout ce qui ne lui est que naturel » (2).

Voilà ce que Dieu veut de nous. Voudrions-nous substituer nos desseins aux siens ? Penserions-nous mettre en balance sa haute sagesse et la prudence humaine ? Hélas ! nous agissons comme si nous avions à rectifier l'ordre divin, et ce n'est qu'à la réflexion que nous nous rendons compte de ces énormités, tellement nous sommes peu pénétrés du véritable esprit de pénitence, de l'esprit des saints, et, pour tout

---

(1) La Croix, dit saint Chrysostome, est la clef du ciel. La Croix de Jésus-Christ a ouvert le Paradis. N'est-il pas dit que le Royaume des Cieux souffre violence, et que ceux qui font de généreux efforts sur eux-mêmes l'emportent ? Moi, je dis plus : Celui qui est sur la Croix emporte le Ciel sans effort. Entre le Ciel et la Croix il n'y a point de milieu. Après la Croix suit aussitôt le Paradis. » (*Homilia de Divit.*).

(2) Tauler.

dire en un mot, de l'esprit de Jésus-Christ, qui condamne le sens propre, cette sagesse humaine qui nous égare et fait quelquefois de nous des rebelles !

Soyons donc sincères avec Dieu : on lui demande bien dans le *Pater* l'accomplissement de sa volonté, mais à condition qu'elle ne contrarie, ne modifie en rien la nôtre ; de sorte qu'au fond, on prie comme si l'on disait que *notre* volonté soit faite, volonté si naturelle, si raisonnable que nous ne pouvons pas supposer, en toute humilité, qu'il en existe une autre, une meilleure surtout. « La grande et habituelle perversité des hommes, dit saint Augustin, c'est qu'étant obligés eux-mêmes de vivre selon la *volonté* de Dieu, ils veulent au contraire que Dieu vive selon leur volonté ; et ils ne veulent pas, eux aussi, être soumis à la correction, ils veulent que ce soit lui qui se pervertisse » (1).

Notre-Seigneur disait à sainte Catherine de Gênes : « Que jamais on ne vous entende dire : Je veux ou je ne veux pas. Vous ne direz jamais

(1) La bienheureuse Sontino, de l'Ordre de Saint-Dominique, transportée au ciel, y vit la gloire des bienheureux. Ces âmes, selon le degré de leurs mérites, étaient mêlées aux chœurs des anges. Quelques-unes qu'elle avait connues ici-bas se trouvaient parmi les séraphins. Elle demanda pourquoi elles étaient élevées à un si haut degré de gloire et on lui répondit que ces âmes avaient mérité cette récompense par la conformité parfaite de leur volonté à celle de Dieu.

le mien, mais le nôtre. Ne vous excusez jamais, mais soyez toujours prête à vous accuser.

« Je veux que vous donniez pour fondement à votre vie spirituelle ces paroles du *Pater : Que votre volonté soit faite :* cela signifie que vous devez vous conformer parfaitement à la volonté de Dieu en toutes choses, à savoir à tout ce qui a rapport à votre corps et à votre âme, à vos parents et à vos amis, à vos propriétés, à vos joies et à vos douleurs » (1).

On ignore ou on oublie trop facilement que « nul n'est appelé à servir la vérité méconnue, la justice outragée, les saintes causes abandonnées, s'il n'accepte le calice de Gethsémani, s'il ne boit le fiel et le vinaigre, s'il ne porte au front la couronne d'épines, s'il n'embrasse avec amour la Croix sur laquelle il faut souffrir, se taire et mourir » (2).

« La mère de saint Jacques et de saint Jean, dit saint François de Sales, demandait à Notre-Seigneur que ses deux enfants fussent assis, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche dans son royaume. Or, notre âme a deux enfants, l'un desquels est le propre jugement et l'autre la propre volonté, lesquels veulent tous deux être assis, le jugement à la droite et la volonté à la

(1) Sa *Vie*, p. 55.

(2) Mgr Turinaz, *La Croix*. Mandement du Carême de 1884.

gauche. Oui, car notre jugement veut gagner par dessus tous les autres, et ne se veut point soumettre aux autres, ni notre propre volonté non plus. Il se trouve plusieurs personnes qui obéissent extérieurement, mais extrêmement peu qui soumettent leur jugement et quittent entièrement leur volonté. Il s'en trouve beaucoup qui s'humilient, se mortifient, portent la haire, font des pénitences et austérités, et qui prient et font oraison ; mais fort rares sont ceux qui soumettent entièrement leur propre jugement et leur propre volonté.

« Mourir à la volonté, oh ! que ce point est nécessaire ! L'on ne saurait assez en peser la nécessité.

« Un jour le grand saint Basile considérant ceci, se demanda : Ne serait-il pas possible de servir Dieu parfaitement, faisant de grandes et rudes pénitences et austérités, voire de grandes œuvres pour Notre-Seigneur, en conservant sa propre volonté ? Soudain après il s'imagina que Notre-Seigneur et très sacré Maître lui répondait : Je me suis vidé de ma propre gloire, je suis descendu du ciel, j'ai pris sur moi toutes les misères humaines et en fin finale je suis mort, et de la mort de la Croix. Et pourquoi tout cela ? C'est peut-être pour pâtir, et par ce moyen sauver les hommes, ou peut-être l'ai-je fait par mon choix ? Oh ! non, pardonnez-moi, la seule cause pour laquelle j'ai fait tout ce que

j'ai fait, a été pour me soumettre à la volonté de mon Père qui était telle. Et pour montrer que ce n'est pas par mon choix, il faut que vous sachiez que si la volonté de mon Père eût été que je fusse mort d'une autre mort que celle de la Croix, ou bien que j'eusse vécu dans les délices, je me serais trouvé tout aussi prompt que j'ai fait, parce que je n'étais pas venu en ce monde « pour faire ma volonté, mais pour faire celle « de mon Père qui m'a envoyé ».

« O Dieu ! si notre cher Sauveur, dont la volonté ne pouvait être que toujours absolument parfaite, et partant ne pouvait choisir aucune chose qui ne fût très agréable à son Père, n'a point voulu vivre selon icelle, comment donc nous autres aurons-nous la hardiesse de laisser vivre la nôtre dont le choix, pour l'ordinaire, gâte toutes nos œuvres ? Enfin, point de vraie vertu sans la mort de la propre volonté.

« Moins nous vivons à notre goût et moins il y a de notre choix en nos actions, plus il y a de bonté et de solidité de dévotion. Mais c'est tout un : quiconque n'est pleinement résigné, qu'il tourne deçà et delà, il n'aura jamais de repos. Ceux qui ont la fièvre ne trouvent nulle place bonne ; ils n'ont pas demeuré un quart d'heure en un lit qu'ils voudraient être en un autre ; ce n'est pas le lit qui en peut, c'est la fièvre qui les tourmente partout. Une personne qui n'a pas la fièvre de la propre volonté se contente de tout,

pourvu que Dieu soit servi. Elle ne se soucie pas en quelle qualité Dieu l'emploie : pourvu qu'elle fasse sa divine volonté, ce lui est tout un.

« Voilà les conditions avec lesquelles nous nous devons donner à Dieu : c'est que soudain il fasse sa volonté de nous, de nos affaires et de nos desseins, et qu'il rompe et défasse la nôtre, ainsi qu'il lui plaira. Oh ! qu'heureux sont ceux que Dieu manie à son gré, ou qu'il conduit sous son bon plaisir, ou par tribulation, ou par consolation ! Mais pourtant les vrais serviteurs de Dieu ont toujours plus estimé le chemin de l'adversité, comme plus conforme à celui de notre Chef, qui ne voulut réussir de notre salut et de la gloire de son nom que par la croix et les opprobres.

« Considérez enfin combien nous serions heureux, si la sainte volonté de Dieu régnait en nous ; nous ne commettrions jamais aucun péché, et n'aurions garde de vivre selon nos humeurs et inclinations ; non, certes, car elle est la règle de toute bonté. Enfin c'est cette propre volonté, comme dit saint Bernard, qui brûlera éternellement en enfer. Si elle est au ciel, on l'en met dehors ; car les Anges n'en furent chassés que parce qu'ils avaient une propre volonté et voulaient être semblables à Dieu ; pour cela ils furent précipités aux enfers. Si elle est au monde, elle ruine et gâte tout.

« Lorsque nous trouvons quelque chose en nous qui n'est pas conforme à la volonté de notre cher Sauveur, nous nous devons prosterner devant lui, et lui dire que nous détestons et désavouons cela, et tout ce qui est en nous qui peut lui déplaire et qui est contraire à son amour, lui promettant de ne rien vouloir que ce qui sera conforme à son bon plaisir et vouloir divin.

« En somme, bienheureux sont ceux qui ne font pas leur volonté en terre; car Dieu la fera là-haut au ciel » (1).

Enfin, il faut toujours se rappeler, pour être et rester dans le vrai, cette parole de Notre-Seigneur : « Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa Croix tous les jours et me suive » (2). C'est là l'unique chemin qui conduit à la Vérité, à la vie éternelle. En tout, *la volonté de Dieu* et non la nôtre; simple et magnifique plan dont la réalisation pénible, mais non impossible, ne peut ap-

---

(1) Cité par le Père Million, dans le *Manrèse salésien*. Extrait des *Œuvres* de saint François de Sales. Méditations pour tous les jours et fêtes de l'année, p. 263. Excellent ouvrage, qui peut être d'un grand secours à toutes les âmes qui aspirent sérieusement à la vraie piété. Paris, Beauchesne, 1906.

(2) Luc., IX, 23.

porter à l'âme qui l'adopte et le suit intégralement, que lumière dans ses conseils, constance dans ses efforts, force dans ses espérances et paix dans ses épreuves.

« La paix de l'âme, dit le Père Jean, vous la trouverez surtout dans la conformité à la volonté de Dieu. Il faut que ce soit désormais votre pain quotidien. Ne vous préoccupez pas trop de ce que pourra exiger de vous cette adorable volonté... Dieu nous le dira par les circonstances. De l'abandon entre ses mains, c'est tout ce qu'il nous faut. Allez, il est assez bon père, pour disposer notre âme à faire avec joie ce qu'il demandera chez nous. Vous pouvez tout espérer, tout désirer, et cependant travailler à n'espérer, à ne désirer rien que l'accomplissement de cette volonté sainte. C'est là l'oreiller sur lequel l'âme se repose le plus doucement » (1).

(1) *Op. cit.*, chap. XIV.

CHAPITRE IX

DE LA PRIÈRE OU ORAISON

Si le manque d'instruction des fidèles nous a engagé à développer certaines considérations, ou à les accompagner souvent de notes très nombreuses et très longues, — qui pourront peut-être paraître excessives, — il nous a décidé aussi à faire un chapitre à part sur la Prière, d'après Louis de Grenade principalement, à cause de son importance capitale.

« Tous les prédicateurs, dit saint Alphonse de Liguori, tous les confesseurs, et tous les livres ne devraient rien inculquer avec plus de chaleur et de force que l'obligation de prier. Il est vrai qu'ils recommandent aux âmes plusieurs moyens fort bons pour se conserver dans la grâce de Dieu, comme de fuir les occasions, fréquenter les Sacrements, résister aux tentations, écouter la divine parole, méditer les vérités éternelles, etc., autant de pratiques très salutaires, tout le monde en convient ; mais je le demande, à quoi servent les sermons, les méditations, et tous les autres moyens pres-

crits par les maîtres de la vie spirituelle, sans la prière? Le Seigneur n'a-t-il pas déclaré qu'il veut accorder ses grâces à ceux-là seuls qui prient! *Demandez*, a-t-il dit, *et vous recevrez* (1). Sans la prière, suivant la conduite ordinaire de la Providence, toutes nos méditations, toutes nos résolutions, toutes nos promesses, seront inutiles; si nous ne prions pas, nous serons toujours infidèles à toutes les lumières que nous recevons de Dieu et à tous les engagements que nous aurons pris. La raison en est que, pour faire actuellement le bien, pour vaincre les tentations, pour exercer les vertus, en un mot, pour observer entièrement la loi divine, les lumières reçues, nos propres considérations, nos bons propos, ne suffisent point : il faut de plus le secours actuel de Dieu; or, ce secours actuel, le Seigneur ne l'accorde qu'à celui qui prie, et qui prie avec persévérance. Les traits de lumière, les considérations, les bons propos, font que, dans les tentations et les dangers de transgresser la loi de Dieu, nous recourions actuellement à la prière : par la prière, nous obtenons le secours divin qui nous préserve du péché; et si, dans ce cas, nous négligions de prier, nous succomberions » (2).

---

(1) Joan., xvi, 24.

(2) *Du grand moyen de la prière.* Introduction. Paris, Casterman.

« Oh ! qu'une personne où il n'y a que Dieu seul est redoutable, dit Boudon, quand bien même elle serait dans un désert sans s'employer à une fonction extérieure ! Voilà le sujet de tous les combats de l'enfer contre les anciens solitaires, combats qui, à la vérité, ont été étranges et terribles et presque continuels. Voilà le sujet des oppositions qu'ils apportent aux âmes d'oraison, parce que c'est l'un des plus assurés et des plus efficaces de se remplir de Dieu seul » (1).

Mais c'est surtout à ceux qui souffrent et qui sont dans la tristesse que la prière est indispensable. « Quelqu'un d'entre vous est-il triste ? dit saint Jacques, qu'il prie » (2). Par la prière, en effet, nous nous approchons de Dieu qui est la félicité parfaite, de Dieu source de tout bien et par conséquent de toute joie. Il n'est donc pas étonnant que la prière calme la souffrance et chasse la tristesse. Aussi les théologiens et notamment saint Thomas comptent-ils au nombre de ses effets « la consolation spirituelle » (3). Le même Docteur commentant ces paroles de saint Paul : « Persévérez dans la prière (4) », dit expressément que la joie est un des fruits de la prière.

(1) *Op. cit.*
(2) Jac., v, 13.
(3) 2, 2, q. 83, a. 13 et 15.
(4) Rom., xii, 2.

Chacun sait que la prière est obligatoire, parce qu'elle est nécessaire au salut. « Demander, dit saint Thomas, tombe sous le précepte de la religion, rappelé par saint Mathieu : Demandez et vous recevrez » (VII, 7) (1). « Pour se sauver, on doit combattre et vaincre, dit-il ailleurs ; sans le secours de Dieu, on ne peut résister aux tentations ; or, ce secours ne s'accorde qu'à la prière : donc sans la prière il n'y a point de salut. C'est seulement par ce moyen que Dieu veut nous accorder toutes les grâces qu'il a déterminé de nous accorder de toute éternité. Ce n'est point qu'il soit nécessaire de prier pour que Dieu connaisse nos besoins, dit-il encore, mais il faut prier, afin de comprendre nous-mêmes la nécessité de recourir à Dieu pour recevoir les secours nécessaires au salut, et reconnaître que Dieu est l'unique auteur de tous nos biens. Ainsi, de même que le Seigneur veut que nous semions du grain et cultivions la vigne pour avoir du pain et du vin, de même aussi il veut que ce soit par le moyen de la prière que nous recevions les grâces nécessaires au salut » (2).

La prière est, ainsi qu'on le voit, le moyen ordinaire d'obtenir les secours, en un mot, toutes les grâces dont nous avons besoin. « Sans moi,

---

(1) 2, 2, q. 83, a. 3, ad 2m.

(2) *Loc. cit.*, a. 2 et 1 *et alibi passim.*

vous ne pouvez rien faire » (1), nous dit Notre-Seigneur. « La prière est une ancre de salut pour celui qui est exposé à faire naufrage, dit saint J. Chrysostôme, un trésor immense de richesses pour le pauvre, un remède très efficace pour l'infirme, un préservatif pour celui qui veut conserver la santé » (2). D'après Louis de Grenade, la prière est « la médecine des malades, la consolation des affligés, la force des faibles, le salut des pécheurs, la joie des justes, l'appui des vivants, le suffrage qui soulage les âmes des défunts, le remède aux maux de l'Église. Elle est la porte royale qui donne issue dans le cœur même de Dieu, l'avant-goût de la gloire future, la manne qui renferme toute douceur, l'échelle de Jacob qui unit la terre au ciel et par laquelle les anges, c'est-à-dire les hommes spirituels, montent et descendent, offrant à Dieu leur supplications, et recevant en échange les secours divins » (3).

Malgré toute la vertu et l'importance qu'elle a par elle-même, la prière n'est efficace cependant et ne nous obtient les grâces dont nous avons besoin que si elle a certaines qualités indispensables.

---

(1) Joan., xv, 5.

(2) *Homil. 31 ad pop. Ant.*

(3) *La vie chrétienne, d'après Louis de Grenade. La Prière*, par le R. P. Hébrard, Dominicain. Paris, Haton. Ouvrage très pratique, qui mérite d'être mieux connu.

Il faut d'abord se recueillir et se demander à qui l'on va parler. Dans une église, il faut adresser ses prières à Notre-Seigneur présent au tabernacle ; ailleurs, les lui adresser en notre âme qu'il habite tant que nous ne l'en chassons pas par le péché mortel. D'après sainte Thérèse, c'est la meilleure méthode pour se recueillir.

Quelles sont les conditions de la prière ?

Louis de Grenade en compte six : *l'attention, l'humilité, la confiance, la sainteté, la demande de choses dignes de Dieu* et *la persévérance.*

I. Attention. — « La première condition est qu'on la fasse avec attention et recueillement. Notre-Seigneur nous l'enseigne lui-même : « Quand tu veux prier, entre dans ta chambre, et, ayant fermé ta porte, prie ton Père qui est présent dans le secret » (1). Ces paroles du divin Maître nous font comprendre qu'à l'heure de la prière nous devons bannir soigneusement de notre cœur toutes les préoccupations terrestres et recueillir notre attention afin de nous occuper uniquement de Dieu, devant qui nous nous présentons pour traiter de la grande affaire de notre salut. Si nous avions à entretenir un roi de la terre d'intérêts tout humains, nous veillerions scrupuleusement sur nous-mêmes pour être tout à celui qui daignerait nous écouter ; combien plus avons-nous à nous recueillir en

(1) Matth., vi, 6.

présence du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs !

« Les faveurs divines, nous dit saint Basile (cité par saint Thomas), ne doivent point être sollicitées avec négligence et d'un cœur distrait et dissipé. Les demander de cette façon, c'est, non seulement les éloigner, mais encore s'attirer la colère de Dieu. »

« Faisons remarquer, toutefois, que lorsque ces dissipations de l'esprit sont involontaires, elles ne sont point coupables ; bien plus, elles n'empêchent pas le mérite de la prière. Celle-ci, en effet, renferme trois grands avantages : elle est une œuvre méritoire, elle obtient des grâces, elle donne la dévotion. Le dernier de ces trois fruits de la prière exige l'attention actuelle, car la dévotion naît de la considération des choses divines ; mais pour mériter et obtenir le secours de Dieu, la bonne volonté suffit. On accomplit donc une action méritoire et l'on attire sur soi la grâce d'en-haut, pourvu que, en se mettant en prière, on se recueille avec l'intention de bien prier, et que, si l'esprit s'égare, ce soit uniquement par le fait de son inconstance et de sa fragilité. Je fais cette réflexion importante pour certaines âmes humbles et timorées qui se troublent facilement » (1).

La prière doit donc toujours être faite avec

(1) Louis de Grenade, *Op. cit.*

un très grand respect. Dépourvue de cette qualité, la prière, d'après saint Thomas, n'est pas un acte de religion, mais plutôt une offense à la divine majesté. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que les aboiements d'un chien sont plus agréables à Dieu que les psaumes récités sans attention par un ecclésiastique.

II. Humilité. — « La prière de celui qui s'humilie, dit l'Ecclésiastique, pénétrera jusqu'aux cieux » (1), et le Psalmiste nous assure que « Dieu ne méprise jamais un cœur contrit et humilié » (2) ; bien au contraire, « ce cœur qui se sera abaissé sera élevé » (3). L'Apôtre affirme que « si quelqu'un s'imagine être quelque chose, n'étant rien, il se trompe lui-même » (4). Pour acquérir cette humilité ou la conserver, il suffit de se connaître soi-même (5). On ne se fera

(1) Eccli., xxxv, 21.

(2) Ps. l, 19.

(3) Matth., xxiii, 12.

(4) Gal., vi, 3.

(5) On sait que la célèbre maxime *connais-toi toi-même* (γνῶθι σεαυτόν), inscrite sur le fronton du temple de Delphes, était la maxime des philosophes et des poètes de l'antiquité : maxime « descendue des cieux, disait Juvénal, qu'il faut fixer dans sa mémoire et porter dans un cœur fidèle au souvenir. » (*Sat.* XI, v. 27, 28).

Au lieu d'admirer ou de répéter cette sublime sentence, comme le faisaient trop souvent les anciens, efforçons-nous de la mettre en pratique. Nous en retirerons un double profit, intellectuel et moral. « Le résultat le plus important de toute

alors aucune illusion, au sujet des causes qui la donnent ou des moyens de la conserver. C'est cette connaissance de soi-même qui faisait dire à saint Philippe de Néri, en s'éveillant le matin : « Seigneur, soutenez aujourd'hui Philippe ; sans quoi Philippe vous trahira ». Dieu qui n'a besoin de personne et se plaît à faire quelque chose de rien, a toujours eu pour cette vertu une prédilection toute particulière. Aussi dit-il un jour à sainte Catherine de Sienne : « Sache, ma fille, que celui qui persévère humblement à me demander des grâces, acquiert toutes les vertus ».

« L'œuvre de l'humilité dans les personnes qui prient, dit Louis de Grenade, est de leur découvrir leur extrême pauvreté ou plutôt, l'abîme effrayant de misère dans lequel le péché a fait tomber l'homme, et tous les autres maux qui sont la conséquence de notre chute... La concupiscence, semblable à un cheval fougueux, emporte l'homme avec violence dans des sentiers pleins de charmes et d'attraits, c'est-à-dire de pièges et d'embûches tendus à son âme. Pour ne point y tomber, il lui faut une assistance particulière de Dieu ; et, s'il tombe, pour se re-

---

culture intellectuelle, dit de Feuchtersleben, c'est la connaissance de soi-même » (*Op. cit.*, VIII). « Celui qui se connaît bien, dit l'*Imitation*, se méprise lui-même, et ne se plaît point à être loué des hommes » (L. I, chap. II, 1).

lever, comme après s'être relevé, pour ne point retomber, il lui faut encore un secours de Dieu. Enfin sa misère est telle, que pour persévérer jusqu'à la fin, une grâce spéciale lui est encore nécessaire. Or, je vous le demande, cette connaissance de notre infirmité n'est-elle pas propre à nous entretenir dans l'humilité et à nous pénétrer de ce sentiment à l'heure de la prière? Un pauvre mendiant réduit à implorer du matin au soir la charité publique, sent vivement sa détresse. Nous aussi, plus nous nous humilierons en voyant notre indignité, et plus nos supplications, tout empreintes d'humilité, seront ferventes et agréables à Dieu » (1).

III. Confiance. — La confiance, selon saint Bernard, est le seul moyen d'obtenir les divines miséricordes (2). « Ceux qui espèrent dans le Seigneur cesseront d'être faibles ; ils acquerront en Dieu une grande force, ils marcheront facilement dans la voie du salut, ils y voleront comme les aigles » (3). « Parce que le juste a eu confiance en moi, je le protégerai, je le délivrerai de ses ennemis et du péché, et je lui donnerai enfin la gloire éternelle » (4), dit le Psalmiste. Les promesses de Notre-Seigneur

(1) *Op. cit.*
(2) *Serm. de Annunt.*
(3) Is., XL, 31.
(4) Ps. XC, 14.

sont formelles à quiconque le prie avec confiance. « Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière vous l'obtiendrez » (1), nous dit-il, et ailleurs : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira, car quiconque demande, reçoit ; et qui cherche trouve et à qui frappe l'on ouvrira » (2). Saint Thomas assure que le pécheur même est exaucé quand il prie, car lorsque l'on prie, il n'est pas nécessaire d'être uni à Dieu pour obtenir la grâce dont on a besoin ; elle-même rend les hommes ses familiers. D'après ce saint Docteur, c'est donc la confiance et non la sainteté de celui qui prie qui donne à la prière la force d'obtenir tout ce qu'elle réclame (3). « Ce que

(1) MATTH., XXI, 22.

(2) *Ibid.*, VII, 7.

(3) 2ª, 2ae, q. 83, a. 15 ad 3m. — « La prière adressée à Dieu, dit saint Thomas, nous rend familiers avec lui, parce que notre esprit s'élève jusqu'à lui et s'entretient avec lui par des affections spirituelles, l'adorant en esprit et en vérité ; et ainsi devenus familiers avec lui par la prière, nous nous ouvrons un accès auprès de Dieu pour le prier avec plus de confiance. C'est pourquoi il est dit : « J'ai crié », en priant avec confiance, « parce que vous m'avez exaucé, mon Dieu. » (Ps. XVI). C'est-à-dire, admis par une première prière dans la familiarité de Dieu, l'homme crie une seconde fois avec plus de confiance.

Le pécheur ne peut prier que par l'effet de la grâce. « L'homme ne peut rien faire, à moins d'être mu par Dieu : Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » (JOAN., XV). Par con-

l'on ne peut obtenir par l'amitié, on l'obtient par la prière », dit saint J. Chrysostome (1). « Il n'est pas de grâce qu'une prière fervente et persévérante n'obtienne, dit-il encore, quand même cette prière serait faite par le plus criminel des pécheurs » (2). « Si la sagesse fait défaut à quelqu'un d'entre vous, dit saint Jacques, qu'il la demande à Dieu... et elle lui sera donnée. Mais qu'il demande avec foi, sans hésiter; car celui qui hésite est semblable au flot de la mer, agité et ballotté par le vent. Que cet homme-là ne pense donc pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur: homme à deux âmes, inconstant dans toutes ses voies » (3).

« C'est la foi, dit Louis de Grenade, qui donne à nos prières leur efficacité, de même que c'est la charité qui les rend méritoires. Si nous nous sommes rendus dignes des grâces de Dieu dans la mesure où nous l'aimons, nous pouvons dire que c'est la foi qui mesure cet amour (4).

« Mais n'oublions pas sur quels fondements

---

séquent, lorsqu'on dit qu'un homme fait ce qui dépend de lui, on dit que cela est au pouvoir de l'homme en tant qu'il est mu par Dieu. » 1, 2, q. 109, a. 6, ad 2^m^. Voir aussi 2, 2, q. 83, a. 15 ad 1^m^.

(1) *Homil. 56.*

(2) *Homil. 33 in Matth.*

(3) Jac., 1, 5-8.

(4) Voir les trois exemples de l'Évangile : Matth., VIII et IX.

doit reposer cette confiance pour être ce que nous venons de dire.

« Le premier est l'infinie miséricorde de Dieu. De toutes les perfections divines, la miséricorde est celle qu'il lui a plu de manifester avec le plus d'éclat. La création de l'Univers nous révèle sa puissance et sa sagesse, le déluge fait éclater les rigueurs de la justice, mais la Rédemption, en nous montrant ce même Dieu fait homme mourant sur une croix et répandant pour nous son sang jusqu'à la dernière goutte, nous découvre par-dessus tout son excessive bonté et son infinie tendresse à notre égard...

« Le second, nous le trouvons dans les mérites infinis de Jésus-Christ, notre Sauveur, notre Rédempteur, notre avocat, notre médiateur, notre roi, notre prêtre, notre victime, la pierre angulaire de l'édifice spirituel, le seul en qui réside tout espoir de salut » (1). Dans son Évangile, Notre-Seigneur ne nous donne-t-il pas l'assurance la plus formelle que « tout ce que nous demanderons à son Père en son nom nous sera accordé ? (2) » Bien plus, ne nous a-t-il pas enseigné lui-même la manière de prier, les expressions dont nous devions nous servir pour être exaucés » (3)?

---

(1) Act., iv, 11, 12.
(2) *Op. cit.*
(3) Joan., xiv, 13.

IV. Sainteté. — « Ce n'est pas assez de prier avec une foi vive et une entière confiance, il faut encore que nos prières soient ornées de bonnes œuvres et que notre vie soit sainte, car, bien qu'il arrive que Dieu, par une bonté extrême écoute la prière des pécheurs qui sont dans son inimitié et leur accorde, par une pure compassion et miséricorde, des grâces dont ils sont totalement indignes, nous devons tenir que, la parole de l'aveugle-né dans l'Évangile, se vérifie habituellement. « Nous savons que Dieu n'écoute point les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce » (1). Tel est l'ordre général que Dieu suit, au témoignage des Livres Saints : « Mes bien-aimés, dit l'Apôtre saint Jean, si notre cœur ne nous condamne pas, nous pouvons nous adresser à Dieu avec assurance. Quoi que ce soit que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements, et que nous faisons ce qui est agréable à ses yeux » (2). Le Psalmiste formule la même vérité lorsqu'il dit : « Si j'avais eu l'iniquité dans mon cœur, le Seigneur ne m'exaucerait pas » (3).

« Le Seigneur s'exprime encore plus énergiquement par la voix du prophète Isaïe : « Cessez

(1) Joan., ix, 31.
(2) Joan., iii, 21-23.
(3) Ps. LXV.

de m'apporter de vaines oblations ; l'encens m'est en abomination... Quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas : vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous ; ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions ; cessez de mal faire. Apprenez à bien faire ; recherchez la justice, redressez l'oppresseur, faites droit à l'orphelin, défendez la veuve. — Venez et discutons ensemble : si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine » (1).

« Par ces divers témoignages si formels de l'Écriture, il est facile de comprendre que, sans la pratique des bonnes œuvres, l'on ne saurait être écouté de Dieu » (2).

V. DEMANDE DE CHOSES DIGNES DE DIEU. — « Si nous considérons la grandeur infinie de Dieu, et l'immensité de son amour pour nous, il n'est sorte de biens que nous ne soyons en droit d'attendre de lui. Tout ce qui peut orner, enrichir notre âme et la préparer à la vie éternelle, les biens de ce monde, en tant qu'ils peuvent contribuer à notre salut, voilà ce qui doit être l'objet de nos prières. Faites avec une extrême soumission à la volonté divine, qui connaît infiniment mieux que nous ce qui nous

(1) Is., I, 13-19.
(2) Louis de Grenade, *Op. cit.*

convient, ces demandes ne peuvent qu'être agréables au Seigneur. Soit qu'il les accueille favorablement, soit qu'il les laisse inexaucées, celui-ci y répond toujours par un acte de bonté, comme le fait remarquer saint Augustin. « C'est par l'effet d'une miséricorde particulière que Dieu refuse aux hommes les choses dont il prévoit qu'ils feraient un mauvais usage. » Le saint Docteur ajoute : « Celui qui, d'un cœur sincère, adresse à Dieu ses prières pour les nécessités de cette vie, est quelquefois favorablement écouté ; d'autres fois il ne l'est pas ; et alors, c'est toujours par un esprit d'amour et de miséricorde, car le médecin sait bien mieux ce qui convient au malade que le malade lui-même ». C'est pourquoi, quel que soit l'objet de nos prières, remettons-en toujours le succès entre les mains de la sagesse et de la Providence de notre Dieu.

« Mais il est trois choses que nous pouvons demander sans condition, sans réserve et sans crainte, parce qu'elles sont éminemment et immuablement dans la volonté du Seigneur : le pardon de nos péchés, la ferme résolution de ne rien faire qui puisse l'offenser et les vertus fondamentales sans lesquelles le salut est impossible : en particulier, la foi, l'espérance et la charité.

« Demandons aussi la grâce de prier comme il faut, qui est un don de Dieu, et des plus im-

portants. Ne négligeons point de prier pour notre prochain, pour nos père et mère, parents, bienfaiteurs, amis et ennemis ; pour les pauvres, les malades, les prisonniers, et tous ceux qui souffrent ici-bas ; pour la conversion des mauvais chrétiens, des hérétiques et des infidèles ; enfin, prions souvent pour les âmes des fidèles trépassés. Toutes ces intentions sont bonnes, excellentes, car elles nous font pratiquer la plus belle des vertus et la plus chère au cœur de Dieu, la charité, en même temps qu'elles nous apportent les plus grands profits spirituels » (1).

VI. Persévérance. — « Que rien ne t'empêche de prier toujours », nous dit l'Ecclésiastique (2). « Il faut toujours prier et ne jamais cesser (3) ; veiller et prier tout le temps » (4). Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de la prière vocale, de la prière actuelle. Elle n'est pas possible ici-bas. « Prier toujours, dit Louis de Grenade, c'est avoir en soi, d'une manière permanente, l'Esprit de prière, entretenir cet esprit, et s'y livrer dans la mesure déterminée par les besoins de l'âme, les nécessités du moment, et aussi les inspirations de la grâce » (5).

---

(1) Louis de Grenade, *op. cit.*
(2) Eccli., xviii, 22.
(3) Luc., xvii, 1.
(4) Ibid., xxi, 36.
(5) *Op. cit.*

Cette obligation de prier sans cesse consiste aussi dans le désir formel d'agir toujours en union avec Dieu, en lui rapportant toutes nos pensées, nos paroles et nos actions.

« Les formules, dit saint Thomas, et l'application de l'esprit à la considération et à la contemplation des choses divines, ne peuvent pas durer toujours, mais la religieuse intention et l'amoureux désir d'ordonner notre vie et toutes nos actions au service et à la gloire de Dieu, peuvent et doivent être continuels » (1).

« Tant que l'homme oriente sa vie vers Dieu, dit-il ailleurs, il prie » (2). D'autres saints et auteurs ascétiques enseignent également que « toute la vie de l'homme juste est une grande et continuelle prière » (3), que « l'on ne cesse pas de prier, si l'on ne cesse pas de bien faire, et que l'on prie mieux par le cœur et les bonnes œuvres que par la bouche » (4).

« Faites si bien chanter votre vie, écrit saint Augustin, qu'il n'y ait jamais de silence. Louez Dieu, non seulement par vos paroles, mais faites chanter le psaltérion de vos bonnes œuvres. Et ainsi, vous louez Dieu en traitant vos affaires, vous louez Dieu en vous reposant sur votre lit ;

---

(1) 2, 2, q. 83, a. 14.
(2) *In Epist. ad Rom.*, c. 1, l. 5.
(3) Orig. *De Oratione*, 12.
(4) S. Bonav. *De uno confessore*, Serm. 27.

vous louez Dieu en dormant, et quand ne le louez-vous pas ? » (1).

Selon saint Jean Chrysostome, on ne doit cesser de prier qu'après avoir obtenu la sentence favorable du salut éternel, c'est-à-dire jusqu'à la mort (2). Et il ajoute que celui-là seul se sauve infailliblement qui est décidé à prier jusqu'à ce qu'il se sauve. « Quand *Dieu* me tuerait, s'écrie Job, que je n'aurais rien à espérer ; je défendrai devant lui ma conduite » (3).

« Bien souvent, dit Louis de Grenade, Dieu

---

(1) In Psalm. CXLVI, 2.

(2) Si nous ne pouvons pas mériter en justice la persévérance finale, ainsi que nous l'enseigne le Concile de Trente (Sess. 6, c. 13), saint Augustin dit que l'on peut en quelque sorte la mériter, c'est-à-dire l'obtenir par la prière (*De dono persev.*, c. 6), et saint Thomas ajoute que pour y arriver il faut une prière continuelle (2, 2, q. 83, a. 14). « Pour obtenir la persévérance, dit saint Alphonse de Liguori, il faut nous recommander à Dieu en tout temps : le matin, le soir, dans la méditation, à la messe, à la communion et toujours, mais principalement dans les tentations, en disant, en répétant : Seigneur, venez à mon secours ; Seigneur, assistez-moi ; protégez-moi ; ne m'abandonnez pas ; ayez pitié de moi. Quoi de plus facile que de dire : Seigneur, secourez-moi, aidez-moi ? » (*Op. cit.* § IV). Il arrive que l'on ne peut pas jeûner, faire l'aumône, s'imposer des mortifications, mais on peut toujours prier. Ne craignons pas d'importuner Notre-Seigneur, de lui faire violence : « Cette violence, dit saint Grégoire, loin de l'irriter, l'apaise. » (*In Ps. poenit.* 6.)

(3) Job, XIII, 15.

veut éprouver notre foi et notre confiance, et voir si le délai qu'il met à nous exaucer ne nous fera pas employer quelque autre moyen déraisonnable et illicite pour nous procurer ce que nous souhaitons avec tant d'ardeur.

« D'autres fois, voulant nous pénétrer du sentiment de notre misère et de notre impuissance, il attend la dernière extrémité pour nous secourir, alors que nous savons bien que lui seul le peut efficacement. C'est ainsi qu'il agit à l'égard de la chaste Suzanne dans son épreuve, de David lorsqu'il était assiégé dans une caverne par la troupe de Saül, et de la ville de Béthulie réduite à la dernière extrémité par l'armée des Assyriens.

« Les dons de Dieu étant d'un prix inestimable, sa bonté, toute résolue qu'elle est à nous les accorder, nous en fait attendre quelquefois la réalisation, afin que nous en concevions une plus haute estime, que nous les conservions avec plus de soin, et que nous rendions à leur Auteur de plus parfaites actions de grâces.

« Le Seigneur se plaît par moment à éprouver notre fidélité par ces refus apparents. Il nous oblige à multiplier nos prières, et, en nous faisant passer par le feu des travaux, des privations et des peines, il nous purifie et nous rend meilleurs, plus justes et plus saints ».

« Il peut arriver aussi qu'il semble nous avoir abandonnés, et rester sourd à nos cris, à nos

supplications les plus ardentes. C'est ainsi que l'Évangile nous montre Jésus dormant tranquillement dans une barque ballottée par la tempête et sur le point de périr. Ce n'est pas assez : Dieu nous rebute et paraît comme irrité contre nous. Sa conduite à notre égard rappelle alors celle de Notre-Seigneur envers la Chananéenne (1). Dans ses heures de détresse, l'âme chrétienne pousse de véritables clameurs vers le ciel. « Réveille-toi ! Pourquoi dors-tu, Seigneur ? Réveille-toi et ne nous repousse pas à jamais ! Pourquoi caches-tu ta face ? *Pourquoi* oublies-tu notre misère et notre oppression ? car notre âme est affaissée jusqu'à la poussière, notre corps est attaché à la terre. Lève-toi pour nous secourir ! Délivre-nous à cause de ta bonté ! » (2).

« Mais la *persévérance*, unie à une entière confiance en la bonté divine, triomphe de toutes ces difficultés et nous révèle un jour la vérité de cette parole de l'Apôtre : « Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu » (3).

Enfin, si parmi nos malades, il s'en trouve qui ne sont pas convaincus du rôle capital de la prière dans la vie de l'homme, nous les en-

---

(1) MATTH., XV.
(2) PS. XLIII, 24-27.
(3) ROM., VIII, 28. Louis de Grenade, *Op. cit.*

gageons à lire et à méditer les réflexions suivantes du bienheureux J. Vianney, curé d'Ars.

« La prière ou l'oraison, est une élévation de notre âme vers Dieu. Disons mieux, c'est un doux entretien de l'âme avec son Dieu, d'un enfant avec son père, d'un sujet avec son roi, d'un serviteur avec son maître, d'un ami avec son ami, dans le sein duquel il dépose ses chagrins et ses peines. Pour mieux exprimer encore ce bonheur, c'est une vile créature que le bon Dieu reçoit entre ses bras pour lui communiquer toutes sortes de bénédictions. Nous en faut-il davantage pour nous faire sentir le bonheur de l'oraison ? Par l'oraison, nous conversons avec le bon Dieu, les anges et les saints, et, par cet entretien, nous devenons tout spirituels ; notre esprit et notre cœur se détachent peu à peu des choses créées et méprisent le monde avec tous ses plaisirs, pour ne considérer et n'aimer que les biens du ciel.

« L'oraison fait descendre Dieu jusqu'à nous. L'oraison bien faite pénètre et traverse la voûte des cieux et monte jusqu'au trône de Jésus-Christ même, ouvre les trésors des grâces du Seigneur, et en revient ainsi chargée vers celui qui l'a envoyée. — L'oraison ouvre les yeux de l'âme, lui fait sentir la grandeur de sa misère, la nécessité d'avoir recours à Dieu ; elle lui fait redouter sa faiblesse. Le chrétien qui fait bien l'oraison compte pour tout sur Dieu seul, et

rien sur lui-même. Sans l'oraison, nous ne sommes capables de rien ; et avec l'oraison bien faite, nous pouvons commander au ciel et à la terre, tout nous obéira. Une oraison bien faite est une huile embaumée qui se répand dans toute notre âme, qui semble déjà lui faire sentir le bonheur dont jouissent les bienheureux dans le ciel.

« L'oraison est à notre âme ce que la pluie est à la terre. Fumez une terre tant que vous voudrez ; si la pluie manque, tout ce que vous ferez ne servira de rien. De même, faites des bonnes œuvres tant que vous voudrez, si vous ne priez pas souvent et comme il faut, jamais vous ne serez sauvé.

« L'âme qui cesse de faire oraison meurt de faim. — L'âme qui prie peu ressemble à ces oiseaux de cage, qui ont des grandes ailes, mais ne savent pas s'en servir ou qui ne s'élèvent qu'à une petite hauteur ; l'âme, au contraire, qui prie avec ferveur et persévérance devient semblable à une hirondelle qui s'élève en l'air avec facilité et bien haut ; ainsi l'oraison d'une âme fervente pénètre jusqu'au trône de Dieu et contemple ses attributs divins...

« Bien loin de regarder le temps de l'oraison comme un moment perdu, le bon chrétien le regarde comme le moment le plus précieux et le plus heureux de sa journée, puisque Dieu lui fait part, avec tant de bonté, de toutes sortes de

consolations. En effet, n'est-ce pas là le plus grand de tous les bonheurs pour lui, que le bon Dieu veuille bien lui permettre de se présenter ainsi tous les matins devant lui ? N'est-ce pas une grâce qu'il lui fait ? Aussi, il ne quitte l'oraison qu'avec la plus grande peine ; les moments où il est en la présence de Dieu ne sont rien ou plutôt passent comme un éclair. Si son corps quitte la divine présence, son cœur et son esprit y sont toujours. Pourquoi est-ce que les saints ne se lassaient jamais d'aimer Dieu et de le contempler ? C'est qu'ils sentaient toujours dans la prière un nouveau goût et un nouveau plaisir. Et pourquoi ne ferions-nous pas la même chose, puisque nous le pouvons ? Ah ! quelle vie heureuse nous mènerions en nous préparant au ciel ! (1) ».

---

(1) Dom Germain Maillet-Guy. *Le chemin de la perfection ou le curé d'Ars conduisant le chrétien au ciel.* Ire partie, l'Oraison, Lyon, A. Nouvellet.

CHAPITRE X

DES DISTRACTIONS ET DES SÉCHERESSES DANS LA PRIÈRE OU ORAISON

Il ne faut pas s'étonner des distractions ni des sécheresses dans la prière, et y attacher trop d'importance. Elles sont inhérentes à notre faiblesse. Les saints eux-mêmes, malgré leur vie toute de pénitence, de sacrifices et d'union à Dieu n'en ont pas toujours été exempts. Certains même en ont souffert toute leur vie.

Les distractions peuvent venir ou de Dieu qui les permet, afin d'éprouver notre fidélité à son service, fortifier notre vertu et augmenter nos mérites ; ou du démon qui a tout intérêt à nous distraire, car les nombreuses distractions finissent par produire l'ennui, la fatigue ou le dégoût, et c'est ce que veut le séducteur. Il n'y a alors pas lieu de s'en inquiéter. Mais elles peuvent aussi venir de notre ignorance, de ce que nous ne savons ni prier ni méditer, ou de notre manque habituel de mortification, de recueillement, de vie vraiment surnaturelle. Elles

peuvent encore avoir des causes tout à fait extérieures et lointaines : nous nous plaisons tellement à nous occuper des personnes et des choses qui devraient nous être tout à fait indifférentes que leur souvenir nous poursuit partout et nous empêche de nous recueillir et de traiter de nos propres intérêts avec Dieu. Très souvent notre pauvre cœur est tellement plein des créatures qu'il n'y reste plus de place pour le Créateur. « La terre est dans une extrême désolation, nous dit le Prophète, parce qu'il n'y a personne qui ait le cœur attentif *à Dieu* » (1). Si pour nous il en est ainsi, nous sommes, à des degrés divers, responsables de ces distractions et nous sommes alors tenus de prendre les moyens de les faire cesser. Pour en arriver là, si nous savons ce que vaut la prière, nous devons résolument écarter les causes de nos distractions, et cela avec la même énergie que s'il s'agissait d'une tentation dangereuse. *Qui veut la fin* veut les moyens.

Toutefois il en est des distractions comme des tentations. Tant qu'elles ne sont pas *volontaires* et *consenties*, elles ne peuvent nuire à la prière ni la rendre moins agréable à Dieu. Elles ne détruisent pas alors l'*intention* que nous avons eue en commençant notre prière, quelle qu'en soit la nature ou la durée. Il suffit de ne pas s'y

(1) Jerem., xii, 11.

arrêter *volontairement*, de ne pas y prendre plaisir (1).

Quelle doit donc être notre *intention* en priant?

L'*intention virtuelle persistante*, c'est-à-dire la première intention générale que l'on a en offrant à Dieu toutes ses actions, suffit, tant qu'elle n'a pas été révoquée par un acte contraire et exprès de la volonté.

« La *charité actuelle*, dit Billuart, n'est pas nécessaire, et il suffit de la *charité virtuelle*, qui est en tout homme juste par l'effet des actes souvent répétés de charité, auxquels le juste est tenu et sans lesquels il cesse d'être juste... » « Il n'est pas nécessaire, dit saint Thomas, que l'*intention actuelle*, par laquelle on rapporte les

(1) La charité et la grâce, quand elles existent dans une âme, ont une grande et secrète influence sur tous nos actes, objectivement bons, qui se rapportent à Dieu, sans qu'il soit nécessaire de formuler expressément et de renouveler à chaque action cette direction générale de l'*intention*.

« Tous les actes des vertus dans l'homme juste, dit Billuart, résultent de l'influence de la charité, car ce n'est pas seulement à l'instant de la justification, comme le prétendent quelques-uns, mais souvent, qu'il produit et est tenu, sous peine de péché, de produire l'acte de charité, comme l'enseigne notre saint Docteur en ces termes : « Lorsqu'un homme prend Dieu pour sa fin, l'intention de la fin dernière qui est Dieu, demeure virtuellement dans tout ce qu'il fait pour lui. » (S. Thomas, q. 2, *de virtutibus*, a. 4 ad 2^m). — Cf. Billuart, *Summa theologica*, t. III, dissert. 8, a. 4.

actes à la fin dernière, soit toujours unie à l'action dirigée vers quelque fin prochaine; mais il suffit que toutes ces fins soient de temps en temps rapportées actuellement à la fin dernière, comme il arrive quand on pense à se donner tout entier à l'amour de Dieu, car alors tout ce que l'on rapporte à soi-même, sera rapporté à Dieu » (1).

Afin d'être mieux compris, donnons un exemple très simple et très pratique. Supposons une personne qui est en état de grâce et qui jouit d'un excellent appétit. Elle se met à table et fait honneur au dîner, suivi d'une agréable promenade. Ce repas et cette promenade, dont la bonté n'a été viciée par aucune complaisance désordonnée, pourront lui être méritoires devant Dieu quand même avant d'en jouir elle n'a pas renouvelé expressément la *bonne intention*. Pour cela, il lui suffira de s'être approchée des Sacrements, d'avoir assisté à la sainte messe ou d'avoir accompli un acte d'amour de Dieu quelques jours ou quelques semaines auparavant, car cet acte de charité ou d'amour renferme la *bonne intention* de se donner tout entier à l'amour de Dieu, et il continue d'exercer son influence sur tous les actes humains qu'il rend méritoires devant Dieu (2).

---

(1) *Loc. cit.*

(2) D'après Gury, il suffit que l'on fasse souvent des actes

Ainsi qu'on le voit, il suffit d'offrir de temps en temps toutes ses actions à Dieu (1).

L'*intention actuelle*, c'est-à-dire celle que l'on a au moment même où l'on accomplit l'acte méritoire, où l'on prie, par exemple, n'est pas nécessaire. Elle demande, d'ailleurs, un travail de l'esprit qui dépasse les forces ordinaires et que Dieu n'exige de personne, encore moins des malades, surtout de nos pauvres névrosés. « Il n'est pas nécessaire, dit saint Thomas, lorsqu'on tend vers un bien ou qu'on l'accomplit, de penser toujours à la fin dernière de ce bien, comme celui qui, en marchant, n'est pas obligé, à chaque pas qu'il fait, de penser au terme de son voyage » (2). Que penserait-on d'un pèlerin, qui, se rendant à Rome à pied, se croirait obligé, pour arriver sûrement, de répéter à chaque pas : Je vais à Rome ; je vais à Rome,

---

de charité consistant à se réjouir des perfections divines, à désirer que personne n'offense Dieu, que tous l'aiment et le servent et gardent ses commandements ; à prier dévotement pour que son nom soit sanctifié, que sa volonté soit faite ; à éviter le péché parce qu'il lui déplaît. (Cf. *Compendium theologiæ moralis*: *De Virtute*, cap. III, a. I, 219).

(1) « La prière, dit encore saint Thomas, a pour cause le désir inspiré par la charité, et c'est de ce désir que doit procéder la prière. Il doit être en nous sans interruption, soit *actuellement*, soit *virtuellement* ; car la vertu de ce désir demeure en tout ce que nous faisons par charité (I Cor., X). » (2, 2, q. 83, a. 14).

(2) 1, 2, q. 1, a. 6. ad 3m.

ou de ne pas faire un seul pas sans penser qu'il se rend dans cette ville? Croire à la nécessité absolue de l'*intention actuelle* pour l'accomplissement de chacun de nos actes ne serait pas plus raisonnable.

Toutefois, il ne faudrait pas conclure de la doctrine de saint Thomas, si naturelle, si simple et si consolante que l'on doive s'abstenir de suivre le conseil de saint Alphonse de Liguori. C'est en effet une excellente pratique de la vie chrétienne de renouveler, au moins de temps en temps, la *bonne intention*, et d'offrir à Dieu, surtout le matin, toutes les actions et les souffrances de la journée (1).

« Il y a deux fruits dans la prière, dit saint Thomas: le mérite qu'on en retire et la consolation jointe à la dévotion qu'elle engendre. Pour ce qui est de la dévotion spirituelle, on en est

(1) On peut faire cette offrande par la prière : *O Domina mea*, etc. (O ma Souveraine, ô ma Mère, etc.), ou la prière suivante, de M^me^ Élisabeth de France : Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez réglé, prévu ou ordonné de toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu, cela me suffit. J'adore vos décrets éternels et impénétrables, je m'y soumets de tout mon cœur pour l'amour de vous ; j'accepte tout ; je fais le sacrifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de Jésus-Christ, mon divin Sauveur. Je vous demande, en son nom et par ses mérites, la patience dans mes peines, et la soumission parfaite qui vous est due pour tout ce que vous voulez ou permettez. Ainsi soit-il.

privé quand on ne fait pas attention à la prière en la récitant, ou qu'on ne la comprend pas ; mais pour le mérite, on n'en est point privé ; car s'il en était ainsi, bien des prières seraient sans mérite, puisqu'il n'est guère possible de dire un *Pater noster*, sans que l'esprit soit entraîné à d'autres pensées. La force première qui meut l'intention persiste dans cette œuvre, lors même que l'on est distrait en quelque acte particulier, et cette force première rend l'action entière méritoire, à moins qu'elle ne soit interrompue par une affection contraire qui abandonne la fin précédente pour se porter à une fin contraire (1) ».

Les distractions, comme toutes les autres difficultés que l'on rencontre dans les exercices de piété, sont inhérentes à notre pauvre condition. Nous sommes des hommes, non des anges, et notre imagination, cette « folle du logis », que sainte Thérèse appelle un « vrai traquet de moulin », nous représente trop souvent des objets que notre volonté réprouve. « Il faut

(1) *Expos. in* I Cor., xiv, Lect. 3. — « Si donc, en priant, dit-il encore, on est distrait de ce qu'on récite, ou si, dans le cours d'une œuvre méritoire, on ne pense pas continuellement et en chaque acte, qu'on la fait pour Dieu, on ne perd pourtant rien sous le rapport du mérite. La raison en est que dans toute action méritoire rapportée à une fin honnête, il n'est pas requis que l'intention de l'agent soit unie à la fin de chaque acte. » Ibid.

donc avoir patience d'être de la nature humaine, et non de l'angélique (1) ». Trop souvent aussi les distractions augmentent en proportion des efforts que l'on fait pour les éloigner ou les éviter. De là pour bien des âmes des répétitions inutiles, fatigantes ou nuisibles. Aussi les personnes inquiètes ne doivent-elles jamais répéter une prière d'obligation, comme la pénitence sacramentelle, par exemple (2).

« L'imagination, dit M. Hamon, étant de toutes nos facultés la plus dégradée et une de nos plus grandes misères, nous devons nous en humilier profondément devant Dieu, et prosternés à ses pieds lui dire dans un vif sentiment de notre misère : « Hélas ! Seigneur, je ne suis « qu'une feuille légère que le moindre vent em- « porte, *un esprit qui va et ne revient point* (3). « J'ai perdu le respect dû à votre présence et ne

(1) S. François de Sales. Lettre 428. Édit. Blaise.

(2) Toutefois, dans certains cas graves, quand il s'agit de prières d'obligation, par exemple, une dispense devient tout à fait nécessaire. C'est, d'ailleurs, le seul moyen de tranquilliser ces malades, peut-être même de leur conserver la raison. Nous avons connu un religieux arrivé à un tel degré d'anxiété qu'il passait tout son temps à répéter son bréviaire, ne s'interrompant que pour se reposer ou mettre à contribution les religieux qu'il pouvait rencontrer afin de l'aider à le réciter. Il ne dit bien son bréviaire qu'à partir du jour où il en fut dispensé, car la dispense lui apportait l'assurance qu'il ne pécherait pas s'il ne le disait pas, ou s'il le disait mal.

(3) Ps., lxxvii 39.

« mérite que d'être rebuté de vous. Ma place « est sous les pieds de toute créature. Que des « millions d'anges vous glorifient par leur re- « cueillement, que les âmes saintes goûtent les « délices de la piété ; pour moi, indigne de con- « tenter votre amour, ce m'est trop d'honneur « d'être ici sous vos pieds, pour satisfaire votre « justice par les combats, les privations et les « sécheresses. La nudité, la misère, l'impuis- « sance, voilà mon partage ; abîmé dans mon « néant, je l'accepte et m'y soumets. » Telle est la diversion humble à opposer aux importunités de l'imagination. L'âme qui y est fidèle attire sur elle les regards et les complaisances de Dieu. Il la console, il l'éclaire, il l'unit à lui, tellement qu'un pieux auteur (1) a pu dire que les distractions, quand on sait s'en humilier, sont un acheminement à la contemplation (2) ».

« Si la distraction revient cent fois, dit dom Le Masson, ne vous étonnez pas plus de la centième que de la première ; et quand vous vous en apercevez, remettez doucement votre esprit en la présence de Dieu comme si de rien n'était, sans faire réflexion sur la matière de vos distractions. Quand les mouches piquent, ajoute-t-il, on se contente de la main pour les chasser, mais on ne court pas après elles pour les tuer ;

(1) Le Père Guilloré.

(2) *Méditations*, t. III. Paris. V. Lecoffre.

et, si après en avoir chassé une, il en revient une autre, on fait encore la même chose sans s'étonner. Il faut faire de même de la distraction, et ne pas courir après elle, car ce serait temps perdu ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'arrêter à s'en faire des reproches à soi-même, ni des lamentations intérieures (qui ne sont que des productions de l'impatience du cœur), ni des considérations pour tâcher de l'étouffer, et pour l'empêcher de revenir : car faire ainsi c'est courir après les mouches. Laissons-les donc voler ; marchons à Dieu et passons outre sans nous amuser » (1).

Comment les malades seraient-ils capables d'éviter ces distractions si les personnes bien portantes dont parle saint Thomas sont elles-mêmes impuissantes à le faire ? « Un certain paysan, dit le docte Gerson, qui se piquait d'avoir de l'esprit et de la dévotion, se vantait d'être si attentif dans ses prières qu'il n'y ressentait pas la moindre distraction. Un homme plus spirituel et plus expérimenté, voulant le détromper d'une erreur si grossière et lui prouver la faiblesse et l'inconstance de l'esprit humain, promit de lui donner une bête de somme, un *âne*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, s'il pouvait réciter seulement le *Pater*

(1) *Introduction à la vie intérieure et parfaite.* De l'oraison intérieure.

noster avec une *attention actuelle* et sans aucune distraction. Le paysan, ravi de pouvoir gagner une chose sans rien risquer, et se tenant assuré de son *attention actuelle*, se recueillit le mieux qu'il put, et commença à réciter le *Pater*. Mais avant qu'il fût au milieu de cette courte prière, cette distraction lui vint dans l'esprit : Il m'a promis une bête de somme, mais je ne sais pas s'il me donnera le bât avec la bête... Il ne poursuivit pas davantage, mais avoua la chose de bonne foi. Cette expérience le fit rentrer en lui-même et le convainquit qu'il n'y a rien de plus difficile à l'homme que d'être longtemps attentif sur un même sujet, sans songer à un autre, tant il a l'esprit faible et le cœur inconstant. »

Comme nous l'avons fait remarquer, les saints ne sont pas à l'abri de ces épreuves. Saint Jérôme n'avoue-t-il pas ses distractions et les tourments qu'elles lui causaient, quand, dans ses oraisons, il affirme que son imagination le transportait au milieu d'un monde séducteur (1)?

Saint Grégoire ne dit-il pas que, dans l'oraison, le ciel et l'enfer sont en lutte et que l'esprit qui s'adonne à la contemplation des choses célestes s'en trouve en même temps repoussé par l'image d'un objet vil et odieux (2)?

---

(1) *Dialogue contre les luciférіens.*

(2) *Morales.* Livre X.

Et saint Bernard ne gémit-il pas d'horribles tentations qui l'assaillaient chaque fois qu'il voulait se recueillir et prier (1)?

Lisons enfin ce que dit sainte Thérèse des terribles assauts que le démon lui livrait, surtout à une époque où elle avait coutume de faire ses délices de l'oraison : « Le démon remplissait tout à coup mon esprit de choses si frivoles, qu'en un autre temps je n'aurais fait qu'en rire. Il paraît être alors maître de l'âme pour l'occuper ainsi qu'il lui plaît de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui représente que des choses vaines, insensées, inutiles à tout, qui ne servent qu'à l'embarrasser et comme à l'étouffer, de telle sorte qu'elle n'est plus à elle-même. Pour donner une idée de ce supplice, je dirai que les démons jouaient avec ma personne comme ils auraient joué avec une balle, et sans qu'il me fût possible de m'échapper de leurs mains. Qui pourrait exprimer ce que l'on souffre dans cet état? L'âme cherche du secours, et Dieu ne permet pas qu'elle en trouve. Il ne lui reste que la lumière du libre arbitre, mais si obscurcie qu'elle est comme une personne qui aurait un bandeau sur les yeux. On peut alors la comparer à celui qui, marchant durant une nuit très obscure dans un chemin où il y aurait des endroits fort

(1) *Traité de la maison intérieure.* Chap. XLIX.

dangereux, éviterait d'y tomber parce qu'il y serait très souvent passé et les aurait vus pendant le jour. De même, si l'âme ne tombe pas dans quelque offense, elle le doit à la bonne habitude de s'en préserver, et surtout à l'assistance particulière que Dieu lui prête au milieu de ces ténèbres spirituelles ».

Il lui arrivait souvent même de ne pouvoir fixer son esprit l'espace d'un *Credo*, et elle était insensible au bien comme au mal « comme une bête de somme ». « Je pense à ce que diraient de moi ceux qui me croient bonne, s'écriait-elle, s'ils me voyaient dans un tel dérèglement d'esprit. » Ces aridités qui durèrent dix-huit ans ne découragèrent pas cette grande sainte et ne diminuèrent en rien sa foi et sa fidélité au service de Dieu (1).

Beaucoup de personnes pieuses se font donc de la prière ou de l'oraison, comme de la communion et d'autres pratiques de piété, une idée complètement fausse, en jugeant de sa valeur par les consolations et les douceurs spirituelles qu'elles y trouvent. Elles croient que ce sont là les fruits de la prière ; elles s'en attribuent tout le mérite et jugent des progrès accomplis ou du degré de perfection atteint d'après le degré de suavité qu'elles y éprouvent, ne se doutant pas

(1) Cf. *Vie de sainte Thérèse*, écrite par elle-même, chap. xxx, Paris. V. Lecoffre.

que c'est l'amour-propre surtout qui, en cela, cherche à se satisfaire.

« Le désir déréglé d'avoir des consolation spirituelles, dit saint Jean de la Croix, est cause de beaucoup de fautes, qui viennent de l'impatience et de la colère. Car ceux qui sont privés des douceurs qu'ils avaient coutume de sentir dans leurs exercices se laissent facilement abattre ; ils deviennent désagréables dans leurs rapports avec le prochain, fâcheux à eux-mêmes, et irascibles à la moindre occasion, ce qui leur arrive souvent après qu'ils ont passé quelque temps dans le recueillement sensible et savoureux de l'oraison (1)... Lorsqu'ils communient, ils font de grands efforts pour goûter une douceur sensible, au lieu de s'appliquer à adorer et à louer humblement Notre-Seigneur qui est présent dans leur cœur. Ils sont si persuadés que tout le fruit de la communion est renfermé dans ce goût et dans ces consolations, que, s'ils en sont

(1) « Lorsqu'on résiste à ces mauvais penchants, dit-il encore, il n'y a pas de faute, mais seulement une imperfection. Il s'en trouve à qui ce désir ôte tellement la connaissance de leur misère et de leur bassesse, et inspire un si grand oubli de la crainte, de l'amour et du respect qu'ils doivent à Dieu, qu'ils ne se font point scrupule d'importuner leurs confesseurs, jusqu'à ce qu'ils obtiennent le fréquent usage de la confession et de la communion ; et, ce qui est le plus regrettable encore, ils ne craignent pas de s'approcher de la sainte table sans leur avis et sans leur permission. »

privés, ils s'imaginent n'avoir rien fait pour leur âme... Dieu refuse souvent ce goût, afin qu'on le regarde plus purement avec les yeux de la foi... Ces esprits égarés voudraient encore, dans tous les autres exercices spirituels, goûter Dieu et le sentir. Ils se comportent d'après les mêmes principes dans l'oraison ; convaincus que, pour être bonne, elle doit verser dans le cœur des torrents de consolations sensibles, ils cherchent à se les procurer à tour de bras, comme on dit. Ils se fatiguent la tête et s'épuisent en vain ; viennent-ils à manquer leur but, ils ont du chagrin et croient mal employer leur temps, ce qui les porte à abandonner tout à fait l'oraison. Ce désir insatiable de jouir (1) fait

(1) « Il est certain, dit saint François de Sales, que nous ne serons jamais capables de bien faire la sainte oraison, si nous n'avons notre volonté unie et ajustée (*conformée*) à celle de Dieu ; et c'est à quoi nous manquons souvent. Par exemple, vous verrez quelquefois une personne qui va faire l'oraison, demandez-lui pourquoi elle y va ? C'est, dira-t-elle, pour demander à Dieu des consolations, et le prier qu'il me délivre de tant de distractions qui m'y importunent sans cesse. Hélas ! vous ne voulez donc pas ajuster votre volonté à celle de Dieu, qui veut qu'entrant en oraison, vous soyez résolue de souffrir la peine des distractions, sécheresses et dégoûts qui vous y arriveront, demeurant aussi contente que si vous aviez beaucoup de consolation et de tranquillité ; puisque c'est une chose certaine, que votre oraison ne sera pas moins agréable à Dieu, ni utile pour vous, pour être faite avec plus de difficulté, pourvu que vous ajus-

perdre la véritable dévotion, qui consiste à persévérer dans l'oraison, avec patience, humilité, défiance de soi-même pour le seul désir de plaire à Dieu. Ils sont aussi fort tièdes et fort lâches dans le chemin de la Croix : ils ne peuvent souffrir l'amertume du renoncement et de l'abnégation. La sobriété et la tempérance spirituelles suivent une voie bien différente : elles conduisent à Dieu par le chemin de la mortification, de la crainte, de l'humble soumission à la volonté divine en toutes choses. Remarquons aussi que la perfection et la valeur des œuvres n'est pas dans leur multiplicité, mais dans le renoncement à sa volonté » (1).

Le célèbre Tauler, de l'Ordre de Saint-Dominique, répondait aux personnes qui se plaignaient de leur sécheresse intérieure : « Souffrez cela avec patience, et vous recevrez plus de grâces que si vous ressentiez en vous les mouvements d'une dévotion tendre et fervente ».

Notre-Seigneur dit un jour à sainte Gertrude : « Je voudrais que mes élus fussent bien persuadés que leurs pieux exercices et leurs bonnes œuvres me sont tout à fait agréables, quand ils me servent à leurs dépens. Or, ceux-

---

tiez toujours votre volonté avec celle de sa divine majesté. Et cela étant, vous ferez toujours vos oraisons, et tout autre chose, utilement pour vous, et agréablement aux yeux de Dieu, qui est ce que nous devons désirer. »

(1) *La nuit obscure de l'âme*, l. I, chap. v et vi.

là me servent de la sorte qui, sans éprouver la moindre saveur et le moindre goût de dévotion, continuent cependant comme ils peuvent leurs prières et leurs exercices de piété, se confiant à ma bonté et à mon amour. La plupart de ceux qui veulent le goût sensible et la consolation, s'ils les obtenaient verraient diminuer notablement leurs mérites et ne retireraient aucun profit pour le salut de leur âme. »

« De même qu'en ce monde il n'est pas possible que nous puissions faire pleuvoir quand nous voulons, écrit saint François de Sales, ni empêcher qu'il pleuve quand nous ne voulons pas qu'il pleuve, aussi n'est-il pas en notre pouvoir de pleurer quand nous le voulons, par dévotion; ni de ne pleurer pas aussi, quand l'impétuosité de larmes nous saisit. Cela ne vient pas de notre faute le plus souvent, mais de la Providence de Dieu, qui nous veut faire faire notre chemin par terre et par désert, et non par eau, et veut que nous nous accoutumions au travail et à la peine » (1).

« Laissez-là toutes vos navrantes inquiétudes, écrit-il à une dame, et ne dites plus que vous ne faites rien en l'oraison. Mais qu'est-ce que vous y voudriez faire, sinon ce que vous y faites, qui est de présenter et de représenter à Dieu votre néant et votre misère? C'est la plus belle

(1) Lettre 626.

harangue que fassent les mendiants, que d'exposer à nos yeux leurs ulcères et leurs nécessités.

« Mais quelquefois encore ne faites-vous rien de tout cela, comme vous me dites, ains (1) vous demeurez là comme un fantôme et une statue. Eh bien ! ce n'est pas peu que cela. Ès (2) palais des princes et des rois on y met des statues qui ne servent qu'à récréer la vue du prince : contentez-vous donc de servir de cela en la présence de Dieu ; il animera cette statue quand il lui plaira.

« Les arbres ne fructifient que par la présence du soleil, les uns plus tôt, les autres plus tard, les uns toutes les années, et les autres de trois en trois, et non pas toujours également. Nous sommes bien heureux de pouvoir demeurer en la présence de Dieu, et contentons-nous qu'elle nous fera porter notre fruit, ou tôt, ou tard, ou tous les jours, ou parfois, selon son bon plaisir, auquel nous devons pleinement nous résigner...

« Voici le grand mot. Il faut regarder ce que Dieu veut, et, le reconnaissant, il faut s'essayer de le faire gaiement ou au moins courageusement ; et non seulement cela, mais il faut aimer cette volonté de Dieu, et l'obligation qui s'en-

(1) Mais.
(2) Dans les.

suit en nous, fût-ce de garder les pourceaux toute notre vie, et de faire les choses les plus abjectes du monde ; car en quelque sauce que Dieu nous mette, ce nous doit être tout un : c'est là le blanc de la perfection, auquel nous devons tous viser ; et qui plus en approche, c'est celui qui emporte le prix » (1).

« O Dieu ! s'écrie sainte Chantal, quel bonheur à une âme de n'avoir au milieu de ses désolations et afflictions d'autre soutien que celui de son Dieu par la foi nue et simple ! Notre souverain bien est en sa volonté sainte. Qu'il nous vienne donc par les voies de crainte ou d'espérance, selon qu'il lui plaira : il nous sera tout un, car en l'un et en l'autre nous ne devons chercher que son bon plaisir, sans nous amuser à regarder le chemin par lequel il nous conduit. »

Néanmoins, ces douceurs spirituelles ne sont pas défendues. On peut même les désirer, surtout au commencement d'une vie pieuse. Elles nous encouragent, nous aident à nous unir plus vite et plus parfaitement à Dieu, et partant à mieux pratiquer la vertu ; mais il faut les demander toujours avec un grand esprit d'humilité et de soumission à la volonté divine, qui, d'ailleurs, ne manquera pas de nous les accorder, si elles sont utiles ou nécessaires à notre

(1) Lettre 669.

avancement spirituel. « Les consolations, dit Boudon, sont les confitures qu'on donne aux petits enfants pour leur faire manger leur pain ; on le mange tout sec quand on est plus fort et plus avancé en âge » (1).

Que l'on soit constamment privé de consolations, accablé de distractions, de troubles, de fatigue, de dégoût, ou comblé de douceur, qu'importe ; si tout se passe comme nous l'avons dit, on n'a aucune raison de s'inquiéter. Ce n'est pas en cela que consiste la fin de l'oraison. L'essentiel, c'est d'être à Dieu et uniquement à Dieu. Dans le travail comme dans le repos, dans les larmes comme dans la joie, dans la

(1) *Op. cit.* « La piété encore faible, dit Bossuet, a besoin d'une douceur plus sensible : Dieu semble y vouloir d'abord gagner le sens et comme l'extérieur de l'âme, pour s'insinuer dans le fond : c'est ce qu'on appelle les goûts, les suavités, les douceurs, les consolations ; là se répandent les larmes pieuses, plus douces que toutes les joies, parce qu'en effet elles sont le fruit d'une sainte dilatation de cœur, qui s'épanche devant le Seigneur avec un plaisir aussi pur qu'inexplicable. Il ne faut pas s'imaginer que cette chaste douceur, qui est le soutien de la piété naissante, soit autre chose qu'un don de Dieu ; il est vrai que la nature peut le contrefaire, mais alors ce n'est pas cette douceur sensible qui est le soutien de la piété commençante : c'est plutôt un appât de l'amour-propre, dont il ne s'agit pas ici d'expliquer ni la nature ni les effets ; il nous suffit d'avoir établi que ces premières douceurs, qu'on nomme sensibles, dans les commencements de la piété sont du ressort de la grâce. » (*Préface sur l'instruction pastorale donnée à Cambrai le 15 septembre 1697.*)

maladie comme dans la santé, sur le Calvaire comme sur le Thabor, nous ne devons aimer, désirer et rechercher que le bon plaisir du divin Maître et non le nôtre. Tous ces états sont transitoires, comme toutes les choses de ce monde ; ce sont autant de points imperceptibles dans cette vie si courte et si incertaine, mais des points qui forment la ligne qui nous conduit et nous rattache à un état stable, à la vie d'union et d'amour, à la vie éternelle, à l'Auteur de tout bien. Sachons nous abandonner et nous soumettre. Il verra notre bonne volonté et saura la récompenser quand et comme il le jugera à propos. Rien ne passe inaperçu à ses yeux. N'ayons aucune inquiétude à ce sujet (1). « Il

(1) « Dieu, dit saint François de Sales, a donné à l'homme la raison pour le conduire ; mais pourtant il y en a peu qui la laissent maîtriser en eux : au contraire, ils se laissent gouverner par leurs passions, lesquelles devraient être sujettes et obéissantes à la raison, selon l'ordre que Dieu requiert de nous Car si la raison ne domine sur toutes nos puissances, nos facultés, nos passions, inclinations, affections, et enfin sur tout ce qui sera de nous, qu'en arrivera-t-il sinon une continuelle vicissitude, inconstance, variété, changement, bizarrerie, qui nous fera tantôt être fervents et peu après lâches, négligents et paresseux ; tantôt joyeux et plus mélancoliques? nous serons tranquilles une heure, et puis inquiets deux jours ; bref, notre vie se passera en fainéantise et en perte de temps. » Entretien IIIe.

« Non, que Notre-Seigneur nous tourne et vire à gauche ou à droite.. ; qu'il nous presse tantôt d'un côté, tantôt de

se faut contenter de regarder qu'il est notre Dieu, dit le saint Évêque de Genève, et que nous sommes ses faibles créatures, indignes de cet honneur, comme faisait saint François (d'Assise), qui passa toute une nuit disant à Dieu : Qui êtes-vous, et qui suis-je ? »

S'il en est ainsi, pourquoi se décourager ? Rappelons-nous les exemples des saints, qui non seulement avaient à souffrir de ces épreuves, mais encore étaient en butte aux tentations les plus humiliantes. Voudrions-nous, nous, pécheurs et novices dans la vie surnaturelle, la prière, l'oraison, n'avoir que des ravissements et des extases? « Pourvu que le cœur ne soit pas distrait, dit Boudon, demeurez en repos : Dieu voit bien au fond de votre âme que vous êtes à l'oraison pour l'amour de lui; toutes ces distractions involontaires n'empêchent pas cette *intention*, quand elles dureraient tout le temps de votre oraison : au contraire, la souffrance qu'elles vous donnent, bien portée, vous unit plus à sa divine bonté que beaucoup de goût et de sentiment » (1).

---

l'autre ; bref, qu'il nous fasse mille maux, nous ne le quitterons point pourtant qu'il ne nous ait donné son éternelle bénédiction. Aussi, jamais il ne nous abandonne que pour nous mieux retenir ; jamais il ne nous laisse que pour nous mieux garder ; jamais il ne lutte avec nous que pour se rendre à nous et nous bénir. » *Œuvres*. Édit. Vivès, t. X, p. 110.

(1) *Op. cit.*

Si toutes ces considérations, empruntées aux grands maîtres de la vie spirituelle, ne suffisent pas pour rassurer nos malades, qui souvent sont incapables de suivre un raisonnement quelconque, nous leur conseillons de se poser la question suivante à chaque distraction qu'ils remarquent : Ai-je prié jusqu'ici dans *l'intention* d'avoir ces distractions ? Était-ce là le *but* de ma prière (ou de mon oraison) lorsque je l'ai commencée ? Et s'ils ne s'en aperçoivent qu'à la fin, qu'ils se fassent cette autre question : Avant de commencer ma prière (ou mon oraison) ai-je demandé à Dieu, en même temps que j'implorais les lumières du Saint-Esprit, de m'envoyer ces distractions ? La réponse sera facile. Après avoir protesté le plus brièvement possible contre ces distractions, s'être humiliés devant Dieu, ils doivent, sans se laisser troubler, prendre la résolution, et la *tenir*, de repousser le souvenir, le moindre souvenir de ces distractions avec le même soin qu'ils feraient de pensées contre la foi ou de toute autre espèce de tentation dangereuse, ou qu'ils jetteraient un charbon ardent tombé sur leur corps ou leurs vêtements ; autrement, c'est donner libre accès à de nouveaux troubles, et rendre la vie pieuse, surnaturelle, tout à fait impraticable et ridicule.

CHAPITRE XI

DE LA TENTATION ET DU PÉCHÉ

Si beaucoup de personnes bien portantes se font facilement illusion et traitent la loi de Dieu avec une légèreté que rien ne saurait excuser, en revanche beaucoup de malades s'en exagèrent la rigueur, confondent trop facilement la *tentation* avec le *péché* et ne se rendent pas bien compte de la différence qu'il y a entre *sentir* et *consentir*.

« Il faut avoir un grand courage dans les tentations, dit saint François de Sales, et ne se croire jamais vaincu tant qu'elles déplaisent, observant bien la différence qu'il y a entre les *sentir* et y *consentir* : car on peut les sentir, quoiqu'elles déplaisent ; mais on ne peut y consentir sans qu'elles plaisent, puisque le plaisir est ordinairement un degré de consentement » (1).

Que la tentation vienne de « notre ennemi le

(1) *Introduction à la vie dévote*, IV^e^ partie, chap. III.

démon » (1) ou de l'entraînement de la concupiscence » (2), peu importe ; nous savons que nous sommes tous plus ou moins faibles et exposés à la tentation et au péché par notre nature déchue. Nous savons également que ce n'est pas parce que nous y sommes exposés que nous péchons. Qui dit *tentation* ne dit pas *chute.*

On sait que le péché est une désobéissance à la loi de Dieu, et que l'on ne désobéit pas sans le *savoir*, ni sans le *vouloir.*

Pour commettre le péché, il faut donc : 1° connaître cette loi, 2° se la rappeler au moment même où on la transgresse, c'est-à-dire pour pécher, soit en matière légère, soit en matière grave, il faut le *vouloir.* Là où la volonté n'a point de part, il n'y a point de péché, et on ne peut *vouloir* que ce que l'on *connaît* déjà. Que pourrait-on imaginer de plus étrange, en effet, que la condition d'un être qui se rendrait coupable sans le *vouloir*, sans même s'en douter.

« Voyez-vous, dit l'évêque de Belley, une glace de miroir ? Elle représente naïvement la chose qui lui est opposée ; mais cette chose n'est pas dans la glace. Il en est ainsi de notre cœur. C'est une glace... où le diable peut par

(1) I Pet., v, 8.

(2) Jac., i, 14. Cf. S. Thomas, P. i, q. 114, a. 3.

ses artifices représenter tout ce qu'il y a de plus hideux, de plus infâme, de plus abominable dans l'enfer ; mais il n'y a que la seule volonté qui puisse ouvrir la porte et y faire entrer ces exécrations. Que le diable fasse donc tant de grimaces qu'il voudra, qu'il forme devant votre cœur les images les plus sales, qu'il profère aux oreilles de votre intérieur tous les blasphèmes et les impiétés les plus détestables qui se puissent imaginer, toutes ces choses ne vous peuvent rendre coupable. Quand même ces tentations dureraient toute votre vie, dit notre bienheureux père saint François de Sales, elles ne sauraient vous souiller d'aucun péché. Vous direz que vous ne redoutez que votre sentiment, et moi je tiens avec toute la théologie, bien plus assurée que vos appréhensions, qu'il est autant possible de joindre le douter et le consentir que le certain avec l'incertain ; parce que le consentement présume un acquiescement de l'âme si plein, et une détermination si absolue, qu'elle ne laisse après soi aucun doute. La marque la plus expresse de ne pas consentir est quand on doute de *consentir*. Je ne voudrais mettre le péché capital que dans une détermination de la volonté qui ne laissât après aucun doute de la malice. Oui, me répliquerez-vous, tant de tentations et de Croix qu'il vous plaira, pourvu que je n'offense point Dieu. Mais est-il possible que vous ne voyiez pas que c'est la

peine que vous fuyez ? Et c'est là que l'amour-propre joue son rôle et vous donne subtilement le change. Humiliez-vous devant Dieu, et reconnaissez qu'il sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même » (1).

Au lieu de s'inquiéter des tentations, les scrupuleux feront beaucoup mieux de suivre les avis particuliers de leur directeur de conscience, et de régler, en général, leur conduite d'après les principes suivants de saint Antonin. Ces principes doivent avoir d'autant plus de valeur à leurs yeux, que leur auteur, outre son éminente sainteté et sa science, est classé parmi les théologiens sévères. S'ils se rendent bien compte de ses paroles, ils verront facilement que, malgré sa réputation fondée de sévérité, il n'est pas précisément aussi sévère qu'eux, même lorsqu'il écrit pour tous les fidèles, car ici il ne s'adresse certainement pas à cette catégorie de personnes qui nous occupent, c'est-à-dire aux malades, aux âmes inquiètes, aux scrupuleux.

« Lorsqu'un précepte, dit-il, est susceptible de deux interprétations, dont l'une est dure et l'autre bénigne, cette dernière, toutes choses égales d'ailleurs, doit être préférée, parce que les commandements de Dieu et de l'Église ne sont point établis pour ôter toute douceur

(1) *Lettre spirituelle*, citée par Boudon, *Op. cit.*

spirituelle qui détruit infailliblement une interprétation trop scrupuleuse et trop timide. L'intention de Dieu et de l'Église n'est point de commander l'impossible parce que, selon la règle de droit, *personne ne peut être obligé à ce qu'il ne peut faire.* Or, dans la loi nouvelle, le mot *impossible* paraît devoir être interprété de ce qui est à peine possible, comme offrant une trop grande difficulté ; autrement, comment expliquer cette parole du Sauveur, *mon joug est doux* ? » (1).

---

(1) En tout et partout, n'oublions pas que dans le cas où nous serions embarrassés pour prendre une décision, il est toujours préférable, et de beaucoup, de faire pencher la balance du côté de la *miséricorde* et de prendre pour devise celle de ce grand saint qui a écrit : « Il vaut mieux avoir à rendre compte à Dieu d'une trop grande *miséricorde* que d'une trop grande sévérité. »

Comme un religieux répétait sans cesse au Père Jean qu'il était trop bon, celui-ci lui dit enfin : « Eh bien, j'aime mieux pécher par excès de bonté. Quand je me présenterai devant Dieu, il ne me reprochera pas d'avoir excédé en cela. Et s'il le faisait, je lui répondrais : « Oh ! mon bon Maître, pour tant que je fasse, je ne serai jamais si bon, si miséricordieux que vous l'avez été vous-même. » *Op. cit.*

Anastase, abbé du mont Sina, qui vivait au VII^e^ siècle, rapporte le trait suivant. Un religieux du monastère, arrivé au terme de sa carrière, ne paraissait pas se préoccuper beaucoup du moment qui devait décider de son sort éternel. Comme il s'était souvent dispensé des exercices spirituels de la communauté et n'avait jamais semblé pratiquer des vertus qui fussent de nature à motiver une si grande tranquillité

Ainsi que les malades le voient eux-mêmes, leur sévérité diffère étrangement de cette indulgence qui, cependant, n'a pas empêché ce servant théologien d'être un grand saint. Quand donc enfin, règleront-ils leur conduite sur ces principes au lieu de s'en rapporter à leur propre jugement, ou plutôt à leur imagination maladive? C'est alors seulement qu'ils s'épargneront, peu à peu, mais sûrement les terribles inquiétudes et les déceptions dont ils gémissent sans cesse, et qui ne font qu'augmenter leurs souffrances.

Au lieu d'agir ainsi, au lieu même de se contenter de savoir positivement s'ils ont péché,

---

d'âme, l'abbé qui l'assistait à cette heure suprême lui en demanda la raison en lui rappelant son peu de ferveur. Le moribond lui répondit aussitôt : « Ne craignez pas, mon Père, Dieu m'a envoyé un ange, pour m'assurer que je serai sauvé, selon sa parole : « Ne jugez point et vous ne serez point jugé ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamné. » (Luc., VI, 37). Il est vrai que le défaut de santé et mon peu de ferveur m'ont souvent empêché de satisfaire aux devoirs de la communauté ; mais, grâce au Seigneur, j'ai toujours reçu patiemment les mauvais traitements que cela m'a attirés, je les ai pardonnés de tout mon cœur et toujours interprétés en bonne part. Voilà maintenant ce qui fait ma joie. »

En ce bon religieux se vérifiaient ainsi ces paroles de l'Écriture : « La lumière se lève dans les ténèbres pour les hommes droits, pour celui qui est miséricordieux, compatissant et juste » (Ps. CXI, 4), « heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (Matth., V, 7).

quand ils le peuvent, ils veulent encore savoir positivement s'ils ont péché *gravement*. Dans bien des cas « il est très difficile et par là même dangereux de faire ce discernement », dit saint Augustin (1). Saint Thomas d'Aquin (2), saint Antonin (3), saint Alphonse de Liguori (4) tiennent le même langage. Si les plus grands saints et les plus grands théologiens parlent ainsi, comment un simple fidèle, un malade, et surtout un malade de cette espèce peut-il penser arriver à une solution ? D'ailleurs, à quoi bon la trancher ? Quel profit peut-on en retirer ? Pourquoi donc s'exposer inutilement à un danger de cette nature sans un avantage sérieux et certain ? La seule chose nécessaire et vraiment pratique, c'est de savoir si l'acte en question est bon ou mauvais, commandé, défendu ou permis. Les malades incapables de faire ce discernement, — et ils sont nombreux, — doivent se contenter d'un bon acte de contrition et de confiance en Dieu.

« Quand, écrit saint François de Sales, nous ne savons pas discerner si nous avons bien rendu notre devoir en quelque occurrence, et sommes en doute d'avoir offensé Dieu, il faut

(1) *De Civit.*, l. XXI, c. XXVII.
(2) *Quodlibet*, IX, a. 15.
(3) *Sum. part.* 2, tit. I, c. XI.
(4) *De peccatis*, 51.

alors s'humilier, requérir Dieu qu'il nous excuse, et demander plus de lumières pour une autre fois, et oublier tout à fait ce qui s'est passé, et se remettre au train ordinaire. Car une curieuse et empressée recherche pour savoir si nous avons bien fait, provient indubitablement de l'amour-propre, qui nous fait désirer de savoir si nous sommes braves, là où l'amour pur de Dieu nous dit : Misérable ou couard que tu as été, humilie-toi en la miséricorde de Dieu, demande toujours pardon ; et, sur une nouvelle protestation de fidélité, passe outre à la poursuite de ton avancement » (1).

Très souvent, hélas ! beaucoup plus souvent que l'on ne pense, l'amour-propre — « ce grand brouillon, qui veut toujours embrasser beaucoup et ne rien mener à perfection (2) », — joue là un plus grand rôle que le zèle de la gloire de Dieu et de sa propre perfection. Pour s'en convaincre, il suffira de rentrer en soi, d'être sincère avec soi-même. On ne tardera alors pas à voir que l'on souffre beaucoup plus de l'humiliation causée par la faiblesse et les chutes, que de l'offense faite à Dieu et du tort

(1) Lettre 808. Édit. Blaise. « Seigneur, dit l'*Imitation*, votre abondante miséricorde m'est plus avantageuse pour obtenir le pardon de mes offenses, que toute l'idée que je puis avoir de ma justice pour la défense de ma conscience que je ne connais pas à fond. » (L. III, chap. XLVI, 5.)

(2) Saint François de Sales.

causé à l'âme. Si l'on arrivait à renoncer aux satisfactions de l'amour-propre en tout ce qui a trait à la vie surnaturelle, quels progrès n'y ferait-on pas !

Que l'on se défie donc sans cesse de cet ennemi subtil et importun, qui, a-t-on dit, est la première chose qui vit en nous et la dernière qui y meurt. Des solitaires, après soixante, quatre-vingts ans de pénitence, se sont perdus par amour-propre, et Dieu montra un jour à sainte Thérèse la place qu'elle eût occupée en enfer si elle eût consenti à un mouvement d'amour-propre.

« Craignez l'amour-propre, dit saint Bernard : c'est une flèche qui traverse légèrement l'esprit et le cœur, mais qui ne fait pas une blessure lègère ; elle donne la mort à qui ne se tient pas en garde » (1). L'Écriture ne nous enseigne-t-elle pas que l'orgueil précède la ruine de l'âme, et *que* l'esprit s'élève avant la chute (2) ? »

« L'amour-propre, écrit saint François de Sales, l'estime de nous-mêmes, la fausse liberté de l'esprit, ce sont des racines qu'on ne peut bonnement arracher du cœur humain ; mais seulement on peut empêcher la production de leurs fruits, qui sont les péchés ; car leurs élans, leurs premières secousses ou premiers

(1) *In Ps.* XC.
(2) PROV., XVI, 18.

mouvements, on ne peut les empêcher tout à fait tandis qu'on est en cette vie mortelle, bien qu'on puisse les modérer, et diminuer leur quantité et leur ardeur par la pratique des vertus contraires, et surtout de l'amour de Dieu.

« Il faut donc avoir patience, et petit à petit amender et retrancher nos mauvaises habitudes, dompter nos aversions, et surmonter nos inclinations et humeurs, selon les occurrences ; car, en somme, cette vie est une guerre continuelle, et n'y a celui qui puisse dire : Je ne suis point attaqué.

« Le repos est réservé pour le ciel, où la palme de victoire nous attend. En terre, il faut toujours combattre entre la crainte et l'espérance, à la charge que l'espérance soit toujours plus forte, en considération de Celui qui nous secourt » (1).

« Il ne se faut nullement étonner de trouver chez nous l'amour-propre, car il n'en bouge. Il dort quelquefois comme un renard ; puis, tout à coup, il se jette sur les poules ; c'est pourquoi il faut avec constance veiller sur lui et, avec patience et doucement, se défendre de lui. Que si quelquefois il nous blesse, en nous dédisant de ce qu'il nous a fait faire et en désavouant ce qu'il nous a fait faire, nous sommes guéris (2),

(1) Lettre 616.
(2) Lettre 333. Édit. Blaise.

mais pour un temps, jusqu'à ce que de nouvelles infirmités se déclarent, car nous ne serons jamais parfaitement guéris que nous ne soyons en paradis » (1).

Si le malade pouvait comprendre le tort que lui cause cette inquiétude qui *ne le quitte plus* et devient promptement une véritable *torture,* que ne mettrait-il pas en œuvre pour l'éviter ou l'éloigner, au lieu de s'y arrêter et de se demander sans cesse, comme il le fait, s'il a consenti à telle ou telle tentation, s'il a commis un péché grave ou non? Qu'il compare donc ces dispositions avec celles du pécheur et il sera vite rassuré. Le pécheur, en effet, n'est guère troublé par des inquiétudes de ce genre. Au lieu de se défier de sa faiblesse, d'user de prudence, de résister ou de fuir, en un mot de prendre les moyens d'éviter la tentation ou d'en triompher, il la désire, il recherche les occasions de mal faire et ne se plaint que si le plaisir espéré ne l'a pas surabondamment satisfait.

« Pendant que la tentation vous déplaira, dit saint François de Sales, il n'y a rien à craindre; car pourquoi vous déplaît-elle, sinon parce que vous ne la voulez pas? Au demeurant ces tentations si importunes viennent de la malice du diable, mais la peine et la souffrance viennent de Dieu, qui, contre la volonté de son ennemi,

(1) Entretien XX^e^.

tire de sa malice la sainte tribulation, par laquelle il affine l'or qu'il veut mettre dans ses trésors. Je dis donc ainsi : vos tentations sont du diable, mais vos peines et afflictions sont de Dieu et du paradis ; les mères sont de Babylone, mais les filles sont de Jérusalem. Méprisez les tentations, embrassez les tribulations » (1).

« Il ne se faut donc point effaroucher dans les tentations, mais demeurer en une gaie et douce résignation au bon plaisir de Dieu. Les tentations ne peuvent rien ôter à la pureté du cœur qui ne les aime point, ne les regardons pas, mais regardons fixement notre Sauveur, qui nous attend au delà de la tourmente, et ayons à son service un amour grand et ferme qui ne se soucie ni du doux ni de l'amer, et ne se met en peine que de dire sans réserve : Vive Jésus ! Les tentations ne nous troublent que parce que nous y pensons trop et que nous les craignons trop » (2).

Ainsi rassuré, le malade n'a qu'à s'abandonner à la miséricorde infinie de Dieu et aux avis de son confesseur, en pensant que « le christianisme n'est dans son ensemble qu'une grande aumône faite à une grande misère » (3). C'est

---

(1) *Œuvres*. Édit. Vivès, t. X, p. 92.

(2) Cf. Le Père de la Rivière, *Vie de saint François de Sales*, ch. IV.

(3) Gerbet, *Considérations sur le dogme générateur*.

un excellent moyen de conserver ou de recouvrer la paix de l'âme, sans laquelle il n'est guère possible de faire le moindre progrès dans le bien, en un mot de se sanctifier, en mettant à profit les épreuves de cette vie (1).

---

(1) « Ne vous efforcez point de vaincre vos tentations, écrit saint François de Sales, car ces efforts les fortifieraient ; méprisez-les, ne vous y amusez point. Représentez à votre imagination Jésus-Christ crucifié entre vos bras et sur votre poitrine, et dites cent fois en baisant son côté : C'est ici mon espérance, c'est la vive source de mon bonheur, c'est le cœur de mon âme, c'est l'âme de mon cœur ; jamais rien ne me défendra de ses amours (Rom., VIII, 35) ; je le tiens, et ne le lâcherai point (Cant., III, 4) qu'il ne m'ait mise en lieu d'assurance. Dites-lui souvent : *Que puis-je avoir sur terre, ou que prétends-je au ciel, sinon vous, ô mon Jésus ? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et l'héritage que je désire éternellement* (Gen., XXXII, 26) ? Que craignez-vous, ma fille ? Oyez (*Écoutez*) Notre-Seigneur qui crie à Abraham et à vous aussi : *Ne crains point, je suis ton protecteur* (Gen., XV, 1). Que cherchez-vous sur la terre, sinon Dieu ? et vous l'avez. Demeurez ferme en votre résolution. Arrêtez-vous à la barque où je vous ai embarquée, et vienne l'orage et la tempête, vive Jésus, vous ne périrez point ; il dormira ; mais en temps et lieu il s'éveillera pour vous rendre le calme. Mon S. Pierre, dit l'Écriture (Matth., VIII, 23-26), voyant l'orage qui était très impétueux, il eut peur, il commença à s'enfoncer et noyer, dont il cria : *O Seigneur, sauvez-moi* (Matth., XIV, 29-32). Et Notre-Seigneur le prit à la main, et lui dit : *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté* ? Voyez ce saint apôtre, il marche pied sec sur les eaux, les vagues et les vents ne sauraient le faire enfoncer, mais la peur du vent et des vagues le fait perdre, si son maître ne l'échappe.

Nous ne nous faisons certainement pas illusion sur les luttes qu'ont à soutenir beaucoup d'âmes. Nous savons qu'il y a des tentations terribles, de tous les instants ; il y en a qui ne finissent qu'avec la vie, des tentations que l'on ne soupçonne même pas ; mais quelles qu'en soient la nature, la durée et la violence, aucune d'elles n'est invincible. « Dieu ne permet jamais que l'homme soit tenté au-dessus de ses forces » (1), il proportionne toujours les grâces aux difficultés, et « il fait profiter de la tentation même, afin que l'on puisse persévérer » (2). « Il n'est pas croyable, dit saint Augustin, que Dieu ait voulu nous imposer l'observance de la

---

« La peur est un plus grand mal que le mal. O fille de peu de foi, qu'est-ce que vous craignez ?

« Non, ne craignez point ; vous marchez sur la mer entre les vents et les flots, mais c'est avec Jésus. Qu'y a-t-il à craindre là ? Mais si la peur vous saisit, criez fort : O Sauveur, sauvez-moi. Il vous tendra la main : serrez-la bien, et allez joyeusement. Bref, ne philosophez point sur votre mal, ne répliquez point, allez franchement. Non, Dieu ne saurait vous perdre pendant que, pour ne point le perdre, vous vivrez en vos résolutions. Que le monde renverse, que tout soit en ténèbres, en fumée, en tintamarre, mais Dieu est avec nous ; mais si Dieu habite ès (*dans les*) ténèbres et en la montagne de Sinaï (Ex., XIX, 16-18), toute fumante et couverte de tonnerres, d'éclairs et de fracas, ne serons-nous pas bien auprès de lui ? » Lettre 98.

(1) I Cor., X, 13.

(2) Ibid.

loi, et qu'il nous ait donné une loi impossible ; c'est pourquoi lorsque Dieu nous fait connaître notre impuissance pour observer tous les préceptes, il nous avertit de faire les choses faciles avec la grâce ordinaire qu'il nous donne, et de faire les choses difficiles avec le secours plus abondant que nous pouvons obtenir par le moyen de la prière (1). »

Depuis sa première victoire au paradis terrestre, le démon encouragé, hélas ! par ses trop faciles et innombrables succès, n'a cessé d'attaquer l'homme et de travailler à sa perte (2). En agissant ainsi, il est dans son rôle. Que l'homme reste dans le sien : qu'il *veille*, qu'il *prie sans cesse* et avec une *confiance illimitée* (3),

---

(1) *In Ps.* CII.

(2) Saint Thomas qui enseigne que « celui qui ne prie pas est perdu », affirme qu'Adam est tombé parce qu'il ne s'est pas recommandé à Dieu lorsqu'il fut tenté. Saint Gélase attribue la chute des Anges à la même cause. Il est bien certain que toutes les tentations seraient suivies d'une éclatante victoire si l'on *priait bien*.

(3) Nous savons que celui « qui se confie en Dieu est environné de sa grâce » (Ps. XXXI, 10), et que « celui qui a confiance dans son propre cœur est un insensé » (PROV., XXVIII, 26). Aussi, quand nous disons *confiance illimitée*, nous ne disons pas *confiance en soi*, mais en Dieu que nous prions. Cette confiance n'exclut pas la défiance que nous devons avoir de nous-même, comme l'explique très bien saint François de Sales, dans la lettre suivante : « Il ne faut pas, dit-il,

qu'il lutte avec humilité et persévérance, attendant tout de Dieu et n'attendant rien de lui-

---

que nous révoquions en doute si nous sommes en état de nous confier en Dieu, quand nous sentons des difficultés à nous garder du péché, ni quand nous avons défiance ou peur qu'ès (*que dans les*) occasions et tentations nous ne puissions pas résister. Oh ! non ; car la défiance de nos forces n'est pas un manque de résolutions, ains (*mais*) une vraie reconnaissance de notre misère. C'est un sentiment meilleur de se défier de pouvoir résister aux tentations, que non pas celui de s'en tenir pour assuré et assez fort, pourvu que ce qu'on n'attend pas de ses forces, on l'attende de la grâce de Dieu.

« En sorte que plusieurs, qui, avec grande consolation, se sont promis de faire des merveilles pour Dieu, quand c'est venu au point, ont manqué ; et plusieurs qui ont une grande défiance de leurs forces, et une grande crainte qu'à l'occasion ils ne manquassent, sur-le-champ ont fait merveille : parce que ce grand sentiment de leur faiblesse les a poussés à chercher l'aide et le secours de Dieu, à veiller, prier et s'humilier, pour ne point entrer en tentation...

« Je vous conjure d'apaiser toutes les répliques qui se pourraient former en votre esprit, auxquelles il n'est besoin de répondre autre chose, sinon que vous désirez d'être fidèle en toutes occurrences, et que vous espérez que Dieu fera que vous le serez, sans qu'il soit besoin d'essayer votre esprit s'il le ferait ou non ; car ces esprits sont trompeurs : et plusieurs sont vaillants quand ils ne voient pas l'ennemi, qui ne le sont pas en sa présence ; et au contraire plusieurs craignent avant l'escarmouche, auxquels le danger présent donne le courage : il ne faut pas craindre la crainte. » Lettre 875. Cf. *La Confiance en Dieu*, par Mgr Manning, archevêque de Westminster. Paris, V. Palmé, 1865.

même, et « le prince de ce monde sera chassé (1) » et humilié chaque fois qu'il attaquera l'homme, comme il l'est chaque fois qu'il attaque les saints ; et la concupiscence disparaîtra sans faire aucun mal ; l'homme sortira victorieux de la tentation avec une nouvelle expérience, de nouvelles forces et de nouveaux mérites pour le ciel avec un accroissement de compassion envers ceux qui sont tentés, d'indulgence et de charité envers ceux qui tombent et d'empressement à les secourir en les aidant à se relever et à se maintenir dans la bonne voie.

« Sitôt que vous sentez en vous quelques tentations, dit saint François de Sales, faites comme les petits enfants quand ils voient le loup ou l'ours en la campagne ; car tout aussitôt ils courent entre les bras de leur père et de leur mère, ou pour le moins les appellent à leur aide et secours. Recourez de même à Dieu, réclamant sa miséricorde et son secours ; c'est le remède que Notre-Seigneur enseigne : *Priez afin que vous n'entriez point en tentation* » (2).

Enfin, que l'on ait toujours présentes à la mémoire ces paroles de l'Écriture : « Heureux l'homme qui supporte l'épreuve ! Devenu un homme éprouvé, il recevra la couronne de vie

(1) Joan., xii, 31.

(2) Math., xxvi, 41. *Introd. à la vie dévote*, IVe partie, chap. vii.

que Dieu a promise à ceux qui l'aiment » (1) ; « l'athlète n'obtient la couronne, que s'il a lutté selon les règles » (2). Ces règles, nous les avons exposées. Puissent-elles être fidèlement observées par tous ceux que visite l'épreuve !

---

(1) Jac., I, 12.
(2) II Tim., II, 5.

CHAPITRE XII

DES TENTATIONS D'IMPURETÉ

Il n'est pas douteux que les tentations contre la pureté sont une des plus grandes souffrances que l'homme ait à subir ici-bas (1).

Parce que l'âme est la forme du corps et lui donne l'être, elle lui est substantiellement unie au point que le corps agit sur elle physiquement (2). Il peut donc l'inquiéter, lui résister et même lui livrer les plus rudes combats lorsqu'elle s'oppose à ses appétits. En dehors des souffrances ordinaires, c'est pour l'âme, subs-

---

(1) En lisant ce chapitre, les âmes inquiètes doivent se rappeler que tout ce que nous avons dit sur la *Tentation* et le *Péché*, s'applique également, et même d'une façon spéciale, à ce genre de péché. Les scrupuleux ne doivent pas oublier que pour pécher en cette matière si pénible, il ne suffit pas d'être tenté.

(2) D'après le Père Zigliara, il est plus exact de dire que l'âme agit sur elle-même par le moyen du corps. Cf. *Somme philosophique*. Psychologie, l. II, chap. I, a. 2, n° 11. Lyon, Nouvellet.

tance simple et spirituelle, une grande épreuve d'être exposée aux convoitises et aux attaques les plus humiliantes du corps, substance composée et matérielle, qui a les appétits de l'animal lorsqu'ils ne sont pas pires, car après avoir satisfait sa passion l'animal reste en paix. Il n'en est pas ainsi de l'homme. Si malheureusement dès le début de la tentation il fait une concession, il ne tardera pas à en faire une seconde, puis une troisième, et ainsi de suite. Plus il cède à la chair, plus elle réclame. Elle est insatiable. C'est « l'abîme qui appelle l'abîme » (1).

Très souvent les ravages exercés par cette horrible passion sont en rapport avec l'état de santé de chacun. D'ailleurs, si l'on donne libre cours à ces honteuses convoitises, le corps, quelle que soit sa force de résistance, risque fort d'être épuisé. Hélas ! les exemples de ce genre ne sont malheureusement que trop fréquents. Pour s'en rendre compte, il suffit de consulter

---

(1) L'un des plus distingués viveurs du siècle dernier s'est exprimé à ce sujet dans un langage qui était à la hauteur de ses orgies : « Les fleurs et les fruits des plaisirs ont passé, disait Byron ; les épines, les vers, la pourriture, voilà tout ce qui m'en reste. Je ne trouve plus de plaisir dans la volupté, et j'en traîne les chaînes. Ma vie est un enfer. Mourons donc et cherchons dans le sein de la terre un repos que le monde n'a pu nous donner. » L'heure de ce repos ne tarda pas à sonner. Il mourut quelques mois après avoir écrit ces lignes. Il était alors âgé de trente-six ans.

les ouvrages de théologie et de médecine qui ont traité de cette délicate matière. Ils sont unanimes sur ce point (1). Ce vice honteux, qui ravage sourdement la société, dégrade l'âme, pervertit le cœur, obscurcit l'intelligence et ruine la santé. « Salomon, dit Bourdaloue, n'eut plus de peine à se prosterner devant les idoles de pierre, depuis qu'il eut adoré des idoles de chair, et il perdit les plus belles lumières de son esprit dès qu'il eut donné son cœur à d'infâmes créatures » (2). Aussi, saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Église, dit-il avec raison que « ce genre de péché perd le plus grand nombre d'âmes » (3) parce que « l'obstination dans le mal suit ce péché plus qu'aucun autre » (4) et

---

(1) Cf. *La théologie morale et les sciences médicales*, par le P. Debreyne, 6e édition refondue par le Dr A. Ferrand. Paris, Poussielgue ; *Pastoral-Medizin*, von Dr Capellmann, 15. Auflage, herausgegeben von Dr Bergmann. Aachen (Aix-la-Chapelle). Verlag von Schmidt, 1907. Voir aussi le petit ouvrage du Dr Tissot (de Genève) sur cette délicate matière et dans *l'Éducation de soi-même*, par le Dr Dubois, le chapitre de la *Chasteté*, p. 209. Paris, Masson, 1908.

(2) *Sermon sur l'impureté.*

(3) *Theol. mor.*, l. III, tract. IV, cap. II, n° 413.

(4) *Œuvres complètes.* Édit. Dujardin, t. XV, serm. 45. Dans ce sermon il cite beaucoup de textes de l'Écriture qui se rapportent à ce passage, entre autres, ces paroles de saint Jérôme : « La luxure, feu infernal ! elle a pour aliment la gourmandise ; elle éclate en mauvaises conversations ; elle aboutit à la damnation éternelle. » En quatrième et dernier

aussi parce que « captif du plaisir *l'homme est* ennemi de la vérité » (1). — « Là où cette vertu n'est pas, dit le Père Lacordaire, il n'y a que de la boue dans un tombeau (2) ».

Les tentations contre la pureté ne sont pas inhérentes à certaines maladies nerveuses, ainsi qu'on se l'imagine trop facilement. Toutefois, si certains malades en sont entièrement à l'abri, et n'en soupçonnent même pas la nature, d'autres, au contraire, en sont tellement éprouvés qu'ils n'ont aucun repos, selon le genre de la maladie par laquelle ces tentations se manifestent. Ces tourments : pensées, représentations, désirs, etc., les poursuivent partout, même dans la prière, la réception des Sacrements et jusque dans leur sommeil d'où ils sont parfois brusquement tirés par des rêves affreux. Toutes leurs facultés en subissent plus ou moins l'influence :

---

lieu, il cite comme porte principale de l'enfer « l'impureté, par laquelle entrent le plus grand nombre de damnés. » Et il ajoute : « Dieu, dit-on, a de l'indulgence pour ce péché ! mais c'est celui qui fait tomber le plus d'âmes en enfer. Saint Remi dit que la plus grande partie des damnés sont en enfer pour le péché d'impureté. On lit dans le Père Ségneri que comme ce vice remplit le monde de pécheurs, il remplit l'enfer d'âmes perdues. Avant lui saint Bernardin de Sienne a exprimé la même pensée : Ce péché, dit-il, traîne au supplice éternel presque tout le genre humain. » (Cf. t. XVI, p. 77.)

(1) Bossuet, *Traité de la concupiscence*.

(2) *Op. cit.*, t. II, p. 38.

souvent même elles sont sous la domination exclusive de cette tentation. En un mot, c'est une véritable obsession ; il leur est parfois tout à fait impossible de s'occuper d'autre chose, de fixer leur esprit sur un objet quelconque, et il leur arrive très souvent de ne plus pouvoir distinguer entre la *tentation* et le *consentement*.

Très souvent aussi la frayeur qu'inspirent ces tentations suffit pour les faire naître ou les imprimer plus profondément dans l'imagination.

Si la crainte ou la frayeur, c'est-à-dire la *peur*, agit, en général, sur l'imagination qu'elle éveille, excite et alimente, quel effet ne produit-elle pas sur ces malades si faciles à inquiéter, à troubler et à bouleverser? Avec l'émotivité extraordinaire qui les caractérise, ils se laissent subitement envahir par ces tentations qui semblent se saisir de tout leur être. Au lieu d'employer leur intelligence et leur volonté à les éloigner en leur substituant d'autres pensées, d'autres impressions, ils s'y arrêtent comme enchaînés, paralysés, pour examiner *si*, *comment* et *jusqu'où* ils y ont consenti. Les malades ne se doutent pas que c'est là un *moyen infaillible* de rendre ces tentations vraiment dangereuses, en leur fournissant un pareil aliment. Et ce qui augmente singulièrement cet état de souffrance, c'est la crainte de ne pouvoir lutter victorieusement contre ces attaques et servir Dieu dans ces

conditions (1), en un mot, de sauver son âme, se sanctifier. Il semble quelquefois qu'une puissance mystérieuse, irrésistible les pousse au mal.

---

(1) C'est surtout ici que l'on « a peur d'avoir peur », et c'est précisément ici que la *peur* a une influence des plus malheureuses.

Une malade vient un jour nous trouver, — si bouleversée qu'elle paraissait hors d'elle-même, — pour nous parler, dit-elle, d'une chose si horrible que le désespoir seul lui en avait donné le courage, car elle ne savait que devenir depuis plusieurs jours.

Elle nous raconte qu'étant allée se promener avec une compatriote, son amie, celle-ci lui avait parlé de ses tentations contre le sixième commandement. Ce simple récit, — de courte durée, car elle avait prié sa compagne de le cesser dès qu'elle s'était aperçue du danger, — fit sur notre malade une telle impression qu'elle passa plusieurs nuits sans sommeil.

C'était surtout la *peur*, c'est-à-dire la crainte de pécher qui bouleversait cette âme d'une pureté angélique. Elle nous dit plusieurs fois qu'elle était d'autant plus effrayée de ces tentations angoissantes qui la torturaient nuit et jour qu'elle n'avait jamais rien éprouvé de semblable ni jamais rien eu à se reprocher contre ce précepte. Comme elle avait l'habitude de recevoir la sainte communion tous les jours, elle ne l'avait plus osé depuis qu'elle était ainsi bouleversée. Nous l'avons obligée à la reprendre dès le lendemain même et à la continuer, estimant que c'était — avec la prière — le meilleur, sinon le seul remède en pareil cas. Elle ne tarda pas à en convenir elle-même. « Je suis surtout inquiète avant la communion, nous dit-elle bientôt ; mais à peine l'ai-je reçue que la paix revient et dure toujours un certain temps ».

Cet état, c'est-à-dire, ces tentations dont elle ne pouvait

Beaucoup de malades verront en cela une punition de leurs fautes et s'imagineront même assez facilement que c'est déjà un commencement du châtiment qui les attend dans l'autre monde.

Il est bon qu'ils sachent que des âmes très avancées en perfection, des saints même n'ont pas échappé à ces épreuves, autrement ils s'exposeraient au découragement, et ce danger est d'autant plus grand que nos malades sont souvent incapables d'un effort quelconque pour combattre cette *peur* qui les envahit de toute part.

Le vénérable César de Bus, fondateur des Pères de la doctrine chrétienne, déjà atteint de cécité, en souffrit cruellement pendant une partie de sa vie.

La Mère Thérèse de Jésus, fondatrice des Re-

---

s'affranchir et qui lui enlevaient le repos de l'âme et du corps devaient la harceler plus d'un mois.

Cet exemple, pris au hasard, donne une idée de l'impressionnabilité de certaines natures maladives et du mal que peut causer chez elles la crainte de pécher, c'est-à-dire la *peur*. Elle prouve en même temps quelle prudence doit régner dans les conversations, surtout avec les personnes de ce genre.

Elle était allée plusieurs fois consulter le médecin au sujet de ses insomnies. Celui-ci lui en demanda la raison. Elle se garda bien de la lui dire, de sorte qu'il ne put lui donner aucun secours. D'ailleurs, que pouvait-il bien faire en pareille occurrence ? C'est ce qu'elle comprit elle-même et la décida à venir nous trouver.

ligieuses de Notre-Dame, nous a laissé elle-même à ce sujet des récits navrants. L'auteur de sa vie écrit au sujet de ses souffrances : « Les attaques ont été si grandes et si importunes, les tentations si horribles, que l'on a cru ne devoir en parler que fort peu en général, pour ne pas épouvanter les faibles » (1).

Afin de lutter contre ces humiliantes et rudes épreuves, saint François s'est roulé dans la neige, saint Benoît s'est jeté dans les épines et saint Bernard s'est plongé dans un étang glacé. « Lorsque je veux retourner à mon cœur, dit ce dernier saint, ces tentations sont telles qu'elles dissipent ma pensée ».

Chacun sait les terribles combats qu'a dû soutenir saint Jérôme, même à un âge où ordinairement les passions ne se font plus sentir avec autant de vivacité. Il en a raconté la nature, l'intensité et le nombre.

Saint Pierre Célestin était tellement éprouvé par ces combats qu'il eut la pensée de ne plus célébrer la sainte messe, se croyant indigne d'offrir le saint sacrifice dans un tel état d'âme. En proie à de véritables tortures, il consulta à ce sujet le Souverain Pontife, qui, voyant dans cette redoutable épreuve un moyen de purifier, de perfectionner, de sanctifier un grand serviteur de Dieu, lui dit de ne pas s'en préoccuper,

(1) Alix le Clerc, dite en religion Mère Thérèse de Jésus.

et en même temps lui ordonna de continuer à célébrer la sainte messe tous les jours.

Saint Alphonse de Liguori eut à souffrir d'une façon extraordinaire de ces humiliantes tentations, comme nous l'apprennent ses biographes. « Impuissant à exciter l'orgueil, dit le Père Berthe, l'esprit impur entreprit d'éveiller dans sa victime la concupiscence charnelle et de perdre par l'impureté cet ange d'innocence qui depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse avait conservé sans tache la robe blanche de son baptême. Saint Paul écrivait qu'au milieu de ses ravissements et de ses révélations, un esprit infernal le soumettait aux plus honteuses tentations. Alphonse connut pendant plus d'une année les terribles effets du pouvoir de Satan sur l'imagination et les sens. « J'ai quatre-vingt-huit « ans, disait-il un jour au Père Criscuoli, et je « sens en moi tout le feu de la jeunesse ». Les assauts parfois devenaient si violents qu'il éclatait en gémissements et frappait du pied la terre en s'écriant : « Mon Jésus, faites que je meure « plutôt que de vous offenser ! O Marie, si vous « ne venez à mon aide, je deviendrai plus cri« minel que Judas ». Il appelait alors à son secours les Pères Villani et Mazzini ; il se traînait à leurs chambres, et s'il ne trouvait ni l'un ni l'autre de ses confesseurs, il s'adressait au premier prêtre qu'il rencontrait. Au cours de ses nuits sans sommeil, obsédé par d'horribles sug-

gestions, il envoyait chercher quelque Père pour le défendre contre les ruses et les violences de l'esprit mauvais... »

Le démon lui apparaissait sous des formes diverses pour le tenter contre la chasteté. « Quelquefois l'enfer employait la violence pour arriver à ses fins. Après un de ces cruels assauts, raconte Mazzini, le saint vieillard me fit appeler en toute hâte pour entendre sa confession, parce qu'il était comme sur le point d'expirer. Je courus à sa chambre fort inquiet, et je le trouvai en effet complètement abattu. Je m'efforçai de le ranimer, et quand il fut capable d'articuler une parole, il me dit qu'il avait été en proie à d'affreuses surexcitations, que même une force invisible lui saisissait physiquement le bras pour le forcer à commettre le péché, et qu'enfin jamais homme, même en pleine vigueur, n'avait été troublé par d'aussi violentes passions, ce qui était complètement incompréhensible dans un vieillard presque nonagénaire, accablé d'infirmités, épuisé par la maladie, n'ayant plus la force de se tenir debout, ni de se mouvoir pour aller de son fauteuil à son lit. Je lui demandai s'il avait consenti en quelque manière à cette épouvantable tentation. Il me répondit qu'il avait usé de toute son énergie pour dégager son bras de l'étreinte invisible, et qu'intérieurement et extérieurement il avait résisté à l'ennemi sans consentir à la moindre pensée contraire à la

pureté, ne cessant de pousser vers Dieu des cris de douleur et de répéter ces invocations : « Sei-« gneur Jésus, je ne veux pas vous offenser, ac-« cordez-moi la grâce de résister à la tentation : « faites-moi mourir, ô mon Dieu, mais ne per-« mettez pas que je commette un péché. »

« Je le consolai de mon mieux, ajoute Mazzini, et je l'assurai qu'au lieu d'offenser Dieu, il avait gagné de grands mérites en triomphant de son ennemi. Je le bénis et il retrouva la paix...

« Il est impossible de se figurer les souffrances du saint vieillard pendant les dix-huit mois que dura ce purgatoire intérieur. A l'un de ses amis qui lui demandait comment il se trouvait : « Comme un homme broyé sous les coups de la « justice de Dieu », répondit-il. Le voyant un jour plongé dans une profonde mélancolie, un prêtre s'avisa de lui dire : « Vous étiez autrefois « si joyeux ! — Joyeux ! s'écria-t-il d'une voix « sombre ; je souffre les peines de l'enfer. » Et, en effet, les peines qu'il endurait ressemblaient plus aux peines de l'enfer qu'à celles du purgatoire. Dans le lieu d'expiation, l'âme souffre d'être privée de Dieu, mais elle a la certitude de le posséder un jour et de ne le perdre jamais. Alphonse, lui, croyait l'avoir perdu et pour toujours. De là ses cris d'effroi quand, sous l'influence de l'esprit mauvais, le sentiment de désespoir semblait dominer la volonté. Il criait au secours, il appelait Jésus et Marie, il suppliait

ses frères de l'aider ; comme un homme à qui l'on arrache Dieu et qui voit l'enfer s'ouvrir devant lui » (1).

Il est inutile d'insister davantage et de faire un tableau plus détaillé de ces misères. Ceux qui n'en souffrent pas ne les comprendraient guère, les croiraient exagérées ou crieraient peut-être au scandale, et ce que nous disons suffit amplement aux intéressés qui, nous en avons l'espoir, ne douteront pas plus de l'efficacité des remèdes que nous leur proposons que de l'exactitude de cette brève esquisse de leurs maux.

---

(1) *Op.* et *loc cit.* « Si l'on demande, dit encore le Père Berthe, pourquoi le Seigneur permet que ses meilleurs amis soient astreints à des épreuves aussi crucifiantes, la Croix nous explique ce mystère. Il faut que les saints, membres vivants de Jésus-Christ, achèvent en eux sa douloureuse passion. Alors que les humiliations et les souffrances les ont épurés et transfigurés, Dieu les tire du purgatoire où il les tenait renfermés, les ténèbres font place à la lumière, la joie surabonde là où abondait l'affliction, et on admire bientôt un extatique et un thaumaturge dans l'homme qui paraissait tout à l'heure abandonné de Dieu. C'est ce qui arriva au Saint après cette cruelle épreuve et même au milieu des plus amères tribulations. Ses extases et ses ravissements devinrent plus fréquents que jamais. » Cf. *Mémoire sur la Vie et la Congrégation de saint Alphonse de Liguori*, par le Père Tannoia, t. III, chap. xxxv ; *Histoire de saint Alphonse de Liguori*, l. IV, chap. x, Paris, Poussielgue 1877 ; *Vie et Institut de saint Alphonse de Liguori*, par le cardinal Villecour, t. III, chap. xxxviii, etc.

Quoi qu'il arrive, quelle que soit la nature de la tentation ou sa durée, il ne faut pas oublier qu'il en est de cette tentation comme des autres : pour s'en rendre coupable, il faut y *consentir*, il faut réellement *désirer* ou *vouloir* commettre le mal qu'elle nous suggère et auquel elle nous pousse. Il faut bien aussi savoir et se persuader que quelle qu'en soit la *violence*, le trouble qu'elle jette dans tout l'être, la lutte acharnée que l'on est obligé de soutenir, elle ne pourra jamais nous faire commettre le mal que nous ne voudrons pas commettre ; autrement ce serait nier l'existence du libre arbitre et l'efficacité de la grâce, nier l'existence même de tout principe surnaturel.

« Lorsque nous avons de mauvaises pensées, dit Gerson, nous ne péchons pas pour cela mortellement ; mais seulement lorsque nous y *consentons*, c'est-à-dire quand *notre volonté les favorise*, quand *elle s'en occupe avec plaisir*, quand *elle se réjouit de leur présence* ; car il n'y a aucun péché à craindre pendant qu'ils lui déplaisent et qu'elle en a horreur. Sans son consentement, les imaginations les plus sales ne souillent pas plus la pureté de l'âme que le visage difforme d'un monstre ne ternit l'éclat d'un miroir devant lequel il se présente ; loin de là, elles augmentent son mérite ; ce qui engage la conscience, c'est seulement cette volonté libre et raisonnable qui appartient à la partie supé-

rieure de l'âme qui peut conserver l'horreur du plaisir défendu, alors même que l'appétit grossier de notre nature corrompue en ressent le plus violemment les attraits, et nous y porte de toute sa puissance ; de sorte qu'une âme scrupuleuse qui ressent ces impressions violentes de la concupiscence s'imagine non seulement qu'elle y a consenti, mais encore se regarde comme dans un enfer anticipé où elle est abandonnée de Dieu pour ses péchés passés, et est sans cesse sur le bord de l'abîme du désespoir. »

Lorsqu'une personne scrupuleuse, anxieuse, est assaillie de fortes tentations ou surexcitations charnelles, il lui est bien difficile, assurément, d'éviter la *crainte* d'y consentir. Qu'elle se persuade donc bien que cette *crainte* est déjà une preuve de *résistance*, de *non-consentement*, et par conséquent d'absence de tout péché, ainsi que nous l'avons déjà dit plusieurs fois.

On ne joue pas avec le feu. Ne jouons pas davantage avec la sensualité, si nous ne voulons pas en subir le « joug d'airain » et en devenir l'esclave. Surtout pas de concessions. « Arrêtez le mal dès son origine, dit un poète païen ; car si vous le laissez s'accroître par de longs délais, le remede viendra trop tard » (1). Saint Ignace,

(1) « Principiis obsta : sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras. »

OVIDE, l. I, *de Rem. am.*

fondateur de la célèbre Compagnie de Jésus, dit que Satan est semblable au serpent, qui glisse tout son corps où il a passé la tête. Saint Pacôme affirme que les démons avaient été obligés de lui avouer qu'ils craignaient beaucoup ceux qui résistent immédiatement aux tentations ; mais qu'ils se jouent des autres qui sont négligents. Aussi est-ce avec raison que l'auteur de l'*Imitation* dit : « Plus on met de retard et de longueur à résister au démon, plus on s'affaiblit et plus il prend de forces » (1).

Saint Alphonse de Liguori s'exprime dans les mêmes termes en faisant ressortir avec tant de justesse la terrible influence de cette tentation sur nos facultés et nos organes : « La chair, dit-il, est notre ennemi le plus redoutable ; lorsqu'elle nous attaque, elle nous ôte presque toute lumière, elle efface de notre souvenir toutes les considérations et tous les bons propos que nous avons faits ; ainsi aveuglés, nous ne tenons plus compte des vérités de la foi, et nous ne craignons plus guère même les vengeances de Dieu ; car cette tentation est secondée par le penchant naturel qui nous pousse avec violence

(1) I, chap. XIII, 5. Les personnes éprouvées par ces tentations feront bien de lire et de *méditer* ce chapitre, ainsi que le chap. XIII de la 3e partie de l'*Introd. à la vie dévote*, par saint François de Sales et le chap. XIX du *Combat spirituel*, par le Père Scupoli.

vers les plaisirs des sens. Si, dans ce danger, on ne recourt pas à Dieu, on est perdu » (1).

Évitons donc avec le plus grand soin d'avoir même à combattre, — ce qui, hélas ! n'est pas toujours possible, — car les belligérants ne sont pas d'égale force. Que l'âme n'oublie pas qu'elle a à lutter contre de terribles ennemis, d'autant plus dangereux qu'ils ne la quittent jamais, et épient tous les moments pour la faire tomber. Ces principaux ennemis sont la chair et le démon. « La chair est l'ennemi domestique, l'ennemi de tous les instants », dit saint Thomas. Bossuet dit que pour éviter ce danger « il faut craindre jusqu'à un regard, c'est par là qu'entre le poison. Le secret est de fuir... Il faut, autant qu'il se peut, éviter d'avoir même à combattre, parce que l'on n'est pas toujours longtemps courageux ni ferme contre soi-même » (2). On attribue à saint Augustin cette parole : « J'ai vu

(1) *Œuvres complètes*, t. III. Du grand moyen de la prière, chap. I, § II. « La chasteté, ajoute-t-il, est une vertu que nous n'avons point la force de pratiquer, si Dieu ne nous l'accorde ; et cette force, Dieu la donne à ceux-là seulement qui la lui demandent ; mais quiconque la demande l'obtient sans faute. » IBID.

Saint Thomas dit qu'il ne nous doit jamais paraître impossible de garder la chasteté ou tout autre précepte divin, puisque ce que nous ne pouvons faire par nos propres forces nous le pouvons avec l'aide de Dieu. (Cf. 1ª 2ªe, q. 109, a. 4, ad 2.)

(2) *Méditations sur l'Évangile*.

tomber des cèdres du Liban, et je ne m'attendais pas plus à leur chute qu'à celle d'un Jérôme ou d'un Ambroise ».

Il faut aussi tenir compte des conditions de chacun : de sa vocation, de ses fonctions et de ses rapports avec son entourage, avec le monde: autant de circonstances qui peuvent devenir plus ou moins, selon la nature de chacun, des occasions prochaines ou éloignées de pécher, et auxquelles il est parfois bien difficile, sinon impossible de remédier. Pour se soustraire à ces dangers, on ne peut pas mener la vie d'un solitaire comme saint Pacôme ou saint Antoine ou monter sur une colonne comme saint Siméon Stylite. La difficulté est d'autant plus grande que beaucoup de ces malades sont obligés, en dehors d'un traitement, de s'abstenir de tout travail intellectuel et d'avoir assez de distractions pour leur esprit. C'est à leur médecin ou à leur directeur de conscience à y pourvoir, car la plupart du temps ils en sont eux-mêmes incapables. Toutefois, il est des règles générales dont on ne peut s'écarter si l'on veut arriver à un résultat sérieux, règles que nous résumons ici.

Naturellement, il en sera de ces remèdes comme de tant d'autres. Ils agiront lentement : ce qui fera le désespoir de ces malades qui voudraient être soulagés sur-le-champ. Puis, s'ils ne produisent pas toujours le soulagement dé-

siré, ils indiqueront au moins aux malades les moyens d'embellir leur couronne en restant purs. D'ailleurs, quand il s'agit de conserver ou de recouvrer une vertu de ce prix, qui hésiterait un instant à s'imposer toute espèce de sacrifices ? (1).

Le moyen indispensable, sans lequel tous les autres n'ont souvent aucune efficacité, c'est le *calme*. Le malade doit voir dans cette humiliante épreuve la main du divin Maître, comme il la voit dans la souffrance qui l'éprouve. Il ne doit pas oublier que Dieu connaît les combattants et le genre de combat à soutenir, qu'aucune attaque n'a lieu sans sa permission, qu'il assiste à toutes ces luttes et note toutes ces victoires.

Sainte Catherine de Sienne, cette suave et illustre sainte de l'Ordre de Saint-Dominique, fut une fois assaillie d'une tentation d'impureté qui, nuit et jour, ne lui laissa pas une seconde

---

1) « La chasteté, dit le Père Lacordaire, n'est pas une vertu mystique, une vertu de cloître et d'initiés ; c'est une vertu morale et sociale, une vertu nécessaire à la vie du genre humain. Sans elle la vie se flétrit dans ses sources, la beauté s'efface du visage, la bonté se retire du cœur, les familles s'épuisent et disparaissent, les nations perdent graduellement leur principe de résistance et d'expansion, le respect de la hiérarchie s'éteint dans les scandales ; tous les maux enfin entrent par cette porte, toutes les servitudes et toutes les ruines y ont passé. » *Op. cit.*, t. III, p. 63.

de répit, malgré la prière, la pénitence, les aumônes et le travail qu'elle ne cessait de renouveler tour à tour. Enfin, au bout d'une lutte terrible de deux mois, le divin Sauveur l'en délivra subitement en lui apparaissant. « Oh ! Seigneur, s'écria-t-elle en tremblant ; où étiez-vous donc pendant cette tempête ? » « Dans ton cœur, ma fille, prenant plaisir à te voir combattre ainsi pour moi », lui répondit Notre-Seigneur.

Si un pauvre combattant, par imprudence, faiblesse, entraînement ou passion même fait une chute, le Seigneur est là à ses côtés et lui tend la main pour l'aider à se relever (1). Il n'a donc qu'à saisir cette main divine qui n'a cessé de bénir les pécheurs, et écouter les promesses de miséricorde, de pardon, de consolation et d'assurance de la victoire finale qui lui sont adressées par Celui qui a dit de Madeleine que « beaucoup de péchés lui sont remis parce

(1) « Quelques chutes ès (*dans les*) péchés mortels, écrit saint François de Sales, pourvu que ce ne soit pas par dessein d'y croupir, ni avec un endormissement au mal, n'empêchent pas que l'on ait fait progrès en la dévotion, laquelle bien qu'on perde en péchant mortellement, on la recouvre néanmoins au premier véritable repentir que l'on a de son péché même, comme je dis, quand on n'a pas longuement trempé au malheur... Et ne faut nullement perdre courage, mais avec une sainte humilité regarder son infirmité, l'accuser, demander pardon et invoquer le secours du ciel. » (Lettre 829. Édit. Blaise.)

qu'elle a beaucoup aimé » (1). Et ainsi réconforté, il n'a qu'à reprendre son rang dans l'armée du Christ, évitant les pensées de *découragement* avec le même soin que le péché ou les occasions de pécher. Ce point est *capital*, quoi qu'il arrive, c'est-à-dire quel que soit le nombre et la gravité des chutes. Si le remède est lent à opérer, la guérison, n'en doutons pas, est assurée. Pourquoi donc avoir même une seule pensée de découragement quand on sait que chaque combat augmente nos richesses éternelles et que le combat final se terminera par la victoire. « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé » (2).

Il faut aussi bien se garder de croire que la *perfection* réside dans la tranquillité, dans l'affranchissement de toute tentation et en particulier de toute tentation aussi *humiliante* que celles-ci, en un mot dans l'absence de toute difficulté. Elle consiste surtout dans la pratique de l'amour de Dieu, ainsi que nous l'avons déjà dit, de l'*humilité* (3), dans la connaissance de

---

(1) Luc,, VII, 47.

(2) Matth., X, 22.

(3) « Le pécheur, dit saint Bernard, a pris, pour marcher sur les pas de l'Agneau en suivant les sentiers de l'humilité, un chemin plus sûr que l'homme qui, dans sa virginité, suit les voies de l'orgueil ; car l'humilité de l'un le purifiera de

notre *néant* (1), dans la disposition à tout sacrifier, à tout souffrir, même la mort, plutôt que d'offenser Dieu.

En même temps que nous nous efforçons de résister aux mauvaises pensées, il ne faut pas manquer de recourir à la prière, à la pénitence et à la fréquentation des Sacrements, les seuls moyens dont nous pouvons disposer en maintes circonstances. « Ce genre de démons ne se chasse que par la prière et le jeûne » (2), nous dit Notre-Seigneur. Napoléon disait que pour faire la guerre il faut trois choses : 1° de l'argent, 2° de l'argent et 3° de l'argent. Nous dirons

---

sos souillures, tandis que l'orgueil de l'autre ne peut manquer de souiller sa pureté. » *Homil. I super Missus.*

« J'aimerais mieux, écrit saint François de Sales, que les cloîtres fussent remplis de tous les vices, que du péché d'orgueil et de vanité ; parce que, avec les autres offenses on peut se repentir et obtenir pardon ; mais l'âme superbe a dans soi les principes de tous les vices, et ne fait jamais pénitence, s'estimant en bon état, et méprisant tous les avis qu'on lui donne. On ne saurait rien faire d'un esprit vain et plein de l'esprit de soi-même ; il n'est bon ni à soi ni aux autres. » *Avis.* A Mme Rose du Bourgeois, abbesse du Puits-d'Orbe. Cf. Maupas. *Vie de saint François de Sales.*

(1) « Sais-tu, ma fille, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, sais-tu ce que tu es et ce que je suis ? Si tu apprends ces deux choses, tu seras bien heureuse : tu es celle qui n'est pas, et moi, je suis Celui qui suis. » Le B. Raymond de Capoue. *Vie de sainte Catherine de Sienne.*

(2) Matth., xvii, 20.

aussi, surtout aux malades qui ne peuvent pas jeûner : pour faire la guerre à un ennemi aussi dangereux et aussi puissant, il faut trois choses : 1° la prière, 2° la prière et 3° la prière. Nous ne voulons pas dire par là que les autres moyens sont inutiles ou à peu près. Assurément non. Mais ils ne sont que secondaires.

Avec une confiance illimitée, inébranlable, il faut recourir à la puissance de Celle qui « a été conçue sans péché » et que nous invoquons sous le nom de « Mère très pure, Mère très chaste », persuadés qu'elle n'a rien perdu de la puissance qui lui a permis d'écraser la tête du serpent infernal, et qu'elle usera de cette puissance en faveur de tous ceux qui sauront s'en rendre dignes. Le grand saint Bernard nous y invite tout particulièrement. « N'oubliez pas l'exemple de Marie, dit-il. En la suivant, vous ne pouvez vous égarer ; en la priant, vous ne pouvez désespérer ; en pensant à elle, vous ne pouvez vous perdre. Tant qu'elle vous soutiendra, vous ne tomberez point ; tant qu'elle vous défendra, vous ne craindrez point ; tant qu'elle vous conduira, vous ne vous lasserez point ; tant qu'elle vous protégera, vous ne vous perdrez point » (1).

---

(1) Saint François de Sales a écrit : « La sainte Vierge a toujours été l'étoile polaire et le port favorable de tous les hommes qui ont navigué sur les ondes de la mer de ce misé-

Le moyen le plus sûr de se rendre digne de la protection de la très sainte Vierge est encore la prière. Elle-même veut qu'on la prie (1). Qu'on l'invoque aussi surtout sous le nom de « Reine du très saint Rosaire » (2).

---

rable monde... Ceux qui dressent leur navigation à la faveur de cette divine Étoile, évitent, par son moyen, de tomber dans les écueils et précipices du péché. » *Œuvres complètes*, nouvelle édit., t. IX, 5.

(1) Un jour le Bienheureux Alain de la Roche, de l'Ordre de Saint-Dominique et choisi par elle pour rétablir et propager le Rosaire, était assailli par une si violente tentation qu'il faillit y succomber, parce qu'il négligea de recourir à Celle qu'il invoquait sans cesse et en particulier dans les tentations. Marie qui assistait à cette lutte et voyait le danger auquel son serviteur s'exposait en négligeant un moyen aussi facile, lui apparut et lui dit : « Tu ne te serais pas trouvé en ce danger de te perdre si tu m'avais appelée à ton secours ». Cf. le Père Saintrain, Rédemptoriste. *La Science des Saints*, V^e^ partie, chap. II.

(2) Elle-même ne semble-t-elle pas nous y inviter dans ses différentes apparitions à la Salette (1646), à Lourdes (1858) et à Pontmain (1870) ? A Lourdes, on le sait, elle dit à Bernadette de venir réciter le chapelet à la grotte quinze fois. Il faudrait d'ailleurs des volumes pour raconter les merveilles opérées par le Rosaire. — Voir sur cette « Reine des dévotions indulgenciées » : le Père Chéry, *Théologie du Rosaire*, 2 vol. ; le Père Esser, *Le saint Rosaire*, Lyon, Nouvellet ; le Père Pradel, *Manuel du Rosaire*. Mazères (Ariège) ; le Père Catherin, *Petit Manuel des confrères du Rosaire*, Lyon, Nouvellet ; Le Père Monsabré, *Méditations sur le saint Rosaire*, Paris, Lethielleux ; *Le mois des Fruits*, par un Religieux dominicain. Paris Baltenweck ; Le Père de Busschere, Le Rosaire

On ne saurait aussi trop recommander la dévotion aux saints Anges, « ces amis des âmes chastes » et en particulier à l'Ange gardien. « L'affaire de l'Ange gardien, dit saint Thomas, a sans doute pour objet principal d'éclairer et d'instruire l'homme, afin de le conduire heureusement à sa destinée surnaturelle ; mais il produit aussi un grand nombre de biens dans l'ordre temporel ; ainsi, il écarte les démons et plusieurs autres dangers qui menacent l'âme et le corps... Si l'Ange gardien s'éloigne quelquefois de l'homme pécheur, dit-il encore, il ne l'abandonne jamais et ne le prive pas complètement des effets de sa protection ; car alors même que l'Ange est dans le ciel, il sait ce qui se passe par rapport à l'homme, il peut lui porter un secours instantané, puisqu'il n'a pas besoin de temps pour se transporter d'un lieu dans un autre » (1).

L'Ange gardien veille donc sur nous avec une sollicitude spéciale. Il est à nos côtés et ne nous perd jamais de vue. Que les fidèles pensent

---

de Marie, Paris, Desclée ; *La Couronne de Marie, Annales du Rosaire.* Revue mensuelle, Lyon, 13, rue de Sèze (Direction Centrale du Rosaire). Excellente petite Revue, très intéressante et très pratique pour les membres de la Confrérie du Rosaire ; *Der Marien-Psalter,* Monatschrift für die Verehrer des hl. Rosenkranzes, Dülmen *i. W., Laumann ; Monatsblätter* zu Ehren der Rosenkranz Königin, Dominikaner-Konvent, Graz (Autriche).

(1) P. 1, q. 113, a. 6, 7.

donc au nom de ce céleste protecteur. Le nom de *Gardien* lui serait-il donné en vain? Assurément non. S'il n'est pas chargé de *garder* les âmes qui lui sont spécialement confiées, que doit-il donc *garder*? Dieu lui a-t-il confié un autre ministère? Que l'on sache que si une âme succombe, elle ne succombera pas faute de secours, mais faute de vigilance, de confiance, de recours à un ami aussi fidèle, aussi dévoué et aussi puissant. Elle succombera parce qu'elle aura prêté une oreille trop docile au langage perfide d'un autre Ange, de l'Ange de perdition, qui est « menteur, et le père du mensonge » (1), et qui lui aussi ne quitte jamais une âme, mais pour l'induire en erreur et l'entraîner avec lui au lieu réservé aux ennemis de Dieu. Encore une fois, que l'on soit constamment sur ses gardes, que l'on ne confonde pas l'Ange de lumière avec l'Ange de ténèbres et que l'on n'abandonne pas le service de Dieu pour entrer au service du démon : « Veillez et priez ».

Si, malgré la prière, la pénitence, la fréquentation des Sacrements et la vigilance, les tentations reviennent et persistent, il ne faut pas s'en inquiéter (2). On a fait son devoir. Dieu n'en

---

(1) Joan., viii, 44.

(2) Sainte Thérèse dit que Notre-Seigneur permet souvent que de mauvaises pensées nous affligent, sans les pouvoir chasser de nous : pour lors on ne doit ni s'attrister, ni s'in-

demande pas davantage. Quand il le jugera à propos, il saura dire à l'ennemi de notre âme, à la tentation, comme il dit aux flots : « Tu n'iras pas plus loin ». Cela doit nous suffire. Nous savons tous que Dieu agit toujours dans l'intérêt de nos âmes. « L'aiguillon de la chair, messager de Satan, dit saint François de Sales, piquait rudement saint Paul pour le faire précipiter dans le péché. Le pauvre apôtre souffrait cela comme une injure honteuse et infâme ; c'est pourquoi il l'appelait un soufflettement, un bafouement et priait Dieu de l'en délivrer. Mais Dieu lui répondit : O Paul, ma grâce te suffit et ma force te perfectionne dans l'infirmité. A quoi ce grand saint : « Donc, dit-il, volontiers je me glorifierai en mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi » (1).

N'oublions pas non plus que si la chair est assujettie à l'esprit, elle ne cesse pas pour cela d'être dangereuse. Il faut donc toujours se défier d'elle et ne lui laisser aucun répit, car elle n'attend qu'un moment favorable pour reprendre les armes qu'elle a déposées par contrainte : « Qui est l'homme, dit saint Léon, quelque progrès qu'il ait fait dans la piété, qui revêtu de cette Croix fragile, et chargé de ce corps mor-

---

quiéter. Il suffit que la volonté n'y soit pas. Cf. *la seconde demeure du château intérieur.*

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, l. XI, chap. VII.

tel, soit assuré de son salut, qu'il se doive croire hors de tout péril des charmes du sens ? Bien que la grâce divine fasse remporter à ses saints tous les jours de glorieuses victoires sur leur corps, elle ne leur ôte cependant pas le sujet de combattre » (1).

Aussi, est-ce avec raison que saint Pacôme disait : « Tous les jours nous devons faire entrer notre âme en conférence avec notre corps et lui faire dire : O mon corps ! pendant que nous sommes joints ensemble et que nous faisons notre voyage, dont la fin est une éternité de bonheur ou de malheur, obéis à ma conduite et rends-toi souple aux mouvements de la raison, ne te révolte pas contre moi, mais servons avec allégresse le Seigneur notre Dieu ; résistons vaillamment aux assauts de nos ennemis, et travaillons avec courage, nous proposant la récompense qui nous est préparée, et qu'après avoir un peu peiné nous passerons à un royaume où nous posséderons des joies ineffables et des contentements immortels » (2).

---

(1) *Serm. I, de jejun. Pentecost.*

(2) Cité par le Saint-Jure, S. J. *Op. cit.* Le Père Sénault a écrit avec beaucoup de justesse : « L'âme et le corps ont de grandes liaisons ensemble, et cependant se contrarient toujours ; en un mot, ce sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter et deux amis qui ne se peuvent souffrir. » *Cloyscault*, II.

Ce que nous avons dit suffit amplement à montrer l'importance de la vertu de pureté, de cette vertu qui nous rend, jusqu'à un certain point, semblables aux anges, et les difficultés qu'elle rencontre dans la pratique. Toutefois, que l'on se garde bien de voir dans l'accomplissement de ce seul prétexte « toute la Loi et les Prophètes » (1), et d'avoir atteint la perfection quand on n'a rien ou à peu près rien à se reprocher sous ce rapport, ainsi que le font trop souvent beaucoup de personnes mal éclairées. Tout ce qui a rapport à Dieu et au prochain, à la foi et à la charité, a une toute autre importance. Que l'on n'oublie donc pas que ce commandement est le sixième et non le premier ou le second. S'il avait le plus d'importance, Dieu aurait commencé par celui-là et l'aurait appuyé

(1) MATTH., XXII, 40. — Naturellement, il ne s'agit ici que des péchés de faiblesse et non de l'infraction aux lois sacrées du mariage, par exemple, ou d'autres crimes du même genre qui attirent également la malédiction de Dieu sur leurs auteurs et peuvent conduire une nation à sa ruine. L'ignorance seule peut excuser un pareil forfait, si toutefois elle est réellement excusable. Mais cette ignorance peut-elle être vraiment excusable ? Qui oserait l'affirmer ? « Quand Scipion était chaste, dit le Père Lacordaire, Rome détruisit Carthage ; quand Rome fut corrompue, César régna. » *Op. cit.*, t. VI, p. 350. Cf. GEN., XXXVIII, 9, 10 ; TOB., VI, 17-22 : PS. CXXVII ; I TIM., II 15 ; I PETR., III, 7. Jean DU VALDOR, *Les signes de la fin d'un monde*, Paris, Vic et Amat.

de toutes ses sévérités. C'est ce qu'il n'a pas fait, ainsi que nous le voyons dans l'Écriture. Aussi, est-ce avec raison que saint Grégoire dit que « s'il n'existe pas de bonnes œuvres sans la chasteté, la chasteté sans les bonnes œuvres n'est pas une grande vertu » (1). C'est pourquoi « la mortification du corps, considérée en elle-même, n'entre pas au nombre des plus nobles vertus, néanmoins comme les saints et les hommes vraiment spirituels la pratiquent, elle est très excellente, parce qu'elle ne procède pas seulement de la vertu de pénitence, qui est sa propre source, mais de plusieurs autres, dont chacune la pare de sa beauté particulière et lui donne un nouveau lustre, et qui, par ce moyen, l'ornent toutes richement et l'élèvent à un haut degré de perfection » (2).

Quel que soit le nombre, quelle que soit la gravité des chutes (3), il faut bien se garder

---

(1) *Homil. XIII in Evang.*

(2) Le Père Saint-Jure, S. J. *De la connaissance et de l'amour de Dieu*, t. IV, l. III, chap. xxi, sect. VII, n° 5.

(3) Saint Jacques le Pénitent se retira près du mont Carmel, dans une grotte, où il passa quinze ans dans la retraite et la prière.

Dès qu'il fut découvert, une foule de personnes vinrent le consulter et se recommander à ses prières. Il faisait aussi beaucoup de miracles. Néanmoins il ne sut pas échapper aux embûches du démon et pécha très gravement. Saisi de désespoir à la suite de ses fautes, il quitta sa retraite dans l'inten-

de céder à une fausse honte, à la lâcheté et de s'éloigner des Sacrements. C'est alors que la faute deviendrait réellement grave et mériterait d'encourir les sévérités divines. « Le danger, dit saint Jean Chrysostome, n'est pas de tomber en combattant, mais de rester à terre une fois tombé » (1).

Le remède est de recourir toujours au Sacrement de pénitence, sans se lasser ni se décourager jamais. On lit dans les *Vies des Pères du désert*, qu'un solitaire était sujet à des chutes quotidiennes et allait chaque fois s'accuser à son Père spirituel. Celui-ci se contentait chaque fois de recevoir son aveu et de lui imposer une pénitence. Un jour, fatigué sans doute de ces rechutes incessantes et en apparence sans remède,

---

tion de se livrer aux plaisirs. Il s'arrêta dans un monastère, où il retrouva l'innocence et la paix de l'âme, mais il ne voulut pas y rester malgré les instances des religieux. Il continua sa route et enfin s'enferma dans un vieux tombeau, sorte de souterrain, où pendant dix ans il ne cessa de faire pénitence et de pleurer ses fautes.

Dieu, sans doute satisfait de son repentir et de ses travaux d'expiation, mit fin à sa retraite. Ce fut à ses prières que toute la contrée dut une pluie abondante après une terrible sécheresse. Ainsi l'Auteur de tout bien qui « ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion », après lui avoir accordé le pardon de ses péchés lui rendit le don des miracles, lui donnant ainsi une double preuve de son infinie miséricorde en même temps que de sa générosité.

(1) *Ad Theod. laps.*, I.

le malheureux solitaire dit à son confesseur : « Mon Père, jusqu'à quand devrai-je continuer de m'accuser de ces fautes, puisque je continue d'y retomber ? — Jusqu'au moment, lui répondit son confesseur, où il plaira à Dieu de vous retirer de ce monde ; c'est de lui qu'il dépend de vous rappeler en état de grâce ou en état de péché : faites donc tout ce qui dépend de vous pour qu'il vous fasse miséricorde et vous accorde de mourir réconcilié avec lui. »

La plupart des scrupuleux s'inquiètent sans cesse du passé, du présent et du futur, et se demandent constamment ce qui va leur arriver de mal. Ils oublient ces paroles de saint Matthieu : « Ne vous inquiétez donc point pour le lendemain, car le jour de demain s'inquiètera pour lui-même; à chaque jour suffit sa peine » (1).

« Encore, dit saint François de Sales, que nous ne sentions en nous ni force ni même courage quelconque pour résister à la tentation si elle se présentait maintenant à nous, pourvu que nous désirions néanmoins de résister et espérions que, si elle venait, Dieu nous aiderait et nous lui demanderions son secours, nous ne devons nullement nous constrister, d'autant qu'il n'est pas besoin de sentir toujours de la force et du courage, et il suffit qu'on espère et désire en avoir

(1) Matth., vi. 34.

en temps et lieu ; et il n'est pas besoin qu'on sente en soi aucun signe ni aucune marque qu'on aura ce courage-là, mais il suffit qu'on espère que Dieu nous aidera » (1).

Enfin, quoi qu'il arrive, que les malades soumis à cette dure épreuve ne se laissent pas envahir par l'inquiétude, par la *peur*, par cette terrible *peur* de pécher qui souvent aggrave leur faiblesse physique et morale et annihile ainsi le peu d'énergie qui leur reste. Qu'ils sachent accepter cette Croix, quelque humiliante qu'elle soit. Elle les rendra agréables au divin Maître, — s'ils la portent avec foi, résignation et constance, — et qu'à chaque pensée de découragement ils tournent leurs regards avec confiance vers Celui qui « s'est humilié jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix » (2) et qui seul est capable de les maintenir dans la bonne voie ou de les y ramener, ainsi qu'il en a fait la promesse par ces paroles :

« Mon fils, en entrant au service du Seigneur,
Prépare ton âme à l'épreuve.
Rends droit ton cœur et sois constant,
Et ne précipite rien au temps du malheur.

---

(1) Lettre 875. — C'est également cette *peur* de pécher qui explique les paroles indécentes, obscènes même ainsi que la conduite de certaines hystériques pendant leurs crises et les a fait prendre pour des personnes de mœurs légères.

(2) Philip., II, 8.

Attache-toi à Dieu et ne t'en sépare pas,
Afin que tu grandisses à la fin.
Tout ce qui vient sur toi accepte-le.
Et dans les vicissitudes de ton humiliation sois patient.
Car l'or et l'argent s'éprouvent dans le feu,
Et les hommes agréables à Dieu dans le creuset de l'humiliation » (1).

(1) Eccli., II, 1-6.

CHAPITRE XIII

DU CHOIX D'UN CONFESSEUR

Il n'est pas nécessaire d'être un théologien, un ascète ou un saint pour comprendre l'importance du choix d'un Confesseur (1). Il suffit d'avoir du monde, de l'homme et de la vie surnaturelle la notion la plus élémentaire.

Que sommes-nous, en effet, sinon des voyageurs qui s'acheminent vers la céleste patrie par des sentiers compliqués, arides ou dangereux. Et comment, inexpérimentés comme nous sommes, pourrions-nous arriver au terme de ce voyage sans le secours d'un guide « plein de charité, de science et de prudence ? » (2)

Aussi est-ce avec raison que la direction des âmes est appelée « l'art des arts » (3), et que

---

(1) Dans cette *Étude* nous ne distinguons pas le Directeur du Confesseur.

(2) Saint François de Sales, *Introd. à la vie dévote*, Ire partie, chap. IV.

(3) Saint Grégoire.

saint François de Sales, ce Directeur incomparable, dit que l'on doit choisir son Confesseur « entre mille et même dix mille », si « l'on veut entrer avec certitude dans les voies de la dévotion », et il attache tant d'importance à ce conseil qu'il l'appelle « l'avertissement des avertissements » (1).

D'autres saints et d'autres maîtres de la vie spirituelle ont tenu le même langage chaque fois qu'ils ont touché à cette grave question.

« Il est nécessaire d'avoir un Directeur, dit le Père Grou, parce que le plus grand des abus serait de vouloir se conduire soi-même, et la plus grande illusion, de se croire en état de se conduire. L'homme le plus habile et du meilleur esprit est aveugle sur sa conduite intérieure, fût-il un saint, et capable de bien diriger les autres, il n'est pas capable de se diriger lui-même ; et s'il le prétendait, ce serait un présomptueux. La première chose que Dieu exige de quiconque aspire à la sainteté, c'est qu'il renonce à son propre esprit qu'il s'humilie et se soumette à la conduite de ceux à qui Dieu a confié le ministère des âmes » (2).

Saint Vincent Ferrier (3), dans son *Traité de*

---

(1) *Op. cit.*

(2) *Op. cit.*

(3) Célèbre thaumaturge et prédicateur de l'Ordre de Saint-Dominique (1357-1419).

la vie spirituelle, s'exprime ainsi : « Il faut savoir que celui qui aurait un Directeur par lequel il se laisserait conduire, auquel il obéirait en toutes ses actions, petites et grandes, arriverait plus facilement et plus vite à la perfection qu'il ne pourrait le faire lui-même, eût-il un degré d'intelligence extraordinaire, et des livres qui lui expliquent la nature de toutes les vertus et les moyens de les acquérir.

« Je vais plus loin, et je dis que Notre-Seigneur, sans lequel nous ne pouvons rien, n'accordera jamais sa grâce à celui qui, ayant à sa disposition un homme capable de l'instruire et de le diriger, néglige ce puissant moyen de sanctification, croyant qu'il se suffit à lui-même, et qu'il peut, par ses propres forces, chercher et trouver les choses utiles au salut ».

On nous dira probablement que saint Vincent Ferrier s'adresse spécialement, sinon exclusivement aux âmes qui sont appelées à la perfection, à la sainteté. N'y sommes-nous pas tous appelés par Notre-Seigneur, lorsqu'il dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (1). Chacun sait que ces paroles s'adressent à tous les hommes et non pas seulement aux religieux. D'ailleurs, si nous ne tendons pas à la perfection, à la sainteté et si nous n'employons pas tous les moyens que Dieu

(1) MATTH., v, 48.

nous a laissés pour y arriver, quelle raison avons-nous d'être en ce monde? Serait-ce pour nous désintéresser de la gloire de Dieu et des intérêts de notre âme, ce double but qui donne du prix à la vie? Et c'est précisément parce que nous l'oublions que nous péchons si souvent et que nous nous rendons tellement indignes de la perfection que nous en perdons la notion même.

« Ne te laisse pas effrayer par ce mot de *sainteté*, dit saint Bernard. La sainte Écriture donne « le nom de saints, non pas à ceux qui ont déjà « acquis la sainteté parfaite dans cette vie, mais « à ceux qui s'efforcent d'y arriver, non pas à « ceux qui ont déjà complètement purifié leur « cœur, mais à ceux qui n'aspirent à rien tant « qu'à cette purification. » « Ce n'est pas que « j'aie déjà saisi le prix, ou que j'aie déjà atteint « la perfection; mais je poursuis ma course « pour tâcher de le saisir » (1). Ainsi parle « l'Apôtre lui-même.

« Tu vois que lui non plus n'avait pas atteint le but. Mais il était dans la disposition de devenir un saint, et c'est pourquoi il en est devenu un.

« Prends donc aussi la ferme résolution de devenir un saint coûte que coûte, et quel que soit le temps que cela te demande. Une fois

(1) Philipp., III, 12.

cette résolution prise, continue comme tu as commencé, et ne manque pas chaque jour de faire des efforts en avant. Mais, si ta fidélité subit des échecs ; s'il t'arrive d'avoir des défaillances, — tu es homme, et, en conséquence, tu restes toujours faible, — relève-toi promptement, et persévère dans ton désir et dans tes aspirations à devenir saint ; tu atteindras certainement ce but » (1).

Ce sujet, si difficile de sa nature, revêt un caractère d'importance et de complexité spéciales pour toutes les pauvres âmes chargées d'une Croix aussi lourde, et qui, hélas ! sont souvent si mal comprises par ceux qui ont mission de les consoler, de les encourager, de les réconforter et de les instruire en guidant leurs pas et en les soutenant sur la voie douloureuse du Calvaire où le divin Maitre les appelle à sa suite.

Si des médecins, d'ailleurs très recommandables par leur science, ne comprennent pas ces états physiologiques ou psychologiques, qu'y a-t-il d'étonnant que des prêtres ne les com-

(1) Le Père A. M. Weiss, Dominicain. *Sagesse pratique*, chap. xiv, Lyon, Nouvellet. « Une seule âme parfaite, dit saint Alphonse de Liguori, est plus agréable à Dieu que mille imparfaites. Par conséquent, quand un confesseur rencontre un pénitent exempt de fautes mortelles, il doit employer tous ses soins pour l'introduire dans la voie de la perfection et du divin amour. »

prennent pas davantage et que des malades en éprouvent une déception d'autant plus cruelle qu'ils espéraient trouver en eux un ami dévoué et un guide sûr qu'ils avaient peut-être déjà longtemps cherché ailleurs ?

Si Dieu qui, dans ses impénétrables desseins, éprouve les âmes quand et comme il le juge à propos, permet que le pénitent ne soit pas toujours compris par son Confesseur ou qu'il n'en ait pas le choix, il ne lui défend pas de s'adresser avec confiance à Celui qui seul peut diminuer ou faire cesser cette épreuve.

« Puisqu'il est si important d'avoir un bon guide dans les voies de la dévotion, dit saint François de Sales, priez Dieu avec ferveur qu'il vous en donne un selon son cœur, et ne doutez pas qu'il ne vous exauce ; car quand il devrait envoyer un Ange comme au jeune Tobie, il vous donnera un sage et fidèle conducteur.

« En effet, ce doit toujours être un Ange pour vous : c'est-à-dire, quand vous l'aurez trouvé, ne le considérez plus comme un homme, ne vous confiez ni en lui, ni en son savoir humain, mais, en Dieu, qui vous conduira et instruira par son ministère en mettant dans son cœur et dans sa bouche les sentiments et les paroles nécessaires à votre conduite. Ainsi vous devez l'écouter comme un Ange descendu du ciel pour vous y conduire » (1).

(1) *Op. et loc. cit.*

Il est certain que le choix d'un Confesseur n'est pas toujours facile ; mais Dieu aidant, on y arrive toujours, si ce secours nous est nécessaire.

« Pour le trouver, dit Fénelon, il faut avoir égard à la réputation publique, sans pourtant rechercher les gens qui ont une certaine vogue, ce qui serait porter le goût du monde et de la vanité dans les choses les plus sérieuses de la religion. Il faut aussi bien se garder de choisir jamais un Directeur ni par complaisance, ni par entraînement insensible, ni par aucune autre raison que celle de trouver l'homme de Dieu. Un choix inspiré par des vues humaines serait capable de tout ruiner pour le salut.

« Il est juste, sans doute, de chercher la perfection dans son Directeur ; mais comme on ne peut connaître le fond des cœurs, il faut se borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la douceur, la franchise, l'éloignement de tout amusement et de toute mollesse, la fermeté sans âpreté et sans excès, l'expérience de l'oraison et des choses intérieures, enfin une certaine retenue pour donner le secours nécessaire aux personnes qu'il conduit, sans tomber, néanmoins, dans les conversations inutiles. »

Si toutes ces qualités sont requises pour exercer avec fruit le saint ministère auprès du commun des fidèles et des chrétiens de sens rassis,

d'autres encore sont nécessaires lorsqu'il s'agit des personnes qui souffrent de « doutes et de scrupules », c'est-à-dire des malades dont nous nous occupons. « On ne peut assez dire ici, écrit Boudon, combien est grande la nécessité d'un Directeur expérimenté dans ces voies ; ceux qui n'ont que la science y peuvent nuire en plusieurs rencontres, car il est nécessaire, outre la connaissance générale que la science donne de la différence de la pensée et du consentement de la volonté, de bien se pénétrer de ce qui se passe dans l'intérieur de la personne qui demande avis, non-seulement ce qu'on peut apprendre d'elle-même, qui ordinairement pense faire les choses tout d'une autre manière qu'elle ne les fait, mais encore par une longue expérience que l'on a de ces états, qui en font juger tout d'une autre façon que l'on ne pourrait jamais faire sans cette expérience. Il faut avoir assez de lumières pour prévenir ces âmes affligées, pour entendre ce qu'elles ne peuvent expliquer, pour leur dire ce qu'elles ne disent pas, pour discerner leurs opérations intérieures où elles ne voient goutte, pour avoir des clartés au milieu de toutes les ténèbres, pour les assurer où elles ne font que craindre, pour les tenir fermes où elles ne font que douter et trembler. Enfin, il faut un Directeur plein d'une charité extraordinaire pour supporter doucement les scrupules de ces personnes, qui quelquefois

sont ridicules, sans raison, sans fondement »(1).

On nous objectera probablement que ces conseils ne sont guère pratiques, puisque chacun n'a pas les moyens de les réaliser. Nous répondrons : 1° que les saints et les célèbres auteurs ascétiques que nous avons cités, — et tant d'autres que nous ne citons pas, — ont dû prévoir cette objection, ce qui ne les a pas empêché d'insister spécialement sur ce point; 2° que la plupart de ces malades habitent les villes, où ce choix est ordinairement facile ; 3° que ces conseils enfin ne s'adressent naturellement qu'à ceux qui sont à même de faire ce choix. A l'impossible nul n'est tenu. Dans ce cas, Dieu y supplée et donne au Directeur le discernement et les autres qualités requises pour exercer son ministère, à moins qu'il n'envoie au pénitent une nouvelle Croix dans la personne de son Directeur qui ne le comprendra pas, le négligera, ou le traitera avec sévérité ou même avec dureté, ainsi qu'on le voit dans la vie de plusieurs saints, ou de pieuses âmes appelées à la perfection par des voies particulières. Quoi qu'il arrive, Dieu saura y pourvoir. Que l'âme ainsi éprouvée ne s'inquiète point. Cette épreuve, quelque douloureuse qu'elle soit, ne peut que lui être avantageuse si elle sait en profiter, et Dieu la fera cesser dès qu'elle ne rentrera plus

(1) *Op. cit.*, p. 155.

dans ses plans et ne devra plus contribuer au bien spirituel de cette âme.

Sainte Thérèse avait connu ces épreuves. « Lorsque, dit-elle, j'allais trouver ceux qui étaient alors et sont encore mes confesseurs, voici ce qui m'arrivait fort souvent : quoiqu'ils fussent des hommes fort saints, ils m'adressaient des paroles et des réprimandes d'une telle âpreté, que, lorsque ensuite je les rappelais à leur souvenir, ils en étaient eux-mêmes étonnés ; ils m'avouaient que malgré leur ferme résolution de m'accueillir avec bonté, ils n'avaient pu s'empêcher de me traiter de la sorte. Bien des fois, émus de compassion, à la vue des souffrances d'âme et de corps que j'endurais, et n'étant pas sans scrupules de m'avoir parlé si durement, ils se montraient très résolus de me consoler ; mais cela n'était pas en leur pouvoir. A la vérité, leurs paroles n'avaient rien d'offensant pour Dieu ; mais c'étaient bien les plus dures et les plus désagréables que l'on puisse entendre d'un confesseur. Leur dessein était sans doute de me mortifier » (1).

---

(1) *Vie de sainte Thérèse*, écrite par elle-même, chap. XXX.

De la conduite des pénitents vis-à-vis de leur Directeur.

Il est facile de voir, d'après ce qui précède, que les vrais Directeurs sont assez rares. Il en est aussi à peu près de même des enfants spirituels, des malades comme des biens portants. Si ceux-ci sont en droit d'exiger tant de qualités de leur Directeur, ils ne doivent pas oublier qu'eux aussi doivent avoir des qualités en rapport avec le but qu'ils poursuivent ou doivent poursuivre.

Pour que la direction soit vraiment profitable et porte des fruits, elle doit de part et d'autre être basée exclusivement sur des *vues surnaturelles*. Toute considération, toute vue humaine, purement naturelle ou mondaine, quoique irréprochable par ailleurs, dans le choix d'un Directeur comme dans les rapports avec lui, conduit à un résultat humain, naturel, mondain, c'est à-dire sans profit pour la vie intérieure, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Si au contraire cette direction est toute surnaturelle, si elle ne se propose que la gloire de Dieu et le bien, la perfection de l'âme, elle produira des effets certains et édifiants.

Pour y arriver, il suffira de s'en tenir aux règles suivantes qui résument si bien les rap-

ports qui doivent exister dans une si importante et si sainte communication.

« La première règle est de ne se voir que pour le besoin et ne s'entretenir que des choses de Dieu. La seconde, de se respecter mutuellement et de ne jamais sortir d'une certaine décence et gravité, se souvenant toujours qu'on traite des intérêts de Dieu, et qu'il est en tiers dans ces sortes d'entretien.

« La troisième règle est de ne rien cacher absolument au Directeur, sous quelque prétexte que ce puisse être, quand ce seraient des pensées ou des soupçons contre lui. Plus le Directeur avance l'œuvre de Dieu, plus l'âme est tentée à son sujet par l'instigation du diable, qui essayera toute manière de lui ôter la confiance. Mais il faut résister à ses suggestions, et se faire loi de tout dire, de commencer même par ce qu'on aurait le plus envie de taire.

« La quatrième règle est une obéissance sans bornes pour toutes les choses qui nous coûtent le plus, qui répugnent le plus à nos inclinations et à nos idées, sans jamais nous permettre aucune résistance formelle de volonté ni même aucun jugement intérieur contraire à celui du Directeur. J'ai parlé ailleurs de l'obéissance, je dis de nouveau qu'elle ne saurait aller trop loin ; non plus que l'ouverture et la confiance.

« La cinquième règle est, dans l'usage du Directeur, de s'élever au-dessus de l'homme, de

ne considérer que Dieu en lui, de ne s'attacher à lui qu'en vue de Dieu, et d'être toujours disposé à le sacrifier, si Dieu l'exige, et à dire comme Job : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté : que le nom du Seigneur soit béni (1) ! » Il faut être persuadé que, comme Dieu nous l'a donné pour notre bien, s'il nous l'ôte, ce sera aussi pour notre plus grand bien, et que, quand il nous retirera tous les secours humains, sa bonté y suppléera abondamment par elle-même.

« Le juste vit de la foi » (2), dit saint Paul, après le prophète Habacuc. Cette foi, qui est la vie du juste, n'est pas la foi commune à tous les chrétiens, par laquelle on croit les dogmes que Dieu a révélés à son Église ; mais une foi particulière et personnelle, qui a pour objet la Providence surnaturelle de Dieu dans la conduite des âmes qui lui sont abandonnées » (3).

Bien que l'on ne doive pas, en général, distinguer le Directeur du Confesseur, il est cependant tout naturel et même préférable pour certaines âmes de suivre à distance la direction d'un Confesseur qui leur a fait du bien, si ce Confesseur les connaît suffisamment pour continuer avec fruit cet important ministère.

---

(1) Job, I, 21.
(2) Rom., I, 17
(3) P. Grou, S. J. *Op. cit.*, p. 113.

« On peut avoir un prêtre pour Confesseur et un autre pour Directeur, dit Quadrupani. Que d'âmes saint François de Sales dirigeait par ses conseils ou par ses lettres, et dont il n'était pas le confesseur ordinaire ! *Au Directeur*, dit notre saint, *on découvre son âme tout entière ; au Confesseur, on ne déclare que ce qui est péché.* Il faut moins pour la charge de Confesseur : de hautes qualités sont requises pour le Directeur (1).

Ajoutons que toute espèce de direction, — de vive voix ou par écrit, — sera toujours fort restreinte, car elle ne concerne que les personnes qui tendent vraiment à la perfection.

---

(1) *Op. cit.*

CHAPITRE XIV

I. — *De la voie lumineuse de la Croix*

La plupart des hommes vivent comme s'ils ne devaient pas mourir. Qu'est-ce donc pour eux cette vie à laquelle ils tiennent avec une sorte de fureur ? Est-ce seulement l'instinct naturel qui rend si tenace cet attachement à la vie ? N'est-ce pas plutôt cette passion du plaisir qui les rive à la terre où ils espèrent toujours des jouissances nouvelles, jouissances toutes sensuelles le plus souvent, quand les liens de la famille ne s'y ajoutent pas pour les ennoblir.

Et ces jouissances matérielles et animales, cette fureur de jouir de plaisirs où l'intelligence a si peu de part, et d'où la sensibilité épurée par la Foi est bannie, valent-elles un regret si on les perd, un souvenir même, quand approche la fin de cette vie donnée à l'homme comme une épreuve, comme un moyen de con-

naître Dieu qui est « la voie, la vérité et la vie? »

Chose étrange! l'homme qui a pour la souffrance une si grande horreur, qui écarte la pensée ou la vue de la souffrance pour ne pas troubler l'enivrement de ses plaisirs, l'homme que l'approche de la mort met hors de soi, est prêt à s'écrier avec le poète :

Plutôt souffrir que mourir (1) !

Et ce n'est pas seulement là le cri de l'homme dont la vie est dominée par l'instinct. Le philosophe lui-même, qui a de la vie un invincible dégoût, tellement il en a vu le vide effrayant, après une existence passée dans l'oubli de Dieu, ne jette-t-il pas avec une sorte d'effroi au milieu de *Maximes*, écho de son désenchantement, cette formule qu'il adoucit pourtant en la poétisant : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement » (2).

Souffrir! mourir! quelle affreuse perspective pour celui qui n'a pas la Foi, pour ces chrétiens mêmes qui agissent comme s'ils ne l'avaient pas, pour ces natures que l'ombre de la souffrance effraie et qui, comme l'a dit Bossuet, « pensent se sauver parmi les délices! On se fait, ajoute-t-il avec ironie, un certain art de délicatesse; *on en affecte même plus qu'on n'en ressent;* c'est

(1) La Fontaine.

(2) La Rochefoucauld.

un *air de qualité* de se distinguer du vulgaire par un soin scrupuleux d'éviter les moindres incommodités ; cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes ! Est-ce que vous prétendez au salut sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur ? N'entendez-vous pas l'apôtre saint Pierre qui vous dit qu'Il a tant *souffert* afin que vous suiviez son exemple et que vous marchiez sur ses pas ? » (1).

Et, d'ailleurs, que sert de fuir la souffrance ? Si l'on compte quelques beaux jours entre l'enfance et ses cris de douleur d'une part, et de l'autre l'âge avancé et ses quotidiennes misères, entre la jeunesse qui commence à trouver belle la vie et la caducité qui n'est égayée que par les pâles reflets de ses souvenirs : que de misères physiques et morales, que de ruines navrantes, que de souffrances continues et intolérables, dans nos pauvres névrosés surtout ! Et pour tous ces malheureux qui, comme toute créature en ce monde, gémissent et éprouvent d'atroces douleurs, il n'y a que cette alternative : ou souffrir avec résignation et chrétiennement, ou se révolter contre la souffrance et celui qui l'impose. Ainsi font ceux que l'esprit de Foi n'anime pas, et ces poètes si vantés qui non contents d'injurier la nature, ont blasphémé contre Dieu,

(1) *Sermon sur la nécessité des souffrances.*

blasphèmes que certains blasés regardent comme l'élan sublime d'une généreuse indignation, quand ils devraient plaindre ces dévoyés, qui prêchent la révolte aux déshérités de la nature et de la fortune. C'est ce que comprenait bien Bossuet, quand il disait en parlant de ces malheureux que la Foi ne soutient plus : « On leur arrache les biens de cette vie ; ils se privent de ceux du siècle futur : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente par leurs murmures et leurs blasphèmes (1) ».

Telle n'est pas, hâtons-nous de le dire, la disposition d'esprit des vrais chrétiens éprouvés par la souffrance. Et quoi qu'il soit bien permis trop souvent de répéter avec l'auteur de l'*Imitation* : « Il en est peu que la maladie rende meilleurs », il faut bien reconnaître que la souffrance patiemment acceptée, épure, affine l'âme, « comme le feu éprouve l'or », et que si, par elle, on peut expier ses fautes, par elle encore on peut « porter imprimé sur soi le caractère du Sauveur ».

Quelle plus réconfortante pensée que celle des souffrances acceptées et recherchées par le divin Jésus, qui est venu en ce monde pour ennoblir la pauvreté, sanctifier les humiliations

(1) Ibid.

et faire triompher l'esprit sur la chair, la douleur sur le bien-être et l'esprit de sacrifice chrétien sur l'égoïsme humain, cause de toutes nos misères !

C'est à l'école de la Croix sur laquelle Jésus a enduré la pire des souffrances, *l'abandon*, que se sont formés les saints : à l'exemple du Maître, ils ont accepté et recherché la souffrance et les humiliations, comme ce grand saint Bernard qui, étudiant continuellement son grand livre, la Croix de Jésus, « *humait le mépris du monde* » (1).

Il faut lire, dans son panégyrique, comment la science de la Croix fait les chrétiens et comment la prédication de la Croix fait les apôtres, « La vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard étaient fondées, l'une et l'autre sur la science de notre Maître crucifié. » Après avoir renoncé au monde et « méprisé les caresses les plus dangereuses » ; après avoir cherché un lieu de retraite et de pénitence où il mortifie ses sens, « se nourrissant de pain d'avoine et de légumes, couchant sur la dure », il commence son apostolat, en inspirant l'amour de la Croix à son père, à ses frères « accoutumés au commandement et à ce noble tumulte des armes »

(1) « Avoir beaucoup souffert, dit Mme Swetchine, c'est, comme ceux qui savent beaucoup de langues, avoir appris à tout comprendre, et à se faire comprendre de tous. » Le comte de Falloux, *Madame Swetchine*, t. II, Airelles, p. 8, Paris, Perrin.

et enfin à sa sœur qui vivait dans le luxe et dans la grandeur et à qui il *fait honte de se parer du patrimoine des pauvres.* Il prêche la Croix « aux sept cents anges » de son monastère et son influence sur l'Europe l'a fait regarder alors comme le chef du monde chrétien. A tous, il prêche la Croix de Jésus et, ajoute Bossuet, « cette mortification qui nous fait horreur : nous aimons la bonne chère, la vie commode et voluptueuse,et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens (1) » ?

Non,dirons-nous après l'éloquent panégyriste, ceux-là ne sont pas chrétiens qui fuient la souffrance, ne cherchent que leurs aises, la satisfaction de leurs sens ou qui, appelés à suivre le chemin ardu du crucifiement, s'impatientent, s'indignent et maugréent contre ces épreuves si utiles pourtant à la purification de l'âme (2). Du reste « ce n'est pas seulement l'Évangile,

---

(1) *Panégyrique de saint Bernard.*

(2) « Il ne faut pas seulement agréer que Dieu nous frappe, dit saint François de Sales, mais il faut acquiescer que ce soit sur l'endroit qui lui plaira... En pertes temporelles, que Dieu touche et pince par où il voudra, et sur telle corde de notre luth qu'il choisira, jamais il ne fera qu'une bonne harmonie. Seigneur Jésus, sans réserve, sans *si* ni *mais*, sans exception, sans limitation, votre volonté soit faite sur père, sur mère, sur fille, en tout et partout. Je ne dis pas qu'il faille souhaiter et prier pour leur conversion ; mais il ne faut pas dire à Dieu : Laissez *ceci* et prenez *cela.* » Lettre 745.

mais encore le monde et la nature qui nous imposent la loi des souffrances ». Et alors, pourquoi regimber contre l'aiguillon? pourquoi ne pas accepter en esprit de Foi la maladie qui lasse, qui déconcerte et qui crucifie? Sainte Catherine de Gênes n'a-t-elle pas dit: « Dieu fait un purgatoire, en ce monde, du corps des personnes malades? »

Un solitaire pressait un jour le saint abbé Jean de le guérir d'une fièvre lente: « Vous voulez, répondit celui-ci, abandonner ce qui vous est nécessaire: car de même que les médicaments purifient le corps, les afflictions corporelles sanctifient les âmes » (1).

Une pieuse légende rapporte que sainte Pétronille resta longtemps en proie à de cruelles souffrances. Pendant ce temps, aucun malade n'invoqua en vain le secours de l'Apôtre. Etonné qu'il ne fît rien pour l'amélioration de la santé de Pétronille, saint Tite s'avisa de dire à saint Pierre : Pourquoi laissez-vous tant souffrir Pétronille, tandis que vous guérissez tous les étrangers? » L'Apôtre, éclairé par Jésus-Christ même sur le mérite des souffrances, voulut bien, pour l'instruction de son disciple, expliquer la cause de son apparente indifférence pour l'état de cette malade: « C'est, dit-il, parce que la douleur lui est utile ».

---

(1) Hier. in *Vitis Patrum*.

Les saints que nous admirons, sans les imiter, supportaient patiemment et même souhaitaient la souffrance, qu'ils n'apostrophaient pas avec emphase, comme ce philosophe stoïcien qui s'écriait : « O douleur ! jamais tu ne me feras dire que tu es un mal ! » Ils aimaient la souffrance que Jésus avait sanctifiée et dont il leur faisait sentir le prix.

Lorsque Notre-Seigneur laissa à sainte Catherine de Sienne le choix entre une couronne de fleurs et une couronne d'épines, elle choisit celle-ci, en priant Notre-Seigneur de l'en couronner, afin de la rendre plus semblable à Lui.

« Ma fille, dit une fois Notre-Seigneur à sainte Thérèse, ne l'oublie pas, le bonheur dans ce monde ne consiste pas à y jouir de mes consolations ; mais à y travailler péniblement pour ma gloire et à souffrir beaucoup ». Un jour qu'elle était malade, l'infirmière lui apporta un mets plus recherché, en lui disant : « Mangez-en, ma Mère, c'est très bon. » « C'est précisément parce que c'est très bon que je n'en mangerai point », lui répondit cette grande sainte qui ne cessait de répéter à ses Sœurs : « Mes filles, dès que l'on ne souffre plus en ce monde, il n'y a plus rien à y faire, il est temps de le quitter, un jour sans souffrance est un jour perdu. On a toujours remarqué, dit-elle encore, que ceux qui se sont tenus le plus près de Notre-Seigneur et qui en ont été les plus aimés, ont

été aussi plus que les autres éprouvés par les travaux et opprimés par l'adversité. Il est très certain que Dieu conduit ceux qu'il aime tendrement par des voies difficiles et laborieuses et que plus il aime une âme, plus il lui envoie de peines et de difficultés ».

Si sainte Thérèse parlait ainsi des souffrances c'est que, comme tous les saints, toutes les âmes pénétrées d'esprit surnaturel, à l'école du Christ et de la Croix, elle en avait compris la valeur. On sait d'ailleurs qu'elle avait pour devise : « Ou souffrir ou mourir ». Saint Jean de la Croix allait encore plus loin. « Toujours souffrir et ne jamais mourir », disait-il. Et sainte Colette répondit un jour à un prêtre qui lui demandait ce qui pourrait lui arriver de plus pénible : « Ce serait de passer un jour sans avoir rien enduré pour Dieu » (1).

« On est malheureux quand on n'a pas de Croix, a dit le bienheureux Vianney, curé d'Ars, on ne peut pas s'enrichir pour le ciel. La souffrance, le mépris, les calomnies sont la monnaie du paradis. » « La Croix est la clef du ciel, a écrit saint Jean Chrysostome. La Croix de Jésus-Christ a ouvert le paradis. N'est-il pas dit que le royaume des cieux souffre violence, et que ceux qui font de généreux efforts sur eux-mêmes l'emportent? Moi je dis plus : celui qui est sur

(1) Sa *Vie*, chap. XVI, *op. cit.*

la Croix emporte le ciel sans effort. Entre le ciel et la Croix, il n'y a point de milieu. Après la Croix suit aussitôt le paradis » (1).

« Souffrir, dit saint François de Sales, est presque le seul bien que nous puissions faire en ce monde; car rarement faisons-nous quelque bien que nous n'y mêlions quelque mal. Et puis Notre-Seigneur n'est jamais si proche de nous que lorsque nous souffrons avec patience pour son amour... Bienheureux sont les crucifiés! En ce monde, notre partage est sur la Croix, en l'autre il sera dans la gloire... Aimons nos Croix, elles sont toutes d'or vues avec les yeux de l'amour » (2).

II. — *De la science de la mort.*

Si la souffrance dont nous ne pouvons pas même supporter l'idée nous révolte, quelle attitude avons-nous, non pas seulement en face, mais même à la pensée de la mort?

Ce n'est pas la jeunesse seule qui appréhende de mourir. Ce ne sont pas non plus les gens heureux seuls qui redoutent la mort. Ceux qui ont connu les joies et les misères de la vie et qui sur le déclin des ans sentent que, tous les jours, la mort s'approche et que c'en sera bientôt

(1) *Homil. de Divit.*

(2) Lettres [illegible].

fait de cette vie, qu'ils ont pourtant quelquefois si mal employée, ceux-là prennent peur, se lamentent, se récrient, au lieu que le vrai chrétien, semblable au fruit mûr, qui se détache de l'arbre qui l'a porté, se laisse prendre par la main de Dieu, au moment où Il le trouve mûr pour le ciel. Il a compris le néant de la vie, et volontiers il dira avec le grand orateur chrétien: « Que la place est petite que nous occupons en ce monde. Je ne suis rien. On ne m'a envoyé que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi; et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre! »

Qu'il est petit le nombre de ceux qui pensent ainsi de cette vie périssable et se préparent longtemps à ce passage tant redouté de tout homme qui écarte la pensée de la mort et qui oublie si vite ceux qui sont partis avant lui! Et, quand il passe dans l'esprit des hommes étourdis par le train de la vie« quelque désir volage de se préparer à la mort,ils dissipentbientôt ces noires idées ; et l'on peut dire que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes » (1).

Nous devons dire en toute simplicité qu'une des choses qui nous ont toujours particulièrement frappé de stupéfaction et que nous n'avons

(1) Bossuet, *Sermon sur la mort.*

jamais pu comprendre, c'est le peu de place qu'occupe, en général, dans la vie de l'homme, la part faite au surnaturel, et cela, même souvent, trop souvent, hélas! chez les personnes plus spécialement tenues à la pratique des vertus évangéliques, seul genre de vie d'ailleurs digne de tout chrétien qui a sa raison. Alors que tous les hommes savent qu'ils ne sont ici qu'en passant et qu'ils peuvent même être précipités dans l'Éternité au moment où ils y pensent le moins, n'emportant avec eux pour leur en ouvrir les portes que le mérite de leurs bonnes œuvres, comment se fait-il qu'ils vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir ou comme s'ils pouvaient commander à la mort et en fixer le moment pour se préparer à paraître devant Dieu ? On nous dira naturellement que l'on ne peut cependant pas *toujours* penser à la mort, à l'Éternité. Nous le savons. Mais il y a une différence entre y penser *toujours* et y penser comme on y pense ordinairement ; car trop souvent, quand on y pense ou qu'on en parle, ce n'est que pour se rattacher à la vie. Qu'un autre meure, c'est tout naturel ; mais que nous, nous mourions, rien de moins naturel. En effet, un tel est mort de vieillesse, un autre de telle ou telle maladie, un troisième avait commis telle imprudence, etc. tout autant de cas contre lesquels on est en parfaite sécurité. Le mondain, remis de sa frayeur, s'absorbera de nouveau dans les plaisirs, le

sage se contentera d'un « *sic transit gloria mundi* » (ainsi passe la gloire du monde), le croyant fera une courte prière, mais tous, les uns comme les autres, tous reprendront leur train de vie ordinaire avec une ardeur d'autant plus grande que tous se seront décerné un nouveau certificat de longévité. Le vrai chrétien seulement, l'homme réellement surnaturel en tirera une conclusion pratique. Après avoir prié pour l'âme qui vient de quitter cette terre, il rentrera en lui-même et prendra ou renouvellera la résolution d'apporter à la préparation de cet acte l'importance qu'il mérite, en priant Dieu de le préserver d'une mort subite et *imprévue*.

Les choses se passent-elles autrement et l'homme ne vit-il pas comme s'il avait été créé pour une autre fin, comme s'il ne devait jamais mourir ? Et la preuve qu'il en est vraiment ainsi, c'est que si, par impossible, Dieu changeait l'ordre établi et annonçait aux hommes qu'à partir de ce moment ils ne mourront plus, combien modifieraient leur plan de vie ? Nous voudrions bien le savoir. Pour s'en convaincre, il suffit de voir ce qui se passe, de voir les choses telles qu'elles sont. De quoi parle-t-on, de quoi s'entretient-on, de quoi se préoccupe-t-on, en un mot, à quoi passe-t-on son temps ? « La bouche parle de l'abondance du cœur », nous dit l'Écriture. Si un être doué comme nous d'intelligence arrivait subitement d'une autre

planète et ne jugeait des hommes qui habitent celle-ci que par leur conversation, l'idée de l'existence certaine et inévitable d'un monde futur de bonheur ou de malheur pour tous les hommes sans exception lui viendrait-elle jamais à l'esprit, ou tout au moins ne considérerait-il pas l'existence de ce monde futur avec toutes ses conséquences redoutables comme une chose tout à fait secondaire ou même sans aucune importance ? Il faut avouer qu'en face d'un pareil spectacle on est en droit de se demander si l'homme qui agit ainsi a vraiment sa raison.

Comment expliquer cette étrange disposition d'esprit chez certains chrétiens, chez ces gens affairés qui n'ont pas le temps ou la préoccupation de penser à la mort ?

Les mille chaînes qui les retiennent à la terre se briseront pourtant, et le coup qui les rompra sera d'autant plus rude qu'ils s'y attendront moins. Il est des âmes plus soucieuses de leurs intérêts qui s'habituent à la pensée de la mort pour mieux régler leur vie et juger de toute chose à leur juste valeur. Il en est d'autres qui, après avoir écarté cette pensée, finissent par accepter avec une résignation pieuse cette dernière et terrible épreuve (1). A quoi bon, d'ailleurs, s'illu-

(1) Il est certain que c'est un devoir strict pour tout chrétien d'avertir à temps un malade qu'il est en danger de mort.

sionner sur la durée de cette vie qui s'en va et se refuser le bénéfice et la consolation des derniers encouragements d'un pieux et sincère ami qui

---

Le médecin inconscient ou impie ne manquera naturellement pas d'insister sur les conséquences funestes que la pensée de la mort peut avoir sur le malade, mais le vrai chrétien sera heureux d'avoir pu se préparer à paraître devant le Juge suprême, grâce à cet avertissement donné à temps.

C'est ainsi qu'une jeune Américaine nous remercia d'une façon vraiment touchante des avertissements réitérés que nous lui avions donnés dès que la maladie s'aggrava sérieusement.

Deux jours avant sa mort, qui eut lieu le 4 mars 1904, elle nous dit d'une voix déjà éteinte et tout en souriant: « Mon Père, combien je vous suis reconnaissante de ce que vous venez me voir si souvent ; les premières fois, je n'étais contente que lorsque vous partiez, car vous me parliez toujours de l'instabilité des choses de ce monde, de l'éternité, de la mort. Maintenant, je comprends le prix de vos visites. »

Le lendemain, c'est-à-dire la veille de sa mort, comme elle nous suppliait de rester plus longtemps auprès d'elle, nous lui en demandâmes la raison. « C'est parce que je ne voudrais pas mourir seule », nous répondit-elle. Vers dix heures du soir elle nous fit appeler pour la dernière fois et nous pria de ne plus la quitter, en nous disant qu'elle sentait bien qu'elle allait mourir. Après avoir reçu une nouvelle absolution, réitéré plusieurs fois à Dieu le sacrifice de sa vie, remercié les religieuses qui lui avaient prodigué leurs soins, elle partit pour un monde meilleur, en édifiant ceux qui l'avaient approchée pendant sa longue et douloureuse maladie. Les dernières paroles que l'on put saisir furent : « Priez pour moi ». Il était une heure du matin. Elle avait vingt ans et était héritière d'une très grande fortune.

Il peut arriver que l'on blâme le prêtre de parler de la

aide l'âme chrétienne à franchir ce passage si redouté des uns, si plein d'espérance, si bienfaisant pour les autres ?

CONCLUSION

Si les pauvres malades pour lesquels nous avons écrit cet ouvrage comprennent bien tout le prix de la souffrance patiemment acceptée et de la mort chrétienne, qui est le terme d'une vie bien méritoire, ils n'imiteront pas ces malheureux qui s'emportent vainement contre la douleur et que révolte la pensée de la mort. Chères âmes, dont nous avons connu et partagé les angoisses, prions tous ensemble Notre-Seigneur de nous préserver d'un tel esprit de révolte et d'un tel aveuglement. Sans le secours de sa grâce, d'autant plus nécessaire que nous souf-

---

mort aux malades. En agissant ainsi, le prêtre remplit son plus impérieux devoir. Assurément, il faut user de beaucoup de tact et de prudence, surtout avec certains malades qui ne sont pas toujours familiarisés avec la pensée de l'éternité ; mais il est du devoir du prêtre de tenir au malade un autre langage que celui qu'il entend ordinairement et surtout de ne pas attendre qu'il aille perdre connaissance pour l'avertir du danger, comme le font, hélas ! tant de personnes du monde. Enfin, si le prêtre ne parle pas de l'éternité, de la mort, qui donc en parlera ?

frons davantage, il nous est impossible de détacher notre cœur de l'amour de la vie présente et des créatures, pour l'élever et le fixer aux régions surnaturelles et au Créateur. Prions-le de nous faire comprendre le prix inestimable de sa Croix, de ses humiliations, de ses souffrances et de sa mort sur la Croix. Prions-le de nous garder de discuter sur l'opportunité, le poids ou le nombre de nos Croix, sous prétexte que nous n'avons rien fait pour subir une semblable épreuve, car il pourrait nous répondre : Vous voudriez donc avoir fait quelque chose de mal ? A-t-on jamais loué et récompensé la générosité de l'avare qui paye ses dettes, ou n'y a-t-il plus rien à améliorer, à purifier, à perfectionner, à sanctifier en vous ? Et *moi* donc, qu'avais-je fait ? Qu'avaient fait et ma Mère, et mes Apôtres, et mes disciples et tous mes amis les saints ? Le serviteur est-il au-dessus du maître ? (1) Où je suis, mon serviteur y sera (2). Auriez-vous oublié que celui qui ne porte pas sa Croix après moi, ne peut être mon disciple (3) et que c'est par beaucoup de tribulations qu'il faut entrer au royaume des cieux ? (4). Voyez, créature

(1) JOAN., XIII, 16.
(2) IBID., XII, 26.
(3) LUC., XIV, 27.
(4) ACT., XIV, 21.

bien-aimée, comme je suis fatigué, pâle et exsangue ; voyez combien l'amour brûlant que je vous porte m'a desséché et ravi toute ma force. Comment ne me serait-il pas agréable d'imprimer en vous mes propres souffrances ? Considérez donc sur moi les nombreux signes de l'amour que je vous ai porté ; regardez les innombrables blessures que m'a faites l'amour, et pensez constamment à ma sainte Passion et à ma Mort ; c'est ainsi que votre âme s'unira à Dieu et retournera à son principe (1).

D'ailleurs, si les Croix nous sont envoyées à cause de nos péchés, nous devons en remercier Dieu : il vaut mieux les expier en ce monde que dans l'autre. Si elles nous sont envoyées pour manifester en nous les œuvres de Dieu, nous en tirerons profit pour notre avancement spirituel, notre perfection, notre sanctification. Du reste, s'il y avait eu pour l'homme quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, Jésus-Christ nous l'aurait appris par ses paroles et par son exemple (2) et il aurait fait suivre une autre voie à ses amis, les saints, tandis qu'il semble nous dire : Mes enfants, réjouissez-vous, et, dans vos peines, fixez vos yeux et vos esprits sur moi. Mon origine était céleste, et pourtant

---

(1) Tauler.
(2) II *Imitation*, XII, 15.

j'ai vécu pauvre et désolé dans ce monde ; j'ai beaucoup souffert, endurant parmi vous les douleurs de la Croix. Allons donc ! soldats courageux et invincibles, revêtez-vous de force et d'ardeur, (1) prenez votre Croix et suivez-moi (2), car personne ne sera couronné s'il n'a livré le bon combat (3).

Sachons qu'en passant par la plénitude de la douleur nous arriverons sûrement à la plénitude de la gloire, et que nous verrons se réaliser pour nous ces paroles si consolantes de l'Écriture : « L'un des vieillards, prenant la parole, me dit : Ceux que tu vois revêtus de ces robes blanches, qui sont-ils, et d'où sont-ils venus ? Je lui dis : Mon Seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui viennent de *la grande tribulation* : ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pour cela qu'ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son sanctuaire. Et Celui qui est assis sur le trône les abritera sous sa tente ; ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif ; l'ardeur du soleil ne les accablera plus, ni aucune chaleur brûlante ; car l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur et les conduira aux

(1) Le B. H. Suso.
(2) Matth., xvi, 24.
(3) II Tim., xi, 12.

sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux (1) ».

Sachons aussi que, comme un voyageur qui fait l'ascension d'une haute montagne et découvre à chaque pas des horizons nouveaux dont la splendeur le ravit, nous, à l'école de la Croix, à mesure que nous avancerons, nous y découvrirons des lumières, des beautés, des forces que nous n'aurions jamais soupçonnées ou que nous aurions cherchées en vain ailleurs. Aidés par la grâce qui inonde les cœurs purs et dociles à ses inspirations, nos souffrances, nos infirmités, nos faiblesses seront comme autant d'ouvertures qui permettent à la lumière du soleil divin de pénétrer dans notre âme pour l'éclairer, l'échauffer et la purifier de plus en plus (2). Fidèles à la grâce qui est toujours proportionnée aux difficultés, nous aimerons les Croix, nous les bénirons et nous remercierons Notre-Seigneur de nous avoir appelés à sa suite.

---

(1) Apoc., VII, 13-17.

(2) « Quand les corps baissent, les âmes montent », disait le Père Lacordaire avec raison. A mesure que le corps se dégage de ces faux attraits qui passent, après nous avoir trompés souvent, l'âme s'épure, se surnaturalise et n'aspire plus qu'aux vrais biens.

D'ailleurs, nous y serons avec les amis de Dieu.

Un jour que sainte Thérèse s'entretenait avec Notre-Seigneur au sujet des grandes souffrances qu'il lui avait envoyées, Notre-Seigneur lui dit : « C'est ainsi que je traite mes amis. » « Alors, cela ne m'étonne pas que vous en ayez si peu », lui répondit vivement cette grande sainte. Puis enfin quelles que soient les Croix, sont-elles payées trop cher, si elles nous donnent de ce monde et de l'autre la connaissance qu'en ont eue les saints et nous conduisent par la même voie à la même récompense ? Et, si Dieu nous favorise ainsi par les plus rudes épreuves, s'il nous donne avec elles plus de lumières sur cette vie qui, pour le grand nombre, n'est qu'une énigme désespérante, nous n'aurons plus tant d'horreur pour la souffrance ; nous la verrons venir et nous la subirons avec calme, sinon avec joie, comme cette âme d'élite que nous avons tout particulièrement connue et aimée, et qui, quelques jours avant sa mort, écrivait : « Vienne la souffrance ! Viennent les sacrifices et les humiliations ! Vienne la mort si elle doit venir ! J'accepte d'avance toutes les Croix dont la Providence voudra me charger ; je reconnais, en tout cela, la main de Dieu semant l'épreuve après la grâce, l'inquiétude après l'espérance, l'amertume après la douceur, mais toujours miséricordieuse et secourable, toujours aimée et

toujours bénie ». Ses dernières paroles furent : « Je veux tout ce que Dieu veut » (1).

---

(1) Edmond Rocca, mort à Marseille, le 9 septembre 1893, à l'âge de 19 ans. Inutile d'ajouter que c'est au sein de sa famille « très chrétienne » que sa belle âme avait puisé et conservé cette angélique pureté et réalisé la parole de l'Écriture : « Arrivé en peu de temps à la perfection, il a fourni une longue carrière. Car son âme était agréable à Dieu; c'est pourquoi *le Seigneur* s'est hâté de le retirer du milieu de l'iniquité. » (Sap., iv, 13, 14.)

DEUXIÈME PARTIE

EXTRAITS D'AUTEURS SUR LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET LES MOYENS D'Y ARRIVER PAR LA SOUFFRANCE

I. — De la perfection chrétienne (1)

(P. D. Laurent Scupoli.)

Si vous désirez, ô âme chrétienne, parvenir au comble de la perfection évangélique, et vous unir tellement à Dieu que vous deveniez un

---

(1) Les pages qu'on va lire ne s'adressent pas seulement à nos malades. « Soyez parfaits », a dit Notre-Seigneur à tous ceux qui l'écoutaient. Et cette perfection ne doit pas s'entendre exclusivement des pratiques extérieures de piété (confessions, communions, prières, chemins de croix, rosaires, etc.) ; mais encore et surtout des dispositions intimes de celui qui s'adonne à ces pratiques. « C'est le cœur qui rend éloquent », a-t-on dit. C'est le cœur aussi qui révèle le mieux le degré de perfection acquise. Rien ne le prouve aussi bien que ces extraits sur la valeur de l'épreuve pour arriver à la vie intérieure et à la perfection.

Bien que ces deux premiers chapitres de l'auteur du

même esprit avec lui, il faut que vous sachiez d'abord ce que c'est que la véritable et parfaite spiritualité.

Quelques-uns, ne regardant la vie spirituelle qu'à l'extérieur, la font consister dans les pénitences extérieures, dans les haires, les disciplines, les jeûnes, les veilles, et dans d'autres semblables mortifications de la chair.

D'autres personnes, et surtout les femmes, s'imaginent être consommées en vertu lorsqu'elles se sont fait une habitude de réciter de longues prières vocales, d'entendre beaucoup de messes, d'assister à tout l'office divin, de demeurer longtemps dans l'église et de communier souvent.

Quelques-uns, même parmi ceux qui ont embrassé la vie religieuse, croient que pour être parfait il suffit d'être assidu au chœur, d'aimer la retraite et le silence, de bien aimer la discipline de leur Ordre. Ainsi, chacun fait consister la perfection dans tel ou tel exercice de dévotion ; mais il est certain qu'ils se trompent tous ; car, comme les œuvres extérieures ne sont que des dispositions pour devenir parfaitement

---

Combat spirituel ne se rapportent pas directement à notre sujet, nous avons néanmoins cru devoir les citer ici, afin que les fidèles, trop souvent peu instruits, ne soient pas exposés à prendre l'ombre pour la proie, en confondant la fausse piété avec la vraie, et perdent ainsi totalement ou en partie les mérites de leurs souffrances.

saints, ou des fruits de sainteté parfaite, on ne peut pas dire que ces sortes d'œuvres constituent la perfection chrétienne et la vraie spiritualité.

Ce sont toutefois de puissants moyens pour devenir vraiment spirituel et vraiment parfait, et quand on en use avec discrétion ils servent merveilleusement à fortifier la nature, toujours lâche pour le bien, et toujours ardente pour le mal ; à repousser les attaques, à éviter les pièges de notre ennemi commun, et à obtenir enfin du Père des miséricordes les secours qui sont nécessaires à tous les justes, principalement à ceux qui sont nouvellement engagés dans la voie du salut.

Ce sont aussi des fruits excellents d'une vertu consommée dans les personnes tout à fait saintes et spirituelles ; car elles maltraitent leur corps, ou pour le punir de ses révoltes passées, ou pour l'humilier et l'assujettir à son Créateur. Elles se tiennent dans la solitude et le silence, loin du commerce du monde, afin de se garantir des fautes et de n'avoir plus de conversation que dans le ciel avec les Anges. Elles s'appliquent aux bonnes œuvres et au service de Dieu ; elles prient souvent avec ferveur, elles méditent sur la vie et sur la Passion du Sauveur, non par un esprit de curiosité, ni parce qu'elles y trouvent quelque goût sensible, mais par le désir de mieux connaître, d'un côté, les miséricordes di-

vines, et de l'autre leurs ingratitudes. Elles s'excitent de plus en plus à aimer Dieu et à se haïr elles-mêmes, à suivre Notre-Seigneur portant sa Croix, en renonçant à leur propre volonté ; en fréquentant les Sacrements sans autre vue que d'honorer Dieu, de s'unir plus étroitement à lui, et de se fortifier davantage contre les puissances de l'enfer.

Il arrive tout le contraire à ces esprits grossiers et imparfaits, qui font consister la dévotion dans les œuvres extérieures ; car souvent elles sont cause de leur perte, et leur nuisent beaucoup plus que les péchés manifestes : non qu'elles ne soient bonnes par elles-mêmes, mais parce qu'ils en font un mauvais usage. Ils s'y attachent de telle sorte, que, négligeant de veiller aux mouvements de leur cœur, ils lui donnent toute liberté de suivre ses penchants et l'exposent aux illusions du démon ; et alors cet esprit trompeur, voyant qu'ils s'écartent du droit chemin, non seulement les invite à continuer leurs exercices accoutumés, mais leur remplit l'esprit de chimériques idées du paradis, où ils croient déjà être transportés et jouir avec les Anges de la vue de Dieu. Il a l malice de leur suggérer dans l'oraison des pensées sublimes, curieuses, agréables, afin qu'ayant en quelque sorte oublié le monde et les choses d'ici-bas, ils s'imaginent être élevés au troisième ciel.

Mais, pour peu que l'on réfléchisse sur leur conduite, on voit leur égarement et combien ils sont éloignés de cette haute perfection que nous recherchons ; car en toutes choses, grandes ou petites, ils souhaitent d'être préférés aux autres ; ils ne suivent que leur propre jugement, ils ne font que leur propre volonté, et, aveuglés en tout ce qui les regarde, ils ont toujours les yeux ouverts pour observer et censurer les actions d'autrui. Que si l'on porte la moindre atteinte à cette vaine réputation dont ils croient jouir dans le monde et dont ils sont très jaloux, si on leur commande de quitter certaines pratiques de dévotion dont ils se sont fait une habitude, ils se troublent et s'inquiètent étrangement. Si Dieu même, voulant leur apprendre à se connaître, et leur montrer le vrai chemin de la perfection, leur envoie des adversités, des maladies, des persécutions cruelles, qui sont les épreuves les plus certaines de la fidélité de ses serviteurs, et qui n'arrivent jamais sans son ordre et sans sa permission, on voit alors leur intérieur gâté jusque dans le fond par l'orgueil dont il est rempli.

Dans tous les événements, soit heureux, soit malheureux de cette vie, ils ne savent ce que c'est de conformer leur volonté à celle de Dieu, de s'humilier sous sa main toute-puissante, de se soumettre à ses jugements, non moins justes que secrets et impénétrables, de s'abaisser au-

dessous de toutes les créatures, à l'imitation de Jésus souffrant et humilié, d'aimer leurs persécuteurs comme les instruments dont la divine bonté se sert pour les former à la mortification, et pour coopérer avec eux non seulement à leur salut, mais encore à leur perfection. De là vient qu'ils sont toujours dans un danger évident de périr; car, se considérant avec des yeux obscurcis par l'amour-propre, ne voyant rien de blâmable dans leurs actions extérieures qui sont bonnes en elles-mêmes, il est bien difficile qu'ils ne soient disposés à l'orgueil, à se croire fort avancés dans la voie de Dieu, et à condamner le prochain; souvent l'orgueil les aveugle jusqu'à un tel point qu'il faut une grâce tout extraordinaire du ciel, pour les convertir. Aussi l'expérience nous fait-elle voir qu'il y a beaucoup moins de peine à ramener un pécheur déclaré qu'un pécheur qui se déguise ses fautes et se cache volontairement à lui-même sous le voile de la vertu.

Vous comprenez bien maintenant que la vie spirituelle ne consiste dans aucune des œuvres extérieures dont nous venons de parler : elle consiste surtout à adorer la bonté et la grandeur infinies de Dieu, à connaître en même temps notre bassesse et notre penchant au mal, à aimer Dieu et à nous haïr nous-mêmes, à nous soumettre non seulement à lui mais à toutes les créatures pour l'amour de lui; à re-

noncer entièrement à notre propre volonté afin de suivre la sienne et surtout à faire ces choses pour la seule gloire de son nom, sans autre dessein que de lui plaire, par la raison seule qu'il veut et qu'il mérite l'amour et la soumission de ses créatures.

C'est ce que prescrit la loi que l'Esprit-Saint a gravée dans le cœur des justes ; c'est par là que l'on pratique cette abnégation de soi-même si recommandée par le Sauveur dans l'Évangile ; c'est ce qui rend son joug si doux et son fardeau si léger : c'est en cela que consiste la parfaite obéissance que ce divin Maître nous a toujours enseignée et par ses paroles et par ses exemples. Si donc vous aspirez au plus haut degré de la perfection, vous devez vous faire une continuelle guerre, et employer toutes vos forces pour détruire ce qu'il y a en vous d'affections vicieuses, quelque légères qu'elles vous paraissent : ainsi, il faut nécessairement vous préparer au combat avec toute la résolution et toute l'ardeur possibles, parce que la couronne ne sera donnée qu'à celui qui aura généreusement combattu.

Mais songez que, comme il n'est point de plus rude guerre que celle dont nous venons de parler, puisqu'en combattant contre soi-même on est combattu par soi-même, il n'est point aussi de victoire plus agréable à Dieu, et plus glorieuse au vainqueur ; car quiconque a le

courage de mortifier ses passions, de dompter ses appétits, de réprimer jusqu'aux moindres mouvements de sa propre volonté, fait une œuvre d'un plus grand mérite devant Dieu que si, dominé par une seule de ses passions, il se déchirait le corps par des disciplines sanglantes, ou jeûnait plus austèrement que les anciens solitaires, ou même convertissait plusieurs milliers de pécheurs.

En effet, quoique, à considérer les choses en elles-mêmes, la conversion d'une âme soit plus agréable à Dieu que la mortification de quelque désir déréglé, chacun néanmoins doit mettre son principal soin à faire ce que Dieu demande particulièrement de lui. Or, ce que Dieu demande avant toutes choses, c'est qu'on s'appliquera à mortifier ses passions ; ce combat intérieur lui est plus agréable que si, avec un cœur immortifié, nous lui montrions en apparence une plus grande fidélité.

Maintenant donc que vous savez ce que c'est que la perfection chrétienne, que vous voyez que pour y parvenir il faut se résoudre à une guerre continuelle contre soi-même, préparez-vous au combat, et pour cela munissez-vous de quatre dispositions qui sont comme autant d'armes nécessaires pour remporter la victoire. Ces quatre dispositions sont : la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, le bon usage des puissances de votre

corps et de votre âme, et l'exercice de la prière (1).

II. — De la fausse voie de la perfection

(*P. D. Laurent Scupoli.*)

L'ennemi étant vaincu à la première et à la seconde attaque, ne laisse pas d'en livrer une troisième. Il tâche de nous faire oublier les vices et les passions dont nous sommes actuellement combattus, et de nous mettre dans l'esprit de vains projets d'une perfection imaginaire à laquelle il sait bien que nous n'arriverons jamais. De là vient que nous recevons à toute heure des blessures mortelles et que nous ne songeons pas à y remédier ; car ces désirs et ces résolutions chimériques nous paraissent de

(1) *Le Combat spirituel*, chap. I, par le Père D. Laurent Scupoli, de l'Ordre des Clercs réguliers théatins (1530-1610). Excellent petit traité de spiritualité ; le *Vade-mecum* de tous les chrétiens. Saint François de Sales dit, un jour, à Mgr Le Camus, évêque de Belley, qui lui demandait qui était son directeur : « Voilà celui qui, avec Dieu, m'enseigna dès ma jeunesse : c'est mon maître dans les exercices de la vie intérieure » (*Esprit de saint François de Sales*, p. 4, sect. XV). Et à sainte Jeanne-Françoise de Chantal, il écrivait : « *Le Combat spirituel* est mon cher livre, que je porte en ma poche il y a bien dix-huit ans, et que je ne relis jamais sans profit. » (Lettre 72. Édit. Vivès).

véritables vertus, et par un orgueil secret nous croyons déjà être parvenus à une haute sainteté. Ainsi, nous ne pouvons supporter la moindre peine ni la moindre injure, et cependant nous nous amusons à former dans la méditation de grands desseins de souffrir les plus horribles tourments, et les peines même du purgatoire, pour l'amour de Dieu.

Ce qui nous trompe, c'est que la partie inférieure de nous-même, ne craignant pas beaucoup les souffrances éloignées, nous osons nous comparer à ceux qui souffrent effectivement de grandes peines avec une grande patience. Si nous voulons éviter un piège aussi dangereux, déterminons-nous au combat, et combattons en effet tant d'ennemis qui nous environnent et qui nous attaquent de près. Nous reconnaîtrons par là si nos bonnes résolutions ont été lâches ou généreuses, apparentes ou sincères : et nous irons à la perfection par le véritable chemin que les saints ont frayé.

Pour ce qui est des ennemis qui ne nous font pas ordinairement la guerre, ne nous mettons pas beaucoup en peine de les combattre, à moins que nous ne prévoyions que, dans quelque temps et en de certaines rencontres, ils s'élèveront contre nous ; car, pour nous mettre en état de soutenir leurs attaques, nous devons nous prémunir de bonne heure par de fermes résolutions de les vaincre.

Mais, quelque fermes que nous paraissent ces résolutions, ne les considérons pas comme des victoires. Quand même nous nous serions exercés durant quelque temps à la pratique des vertus, et que nous y aurions fait des progrès considérables, tenons-nous toujours dans l'humilité ; craignons tout de notre faiblesse, défions-nous de nous-mêmes, et mettons notre confiance en Dieu seul ; prions-le souvent de nous fortifier dans le combat, de nous préserver de tout péril, d'étouffer particulièrement dans nos cœurs tout sentiment de présomption et de confiance en nos forces. Avec cela nous pourrons aspirer à la sublime perfection, quoique d'ailleurs nous ayons de la peine à nous corriger de quelques légers défauts que Dieu nous laisse souvent afin de nous humilier, et de conserver par là le peu de mérite que nous avons acquis par nos bonnes œuvres.

. . . . . .

Le quatrième artifice dont j'ai dit que le démon a coutume de se servir pour nous abuser lorsqu'il voit que nous marchons dans le chemin de la perfection (1), est qu'il nous inspire à contretemps plusieurs bons desseins, afin que, venant à abandonner les exercices de vertus qui nous sont propres, nous nous engagions insensiblement dans le vice.

(1) Cf. chap. XXVII.

Si, par exemple, une personne malade souffre son mal patiemment, cet ennemi de notre salut craignant par là qu'elle n'acquière l'habitude de la patience, lui propose beaucoup d'œuvres saintes qu'elle pourrait faire dans un autre état ; il lui persuade que, si elle se portait bien, elle rendrait de plus grands hommages à Dieu, et elle serait plus utile à elle-même et au prochain. Quand il a pu exciter en elle de vains désirs de recouvrer la santé, il les entretient de telle sorte, qu'elle s'afflige de ne pouvoir obtenir ce qu'elle souhaite et plus les désirs s'enflamment, plus l'inquiétude s'augmente. Mais l'ennemi passe encore plus avant ; car il la réduit enfin à s'impatienter dans sa maladie, qu'elle regarde non pas comme une maladie, mais comme un obstacle aux desseins chimériques qu'elle souhaite passionnément de pouvoir exécuter sous prétexte d'un plus grand bien.

Quand il l'a poussée jusque-là, il efface peu à peu de son esprit toute idée des bonnes œuvres qu'elle s'était proposées, et ne lui laisse que le seul désir d'être délivrée de son mal. Si le mal dure plus qu'elle ne voudrait, elle en devient toute chagrine et impatiente. Ainsi elle tombe insensiblement de la vertu qu'elle pratiquait, dans le vice qui lui est le plus contraire.

Le moyen de vous garantir de cette illusion est qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous preniez garde de désirer jamais de faire

aucune bonne œuvre, si elle est hors de saison, parce qu'étant dans l'impuissance de la pratiquer, vous ne pourriez en avoir que de l'inquiétude et du déplaisir. Persuadez-vous donc, avec un vrai sentiment d'humilité et de résignation, que quand Dieu vous tirerait de cet état où vous êtes, tous les bons désirs que vous concevez maintenant seront peut-être sans effet, parce que vous n'auriez pas le courage de les accomplir ; croyez du moins que le Seigneur, par une secrète disposition de sa providence, ou en punition de vos péchés, ne veut pas que vous ayez le plaisir de faire cette bonne œuvre, mais qu'il aime mieux vous voir soumis à ses volontés et humilié sous sa main toute-puissante (1).

. . . . . .

III. — Nécessité et avantages de la souffrance

(*B^x H. Suso*) (2).

La Sagesse éternelle. — Personne ne peut parvenir aux sublimes hauteurs de la divinité, ni en goûter la douceur extraordinaire, si au-

(1) *Op. cit.*, chap. xxx et xxxi.

(2) Auteur mystique célèbre, de l'Ordre de Saint-Dominique (1300-1366). — Un jour que notre Bienheureux priait

paravant il n'a passé par la contemplation de l'amertume et de la bassesse de mon humanité. Plus haut on arrive sans passer par mon humanité, plus bas aussi on tombe ensuite. Mon humanité est le chemin que doit parcourir celui qui veut arriver à ce que tu cherches, mes souffrances sont la porte par laquelle il doit passer. Rejette donc au loin la pusillanimité de ton cœur, et entre avec moi dans la lice avec une bravoure chevaleresque; il ne convient pas d'hésiter quand le Seigneur s'avance avec courage et vaillance. Je veux te revêtir de mon armure, car tu devras, autant que la nature te le permettra, souffrir ce que j'ai souffert.

Dieu de lui apprendre à souffrir, il vit en esprit une image du Christ crucifié sous la forme d'un séraphin. Ce séraphin avait six ailes, deux lui couvraient la tête, deux autres les pieds et les deux autres lui servaient à voler. Sur les ailes du bas se trouvaient ces paroles : « Accepte volontairement les souffrances ». Sur celles du milieu : « Supporte-les avec patience ». Et sur celles du haut : « Apprends à souffrir en conformité avec le Christ. »

Le Bienheureux raconta cette vision à une amie de Dieu. Cette personne lui dit : « Sachez en vérité que Dieu vous prépare de nouvelles peines... Vous serez élevé en dignité, afin que ceux qui sont mal disposés en votre faveur puissent d'autant mieux vous atteindre, et vous précipiter plus bas. C'est pourquoi, exercez-vous à la patience, comme le séraphin vous l'a ordonné. » La prédiction de cette personne ne tarda pas à se réaliser. — Cf. *Œuvres mystiques* du B. H. Suso, t. I, chap. XLVI, Paris, Lecoffre.

Arme-toi donc de force et de courage, car il faudra que ton cœur meure souvent avant d'avoir dompté ta nature, et les angoisses que te feront souffrir maintes peines par lesquelles je t'éprouverai, te feront aussi suer du sang... Il faut que, malgré les habitudes de ta vie passée, tu sois fait prisonnier et enchaîné. Souvent mes adversaires te calomnieront secrètement, et te couvriront publiquement de honte ; tu auras aussi à souffrir de maint faux jugement que les hommes feront sur toi. C'est avec joie que tu devras porter ma passion dans ton cœur, comme une mère porte dans son cœur l'amour qu'elle a pour son enfant. Tu trouveras des juges sévères de ta pieuse vie, et souvent tu seras regardé comme un fou par ceux qui vivent selon le monde. Ton corps peu exercé sera mortifié par cette vie austère ; on te tournera en ridicule et ce sera pour toi comme une couronne qu'on t'imposera par dérision. Ensuite on te fera parcourir avec moi le douloureux chemin de la Croix ; il faudra que tu renonces à ta propre volonté et à toi-même, que tu t'affranchisses de toute attache avec les créatures et les choses qui pourraient t'éloigner du salut éternel, que tu deviennes comme un mourant qui ne veut plus avoir aucun rapport avec ce monde.

Chapitre V

La Sagesse éternelle. — Beaucoup de douleurs secrètes te cloueront comme moi sur le dur bois de la Croix, et te rendront comme moi sanglant et en même temps aimable.

Chapitre VI

Le Serviteur. — Seigneur, il y a beaucoup d'âmes qui croient pouvoir vous aimer sans cependant renoncer pour cela à l'amour du monde. Ces âmes voudraient vous aimer, Seigneur, tout en continuant à goûter l'amour terrestre.

La Sagesse éternelle. — C'est aussi impossible que de renfermer le ciel dans une coquille de noix. Ils se bercent de belles paroles, ils bâtissent sur le vent et construisent sur l'arc-en-ciel. Comment les choses éternelles pourraient-elles jamais s'accorder avec les choses temporelles, quand les choses temporelles ne peuvent s'accorder entre elles ?

Il se trompe celui qui veut placer le Roi des rois dans une hôtellerie commune, ou bien le

reléguer dans le logement écarté d'un esclave. Celui qui veut recevoir cet hôte si chéri doit vivre dans un complet isolement de toute créature.

LE SERVITEUR. — O douce Sagesse, dans quel aveuglement sont ceux qui ne comprennent pas cela !

LA SAGESSE ETERNELLE. — Ils vivent en effet dans un profond aveuglement, ils recherchent des joies qui ne sont pas desjoies et qui ne leur procurent pas un bonheur complet. Avant d'éprouver un seul plaisir, il leur faut souffrir dix peines, et plus ils cherchent à satisfaire leurs désirs, moins ils trouvent de contentement. Les cœurs impies sont toujours pleins de crainte et de frayeur. Même la plus petite joie dont ils jouissent leur est amère, car ils ne l'acquièrent qu'avec beaucoup de peine, la possèdent avec inquiétude et la perdent avec amertume.

Le monde est plein de fausseté, d'infidélité et d'inconstance ; l'amitié cesse quand cesse l'intérêt. Et pour le dire en peu de mots, jamais un cœur n'a trouvé dans la créature, ni véritable amour, ni véritable joie, ni la paix du cœur...

... De même qu'au mois de mai la gelée blanche brûle et détruit les fleurs, de même l'amour terrestre détruit toute ferveur divine et toute discipline spirituelle.

Chapitre XII

La Sagesse éternelle. — Vois quelle différence il y a entre mon amitié et celle de ce monde, et vois, en examinant les choses du vrai côté, comme le bien que je fais à mes amis diffère de celui que le monde fait aux siens. Je ne veux pas parler ici du grand chagrin, des fatigues et de maintes lourdes peines où les amis de ce monde sont plongés jour et nuit: ils n'y font pas même attention, tellement ils sont aveuglés. De toute éternité j'ai décrété qu'un esprit déréglé serait pour lui-même un martyre et un lourd châtiment (1). Mes amis, il est vrai, souffrent dans leur cœur, mais leur cœur est tranquille. Les amis de ce monde eux recherchent le bien-être corporel et ils trouvent les tourments du cœur de l'âme et de l'esprit.

Le Serviteur. — Seigneur, ceux qui comparent votre amitié, qui est véritable, avec celle du monde qui est fausse, sont des fous, et si vous avez peu d'amis, le grand aveuglement des hommes en est cause ; bien insensés sont ceux qui se plaignent de n'importe quelle souffrance.

---

(1) Saint Aug., *Conf.*, I, 12.

Que votre verge paternelle est aimable (1)! Bienheureux est celui à qui vous ne l'épargnez pas. Je vois bien maintenant, Seigneur, que mes souffrances ne viennent pas de votre dureté, mais bien de votre aimable tendresse. Que personne ne me dise plus que vous oubliez vos amis! Vous oubliez ceux à qui vous épargnez les souffrances, car c'est un signe que vous les avez abandonnés. Il est juste, Seigneur, que ceux que vous voulez préserver du malheur éternel, que ceux à qui vous voulez donner une joie perpétuelle n'aient ici-bas aucun jour heureux, et ne connaissent ni les plaisirs ni le bonheur. O mon Seigneur, faites que ces deux spectacles de l'enfer et du ciel soient toujours présents devant les yeux de mon âme, afin que jamais je ne perde votre amitié.

Chapitre XIII

Le Serviteur. — Seigneur, quelles sont donc ces souffrances que vous dites si utiles et si bonnes? Parlez-m'en longuement, je le désire du fond de mon cœur, afin que lorsqu'il vous plaira de m'en envoyer, je les accepte avec

(1) Prov., III, 12.

amour et avec joie, comme venant de votre main paternelle.

La Sagesse éternelle. — J'entends parler de toutes les souffrances, aussi bien de celles que les hommes choisissent volontairement que de celles qu'ils supportent contre leur gré, en faisant de nécessité vertu, lorsque ne désirant pas être délivrés de la souffrance contre ma volonté, ils la supportent avec une aimable et humble patience pour ma gloire éternelle. Plus ces souffrances sont acceptées avec bonne volonté et soumission, plus elles sont nobles et plus aussi elles me sont agréables...

Lorsque je viens habiter dans une âme pure, elle se transforme alors en un paradis de délices; c'est pourquoi je ne puis souffrir que cette âme reporte son amour sur autre chose que sur moi. L'âme est par sa nature portée aux plaisirs dangereux, c'est pourquoi je couvre sa route d'épines (1), je remplis de contrariétés toutes les brèches, toutes les ouvertures qui bordent le chemin, que ce lui soit agréable ou non, afin qu'elle ne m'échappe pas; je sème sa route de peines afin qu'elle ne dirige la marche de son bonheur intime vers nulle autre chose que vers la sublimité de ma nature divine. Vois, si tous les cœurs se trouvaient réunis en un seul, jamais ce cœur ne pourrait supporter la

(1) Os., II, 6.

moindre des récompenses que je donnerai dans mon éternité pour la moindre des souffrances qu'un homme supporte par amour pour moi! Voilà l'ordre éternel établi dans la nature et je ne m'en écarte pas. Ce qui est noble et bon doit être gagné par la peine : que celui qui veut demeurer dans l'état où il se trouve, y demeure; il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus (1).

LE SERVITEUR. — Seigneur, il est possible que les souffrances soient un bien immense, mais seulement quand elles ne dépassent pas la mesure, quand elles ne sont pas atroces et inouïes. Seigneur, vous seul connaissez les choses avec nombre et mesure (2); vous savez que ma souffrance passe les bornes et qu'elle est au-dessus de mes forces. Seigneur, est-il quelqu'un dans ce monde qui souffre continuellement des peines plus poignantes que les miennes? Je ne puis plus les supporter, comment faire pour souffrir encore? Seigneur, si vous me donniez des souffrances ordinaires, je les supporterais facilement, mais je ne vois pas comment je pourrai souffrir ces peines extraordinaires qui pressent si étroitement mon âme et mon cœur et dont vous seul connaissez le fond.

LA SAGESSE ÉTERNELLE. — Chaque malade croit être celui qui a le plus à souffrir et chaque

(1) MATTH., XX, 16.
(2) SAP., XI, 21.

indigent se croit le plus pauvre. Si je t'avais envoyé d'autres peines, ce serait la même chose. Abandonne-toi simplement à ma volonté dans toutes les souffrances, sans en excepter celle-ci ou celle-là. Ne sais-tu pas que je ne veux que ton plus grand bien et que je le veux aussi ardemment que toi-même? Je suis la Sagesse éternelle, je sais mieux que toi ce qui te convient. Tu as cependant dû remarquer que les souffrances que j'envoie serrent de plus près, pénètrent plus profondément et mènent plus promptement à Dieu que celles qu'on choisit volontairement, à condition toutefois qu'on les accepte avec résignation. Allons donc, dis-moi : « Père si fidèle, faites de moi ce qu'il vous plaira » (1).

LE SERVITEUR. — Seigneur, c'est bien facile à dire, mais la douleur présente est bien pénible à supporter, il est si dur de souffrir !

LA SAGESSE ÉTERNELLE. — Si la souffrance n'était pas pénible à supporter, ce ne serait plus une souffrance. Il n'y a rien de plus pénible que de souffrir, c'est vrai ; mais il n'y a rien de plus agréable que de pouvoir se dire : j'ai souffert. La souffrance est courte, mais la joie qui en résulte est longue. La souffrance, pour celui qui s'y habitue et s'y résigne, n'est plus à la fin une souffrance. Si tu n'éprouvais que les douceurs

(1) MATTH., XXVI, 42.

de la vie spirituelle, si tu ne ressentais que la consolation et le bonheur divin, si tu étais, en quelque sorte, inondé de la rosée céleste, tout cela en soi-même ne serait guère méritoire ; car je n'aurais pas autant à te récompenser pour ces choses-là et je n'en deviendrais pas autant ton débiteur, que pour des souffrances supportées avec amour, et pour la résignation dans les adversités, qu'on accepte parce qu'elles viennent de moi. Dix hommes succombent plutôt au milieu du plaisir et au milieu d'une vie molle et sensuelle, qu'un seul dans la souffrance et dans l'adversité. Aurais-tu la science de tous les astronomes, pourrais-tu parler de Dieu aussi bien que tous les hommes et tous les anges ensemble, posséderais-tu toute la richesse scientifique des docteurs, cela ne contribuerait pas tant à la sainteté de ta vie que de savoir dans toutes tes souffrances t'abandonner à Dieu.

La souffrance est commune aux bons et aux méchants, mais la résignation dans la souffrance est le propre des élus. Si quelqu'un pouvait comprendre combien le temps et l'éternité diffèrent entre eux, il aimerait mieux passer cent années dans une fournaise ardente que de perdre la plus petite des récompenses pour avoir évité la plus petite des souffrances, car cette vie a une fin et la vie éternelle n'en aura pas.

Le Serviteur. — O mon doux, mon aimable Seigneur, vos paroles sont, pour celui qui

souffre, aussi douces que le son de la harpe. Seigneur, si vous vouliez me soutenir dans mes souffrances avec des paroles aussi douces, je souffrirais volontiers et alors j'aimerais mieux souffrir que de rester sans avoir rien à supporter.

La Sagesse éternelle. — Écoute donc les paroles d'un homme qui souffre pour Dieu, écoute, elles sont aussi agréables que les sons harmonieux d'un instrument à cordes ; écoute comme elles sont douces.

La souffrance est aux yeux du monde digne de mépris ; à mes yeux elle a une grande valeur. La souffrance apaise ma colère, elle attire ma bienveillance. La souffrance me rend l'homme aimable, car par elle il devient semblable à moi. La souffrance est un bien caché que jamais personne ne pourra mériter, et si quelqu'un demeurait pendant cent ans agenouillé devant moi en me demandant de souffrir, il n'aurait pas encore mérité de l'obtenir. La souffrance transforme un homme, et, de terrestre qu'il était, en fait un homme céleste. La souffrance éloigne le monde de celui qui souffre et par contre lui attire mon amitié. Elle diminue le nombre de nos amis, elle augmente le nombre des grâces. Celui de qui je me rapproche amicalement doit être entièrement délaissé et renié par le monde. C'est la voie la plus sûre et la plus courte conduisant à la perfection. Celui

qui comprendrait combien la souffrance est utile la recevrait comme un don précieux de Dieu. Combien d'hommes, qui étaient déjà la proie de la mort éternelle et s'étaient endormis d'un profond sommeil, la souffrance n'a-t-elle pas revivifiés, combien n'en a-t-elle pas excités à mener une vie meilleure ! Que d'hommes sont comme des animaux féroces et des oiseaux sauvages enfermés dans une cage par la souffrance, qui, s'ils s'échappaient, compromettraient leur salut éternel ! La souffrance préserve des chutes graves, elle apprend à l'homme à se connaître, à résister par lui-même, à croire et à plaindre son prochain. La souffrance conserve l'âme dans l'humilité, elle apprend à être patient, elle est la gardienne de la pureté ; par elle on obtient la couronne de la félicité éternelle. Il n'est pas un homme qui ne retire quelque avantage de la souffrance, qu'il soit en état de péché, qu'il soit au début de la vie spirituelle, qu'il commence à y progresser ou qu'il soit arrivé à la perfection, car la souffrance purifie le fer et fait resplendir l'or et les pierres précieuses. La souffrance efface le péché, diminue l'ardeur du feu du purgatoire, éloigne les tentations, repousse les faiblesses de la chair, renouvelle l'esprit et nous donne une vraie confiance, une conscience pure et un esprit stable et élevé. Vois, c'est une boisson saine, c'est une plante plus salutaire que toutes les plantes du paradis.

Elle mortifie le corps qui un jour tombera en pourriture, elle nourrit l'âme qui demeurera éternellement. Vois, l'âme s'abreuve de souffrances, comme la rose s'abreuve de la rosée de mai. La souffrance rend l'esprit sage et l'homme aguerri. Que peut savoir l'homme qui n'a pas souffert (1)?

La souffrance est une verge, c'est la correction paternelle réservée à mes élus. La souffrance attire l'homme à Dieu et le force à se retourner vers Lui, qu'il le veuille ou non. Les choses agréables et les contretemps, les amis et les ennemis sont aussi utiles les uns que les autres à celui qui demeure joyeux et content au milieu de la souffrance. Combien de fois par les joyeuses louanges que tu m'adressais et par tes souffrances supportées avec résignation, n'as-tu pas brisé les dents de fer des ennemis qui te menaçaient, combien de fois ne les as-tu pas rendus impuissants?

J'aurais créé la souffrance plutôt que de laisser mes amis dans la tranquillité, car c'est dans la souffrance que les vertus s'éprouvent, que l'homme se pare de mérites, que le prochain est rendu meilleur, et que Dieu est loué. La patience dans la souffrance est un sacrifice vivant, c'est comme le parfum qui s'exhale du baume le plus pur en présence de ma divine

(1) Eccli., xxxiv, 9.

majesté ; c'est un sujet d'admiration, pour toute l'armée céleste. Jamais un chevalier habile dans tous les exercices du tournoi n'a été autant admiré par la foule qu'un homme qui sait souffrir ne l'est par les troupes célestes. Les saints ont été les prédécesseurs des autres hommes au festin de la souffrance, car bien avant eux, ils y ont pris part, et tous sont unanimes à s'écrier que ce breuvage ne renferme aucun poison, qu'au contraire il est très salutaire. La patience dans les souffrances est une plus grande chose que le pouvoir de ressusciter les morts ou de faire d'autres miracles. C'est la voie étroite qui conduit sûrement à la porte du ciel. La souffrance nous rend les émules des martyrs, elle apporte avec elle la louange, et nous procure la victoire sur tous nos ennemis. La souffrance revêt l'âme d'un vêtement rose et pourpre, elle porte une couronne de roses rouges et comme sceptre elle a une palme verte. La souffrance est comme un rubis resplendissant au milieu de l'agrafe du vêtement d'une vierge. L'âme qui aura souffert chantera pendant l'éternité d'une voix douce, librement et de tout cœur un cantique que ne pourront jamais chanter les chœurs des anges, parce qu'ils n'ont jamais souffert. Et pour le dire en un mot, ceux qui souffrent sont appelés des pauvres et des malheureux par le monde, mais moi je les appelle bienheureux, car ils sont mes élus !

LE SERVITEUR. — Seigneur, je pense maintenant, quand je vous regarde avec amour, vous les délices des yeux de mon cœur, que toutes ces grandes et terribles souffrances par lesquelles vous m'avez éprouvé, et qui ont effrayé vos pieux amis qui m'en voyaient accablé, n'ont été qu'une rosée de mai.

IV. — RÉSIGNATION DANS LA SOUFFRANCE

(*Tauler*) (1).

Je remarque que la plupart de ceux qui sont accablés par le poids de l'affliction me tiennent d'ordinaire ce langage : « Mon Père, je suis bien malheureux ; je suis profondément troublé par diverses afflictions et par un grand chagrin. » Je leur déclare que c'est bien. « Non, Seigneur, disent-ils, car c'est arrivé par ma faute. » Et moi : « Que ce soit ou non par votre faute, croyez que la Croix même de l'affliction vous est imposée par Dieu ; remerciez-l'en ; supportez et abstenez-vous, et résignez-vous »... « Ah ! Seigneur, répliquent la plupart, je suis consumé au dedans par une grande aridité et une obscurité profonde. » Et moi : « Supportez cela,

(1) Prédicateur et auteur mystique de l'Ordre de Saint-Dominique (1294-1361).

cher enfant, souffrez-le avec patience ; et cela vous vaudra mieux que d'être plongé dans une grande abondance de dévotion sensible » (1).

Quand un homme est dans cet état d'angoisse et de désolation, toutes les afflictions, les adversités, les imaginations, les tentations, les misères et les malheurs qu'il avait depuis longtemps vaincus et dont il avait triomphé, se lèvent de nouveau contre lui, lui livrent de nouveaux assauts, ébranlent sa barque par leur choc, pareil à une violente tempête, la heurtent de leurs vagues et la font vaciller. Mais, je vous en prie, vous qui ressentez de telles souffrances, ne craignez pas d'être renversé : pourvu que votre barque soit bien fixée par son ancre, les vents et les flots ne pourront l'endommager. Rappelez-vous cette parole de Job : « Après les ténèbres, j'espère voir encore la lumière » (2).

Il faut savoir et ne jamais oublier que l'homme qui ne cherche que Dieu seul, voit souvent naître en lui des afflictions et des angoisses cruelles, sous le poids desquelles il lui semble n'avoir pas cherché Dieu avec pureté d'intention, et n'avoir ainsi retiré aucun fruit de tous ses travaux, et avoir perdu sa peine.

---

(1) 1er *Sermon pour l'Épiphanie.*

(2) Job, xviii.

Dès lors il n'a plus la paix du cœur, il est en proie au chagrin et au trouble.

Cette affliction a tantôt pour cause une souffrance ou indisposition naturelle, ou un mauvais tempérament ; tantôt l'état du ciel ou les variations atmosphériques ; tantôt aussi l'opération du démon qui, par ces attaques cruelles, s'efforce de bouleverser cet homme. Mais ces impressions doivent être écartées sans violence, avec douceur et tranquillité, car c'est le moyen de les vaincre plus facilement. Ce n'est donc pas agir avec assez de sagesse que de vouloir rejeter ces afflictions avec violence et impétuosité et y couper court ; car on ne réussit par là qu'à perdre la tête ou à l'affaiblir ; ou de recourir d'une manière déréglée aux docteurs et aux amis de Dieu pour en recevoir conseil et secours, afin de se tirer de là et d'en échapper ; car souvent on s'embarrasse davantage, vu qu'il n'est aisé à personne d'en tirer et d'en délivrer quelqu'un. Lors donc qu'un homme voit s'élever en lui cette tempête et cette affliction, qu'il n'agisse pas autrement que lorsqu'on voit éclater une tempête et tomber de la pluie ou de la grêle. Tous s'enfuient alors à l'abri, jusqu'à ce que la tempête se calme et que la pluie cesse. Que lui, de même, s'il s'aperçoit et reconnaît en son intérieur qu'il ne veut et ne désire absolument que Dieu, ait soin, lorsque cette affliction l'atteint, de fuir modestement et

prudemment jusqu'à ce qu'il soit complètement rendu à lui-même ; supportant cette peine humblement, avec une vraie résignation et un patient renoncement, attendant Dieu dans cette affliction avec tranquillité et douceur. Et qui sait de quelle manière ou par quel moyen, Dieu, dans sa grande bonté, veut venir à lui et lui communiquer ses grâces et ses dons ? Qu'il se tienne donc avec une parfaite douceur à l'abri sous la volonté et le bon plaisir divins, assuré qu'il est ainsi cent fois plus agréable et plus cher à Dieu que s'il jouissait d'une grande dévotion sensible, que s'il offrait chaque jour à Dieu de nombreux miracles, que si son intérieur était verdoyant et fleuri, et qu'il fût inondé de la lumière divine. C'est que, dans l'affliction, il n'est pas aussi facile de se chercher et de rester attaché à soi-même, que dans l'abondance de la consolation, de la douceur sensible et de la dévotion. Car la nature s'y mêle souvent, et l'âme qui y prend une joie excessive, en contracte des taches (1).

(1) 1er *Sermon pour la Pentecôte.*

Si vous éprouvez quelque mouvement d'impatience dans l'adversité, résistez de tout votre pouvoir et tenez ferme à l'exemple du plus parfait des hommes, Jésus-Christ : la pensée de sa passion prochaine l'ébranlait si fort qu'il disait avec un grand serrement de cœur : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (1). « Et que dirai-je? Mon Père, sauvez-moi de cette heure » (2). Combien son âme était émue de sa passion imminente, puisqu'il en fut réduit à l'agonie et à une sueur de sang (3)! Vous de même, lorsque l'affliction pèse sur vous, recueillez le plus promptement possible toutes vos forces, et régénérant cette affliction dans sa source, puisqu'elle tire son origine de cet amour qui est Dieu même, appliquez-vous à la lui offrir raisonnablement comme un présent précieux, et à l'adresser humblement au Père céleste, en lui disant : O Père de toute paternité, voici votre fille pauvre et infirme qui reçoit cette affliction de votre main paternelle comme le gage le plus noble et le plus précieux de votre amour. O Père bien-aimé, s'il me faut boire le

(1) Matth., xxvi
(2) Joan., xxii.
(3) Luc., xxii.

calice de cette Passion comme un malade qui, pour soulager sa souffrance, est contraint de prendre un breuvage amer, que votre volonté soit faite et non la mienne. La seule chose que je vous demande, et je vous en conjure, Père très tendre, c'est, puisque je ne puis rien sans vous, de m'accorder la force et la grâce de la supporter selon votre bon plaisir.

Si vous en usez de la sorte, soyez assurée que les yeux du Père éternel et très clément seront ouverts et attachés sur vos angoisses pour les regarder et vous secourir au moment opportun, pourvu que vous vouliez seulement l'attendre. Car un père ne peut laisser longtemps son fils de prédilection dans les peines et les angoisses sans le secourir, le soutenir et le soulager par sa tendresse paternelle. Vous ne devez pas non plus, dans l'adversité, vous désespérer ni vous défier du cœur paternel, en disant : Dieu m'a oubliée, le Seigneur m'a délaissée. Pensez plutôt que « le Seigneur châtie celui qu'il aime et qu'il flagelle tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants » (1). Car il a vu son Fils bien-aimé suer le sang dans ses angoisses, être cruellement battu à coups de fouet, attaché à la colonne et enfin sur la Croix se dessécher comme l'herbe ; et cependant dans

(1) Hebr., xii.

de si grandes souffrances, il ne l'aimait pas moins ; et même suspendu à la Croix ce Fils ne lui était pas moins cher que maintenant dans le ciel et dans son sein paternel. Telle a été exactement la destinée de tous ceux qu'il a aimés : ils ont été livrés aux flammes, plongés dans des chaudières bouillantes, réduits en cendre et en poussière. C'est de la sorte que vous êtes traitée, vous aussi, âme généreuse. Car si vous désirez complaire au Seigneur votre Dieu et être admise dans son amitié familière, recevez de lui, avec un amour sans égal, des souffrances sans pareilles. Si vous persévérez jusqu'à la fin, vous serez parfaite et vous serez sauvée, comme l'atteste la parole même de vérité, Jésus-Christ. Car la résignation de l'âme dans l'affliction est pour Dieu comme les sons mélodieux d'une lyre, comme une suave harmonie : sur ces cordes, qui sont les puissances de l'âme, l'Esprit-Saint lui-même exécute dans la dévotion intime un chant si doux, que ces accords charment les oreilles du Père céleste dans le secret et dans le silence intérieur (1).

(1) *Institutions*, chap. XI.

V. — Réflexions et conseils sur le prix des souffrances

(*Louis de Grenade*) (1).

1. — *Nécessité de la souffrance.*

Jésus étant monté dans la barque, ses disciples le suivirent ; et voilà qu'une grande agitation se fit dans la mer, de sorte que les flots couvraient la barque. Voilà ce que doivent at-

---

(1) Prédicateur et auteur ascétique célèbre de l'Ordre de Saint-Dominique, surnommé le « Bossuet de l'Espagne » (1505-1588).

Sainte Thérèse lui écrivait : « J'ai l'avantage de tenir ma place parmi ce grand nombre d'amis en Notre-Seigneur, que la sainteté et l'utilité de votre doctrine vous attirent de toutes parts et qui remercient Dieu de vous avoir fait naître pour le salut de leurs âmes. » (Lettre 22. Édit. Migne). Et saint François de Sales écrivait à Mgr Le Camus : « Ayez, je vous prie, Grenade tout entier et que ce soit votre second bréviaire. Le Cardinal Borromée (saint Charles) n'avait pas d'autre théologie pour prêcher et il prêchait fort bien... Il faut le lire avec révérence et dévotion, comme un livre qui contient les plus utiles inspirations que l'homme puisse recevoir d'en haut, et, par là, réparer toutes les puissances de l'âme. » (Lettre du 3 juin 1603).

tendre ceux qui naviguent avec le Seigneur, et se préparent à monter dans sa barque.

Outre cette tempête extérieure que le monde soulève autour de nous, il y en a une autre plus violente encore qui l'agite au dedans, excitée par les passions mauvaises et que saint Paul appelle la lutte de la chair contre l'esprit. Ainsi au dedans comme au dehors nous sommes assiégés d'épreuves; supporter les unes, triompher des autres est une nécessité : c'est pourquoi le Sauveur lui-même fait consister notre salut dans ce combat : « Vous posséderez, dit-il, vos âmes par votre patience » (1).

Si vous me demandez pourquoi Notre-Seigneur a fait dépendre notre salut principalement de la patience dans les épreuves, je vous en donnerai cette raison unique, c'est que cette vie fragile est misérable et toute remplie de tribulations. De même qu'il a choisi pour être la matière des Sacrements les plus nécessaires au salut des choses qui se trouvent partout, comme l'eau, le pain et le vin, ainsi, dans son infinie bonté, il a attaché le salut de notre âme à la patience et au courage dans les épreuves, parce que la matière de cette patience et de ce courage se rencontre à chaque instant. Y a-t-il un coin de l'univers, un palais, quelque riche et fortuné qu'il soit,

(1) Luc., xxi, 19.

que la souffrance et le malheur n'aient jamais attristé ?

Ajoutez que les malheurs qui nous entourent de toutes parts, non seulement fournissent une matière à la patience, mais encore, comme un salutaire aiguillon, nous portent à recourir à Dieu qui seul peut nous délivrer de nos maux, en sorte que nous sommes attirés sur son sein non moins par notre propre misère que par ses bienfaits.

Dieu a deux aiguillons pour nous faire venir à lui : la tribulation qui nous pousse du dehors, et la douceur de son amour qui nous attire du dedans. Ajoutez encore que l'épreuve et la souffrance préparent les voies à l'humilité.

Cela étant, il faut ne pas nous étonner que Notre-Seigneur ait choisi une vie semée de tant d'épreuves, puisque ces épreuves nous sont d'un si grand secours pour le salut. Mais pourquoi le Sauveur, tandis que la tempête menace d'engloutir la barque, nous est-il représenté endormi ? Que signifie cette circonstance ? Elle nous indique la peine la plus amère et la plus terrible épreuve des justes, lorsque, au plus fort de la tempête, le Seigneur, qui devait les délivrer, est plongé dans le sommeil. Oh ! combien de fois, tandis que ses serviteurs fidèles sont aux prises avec la tentation et l'épreuve, le Seigneur semble dormir, c'est-à-dire rejeter leurs prières

et n'être touché ni de leurs souffrances, ni de leurs dangers !

Quels doivent être les sentiments des pieux fidèles lorsque Dieu leur semble endormi, c'est-à-dire lorsqu'il n'exauce pas leurs prières, lorsqu'il tarde à les secourir, lorsque, au lieu de leur venir en aide du haut du ciel et de leur envoyer quelque consolation, il les laisse dans une nuit profonde, au sein d'épaisses ténèbres, sans faire briller à leurs yeux aucun rayon de la lumière divine? Et ce qui est plus pénible encore, il semble parfois non seulement dormir et ne pas les entendre, mais les repousser même loin de lui comme des étrangers et des ennemis.

Cette plainte du Sauveur mourant sur la Croix n'exprimait-elle pas encore ce délaissement du juste : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (1) Nous étonnerons-nous encore que Dieu semble délaisser ses fidèles serviteurs au milieu des tribulations qui les accablent, lorsqu'il permet que son Fils unique et bien aimé soit privé de toute consolation intérieure et extérieure, au milieu des souffrances les plus cruelles? Concluons de là que le Seigneur, dans ses desseins infiniment sages et miséricordieux, délaisse quelquefois des hommes pieux et justes, non pas pour tou-

(1) MATTH., XXVII, 46.

jours, mais pour un temps, comme l'atteste le patriarche Job : « Voilà ce que j'ai souffert; et pourtant il n'y a pas d'iniquités dans mes mains ; ma prière a toujours été pure » (1).

Quel est donc le dessein de Dieu quand il en agit ainsi avec ses fidèles serviteurs ? D'une part, il exerce et élève à un degré héroïque les vertus des âmes déjà avancées dans la perfection, surtout leur foi, leur charité, leur humilité, leur patience, leur constance ; d'autre part, il éprouve les imparfaits et les faibles.

Car, dit le Sage : « Celui qui n'est point tenté, que sait-il » (2), c'est-à-dire quelle assurance un homme peut-il avoir de sa vertu et de sa constance, avant d'avoir essayé ses forces dans un combat ? On l'a dit avec beaucoup de raison : « nul pendant la paix ne connaît ses forces » (3).

2. — *Raisons de la souffrance.*

En affligeant les hommes de certaines calamités, Dieu se propose souvent de les résoudre à implorer son assistance divine. Ces paroles du Roi-Prophète nous en fournissent la preuve : « Couvrez leur visage d'ignominie, Seigneur,

(1) Job, xvi, 18.
(2) Eccli., xxxiv, 9.
(3) 4e Dimanche après l'Épiphanie, 1er sermon.

afin qu'ils cherchent votre saint nom » (1). Les calamités secouent les hommes dans leur sommeil ; elles les tirent de la torpeur, les relèvent de leurs chutes, châtient leur témérité, leur rappellent leur condition et les poussent à recourir à leur Créateur.

Ce que de nombreuses et longues instructions n'auront pu nous persuader, une maladie, un malheur nous le persuade ; en sorte que, selon le mot du Prophète, « l'adversité seule donne quelquefois l'intelligence » (2). Qu'une mort prématurée nous enlève un enfant, un époux, une épouse bien aimée, aussitôt plus de fêtes, de jeux, de festins, et l'on sent plus vivement que jamais l'inconstance, la vanité, le néant des choses de ce monde, et on n'éprouve aucune peine à les mépriser. Saint Chrysostome compare les tribulations à un breuvage amer dont l'effet est de rendre la santé (3).

3. — *Fruit de la souffrance.*

Les souffrances, les peines de la vie et les maladies du corps ne sont pas moins utiles au salut de l'âme que les remèdes des médecins

---

(1) Ps. LXXXII, 17.
(2) Is., XXVIII, 19.
(3) Dimanche dans l'octave de l'Épiphanie, 2e sermon.

à la santé du corps, quelque désagréables et amers qu'ils soient au goût.

Quel est donc le premier fruit de l'affliction? C'est la pratique de l'humilité. Selon la pensée aussi juste que sage de saint Bernard, l'humiliation est le chemin du ciel. De même en effet que l'étude conduit à la sagesse, ainsi l'humiliation conduit à l'humilité. D'où il suit que quiconque aspire à l'humilité, ne doit point chercher à éviter la voie de l'humiliation. Tels ne sont point, au témoignage du prophète royal, les sentiments de ceux qui vivent dans la richesse et l'abondance : « Ils ne partagent point, dit-il, les travaux des hommes, et ils ne sont point exposés aux mêmes tourments que les autres; aussi l'orgueil les domine, et ils se couvrent et se parent de leurs crimes et de leurs impiétés » (1). De là cette prudente recommandation de l'Apôtre, qui ordonne aux riches de ce monde de ne point s'enorgueillir. Il savait bien que la prospérité pousse ordinairement les hommes à l'insolence, tandis que l'adversité les porte à l'humilité et leur fait dire avec David : « Il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié » (2). L'affliction n'a pas seulement pour effet d'humilier l'homme. Elle fait plus : elle élève son cœur vers Dieu et l'excite à im-

(1) Ps. LXXII, 5, 6.

(2) Ps. CXVIII, 71.

plorer son assistance ; car c'est surtout lorsque les secours humains viennent à manquer, que l'on sent le besoin de recourir à Dieu.

Un autre fruit des souffrances, c'est la rémission des péchés. L'affliction de la chair, en effet, détruit le mal qu'une complaisance coupable pour la chair a produit.

Nous lisons dans les *Vies des Pères du désert*, qu'un des sept frères envoyés pour visiter les moines de l'Égypte tomba malade, et demanda à saint Jean l'Égyptien de le guérir de la fièvre qui le dévorait. Saint Jean lui répondit : Vous désirez, mon fils, que je vous délivre d'une chose qui vous est nécessaire ; car, comme le nitre nettoie les corps de leurs souillures, ainsi les maladies purifient l'âme. L'affliction ne borne pas ses effets à effacer les fautes dont on s'est rendu coupable ; elle augmente nos mérites, et devient une source féconde de grâces. L'Apôtre nous l'assure, lorsqu'il dit : Dieu est fidèle ; il ne souffrira pas que vous soyez tenté au-delà de vos forces ; mais il mesurera l'abondance de sa grâce à la tentation, afin que vous puissiez la soutenir (1).

Un autre avantage beaucoup plus considérable, et qui doit par conséquent faire le principal objet de nos désirs, est attaché à l'affliction supportée avec patience. Cet avantage

(1) Cor., x, 13.

consiste en ce que l'affliction devient alors la marque d'une vertu éprouvée et le caractère de la prédestination.

Puisque la patience produit l'épreuve, elle est donc évidemment la marque d'une vertu éprouvée. Mais puisque l'épreuve est suivie de l'espérance qui ne confond pas, elle est donc un signe manifeste de prédestination.

Lorsqu'il y va de la santé du corps, non seulement on supporte avec patience, mais on désire, on appelle le fer, le feu et les médicaments les plus amers ; quoi d'étonnant, si, lorsqu'il s'agit de la santé de l'âme mille fois plus précieuse, on souffre aussi patiemment de moindres maux (1) ?

4. — *Voie la plus sûre pour arriver au bonheur.*

Le Seigneur voyant Pierre et les autres disciples, à l'exemple du reste des hommes, désirer les biens extérieurs, et repousser les autres biens, les réprimande ouvertement et leur expose en ces termes en quoi consiste la philosophie évangélique : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa Croix, et me suive » (2). Comme s'il

(1) 23e Dimanche après la Pentecôte, 1er sermon
(2) Luc., IX, 23.

avait dit : Vos jugements sont si aveugles, vous voyez si peu clair dans la saine appréciation des choses, que vous mettez au nombre des maux les travaux et les ignominies, et qu'à cause de cela vous les jugez indignes de ma majesté ; mais vous errez du tout au tout ; car ces souffrances sont la voie la plus sûre pour conduire au vrai bonheur et à la gloire de l'immortalité. Qui y aspire doit marcher dans cette voie.

Il met donc devant les yeux de ses élus, et la grandeur, et l'avant-goût de sa gloire, afin qu'enflammés d'amour pour elle, non seulement par la foi, mais encore par l'expérience, ils portent toutes leurs aspirations vers cette gloire, et pour l'obtenir s'efforcent de renoncer à eux-mêmes, et de porter la Croix qui leur est proposée (1).

5. — *Le salut dans la souffrance.*

Bien des hommes, dans leur ignorance des desseins de Dieu, regardent comme des calamités ce qu'il fait pour leur salut. A ceux-là il faut répéter souvent ces paroles du Sauveur : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras plus tard » (2).

---

(1) 2e Dimanche de carême, 1er sermon.

(2) Joan., xiii, 7.

Comme donc on ne se fâche pas contre un médecin, quoiqu'on trouve amers les remèdes qu'il donne (parce qu'on pense que tout ce qu'il prescrit importe à la santé) ; bien plus, on s'abandonne entièrement à lui, et l'on se met à sa discrétion, ainsi, lorsque (Dieu) le céleste médecin nous envoie des adversités qui paraissent être le commencement de notre perte, regardons-les comme des remèdes salutaires destinés à nous guérir, et laissons-le nous traiter à sa guise. Si l'on se fie entièrement aux médecins du corps, que ne faut-il pas faire pour le médecin céleste et pour un père si tendre ? « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu » (1), tout, soit adversité, soit prospérité, soit ce qui vient des méchants, soit ce qui vient des démons eux-mêmes. C'est ce que confirment les consolantes paroles du prophète : « Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité pour ceux qui recherchent son alliance et ses préceptes » (2). C'est-à-dire, tout ce que fait le Seigneur à l'égard de ceux qui observent sa loi, appartient ou à sa miséricorde ou à sa vérité ; à sa miséricorde, quand il répand gratuitement des bienfaits, à sa vérité, quand il exécute fidèlement sa parole ; à sa miséricorde, quand

(1) Rom., VIII, 28.
(2) Ps. XXIV, 11.

il promet, à sa vérité, quand il accomplit ses promesses. Par conséquent, de quelque manière qu'il éprouve et agite ses élus, il exerce toujours à leur égard sa miséricorde ou sa fidélité; il ménage leur bien et leur salut ; il ne leur envoie rien qui ne soit ou un don gratuit ou l'accomplissement d'une promesse. Ayant donc une telle assurance de la protection divine, ne devons-nous pas en toute maladie et en toute calamité conserver la paix et la tranquillité de l'âme quand même nous ne comprendrions pas pourquoi nous sommes ainsi éprouvés ?

S'il en est ainsi, le juste que les événements contrarient dans ses désirs doit ne pas se décourager, mais bien penser que Dieu lui dit alors : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras plus tard. Quelques malheurs, quelques contre-temps qui t'arrivent, aie foi en ma sollicitude paternelle et en ma providence; tu verras par la suite que ces accidents te sont utiles et même nécessaires (1).

3. — *La souffrance et le châtiment.*

Le Seigneur, ayant trouvé dans le temple le paralytique, lui dit : « Maintenant que vous êtes guéri, ne péchez plus de peur qu'il ne vous arrive

(1) Jeudi saint, 5e sermon.

pis » (1). De ces paroles du Seigneur, nous inférons que la longue maladie du paralytique était un châtiment de ses crimes. Car en disant : « Ne péchez plus, de peur que pis ne vous arrive », il montre qu'il faut imputer au péché ce qui était arrivé précédemment, et les malheurs qui pouvaient se présenter dans la suite.

Souvent Dieu frappe de plaies le corps, soit pour réveiller une âme qui dort, soit pour lui faire porter la peine de ses crimes.

Ainsi donc quand chacun de nous est frappé de maladie, qu'il pense que Dieu le tire de son sommeil, ou lui inflige un supplice mérité, ou, au moins, que cette souffrance est une expiation de ses forfaits. « Lorsque nous sommes jugés de la sorte, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde (2). »

7. — *Le délaissement dans la souffrance.*

« Et Jésus fit semblant d'aller plus loin » (3). Fréquemment le Seigneur agit ainsi avec les justes : il semble s'éloigner d'eux, bien qu'il ne les quitte pas. C'est ce qui fait dire au Pro-

(1) Joan., v, 14.
(2) Vendredi après le 1er dimanche de carême, 2e sermon.
(3) Luc., xxiv, 28.

phète : « Pourquoi, Seigneur, vous tenez-vous loin de nous? Pourquoi cacher votre visage dans le besoin, dans l'affliction qui nous presse » (1) ? Et ailleurs : « Jusqu'à quand m'oublierez-vous, Seigneur, sera-ce pour toujours ? Jusqu'à quand me cacherez-vous votre visage ? » (2) Que faire alors ? Crier comme les disciples avec instances et supplications : « Demeurez avec nous, Seigneur, parce qu'il se fait tard et que le jour est à son déclin » (3). C'est là une prière courte et utile que nous pouvons employer dans toutes nos épreuves et nos tentations (4).

8. — *La souffrance enseigne l'instabilité des choses de ce monde.*

Ici-bas, rien de stable, rien de fixe et de permanent; à la tristesse se mêle la joie, et à la joie la tristesse. Pourquoi le Seigneur a-t-il voulu soumettre la vie humaine à tant d'agitations ? — Il y en a plusieurs causes, qui toutes se rattachent, quoique de diverses manières, à l'utilité des justes.

Comment le courage, la patience, la cons-

(1) Ps. x, 1.
(2) Ps. xii, 2.
(3) Luc., xxiv, 29.
(4) Lundi de la semaine de Pâques, 1er sermon.

lance déploieraient-elles leur énergie, si l'adversité ne venait pas les éprouver ? Par quel moyen l'homme sentirait-il et son impuissance, et la sollicitude bienveillante de la providence divine, si, dans la détresse, il ne reconnaissait la première, et, dans la prospérité, la seconde ?

Voilà donc pourquoi le Seigneur est avec nous pour un peu de temps, et pour un peu de temps nous retire la présence de sa consolation. De même que le soleil, dans ses deux mouvements apparents, c'est-à-dire, quand il s'approche de nous, et quand il s'en éloigne, est bienfaisant et salutaire; ainsi le vrai soleil de justice, le Christ opère notre salut, et en nous accordant sa présence, et parfois en nous la dérobant.

« Ainsi, vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous reverrai, votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie » (1). Ici à la joie présente des justes le Seigneur ajoute clairement l'éternelle joie de la félicité future, que personne ne peut ravir. En quoi elle diffère grandement de la joie du monde, qui nous échappe de mille manières. Car, et la maladie, et les accidents et la haine, et les injures, et d'innombrables essaims de douleurs et de soucis nous l'arrachent, comme l'a dit avec raison un poète éminent :

(1) JOAN., XVI, 22.

« Hélas ! les plus beaux jours des malheureux mortels s'envolent les premiers. Surviennent les maladies, la triste vieillesse, la fatigue et l'impitoyable mort » (1).

9. — *La meilleure preuve de notre amour pour Dieu est de bien supporter la souffrance.*

Tout ce qui est facile, est, en fait d'amour, une preuve récusable. Les souffrances, les humiliations endurées avec fermeté et résignation sont seules des preuves incontestables de la vraie charité. Par conséquent, bien que la prière, le jeûne, l'aumône, la fréquentation des Sacrements, et les autres pratiques de piété, soient d'excellentes choses, recherchez, tout en persévérant dans ces exercices, l'occasion de souffrir une bonne fois pour Jésus-Christ.

Du reste, sachez que la patience et la constance dans l'adversité sont les meilleurs gages que vous puissiez donner à Dieu de votre charité. Aussi saint Paul, écrivant aux Romains, se glorifie-t-il d'abord en Dieu, puis en Jésus-Christ, l'auteur de notre salut et de notre liberté ; en troisième lieu, il se glorifie de ses tribulations : « Car, poursuit-il, l'effet de la tribulation est la patience ; et l'effet de la patience,

(1) VIRGILE, *Georg.*, III, 66 ; 3e dimanche après Pâques, 1er sermon.

l'épreuve » (1). Vous le voyez, d'après l'Apôtre, l'épreuve n'existe véritablement que là où existent la patience et la tribulation.

Les saints au milieu de leurs épreuves sont partagés entre la joie et la peine. Tandis que l'adversité les torture, la conscience qu'elle leur fournit de la solidité de leur vertu, les remplit d'une joie si douce, qu'ils ne peuvent se passer de tribulations et qu'ils les demandent, quand elles semblent s'éloigner, avec instance au Seigneur (2).

VI. — Lettre sur la souffrance

(*B^x Jourdain de Saxe*) (3).

J'apprends avec peine que ma maladie vous cause trop de tourment et trop d'anxiété. On dirait en vérité que vous voudriez me voir effacé du nombre des enfants de Dieu, et sans aucune part à la passion de Jésus-Christ notre Rédempteur. Eh! quoi! Ne savez-vous pas que Dieu éprouve tout enfant adopté? Ne voulez-vous

---

(1) Rom., v, 4.

(2) Quinquagésime, 2e sermon. — Cf. *Œuvres complètes* de Louis de Grenade. Paris. Louis Vivès, 1877.

(3) Deuxième Maître Général de l'Ordre de Saint-Dominique, mort en 1237. Lettre écrite à la bienheureuse Diane d'Andalo, du même Ordre.

point qu'Il me reçoive parmi ses enfants ? Votre sollicitude pour moi n'est-elle pas indiscrète ? Si vous souhaitez que j'arrive au royaume des Cieux, souffrez que j'en prenne le chemin. Nous ne pouvons y entrer qu'en passant par de nombreuses tribulations. Oh ! sans doute, je serais touché de votre affliction, si cette maladie devait nuire à mon salut. Mais puisque Dieu ne l'a permise que pour mon bien, je ne veux pas que vous soyez ainsi tourmentée de ce qui m'arrive d'heureux. Si donc vous voulez me consoler et m'enlever toute raison de m'attrister encore, consolez-vous d'abord et bannissez la tristesse de votre âme. Seulement, recommandez-moi au Seigneur, et demandez-lui de me faire souffrir ici-bas toutes les peines du Purgatoire que j'ai méritées. Ce bon et miséricordieux Ouvrier sait jusqu'à quel point le vase qu'il a façonné a besoin d'être purifié, et nous n'avons rien de mieux qu'à nous soumettre pleinement à sa sainte volonté et à remettre notre vie entre ses mains... Consolez-vous donc, selon la parole du Prophète : « Le mal n'approchera point de vous, et nul fléau ne pourra pénétrer jusque dans votre tente ». Ici-bas, certes, les misères de notre triste exil ne sont souvent que la punition du péché. Et puisque de nombreux châtiments sont réservés au pécheur, est-il étonnant que nous soyons châtiés en ce monde, à cause de nos iniquités ? Pour moi, je suis prêt à tout

souffrir, pourvu qu'à ce prix je puisse avoir accès dans le sein de Dieu, dans cet asile inaccessible à la souffrance, par cela seul qu'il est inaccessible au péché, pourvu que je sois admis dans ces demeures resplendissantes de pureté et de lumière, où je souhaite d'être placé avec vous par le bon et miséricordieux Jésus, Fils de Dieu, qui est béni dans les siècles des siècles ».

VII. — Autre lettre sur la souffrance

(*B^e^ Grignon de Montfort.*)

Je me réjouis d'apprendre la maladie que le bon Dieu vous a envoyée... ; j'envie quasi votre bonheur. Sa miséricorde prévient en nous sa justice, en nous purifiant par la maladie, qui est le fourneau ordinaire où il purifie ses élus. Quel bonheur pour nous de ce que le bon Dieu veut lui-même nous purifier !... Combien d'autres laisse-t-il à elles-mêmes !... Courage donc, courage; ne craignez pas... Ayez le corps souffrant et le cœur constant ; car rien ne vous convient mieux pour le présent que la maladie.

Si la connaissance du mystère de la Croix est une grâce si spéciale, qu'elle en est la possession réelle ! C'est un don que la Sagesse ne fait qu'à ses plus grands amis, et encore après bien

des désirs et des supplications... Saint Paul tire une plus grande gloire d'être enchaîné que d'avoir été élevé au troisième ciel... Tous ceux à qui la Sagesse s'est communiquée... ont cherché la Croix... et s'écriaient avec saint André: O Croix si longtemps désirée!

Si l'on savait le prix de la Croix, on ferait faire des neuvaines comme saint Pierre d'Alcantara, pour obtenir ce délicat morceau du paradis... Des choses de la terre, dans le ciel, on n'estime que la Croix.

J'ai des Croix d'un si grand prix, disait Notre-Seigneur à un de ses serviteurs, que c'est tout ce que ma mère toute-puissante peut obtenir de mieux pour ses serviteurs.

Sages mondains, vous n'entendez point ce langage... Vous fuyez tant que vous pouvez (votre Croix) ou vous ne faites que la traîner en murmurant... Il me semble que je vois les animaux qui, en mugissant, traînaient malgré eux l'arche d'alliance, dans laquelle était ce qu'il y avait de plus précieux (1).

---

(1) Extrait d'une lettre à sa sœur.

VIII. — Autre lettre sur la souffrance

(*Mgr de Ségur.*)

Il n'y a rien de plus excellent sur la terre que d'avoir à souffrir avec le bon Dieu et de porter avec lui la Croix des privations. En un sens, c'est un peu dur, quelquefois même c'est très dur ; mais en un autre sens mille fois plus excellent, c'est très préférable puisque cela mène au ciel et nous aide beaucoup à éviter le péché et à ressembler à Jésus-Christ. Sur mille personnes qui sont aujourd'hui en enfer, je parierais qu'il y en a neuf cent quatre-vingt-dix qui seraient en purgatoire, si elles avaient eu la chance d'être aveugles, ou sourdes, ou paralytiques, ou affligées de quelque bonne grosse infirmité ; et que, sur mille pauvres âmes qui souffrent énormément en purgatoire, il y en a au moins neuf cent quatre-vingt-quinze qui jouiraient depuis longtemps des éternelles et saintes béatitudes du paradis, si quelque miséricordieuse infirmité très désagréable les avait retenues sur la pente de la frivolité, des plaisirs mondains, de la vanité, de la coquetterie, de la gourmandise, etc. (1).

---

(1) *Lettre du 23 juillet 1877 à une petite paralytique de huit ans.*

IX. — Autre lettre sur la souffrance

(*L'abbé Henri Perreyve.*)

Pourquoi donc être si triste ? Si la vie est ennuyeuse, elle est courte. Et d'ailleurs n'a-t-on pas le moyen de la rendre intéressante et aimable en faisant le bien ? Ne voyez-vous pas que Dieu vous a placée dans un endroit où vous pouvez devenir une sainte, si vous acceptez vos tristesses, vos ennuis, vos dégoûts avec résignation et humilité ?... Ce qu'il y a d'effrayant dans le monde, c'est de voir tant de pauvres âmes heureuses et contentes dans le désordre, calmes dans l'irréligion, satisfaites dans le manque absolu des vrais biens. Il semble que Dieu ne tienne pas à ces âmes et qu'il permette au monde de les séduire, à la fortune de les tromper en leur faisant croire à un bonheur qu'elles n'ont pas. A côté de ces âmes, on voit des sainte Thérèse qui souffrent, des saint Vincent de Paul qui parlent de leurs péchés, des saint Louis de Gonzague qui font pénitence. Ne semble-t-il pas, dites-moi, que le bon Dieu distribue injustement ses faveurs ? Mais qu'appellerons-nous ses faveurs ? Le monde dirait qu'il traite durement ses saints ; moi, je m'étonne qu'il leur donne tant de trésors de souffrances,

tant d'occasions de l'imiter dans sa Croix, tandis qu'il traite les autres avec une douceur si dangeureuse, et pour le plus grand nombre si fatale. Ne nous plaignons donc pas de souffrir un peu ; Dieu nous traite en médiocres que nous sommes. Il ne nous envoie pas de grandes épreuves, mais de petits combats contre nos goûts d'indépendance, nos rêves de vanité, nos prétentions d'esprit, nos désirs frivoles. Il vous a donné quelques souffrances plus sérieuses. Je vous parle le langage de toute l'Église et de la vérité même en vous disant : « Vous devez l'en remercier ; allez au pied de la Croix, embrassez les pieds de votre Crucifix, souffrez avec Notre-Seigneur» ; et le peu d'expérience que j'ai de ces choses me permet de vous dire que vous serez étonnée de solides et abondantes consolations que vous en retirerez bientôt (1).

X. — Comment il faut souffrir

(*B^e^ Marguerite Marie.*)

L'amour rend les amis conformes. Aimons le Sacré-Cœur de Jésus, mais aimons-le sur la Croix, puisqu'il fait ses délices de trouver, dans un cœur, amour, souffrance et silence

(1) Lettres, Paris, P. Téqui.

Parce qu'il vous aime, il vous fournira souvent des occasions de souffrir ; il veut vous associer à sa royauté en vous plaçant sur la Croix : vous y serez glorieux avec lui, si vous portez comme lui toutes les Croix qui vous seront présentées, sans vous lasser, ni vous plaindre de leur pesanteur et de leur durée.

Quel bonheur de pouvoir toujours souffrir en silence, et de mourir enfin sur la Croix, dans toutes sortes de misères au corps et en l'esprit, parmi l'oubli et le mépris ! C'est tout de bon que je veux commencer à souffrir, si l'on peut appeler souffrance le bonheur de participer à la Croix du Sauveur. Il n'est pas possible de dire qu'on souffre quand on aime le Cœur de Jésus.

La Croix est mon trésor dans l'adorable Cœur de Jésus, elle y fait toute ma joie et toutes mes délices. Rien n'est capable de me plaire en ce monde, que la Croix de mon divin Maître, mais une Croix toute semblable à la sienne, c'est-à-dire, pesante, ignominieuse, sans douceur, sans consolation, sans soulagement. Toutes les autres grâces ne sont pas comparables à celle de porter la Croix avec Jésus-Christ.

Si l'on connaissait le prix de la Croix, elle ne serait pas tant méprisée de chacun, mais, au contraire, elle serait tellement chérie que l'on ne pourrait trouver de plaisir qu'en cette Croix de notre aimable Sauveur, de repos que sur la Croix, et l'on n'aurait d'autre désir que de

mourir entre ses bras, méprisé et abandonné de tout le monde ; mais il faut pour cela que le pur amour soit le sacrificateur et le consommateur de notre cœur, comme il l'a été de notre bon Maître.

La Croix est bonne en tout temps et en tout lieu, pour nous unir à Jésus-Christ souffrant et mourant. Il importe peu de quel bois elle soit composée, pourvu que ce soit une Croix et que l'amour de Celui qui y est mort nous y tienne. Ne vous suffit-il pas qu'elle vous soit donnée de la main d'un ami, dont le cœur tout amour vous l'avait destinée de toute éternité, pour vous rendre sa victime immolée et sacrifiée à tous ses desseins adorables ?

Ne souhaitez pas la délivrance de vos peines ; bénissez-en Dieu ; puisque la Croix est le trône des amis de Jésus crucifié. Regardez-vous comme un arbre planté dans le jardin du Père céleste : plus l'arbre est battu des vents, plus il enfonce ses racines en terre ; enfoncez-vous d'autant plus dans le Sacré-Cœur de Jésus, que vous serez plus battu par le vent des tribulations. Les plus grandes amertumes ne sont que douceur dans l'adorable Cœur de Jésus où tout se change en amour.

XI. — Souffrances de la vénérable Jeanne d'Arc

(Cardinal Pie.)

Comme la vie du Sauveur, la vie de Jeanne d'Arc ne fut qu'une Croix et un martyre. Ainsi que le jeune et naïf Isaac, elle chemine longtemps sans connaître le fatal secret qui la concerne. Mais, pour tout autre que pour la victime, comme il est évident, dès le départ, qu'elle marche vers la montagne du sacrifice ! Les deux saintes données à Jeanne pour conseillères et pour assistantes sont des vierges martyres. Pour toute récompense finale, *ce qu'elles lui promettent c'est de la conduire en Paradis.* Aussitôt l'école de la douleur commence. La pieuse enfant est méprisée comme une visionnaire, repoussée comme une intrigante, exorcisée comme une démoniaque ; elle a déjà versé bien des larmes quand elle obtient d'être conduite à son roi... Voyez comme la douleur achète toujours le triomphe afin qu'elle dise comme saint Paul : « Ma force n'est pas de moi, mais de Dieu, car quand je suis faible c'est alors que je suis forte » (1).

---

(1) II Cor., xii, 10.

On peut bien appliquer à Jeanne les paroles que la Sainte Vierge disait à Lourdes, à Bernadette : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre »...

Le christianisme repose tout entier sur le dogme de l'expiation, de la rédemption, par la douleur. Le Sauveur des hommes a peu agi et beaucoup souffert; l'Évangile est concis sur sa vie, prolixe sur sa passion. Sa grande œuvre ç'a été de mourir; c'est par sa mort qu'il a vivifié le monde. Or, si telle est la première et la plus fondamentale vérité du symbole chrétien, c'est aussi la première loi morale du christianisme que les disciples, et surtout les apôtres du crucifié, continuent le mystère de ses douleurs, et si, parmi les enfants des hommes, le ciel se choisit des êtres privilégiés, qu'il élève à la gloire d'être les instruments extraordinaires de sa puissance et de son amour, ce n'est qu'au prix de mille angoisses qu'il accorde cette faveur. Leur vie est un drame, dont le dénouement est presque toujours tragique... C'est ainsi que Jeanne d'Arc a commencé son œuvre dans la gloire, elle la poursuivra dans la douleur. L'épouse de Jésus doit s'abreuver au calice de son époux. Jeanne va passer du Thabor au Calvaire et sa mort sera plus féconde que sa vie.

Dans la balance divine, pour le salut d'un peuple, un martyr pèse plus qu'un héros : « L'homme patient vaut mieux que le plus grand

capitaine ; et celui qui domine son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes » (1). Le baptême du sang est inséparable de la mission divine.

XII. — Résignation a la volonté divine

(*Mgr de Ségur.*)

C'est une grande bénédiction et une faveur inappréciable que d'être fixé à la Croix par une infirmité quelconque et surtout par celle de la cécité. C'est une participation permanente à Jésus crucifié, et une sorte de consécration religieuse qui vous oblige, bon gré, mal gré, à renoncer au monde, aux folles joies, aux attraits si dangereux des grandeurs humaines, des fêtes, des réunions. C'est comme une goutte d'absinthe divine qui vient christianiser tous les breuvages de la terre, et une sorte d'élixir contre le naturalisme. Aide-moi, ma chère sœur, à bénir Dieu de cette visite bien imméritée (2).

. . . . . .

« Il y a treize ans que je suis devenu tout à

---

(1) Prov., xvi, 32.

(2) Lettre du 2 septembre 1865, à sa sœur. Déjà à la perte du premier œil, il disait : « Dieu m'a donné deux yeux il y a trente-trois ans, il m'en reprend un aujourd'hui. Il me

fait aveugle, et que le bon Dieu, miséricordieux et clément, m'a mis de force dans un petit cloître portatif dont personne que lui ne peut forcer la clôture.

— Si ton œil est plus que simple, dit l'Évangile, tout ton être sera lumineux. Or, mon œil est plus que simple. C'est là mon petit monastère, ma petite clôture ambulante, qui m'oblige à pratiquer la pauvreté et l'obéissance ; la pauvreté en me séparant de tout, bon gré, mal gré ; l'obéissance, en me mettant du matin au soir dans la dépendance permanente de quelqu'un. Dieu soit donc béni ! Demande-lui qu'il ait toujours compassion de moi et qu'il me garde sur la Croix tout près de lui, comme le bon larron (1).

Je me résigne, estimant que l'immobilité dans la résignation à la volonté divine est plus efficace pour le bien que l'activité la plus ardente. Les trois heures pendant lesquelles Jésus-Christ cloué sur la Croix est resté immobile, ont été plus précieuses que les trente-trois années de sa vie évangélique. — Demain, 2 septembre, il y aura vingt-cinq ans que j'ai perdu la vue. Je supplie les membres du congrès (*de l'Union des*

---

reprendra bientôt peut-être le second. Je n'ai qu'à le remercier du temps pendant lequel il me les a laissés. Il est bien le maître. »

(1) Lettre du 2 septembre 1869.

Œuvres) de faire une communion en action de grâces, afin de bien célébrer avec moi ce que j'appelle *mes noces d'argent d'aveugle* (1).

XIII. — Reconnaissance et soumission a dieu

(*Général de Sonis.*)

— Mon Dieu, me voici devant vous, pauvre, petit, dénué de tout. Je ne suis rien, je n'ai rien, je ne puis rien ; je suis à vos pieds, plongé dans mon néant. Je voudrais avoir quelque chose à vous offrir, mais je ne suis que misère. Vous, vous êtes mon tout, vous êtes ma richesse !

Mon Dieu, je vous remercie d'avoir voulu que je ne fusse rien devant vous. J'aime mon humiliation, mon néant. Je vous remercie d'avoir éloigné de mon esprit quelques satisfactions d'amour-propre, quelques consolations du cœur. Je vous remercie des déceptions, des inquiétudes, des humiliations. Je reconnais que j'en avais besoin, et que ces biens auraient pu me retenir loin de vous.

O mon Dieu, soyez béni quand vous m'éprouvez. J'aime à être brisé, consumé, détruit par vous. Anéantissez-moi de plus en plus. Que je

(1) Le marquis de Ségur, *Souvenirs et récits d'un frère*, Paris, Retaux.

sois à l'édifice non comme la pierre travaillée et polie par la main de l'ouvrier, mais comme le grain de sable obscur dérobé à la poussière du chemin.

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir laissé entrevoir la douceur de vos consolations ; je vous remercie de m'en avoir privé. Tout ce que vous faites est juste et bon. Je vous bénis dans mon indigence ; je ne regrette rien, sinon de ne vous avoir point assez aimé.

Je ne désire rien, sinon que votre volonté soit faite. Vous êtes mon maître, et je suis votre propriété. Tournez et retournez-moi ; détruisez-moi et travaillez-moi. Je veux être réduit à rien pour l'amour de vous. O Jésus, que votre main est bonne, même au plus fort de l'épreuve ! Que je sois crucifié, mais crucifié par vous (1) !

---

(1) Cf. L'abbé J. Guillermin. *Les voix consolatrices*, p. 162. Paris, Bloud et Barral.

Une fois, au premier jour de l'an, dans un salon, ce grand chrétien dit à une dame : « Madame, je vous souhaite une bonne mort ». Et comme celle-ci, sans doute peu familiarisée avec ce genre de vœux, paraissait stupéfiée et se récriait, le célèbre général lui fit comprendre que c'était là un des meilleurs souhaits que l'on puisse offrir.

Blessé à Loigny, le 2 décembre 1870, ce vaillant capitaine, « sans peur et sans reproche », passa la nuit sous la neige en adressant à Dieu cette prière : « Seigneur, si vous me laissez la vie, imprimez sur mon front le signe de votre Croix. Sacrez-moi votre serviteur, et que je ne vive que pour mieux vous connaître, vous aimer et vous servir. »

XIV. — Extraits de lettres sur la souffrance

(*Saint François de Sales.*)

Pour vos infirmités, il faut porter dévotement et amiablement (1) la Croix de Notre-Seigneur ; il faut être également franche à demander, et prendre les remèdes ; patiente, douce et courageuse à supporter le mal. Qui peut conserver la douceur parmi les douleurs et langueurs, la paix entre les tracas et multiplicités d'affaires, il est presque parfait...

Ne faites point de longues oraisons parmi vos infirmités ; mais faites que vos infirmités soient une oraison elles-mêmes, en les offrant à Jésus qui a tant aimé vos infirmités, qu'au jour de ses noces, et de la réjouissance de son cœur, il s'en couronna et glorifia.

Or, l'amour sacré vous apprendra qu'il faut être en la Croix, à l'imitation du grand Amant, avec humilité, comme indigne d'endurer (2) pour Celui qui a tant enduré pour nous ; et avec patience pour ne pas vouloir descendre de la Croix qu'après la mort, s'il plaît ainsi au

(1) Avec amour.
(2) Souffrir.

Père Éternel. Comment pouvons-nous témoigner la vraie fidélité que nous devons à Notre-Seigneur, qu'entre les tribulations et contradictions, et au temps des répugnances ? (1) Cette vie mortelle est telle qu'il nous faut manger plus d'absinthe que de miel.

Vous me demandez comment vous pourrez servir Dieu dans vos infirmités ? C'est où vous le pouvez encore mieux servir, lui offrant toutes vos souffrances ; ô la grande gloire de bien souffrir ! Quand Notre-Seigneur fut en la Croix, il fut déclaré roi par ses ennemis mêmes, et les âmes qui sont en Croix sont déclarées reines. Vous ne savez pas de quoi les anges nous portent envie ; certainement de nulle autre chose, que de ce que nous pouvons souffrir pour Notre-Seigneur, et qu'ils n'ont jamais rien souffert pour lui. Mais soyez en vos infirmités comme Job en ses souffrances, duquel il est dit : En toutes ces choses il ne pécha point ; mais il espéra en son Dieu. Courage, ma bonne sœur, ma bonne fille ; voyez votre époux, votre roi, comme il est couvert d'épines, et tout déchiré sur la Croix. Considérez que la couronne de l'épouse ne doit pas être plus douce que celle de l'époux : acceptez mille fois le jour cette Croix, et baisez-la de bon cœur pour l'amour de Celui qui vous l'envoie. Mon Dieu ! que

(1) Dégoûts.

vous serez éternellement heureuse, si vous souffrez pour Dieu ce peu de maux qu'il vous envoie ! Représentez-vous souvent le Sauveur crucifié tout vis-à-vis de vous ; et pensez lequel souffre plus l'un pour l'autre, et vous trouverez votre mal beaucoup moindre...

Que pensez-vous que ce soit que le lit de la tribulation ? Ce n'est autre chose que l'école de l'humilité ; nous y apprenons nos misères et nos faiblesses, et combien nous sommes vains, sensibles et infirmes. Hé bien, ma très chère fille, sur ce lit-là, vous avez découvert les imperfections de votre âme. Et pourquoi, je vous prie, plutôt là qu'ailleurs, sinon parce qu'ailleurs elles demeurent dans l'âme, et là elles sortent dehors ?

C'est un des grands profits de l'affliction, que de nous faire voir notre néant, et faire sortir ensuite toutes nos mauvaises inclinations ; mais il ne se faut pas troubler pour cela, non sans doute ; mais il faut émonder, épurer davantage notre esprit et recourir à Dieu...

Ne vous fâchez pas de demeurer malade sans méditation ; car endurer les verges de Notre-Seigneur, n'est pas un moindre bien, que le méditer : non sans doute ; car il vaut mieux être sur la Croix avec Notre-Seigneur, que de la regarder seulement : endurer patiemment toutes les incommodités qui se rencontrent en l'infirmité, sans vous plaindre, et donner lieu à vos

passions, qui alors se montrent pour peu d'occasion (1). Je vous conseille de vous fort exercer dans vos infirmités en l'amour de la très aimable volonté de Dieu, en l'abnégation de contentements extérieurs, et en la douceur parmi les amertumes ; ce sera le plus excellent sacrifice que vous puissiez faire.

Tenez bon, et pratiquez non-seulement l'amour fidèle ; mais aussi l'amour tendre, doux et suave envers ceux qui sont autour de vous : car je dis, par l'expérience que j'ai, que l'infirmité ne nous ôtant pas la charité, nous ôte néanmoins la suavité envers le prochain, si nous ne sommes fort sur nos gardes.

Pour vos infirmités, tant du corps que de l'esprit, vous vous devez doucement supporter, en vous humiliant beaucoup devant Dieu, sans chagrin ni découragement quelconque (2).

XV. — Lettre sur la manière de se comporter dans les grandes douleurs

(*Saint François de Sales.*)

Ma chère fille, laissons pour un peu la méditation ; ce n'est que pour mieux sauter que nous

(1) De chose.

(2) Lettres 51, 61, 605, 814, 849, etc.

reculons : et pratiquons bien cette sainte résignation et cet amour pur de Notre-Seigneur qui ne se pratique jamais si entièrement qu'emmi les tourments : car d'aimer Dieu dedans le sucre, les petits enfants en feraient bien autant ; mais de l'aimer dedans l'absynthe, c'est là le coup (1) de notre amoureuse fidélité. De dire : Vive Jésus sur la montagne de Thabor, saint Pierre tout grossier en a bien le courage ; mais de dire : Vive Jésus sur le mont du Calvaire, cela n'appartient qu'à la mère et à l'amoureux disciple qui lui fut laisse pour enfant.

Or sus (2), ma fille, voyez-vous ; je vous recommande à Dieu pour obtenir pour vous cette sacrée (3) patience ; et n'est pas en mon pouvoir de lui proposer rien pour vous, sinon que tout à son gré il façonne votre cœur pour s'y loger et régner éternellement. Qu'il façonne, dis-je, ou avec le marteau, ou avec le ciseau, ou avec le pinceau, c'est à lui d'en faire à son plaisir. Non pas, ma chère fille : Faut-il pas faire ainsi?

Je sais que vos douleurs se sont augmentées depuis peu, et à même mesure les déplaisirs que j'en ai ; bien qu'avec vous je loue et bénis Notre-Seigneur de son bon plaisir qu'il exerce en vous,

(1) Trait distinctif.
(2) Courage.
(3) Sainte.

vous faisant participer à sa sainte Croix, et vous couronnant de sa couronne d'épines.

Mais, ce me dites-vous, vous ne pouvez guère arrêter votre pensée sur les travaux (1) que Notre-Seigneur a soufferts pour vous, tandis que les douleurs vous pressent. Hé bien ! ma chère fille, il n'est pas aussi requis que vous le fassiez ; ains (2) que tout simplement vous éleviez le plus frequemment que vous pourrez votre cœur à ce Sauveur, et que vous fassiez ces actions. Premiérement, d'accepter le travail de sa main, comme si vous le voyez lui-même, vous l'imposant et fourrant en votre tête ; 2° vous offrant d'en souffrir encore davantage ; 3° l'adjurant par le mérite de ses tourments, d'accepter ces petites incommodités en l'union des peines qu'il souffrit sur la Croix ; 4° protestant que vous voulez non-seulement souffrir, mais aimer et caresser ces maux comme envoyés d'une si bonne et si douce main ; 5° invoquant les martyrs et tant de serviteurs et servantes de Dieu, qui jouissent du ciel pour avoir été fort affligés en ce monde.

Il n'y a nul danger à désirer du remède, ains il le faut soigneusement procurer : car Dieu qui vous a donné le mal, est aussi l'auteur des remèdes. Il faut donc les appliquer, avec telle

(1) Peines.
(2) Mais.

résignation néanmoins, que si sa divine majesté veut que le mal surmonte, vous y acquiescerez ; s'il veut que le remède vainque, vous l'en bénirez.

Il n'y a point de danger, en faisant les exercices spirituels, d'être assise. Nullement, ma fille ; mais je dis pour beaucoup moins d'incommodités que celle que vous souffrez.

Mon Dieu, ma fille, que vous êtes heureuse, si vous continuez à vous tenir sous la main de Dieu humblement, doucement et souplement ! Ah ! j'espère que ce mal de tête profitera beaucoup à votre cœur : votre cœur, dis-je, que le mien chérit d'un amour tout particulier. C'est maintenant, ma fille, que plus que jamais et à très bonnes enseignes, vous pouvez témoigner à notre doux Sauveur que c'est de toute votre affection que vous avez dit et direz, Vive Jésus : Vive Jésus, ma fille, et qu'il règne parmi vos douleurs, puisque nous ne pouvons régner ni vivre que par celle de sa mort. Je suis en lui tout entièrement vôtre (1).

XVI. — De la croix et de la patience

(*B^e J.-B. M. Vianney, curé d'Ars.*)

O Croix sainte ! o Croix précieuse ! sans vous, jamais de ciel ! sans vous, jamais de Dieu ! sans vous, toujours pleurer dans les enfers,

(1) Lettre 879.

sans vous, jamais de bonheur dans l'autre vie.

Au pied de la Croix nous apprendrons ce qu'est le péché et l'horreur que nous devons en avoir, le prix de notre âme et l'amour d'un Dieu pour les hommes. C'est au pied de la Croix que nous trouverons les plus douces consolations dans nos peines, les plus grandes forces dans nos tentations, et à l'heure de la mort la plus ferme confiance.

O belle et précieuse Croix ! que d'heureux vous faites, même en ce monde, et que de saints pour l'autre !

Il faut souvent penser à la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous aider à supporter les maux de la vie en esprit de pénitence.

Oubliez-vous donc que, dans votre baptême, vous avez accepté une Croix que vous ne devrez quitter qu'à la mort, et que c'est la clef dont vous vous servirez pour ouvrir la porte du Ciel !

Vos plaisirs sont toujours mêlés de tristesses et d'amertumes, et de plus, suivis du repentir de les avoir goûtés.

Les saints avaient peur de passer quelques instants sans souffrir parce qu'ils regardaient ce temps-là comme perdu.

Nous sommes sur la terre pour souffrir, mourir et régner. Un chrétien doit aimer à être méprisé et soufflet. Un juste est un crucifié.

Il faut s'estimer heureux de souffrir lorsque c'est la volonté de Dieu.

Les Croix, les souffrances, sont le chemin du ciel.

Il n'y a pas de moment plus heureux que lorsque nous avons quelque Croix à supporter.

Le jour le plus heureux pour nous est celui où nous souffrons davantage.

Une heure de patience vaut mieux que beaucoup de jours de jeûne.

Oh ! qu'une maladie longue est une grâce bien précieuse ! qu'elle est avantageuse pour un chrétien qui sait en profiter ! car elle lui fournit des moyens efficaces et puissants pour revenir à Dieu, rentrer en lui-même, et satisfaire à la justice divine pour ses péchés. Elle le détache de la vie ; elle lui fait considérer toutes les choses créées, les biens, les plaisirs et les honneurs comme des choses viles et méprisables, indignes d'y attacher son cœur. Moment précieux !

Hélas ! que d'âmes sont en enfer, et qui seraient dans le ciel si elles avaient eu de longues maladies ! Combien, au jour du jugement, verront que les maladies leur ont épargné un grand nombre d'années de purgatoire !

Mon Dieu, faites que nous souffrions toujours, afin qu'après vous avoir imité ici-bas, nous allions régner avec vous dans le ciel.

Dieu soit béni ! Courage, mon âme, le temps

passe, l'éternité arrive : vivons comme nous devons mourir (1).

XVII. — Extraits de l'imitation

Sur la sainte voie de la Croix.

Chapitre I

De la patience dans les souffrances.

1. Jésus-Christ. — Mon fils, je suis descendu du ciel pour votre salut ; je me suis chargé de vos misères, afin de vous former, par mon exemple, à la patience, et de vous apprendre à supporter les maux de cette vie sans murmurer (2).

Je n'ai pas envoyé mes disciples pour goûter les joies du monde, mais pour soutenir de grands combats ; non pour posséder les honneurs, mais pour souffrir les mépris ; non pour vivre dans l'oisiveté, mais dans le travail ; non pour se reposer, mais *pour porter beaucoup de fruits par la patience.* Souvenez-vous, mon fils, de ces paroles (3).

2. Celui-là n'a pas la vraie patience qui ne veut souffrir qu'autant qu'il lui plaît et de qui il

---

(1) P. Dom Germain Maillet-Guy. *Nouvelles Fleurs du curé d'Ars*, chap. xi (Extraits), Lyon, Delhomme et Briguet, 1900.

(2) III, 18, 1. — (3) III, 30, 6.

lui plaît. L'homme vraiment patient n'examine point qui l'éprouve, si c'est son supérieur, son égal ou son inférieur, un homme de bien ou un méchant.

Mais, indifférent sur les créatures, il reçoit de la main de Dieu, avec reconnaissance, et aussi souvent qu'il le veut, tout ce qui lui arrive de contraire, et l'estime un grand gain. Car Dieu ne laissera sans récompense aucune peine, même la plus légère qu'on aura soufferte pour lui (1).

3. Ne dites pas : Je ne puis supporter cela d'un tel homme : ce sont des offenses qu'on n'endure point. Il m'a fait très grand tort, et il me reproche des choses auxquelles je n'ai jamais pensé : mais d'un autre je le souffrirai avec moins de peine, et comme je croirai devoir le souffrir.

Ce discours est insensé : car, au lieu de considérer la vertu de patience, et ce qui doit la couronner, c'est regarder seulement à l'injure et à la personne de qui on l'a reçue (2).

Chapitre II

La patience est nécessaire.

1. Disposez de tout selon vos vues, réglez tout selon vos désirs, et toujours vous trouverez

---

(1) III, 19, 3. — (2) III, 19, 2.

qu'il vous faut souffrir quelque chose, que vous le vouliez ou non, et ainsi vous trouverez toujours la Croix. Car, ou vous sentirez de la douleur dans le corps, ou vous éprouverez de l'amertume dans l'âme.

Tantôt vous serez délaissé de Dieu, tantôt exercé par le prochain, et ce qui est plus encore, vous serez souvent à charge à vous-même. Vous ne trouverez à vos peines aucun remède, aucun soulagement ; mais il faudra souffrir aussi longtemps que Dieu le voudra (1).

2. Élevez-vous, abaissez-vous, sortez de vous-même, rentrez-y : toujours vous trouverez la Croix ; et il faut que partout vous preniez patience si vous voulez la paix intérieure et mériter la couronne immortelle.

Vous ne pouvez fuir la Croix, quelque part que vous alliez ; puisque partout où vous irez, vous vous porterez et vous trouverez toujours vous-même (2).

3. Préparez-vous à souffrir mille adversités, mille traverses dans cette misérable vie ; car voilà partout ce qui vous attend, ce que vous trouverez partout, en quelque lieu que vous vous cachiez. Il faut qu'il en soit ainsi : à cette foule de maux et de douleurs il n'y a d'autre remède que de vous supporter vous-même.

Quand vous auriez été ravi, avec Paul, jus-

(1) II, 12, 3, 4. — (2) II, 12, 4.

qu'au troisième ciel, vous ne seriez pas pour cela assuré de ne rien souffrir. *Je lui montrerai*, dit Jésus, *combien il faut qu'il souffre pour mon nom* (1).

CHAPITRE III

Il faut aimer à souffrir.

1. JÉSUS-CHRIST. — Pourquoi ces paroles, mon fils ? Cessez de vous plaindre, en considérant mes souffrances et celles des saints.

Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang (2).

Songez qu'il est peut-être mieux qu'il en soit ainsi, pour vous éprouver par la patience, sans laquelle nos mérites sont peu de chose (3).

2. Ce que vous souffrez est peu en comparaison de ce qu'ont souffert tant d'autres, qui ont été éprouvés et exercés par de si fortes tentations, par des tribulations si pesantes.

Rappelez donc à votre esprit les peines extrêmes des autres, afin d'en supporter paisiblement de plus légères.

Que si elles ne vous paraissent pas légères, prenez garde que cela ne vienne de votre impatience.

Cependant, grandes ou petites, efforcez-vous de les souffrir patiemment (4).

---

(1) II, 12, 10, 12. — (2) III, 19, 1. — (3) I, 16, 1. — (4) III, 19, 1.

3. Ne vous préparez pas à beaucoup de repos, mais à beaucoup de patience.

Si vous cherchez le repos en cette vie, comment parviendrez-vous au repos éternel ? (1).

Plus vous vous disposez à souffrir, plus vous montrez de sagesse et acquérez de mérites. La ferme résolution et l'habitude de souffrir vous rendront même la souffrance moins dure (2).

4. Avec quel joie vous devriez souffrir quelque chose pour Jésus, lorsque tant d'autres souffrent beaucoup plus pour le monde !

Plût à Dieu que vous fussiez digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus ! Quelle gloire vous serait réservée ! Quelle joie parmi les saints ! Quelle édification pour le prochain ! Car tous recommandent la patience, quoique peu cependant veuillent souffrir (3).

Chapitre iv

L'âme s'exerce à la patience.

1. Le Fidèle. — Seigneur mon Dieu, je vois combien la patience m'est nécessaire ; car cette vie est pleine de contradictions.

Elle ne peut jamais être exempte de douleur

---

(1) III, 35, 2. — (2) III, 19, 1. (3) II, 12, 13.

et de guerre, quoique je fasse pour avoir la paix (1).

2. Il faut donc que je me prépare à une grande patience, et que je soumette à votre volonté tous mes désirs (2).

Car votre vie, ô Jésus, est notre voie, et, par une sainte patience, nous marchons vers vous, qui êtes notre couronne (3).

3. J'ai, vous le savez, peu de force pour souffrir ; la moindre adversité m'abat aussitôt.

Faites que j'aime, que je désire d'être exaucé, affligé pour votre nom : car subir l'injure et souffrir pour vous est très salutaire à mon âme (4).

CHAPITRE V

Combien l'adversité est utile.

1. C'est dans l'adversité qu'on voit le mieux ce que chacun a de vertus (5).

Souvent l'épreuve vous est plus utile que si tout vous succédait constamment selon vos désirs (6).

Car Dieu veut que vous appreniez à souffrir sans consolations et que vous vous soumettiez à lui sans réserve et que vous deveniez plus humble par la tribulation (7).

---

(1) III, 12, 1. — (2) IV, 11, 3. — (3) III, 18, 3. — (4) III, 19, 5. — (5) I, 16, 4. — (6) III, 7, 5. — (7) II, 12, 4.

2. Nul n'est propre à comprendre les choses du ciel, s'il ne se soumet à supporter les adversités pour Jésus-Christ.

Rien n'est plus agréable à Dieu, rien ne vous est plus salutaire en ce monde que de souffrir avec joie pour Jésus-Christ, et si vous aviez à choisir, vous devriez plutôt souhaiter d'être affligé pour lui, que d'être comblé de consolation, parce que vous seriez alors plus semblable à Jésus-Christ, et plus conforme à tous les saints. Car notre mérite et notre progrès dans la perfection ne consistent point dans la douceur et l'abondance des consolations, mais plutôt dans la force de supporter de grandes tribulations et de pesantes épreuves (1).

3. Le Fidèle. — Même quand vous m'exposez à beaucoup de tentations et de peines, c'est encore pour mon avantage ; car vous avez coutume d'éprouver ainsi ceux qui vous sont chers.

Et je ne dois pas moins vous aimer ni vous louer dans ces épreuves, que si vous me remplissiez des plus douces consolations.

Tous cherchent leur intérêt : vous seul ne cherchez que mon salut et mon avancement, et vous disposez tout pour mon bien (2).

---

(1) II, 12, 14. — (2) III, 59, 2.

Chapitre VI

De la patience dans l'adversité.

1. Jésus-Christ. — Ne sentir jamais aucun trouble, n'éprouver aucune peine de cœur, aucune souffrance du corps, cela n'est pas de la vie présente; c'est de l'état de l'éternel repos.

Ne croyez donc pas avoir trouvé la véritable paix, lorsqu'il ne vous arrive aucune contrariété; ni que tout soit bien, quand vous n'essuyez d'opposition de personne; ni que votre bonheur soit parfait, quand tout réussit selon vos désirs (1).

2. Depuis l'heure de ma naissance jusqu'à ma mort sur la Croix, je n'ai jamais été sans douleur.

J'ai vécu dans une extrême indigence des choses de ce monde; j'ai entendu souvent bien des plaintes de moi; j'ai souffert avec douceur les affronts et les outrages; je n'ai recueilli sur la terre, pour mes bienfaits, que de l'ingratitude; pour mes miracles, que des blasphèmes; pour ma doctrine, que des censures (2).

Oh! que de pesantes tribulations ont souffertes les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, et tous ceux qui ont voulu suivre les

---

1) III, 25, 2. — (2) III, 18, 1.

traces de Jésus-Christ! *Ils ont haï leur âme en ce monde, pour la posséder dans l'éternité* (1).

Mon fils, la patience et l'humilité dans les traverses me plaisent plus que beaucoup de joie et de ferveur dans la prospérité (2).

Oh! si vous aviez vu, dans le ciel, les couronnes immortelles des saints! vous ne désireriez point les jours heureux de cette vie, mais plutôt vous vous réjouiriez de souffrir pour Dieu.

Oh! si vous goûtiez ces vérités, si elles pénétraient jusqu'au fond de votre cœur, comment oseriez-vous vous plaindre, même une seule fois?

Est-il rien de pénible qu'on ne doive supporter pour la vie éternelle (3).

Chapitre vii

Du dédain des jugements et des propos des hommes.

1. Jésus-Christ. — Mon fils, ne cherchez qu'en Dieu le repos de votre cœur, et ne craignez point les jugements des hommes, quand votre conscience vous rend témoignage de votre innocence et de votre piété.

Il est bon, il est heureux de souffrir ainsi; et ce ne sera point chose pénible pour le cœur

(1) I, 18, 2. — (2) III, 57, 1. — (3) III, 47, 3, 4.

humble qui se confie en Dieu plus qu'en lui-même (1).

2. Vous n'êtes pas plus saint parce qu'on vous loue, ni plus imparfait parce qu'on vous blâme.

Vous êtes ce que vous êtes ; et tout ce qu'on pourra dire ne vous fera pas plus grand que vous ne l'êtes aux yeux de Dieu.

Si vous considérez bien ce que vous êtes en vous-même, vous vous embarrasserez peu de ce que les hommes disent de vous.

L'homme voit le visage ; mais Dieu voit le cœur. L'homme regarde les actions ; mais Dieu pèse l'intention ! (2).

3. Comment, d'ailleurs, contenter tout le monde ? cela ne se peut.

Bien que Paul s'efforçât de plaire à tous dans le Seigneur, et qu'*il se fît tout à tous, il ne laissait pas d'être fort indifférent aux jugements des hommes.*

Il a fait tout ce qui était en lui pour l'édification et le salut des autres ; mais il n'a pu empêcher qu'ils ne l'aient quelquefois condamné ou méprisé.

C'est pourquoi il a remis tout à Dieu, qui connaît tout ; et il n'a opposé que l'humilité et la patience aux reproches injustes, aux faux soupçons et aux mensonges de ceux qui se livraient,

(1) III, 36, 1. — (2) II, 6, 3.

dans leurs discours, à tout ce que leur suggérait la passion.

Il s'est cependant justifié quelquefois, de peur que son silence ne causât du scandale aux faibles (1).

CHAPITRE VIII

Du support des injures et des mépris.

1. JÉSUS-CHRIST. — *Qu'avez-vous à craindre d'un homme mortel ?* Il est aujourd'hui, et demain il aura disparu. Craignez Dieu, et vous ne redouterez rien des hommes. Que peut contre vous un homme par des paroles ou des outrages ?

Il se nuit plus qu'à vous, et, quel qu'il soit, il n'évitera pas le jugement de Dieu.

Ayez Dieu toujours présent, et laissez là les contestations et les plaintes.

2. Que si vous paraissez succomber maintenant et souffrir une confusion que vous ne méritez pas, n'en murmurez point, et ne diminuez pas votre couronne par votre impatience.

Levez plutôt vos regards au ciel, vers moi, qui suis assez puissant pour vous délivrer de de l'opprobre et de l'injure *et pour rendre à chacun selon ses œuvres* (2).

3. LE FIDÈLE. — Après vous avoir tant offensé

---

(1) III, 36, 1, 2. — (2) III, 36, 3.

et si grièvement, il est juste que toute créature s'arme contre moi.

Et si je ne me dispose à souffrir avec joie, à désirer même d'être méprisé, abandonné de toutes les créatures et compté pour rien, je ne puis ni posséder au dedans de moi une paix solide, ni recevoir la lumière spirituelle, ni être uni parfaitement à vous (1).

4. Il nous est bon de souffrir quelquefois des contradictions, et qu'on pense mal ou peu favorablement de nous, quelque bonnes que soient nos actions et nos intentions. Souvent cela sert à nous rendre humbles, et à nous prémunir contre la vaine gloire.

Car nous avons plus d'empressement à chercher Dieu, qui voit le fond du cœur, quand les hommes au dehors nous rabaissent, et pensent mal de nous (2).

Chapitre ix

Il faut se faire un sujet de gloire et de joie des mépris et des contrariétés.

1. Celui qui désire la gloire véritable et éternelle dédaigne la gloire du temps.

La gloire que les hommes donnent et reçoivent est courte. La tristesse accompagne toujours la gloire du monde.

---

(1) III, 41, 2. — (2) I, 12, 1.

La gloire des bons est dans leur conscience, et non dans la bouche des hommes (1).

2. On parlera des autres, on les exaltera ; et personne ne parlera de vous.

Ce que les autres souhaitent réussira ; mille obstacles s'opposeront à ce que vous souhaitez.

On écoutera ce que disent les autres, ce que vous direz sera compté pour rien.

Ils demanderont et ils obtiendront ; vous demanderez, et on vous refusera. On leur confiera tel ou tel emploi, et l'on ne vous jugera propre à rien.

Quelquefois la nature s'en affligera ; et ce sera beaucoup si vous le supportez en silence (2).

3. Si une seule fois vous étiez entré bien avant dans le cœur de Jésus, et que vous eussiez ressenti quelque mouvement de son amour, que vous auriez peu de souci de ce qui peut ou vous contrarier ou vous plaire ! vous vous réjouiriez d'un outrage reçu, parce que l'amour de Jésus apprend à l'homme à se mépriser lui-même (3).

Se faire un sujet de gloire de la tribulation n'est pas difficile à celui qui aime ; car se glorifier ainsi, c'est *se glorifier dans la Croix de Jésus-Christ* (4).

Tels étaient vos apôtres mêmes, *que vous avez établis princes sur toute la terre.* Ils ont passé

---

(1) II, 6, 2. — (2) III, 49, 4, 5. — (3) II, 1, 6. — (4) II, 6, 2.

dans ce monde sans se plaindre, purs de tout artifice et de la pensée même du mal, si simples et si humbles, qu'*ils se réjouissaient de souffrir les outrages pour votre nom*, et qu'ils embrassaient avec amour tout ce que le monde abhorre (1).

Chapitre x

Il faut rechercher notre gloire en Dieu par le mépris de tout honneur passager.

1. Le Fidèle. — Que les Juifs *recherchent la gloire qu'on reçoit les uns des autres* ; pour moi, je ne rechercherai que *celle qui vient de Dieu seul.*

Car toute gloire humaine, tout honneur du temps, toute grandeur de ce monde, comparée à votre gloire éternelle, est folie et vanité (2).

Car celui qui se rend témoignage à lui-même, n'est pas vraiment bon, mais celui à qui Dieu rend témoignage (3).

2. Car pour juger du mérite, on ne doit pas regarder si quelqu'un a beaucoup de visions ou de consolations, ou s'il est habile dans l'Ecriture sainte, ou s'il occupe un rang élevé ;

Mais s'il est affermi dans la véritable humilité et rempli de la charité divine ; s'il cherche en tout et toujours uniquement la gloire de Dieu ;

---

(1) III, 22, 4. — (2) III, 40, 6. — (3) II, Cor., x, 18.

s'il est bien convaincu de son néant ; s'il a pour lui-même un mépris sincère, et s'il se réjouit plus d'être méprisé des autres et humilié par eux, que d'en être honoré (1).

3. La vraie gloire et la joie sainte est de se glorifier en vous et non pas en soi ; de se réjouir de votre grandeur et non de sa propre vertu : de ne trouver de plaisir en nulle créature qu'à cause de vous, ô Seigneur.

Que votre nom soit loué et non le mien ; qu'on exalte vos œuvres et non les miennes ; que votre nom soit béni, et qu'il ne me revienne rien de la louange des hommes (2).

Chapitre xi

Dans la tribulation et l'opprobre, il faut penser à la passion de Jésus.

Si vous vous réfugiez avec amour dans les plaies et les précieux stigmates de Jésus vous sentirez une grande force au temps de la tribulation ; vous vous inquiéterez peu du mépris des hommes, et vous supporterez aisément les paroles médisantes (3).

2. Jésus-Christ a été aussi méprisé des hommes en ce monde, et, dans les plus extrêmes angoisses, abandonné des siens, de ses amis, de ses proches au milieu de opprobres.

(1) III, 7, 5. — (2) III, 49, 5. — (3) II, 1, 4.

Jésus-Christ a voulu souffrir et être méprisé ; et vous osez vous plaindre de quelque chose !

Jésus-Christ a eu des ennemis et des détracteurs, et vous voudriez n'avoir que des amis et des bienfaiteurs !

Comment votre patience méritera-t-elle d'être couronnée, s'il ne vous arrive rien de pénible ?

Si vous ne voulez rien souffrir, comment serez-vous ami de Jésus-Christ.

Souffrez avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, si vous voulez régner avec Jésus-Christ (1).

3. Buvez avec joie le calice du Sauveur, si son amour vous est cher, si vous désirez avoir part à sa gloire. Laissez Dieu disposer de ses consolations ; qu'il les répande comme il lui plaira.

Pour vous, choisissez les souffrances, et regardez-les comme des consolations de grand prix : car *toutes les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future, et ne sauraient vous la mériter,* quand seul vous les supporteriez toutes (1).

Chapitre xii

Autant la Croix est nécessaire, autant il faut l'accepter avec amour.

1. Toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une Croix et un long martyre, et vous cherchez le repos et la joie !

(1) II, 1, 5. — (2) II, 12, 10.

Vous vous trompez, n'en doutez pas ; vous vous trompez lamentablement, si vous cherchez autre chose que les afflictions à souffrir ; car toute vie mortelle est pleine de misères et environnée de Croix.

La Croix est donc toujours préparée ; elle vous attend partout (1).

2. Si vous portez de bon cœur la Croix, elle-même vous portera, et vous conduira au terme désiré, où vous cesserez de souffrir ; mais ce ne sera pas en ce monde.

Si vous la portez à regret vous en augmentez le poids, vous rendez votre fardeau plus dur, et cependant il vous faut la porter.

Si vous rejetez une Croix, vous en trouverez certainement une autre, peut-être plus pesante (2).

3. Comment donc cherchez-vous une autre voie que la voie royale de la sainte Croix ?

Croyez-vous échapper à ce que nul homme n'a pu éviter ? Quel saint a été dans ce monde sans Croix et sans tribulation ?

Jésus-Christ lui-même n'a pas été une seule heure dans toute sa vie sans éprouver quelques souffrances : *Il fallait*, dit-il, *que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire.*

Pourquoi donc craignez-vous de porter la

(1) II, 12, 7, 4. — (2) II, 12, 5.

Croix, par laquelle on arrive au royaume du ciel (1).

Chapitre xiii

Du mérite de la Croix.

Il n'est pas selon l'homme de porter la Croix, d'aimer la Croix, de châtier le corps, de le réduire en servitude, de fuir les honneurs, de souffrir les outrages, de se mépriser soi-même et de souhaiter d'être méprisé, de supporter les afflictions et les pertes, et de ne désirer aucune prospérité dans ce monde.

Si vous ne regardez que vous, vous ne pouvez rien de tout cela. Mais si vous vous confiez dans le Seigneur, la force vous sera donnée d'en haut, et vous aurez pouvoir sur la chair et le monde.

Vous ne craindrez pas même le démon, votre ennemi, si vous êtes armé de la foi et marqué de la Croix de Jésus-Christ (2).

2. Disposez-vous donc, comme un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, à porter courageusement la Croix de votre Maître, crucifié par amour pour vous.

Il ne vous reste donc qu'à souffrir, si vous voulez aimer Jésus et le servir constamment.

Et plus un homme aura fait de progrès dans les voies spirituelles, plus ses Croix souvent se-

(1) II, 12, 6, 2. — (2) II, 12, 9.

ront pesantes ; parce que l'amour lui rend son exil plus douloureux (1).

3. Cependant celui que Dieu éprouve par tant de peines n'est pas sans consolations qui les adoucissent, parce qu'il sent s'accroître les fruits de sa patience à porter sa Croix.

Car, lorsqu'il s'incline volontairement sous elle, l'affliction qui l'accablait se change tout entière en une douce confiance qui le console.

Et plus la chair est affligée, brisée, plus l'esprit est fortifié intérieurement par la grâce (2).

4. Quelquefois même le désir de souffrir pour être conforme à Jésus crucifié lui inspire tant de force qu'il ne voudrait pas être exempt de tribulations et de douleur, parce qu'il se croit d'autant plus agréable à Dieu qu'il souffre davantage.

Ce n'est point là la vertu de l'homme, mais la grâce de Jésus-Christ qui opère si puissamment dans une chair infirme, que tout ce qu'elle abhorre et fuit naturellement, elle l'embrasse et l'aime par la ferveur de l'esprit (3).

Chapitre xiv

Du fruit et de l'utilité de la Croix.

Dans la Croix est le salut, dans la Croix la vie, dans la Croix la protection contre nos ennemis.

---

(1) II, 12, 10, 12, 7. — (2) II, 12, 8. — (3) *Id.*

C'est de la Croix que découlent les suavités célestes.

Dans la Croix est la force de l'âme, dans la Croix la joie de l'esprit, la consommation de la vertu, la perfection de la sainteté.

Il n'y a de salut pour l'âme, et d'espérance de vie éternelle que dans la Croix (1).

2. S'il y avait eu pour l'homme quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, Jésus-Christ nous l'aurait appris par ses paroles et par son exemple.

Or, il exhorte à porter sa Croix, et les disciples qui le suivaient, et tous ceux qui voudraient le suivre, disant : *Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa Croix, et qu'il me suive* (2).

3. Après donc avoir tout lu, tout examiné, examinons enfin *qu'il nous faut passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu.*

Prenez donc votre Croix et suivez Jésus, et vous parviendrez à l'éternelle félicité (3).

CHAPITRE XV

Le disciple de Jésus-Christ embrasse la Croix.

1. LE FIDÈLE. — Seigneur Jésus, puisque votre vie était pauvre, et que le monde la mé-

(1) II, 12, 2. — (2) II, 12, 15. — (3) II, 12, 15, 2.

prisait, donnez-moi de vous imiter, et d'être aussi méprisé du monde. *Car le serviteur n'est pas plus grand que celui qu'il sert, ni le disciple au-dessus de son maître.*

Que votre serviteur travaille à se former sur votre vie, parce que là est mon salut et la vraie sainteté.

Tout ce que je lis, tout ce que j'entends, hors cette vie céleste, ne me console, ni ne me satisfait pleinement (1).

2. J'ai reçu de votre main la Croix : je la porterai, oui, je la porterai, comme vous l'avez voulu, jusqu'à la mort.

Allons, mes frères, marchons ensemble : Jésus sera avec nous.

Pour Jésus, nous nous sommes chargés de la Croix ; continuons, pour Jésus, de porter la Croix. Il sera notre soutien, celui qui est notre chef et notre guide (2).

Deo gratias.

---

(1) III, 56, 3. — (2) III, 56, 5, 6.

Cf. *Summa Theologiæ mysticæ ex quator libris de Imitatione Christi...* a R. P. Georgio Heser, S. J. Apud Desclée. Insulis.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Le mal et ses remèdes

CHAPITRE PREMIER. — De la souffrance 1
CHAPITRE II. — De la névrose 13
CHAPITRE III. — De l'hystérie 45
CHAPITRE IV. — De l'indulgence, du respect et de la charité pour les malades 77
CHAPITRE V. — Des scrupules 98
I. Leur nature et leur origine ... 98
II. Conséquence de cette influence. 107
III. Objets divers des scrupules.... 121
IV. Conclusion 142
CHAPITRE VI. — De la confession des scrupuleux.... 151
I. Ce qu'elle doit être 151
II. Abus de la confession 155
III. Des remèdes nécessaires 162
IV. De la franchise requise 177
CHAPITRE VII. — Des dangers du découragement.... 183
CHAPITRE VIII. — De la soumission à la volonté divine 195
CHAPITRE IX. — De la prière ou oraison 214
CHAPITRE X. — Des distractions et des sécheresses dans la prière ou oraison 238

Chapitre XI. — De la tentation et du péché..... 261
Chapitre XII. — Des tentations d'impureté..... 279
Chapitre XIII. — Du choix d'un confesseur 312
Chapitre XIV. — I. De la voie lumineuse de la Croix. 326
II. De la science de la mort..... 335
III. Conclusion 341

DEUXIÈME PARTIE

Extraits d'auteurs sur la perfection chrétienne et les moyens d'y arriver par la souffrance

I. — De la perfection chrétienne (P. D. Laurent Scupoli)..... 348
II. — De la fausse voie de la perfection (P. D. Laurent Scupoli) 357
III. — Nécessité et avantages de la souffrance (B. H. Suso)..... 361
IV. — Résignation dans la souffrance (Tauler).... 376
V. — Réflexions et conseils sur le prix des souffrances (Louis de Grenade)..... 383
VI. — Lettre sur la souffrance (B. Jourdain de Saxe)..... 399
VII. — Autre lettre sur la souffrance (B. Grignon de Montfort)..... 401
VIII. — Autre lettre sur la souffrance (Mgr de Ségur). 403
IX. — Autre lettre sur la souffrance (L'abbé Henri Perreyve)..... 404
X. — Comment il faut souffrir (B. Marguerite-Marie)..... 405
XI. — Souffrances de la vénérable Jeanne d'Arc (Cardinal Pie) 408
XII. — Résignation à la volonté divine (Mgr de Ségur)..... 410
XIII. — Reconnaissance et soumission à Dieu (Général de Sonis) 412
XIV. — Extraits de lettres sur la souffrance (S. François de Sales)..... 414

XV. — Lettre sur la manière de se comporter dans les grandes souffrances (S. François de Sales) 417
XVI. — De la Croix et de la patience (B. J.-B. Vianney, curé d'Ars) 420
XVII. — Extraits de l'Imitation sur la sainte voie de la Croix..... 423
Chapitre Premier. — De la patience dans les souffrances..... 423
Chapitre II. — La patience est nécessaire.. 424
Chapitre III. — Il faut aimer à souffrir.... 426
Chapitre IV. — L'âme s'exerce à la patience..... 427
Chapitre V. — Combien l'adversité est utile 428
Chapitre VI. — De la patience dans l'adversité 430
Chapitre VII. — Du dédain des jugements et des propos des hommes.. 431
Chapitre VIII. — Du support des injures et des mépris 433
Chapitre IX. — Il faut se faire un sujet de gloire et de joie des mépris et des contrariétés 434
Chapitre X. — Il faut rechercher notre gloire en Dieu par le mépris de tout honneur passager..... 436
Chapitre XI. — Dans la tribulation et l'opprobre, il faut penser à la passion de Jésus..... 437
Chapitre XII. — Autant la Croix est nécessaire, autant il faut l'accepter avec amour. 438
Chapitre XIII. — Du mérite de la Croix... 440
Chapitre XIV. — Du fruit et de l'utilité de la Croix..... 441
Chapitre XV. — Le disciple de Jésus-Christ embrasse la Croix..... 442

AUTEURS CITÉS

CHAPITRE PREMIER

SOUFFRANCE

Augustin (St), 5.
Blanc de Saint-Bonnet, 3, 10.
Cicéron, 10.
Coppée, 6.
Cornut (l'abbé), 11.
Diodochus (St), 9, 10.
Eschyle, 10.
Galien, 1.
Goossens (cardinal), 7, 8.
Grenade (R. P. Louis de), 5, 6.
Lacordaire (R. P.), 3.
Lehen (R. P. de), 8.
Léman, 11.
Pline, 1.
Sénèque, 10.
Seytre (l'abbé), 7.
Tite-Live, 10.
Weiss (R. P.), 11.

CHAPITRE II

NÉVROSE

Axenfeld, 14.
Beard, 16.
Bernheim, 14.
Bossuet, 40.
Bouchut, 16.
Cerise, 16.
Charcot, 20, 22, 34.
Cullen, 14.
Delamaire, 18.
Deschamps (Dr), 15, 19.
Dubois (Dr), 13, 14, 27, 37.
Duclaux, 17.
Fabre (l'abbé), 42.
Fiessinger (Dr), 19, 41.
François de Sales (St), 31.
Frank, 16.
Grasset (Dr), 17.
Gudden, 37.
Huchard, 14.
Janet (Dr), 14, 16, 35, 36, 43.
Kirshaber, 16.
Krafft-Ebing, 14.
Montaigne, 31.
Nicolay, 18.
Pascal, 31.
Raymond (Dr), 16, 34, 35, 43.
Sandras, 14.
Schule, 14.
Ségur (Mgr de), 42.
Thomas (St), 13.
Zbinden (Dr), 32.

CHAPITRE III

HYSTÉRIE

Babinski, 49.
Bailly, 50.
Briquet (Dr), 46, 47, 59, 74.
Brodie, 46, 50, 74.
Charcot, 46, 49.
Coconnier (R. P.), 49.
Déjerine, 48.
Deschamps (Dr), 47.
Dieulafoy, 57.
Dubois (Dr), 50, 51, 58.
Fiessinger (Dr), 46, 47, 74.

Franco (R. P.), 49.
Gilles de la Tourette, 49, 71.
Grasset (Dr), 48, 52, 55, 56, 65, 74.
Guinon, 74.
Huchard, 57.
Janet (Dr), 46, 54.
Juvénal, 62.
Lapponi (Dr), 49.
Legrand du Saulle (Dr), 46, 49, 57, 62, 70.
Lepois, 46.
Pitres (Dr), 64.
Rauzier, 52, 55.
Sydenham, 46.
Tardieu (Dr), 59.
Touroude, 72.
Trélat (Dr), 64.
Wendel Holves, 52.

CHAPITRE IV

INDULGENCE, RESPECT ET CHARITÉ POUR LES MALADES

Beard, 81.
Bernard (St), 79.
Bossuet, 75.
Boudon, 97.
Bouveret (Dr), 82.
Dechambre, 88.
Deschamps (Dr), 92.
Dubois (Dr), 78, 88.
Faber (R. P.), 79, 86.
Ferreres (R. P.), 80.
François de Sales (St), 82, 87.
Guibert (l'abbé), 96.
Kneipp (Mgr), 94.
Lacordaire (R. P.), 86.
Landriot (Mgr), 87.
Raymond (Dr), 89, 95.
Sandoz (Dr), 92.
Weir Mitchell, 85.
Wendel Holwes, 85.

CHAPITRE V

SCRUPULES

Alphonse de Liguori (St), 130, 137.
Augustin (St), 110.
Bernard (St), 106.
Berthe (R. P.), 131, 137.
Bossuet, 108, 109, 127.
Boudon, 139.
Burlureaux (Dr), 113.
Cajone (R. P.), 135.
Capelle (E.), 109.
Caprioli (R. P.), 135.
Cassien, 145.
Cazalès (de), 101.
Chantal (Ste), 137.
Colette (Ste), 143.
Corrado (R. P.), 136.
Dante, 110.
Dubois (Dr), 114.
Dubois (R. P.), 123, 150.
Eymieu, 103.
François de Sales (St), 110, 119-121.
121, 128-131, 136, 138, 144, 149.
Gerson, 105, 124, 125.
Hamon, 108.
Henri Suso, 143, 144.
Jean (R. P.), 110.
Jean de la Croix (St), 118.
Lacordaire (R. P.), 116, 145.
Lehen (R. P. de), 101, 147.
Mazzini (R. P.), 135, 136.

Montaigne, 145.
Nigra (R. P.), 135.
Philippe de Néri (St), 144.
Prüner (Dr theol.), 102.
Quadrupant (R. P.), 101.
Ribot, 103.
Richard Ebbard, 103.
Rodriguez (St), 140.
Romito (Fr.), 135.
Tannoia (R. P.), 136.
Thérèse (Ste), 147, 148.
Thomas (St), 103, 104.
Thompson Francis, 104.
Tourville (l'abbé de), 150.
Villani (R. P.), 136.

CHAPITRE VI

CONFESSION DES SCRUPULEUX

Alphonse de Liguori (St), 174, 178.
Alvarez de Paz, 170, 171.
Basile (St), 161.
Bernard (St), 161, 168, 170.
Berthier (l'abbé), 173.
Collet 151, 152.
Dubois (Dr), 164.
Favrichon, 158.
Fénelon, 180.
François de Sales (St), 152, 165-167, 170, 174.
Gertrude (Ste), 171.
Gousset (cardinal), 179.
Ignace de Loyola (St), 172.
Jean de la Croix (St), 174.
Jérôme (St), 159.
Lehen (R. P. de), 152.
Mechtilde (Ste), 172.
Réginald, 152, 173.
Ridolfi (R. P.), 169.
Tauler, 167.
Thomas (St), 161.

CHAPITRE VII

DÉCOURAGEMENT (DANGERS DU)

Coppée, 186.
François de Sales (St), 188.
Michet (R. P.), 193.
Scupoli, 193.
Vianney (B.), 185, 186.

CHAPITRE VIII

SOUMISSION A LA VOLONTÉ DIVINE

Augustin (St), 199, 205, 207.
Basile (St), 209.
Bernard (St), 204.
Catherine de Gênes (Ste), 207.
Chrysostome (St), 206.
François de Sales (St), 197, 200, 208.
Jean (R. P.), 213.
Lacordaire (R. P.), 196.
Lourdes (N.-D. de), 196.
Sontino (Bse), 207.
Tauler, 206.
Thérèse (Ste), 199.
Thomas (St), 202, 205.
Turinaz (Mgr), 208.
Weiss (R. P.), 202.

CHAPITRE IX

ORAISON — PRIÈRE

Importance et conditions

Alphonse de Liguori (St). 214.
Augustin (St). 229, 231.
Basile (St), 220.
Bernard (St), 223.
Bonaventure (St), 231.
Boudon, 216.
Catherine de Sienne (Ste), 222.
Chrysostome (St), 218, 225, 232.
Feuchtersleben (de), 222.
Grégoire (St), 232.
Grégoire (St), 232.
Grenade (Louis de), 218, 230, 232.
Juvénal, 221.
Origène, 231.
Philippe de Néri (St), 222.
Thomas (St), 216, 217, 220, 221, 224, 231, 232, 234.
Trente (Concile de), 232.
Vianney (B.), 235.

CHAPITRE X

(*Distractions et sécheresses*)

Alphonse de Liguori (St), 243.
Bernard (St), 249.
Billuart, 240.
Bossuet, 257.
Boudon, 257, 259.
Chantal (Ste), 256.
Elisabeth de France, 243.
François d'Assise (St),259.
François de Sales (St), 245, 252, 258, 259.
Gerson, 247.
Gertrude (Ste), 253.
Grégoire (St), 248.
Guilloré (R. P.), 246.
Gury (R. P.), 241.
Hamon (M.), 245, 246.
Jean de la Croix (St), 251.
Jérôme (St), 248.
Masson (dom Le), 246.
Tauler, 253.
Thérèse (Ste), 244, 249, 250.
Thomas (St), 240, 243, 247.

CHAPITRE XI

TENTATION ET PÉCHÉ

Alphonse de Liguori (St), 267.
Anastase (abbé), 265.
Antonin (St), 264, 267.
Augustin (St). 267, 274.
Belley (évêque de), 262.
Bernard (St), 269.
François de Sales (St), 261, 267, 268, 273, 277.
Gerbet, 272.
Imitation de J.-Ch., 268.
Jean (R. P.), 265.
Thérèse (Ste), 269.
Thomas (St), 267, 275.

CHAPITRE XII

TENTATIONS D'IMPURETÉ

Alain de la Roche, 301.
Alphonse de Liguori (St), 281, 287, 293.
Antoine (St), 295.
Augustin (St), 294.
Benoît (St), 286.
Bernard (St), 286, 298, 300.
Bernardin de Sienne (St), 282.
Berthe (R. P.), 290.
Bossuet, 282, 292.
Bourdaloue, 281.
Byron, 280.
Capellmann, 281.
Catherine de Sienne (Ste), 296, 299.
César, 306.
César de Bus, 285.
Chrysostome (St), 308.
Criscuoli (R. P.), 287.
Debreyne (R. P.), 281.
Dubois (Dr), 281.
François (St), 286.
François de Sales (St), 293, 297, 299, 300, 304, 309. 310.
Gerson, 291.
Grégoire (St), 307.
Ignace de Loyola (St), 292.
Jacques le Pénitent, 307.
Jérôme (St), 281, 286.
Lacordaire (R. P.), 282, 296, 306.
Léon (St), 304.
Lourdes (N.-D. de), 301.
Massini (R. P.), 287, 288.
Napoléon, 299.
Pacôme (St), 295, 305.
Pierre Célestin (St), 286.
Pontmain (N.-D. de), 301.
Remi (St), 282.
Saint-Jure (R. P.), 305, 307.
Salette (N.-D. de la), 301.
Salomon, 281.
Scipion, 306.
Scupoli, 293.
Ségneri (R. P.), 282.
Sénault (R. P.), 305.
Siméon Stylite (St), 295.
Thérèse (Ste), 303.
Thérèse de Jésus, 285.
Thomas (St), 294, 302.
Tissot (R. P.), 281.
Villani (R. P.), 287.
Zigliari (R. P.), 279.

CHAPITRE XIII

CHOIX D'UN CONFESSEUR

Alphonse de Lig. (St), 316.
Bernard (St), 315.
Boudon, 319.
Fénélon, 318.
François de Sales (St), 312, 313, 317, 325.
Grégoire (St), 312.
Grou (R. P.), 313, 324.
Quadrupani, 325.
Thérèse (Ste), 321.
Vincent Ferrier (St), 313.
Weiss (R. P.), 316.

CHAPITRE XIV

VOIE LUMINEUSE DE LA CROIX

Bernard (St), 330.
Bossuet, 327, 329, 331, 336.
Catherine de Gênes (Ste), 332.
Catherine de Sienne (Ste), 333.
Chrysostome (St Jean), 334.
Colette (Ste), 334.
François de Sales, 331, 335.
Imitation, 329.
Jean (abbé), 332.
Jean de la Croix, 334.
Lacordaire, 345.
La Fontaine, 327.
La Rochefoucauld, 327.
Pétronille (Ste), 332.
Philosophe stoïcien, 333.
Pierre (St), 332.
Suso (B.), 344.
Swetchine (Mme), 330.
Tauler, 343.
Thérèse (Ste), 333, 334, 346.
Vianney (B.), 334.

DEUXIÈME PARTIE

Extraits d'auteurs

Augustin (St), 366.
Bernard (St), 389.
Camus (Mgr Le), 357.
Chantal (Ste Jeanne-Françoise de), 357.
Charles Borromée (St), 383.
Diane d'Andalo, 399.
François de Sales (St), 357, 383, 414.
Grignon de Montfort (B.), 401.
Imitation, 423.
Jourdain de Saxe (B.), 399.
Louis de Grenade, 383.
Marguerite-Marie Alacoque (Bse), 405.
Perreyve (abbé Henri), 404.
Pie (cardinal), 408.
Pierre d'Alcantara (St), 402.
Scupoli (P. D. Laurent), 349, 357.
Ségur (Mgr de), 403, 410, 412.
Sonis (général de), 412.
Suso (B.), 361.
Tauler, 376, 382.
Thérèse (Ste), 383.
Vianney (B.), 420.

Imprimerie BUSSIÈRE. — Saint-Amand (Cher).

AES 243.44 R214 V. 45874
Raymond, [redacted]. O.P.
AUTHOR
Le Guide des Nerveux et des Scrupuleux
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Brown	
	STORAGE - CBPL	

45874